



7 rue Lakanal
31 000 Toulouse (France)
Tel : + 33/ 05 62 30 91 08
Fax : +33/ 05 6230 81 02

**Daniel Welzer-Lang
Saloua Chaker**

Quand le sexe travaille...

**Rapport européen inachevé
sur les violences faites aux femmes
dans les activités et métiers liés à la sexualité masculine**

octobre 2002

Cette recherche a été subventionnée dans le cadre du programme Daphné (programme d'actions préventives de la Communauté européenne visant à lutter contre la violence envers les enfants, les jeunes gens et les femmes).

Contrat : 00/037/WC

Ce rapport est disponible sur <http://www.multisexualites-et-sida.org>



Sommaire

Fiche technique de l'étude.....	1
Chapitre 1 : un rapport inachevé.....	2
Le contexte.....	2
Nos questions et interrogations.....	3
Heurs et malheurs des financement européens :.....	4
Le projet déposé.....	4
Un financement limité.....	6
... et tragédie des risques industriels.....	6
Un rapport d'étape.....	6
La méthode.....	7
L'ethnographie.....	7
Observations et entretiens.....	7
Les salons de l'érotisme.....	8
Les appels à témoignages et les réseaux.....	11
Pour une charte éthique des rapports entre chercheur-e-s et mouvements sociaux.....	11
Le séminaire de l'Université.....	14
Chapitre 2..... : Une forme de travail du sexe contemporaine du néolibéralisme : les animatrices du téléphone rose.....	15
I.L'invisibilisation de la spécificité sexuelle.....	15
1. Entretenir les apparences d'une entreprise " nor-mâle ".....	15
2.Le travail du sexe TIC comme relation de service.....	17
3. Le processus de rationalisation.....	20
3.1. L'amour au téléphone	20
3.2. Le service Rencontres.....	22
3.3. Service S.M et Service Gay.....	23
3.4. Sexe à la minute : S.A.M.....	23
3.4. Les Salons.....	23
Le Salon Hard.....	24
Le Salon Soft.....	24
3.5. Le Fil de l'amitié.....	25
II. Disciplinarisation et contrôle des corps.....	25
1 : L'agencement de l'espace de travail.....	26
2 : La période de formation et le mois d'essai.....	27
La formation des animatrices sur le service des rencontres.....	27
III. Verrouiller l'effet de panoptisme.....	31
1. La peur comme moteur d'intelligence.....	31
2. Des effets de pollution.....	34
IV. Mondialisation, e-commerce de sexe et migrations.....	35
Conclusion de l'ethnographie.....	37
Le proxénétisme industriel : un concept à approfondir.....	37
Chapitre 3 : Salons de l'érotisme et autres métiers lié au travail du sexe.....	39
Les entretiens réalisés.....	39
Les Fiches métier.....	49
Les femmes.....	49
Irene : personnel d'accueil- f 17.....	49
Line : creatrice de bijoux - f 16.....	50
Magali : actrice de prévention : personnes heterosexuelles et gays – f3.....	51
Lulla : vendeuse/barmaid, « transformation » - f4.....	53
Veronica : directrice du personnel –f18.....	54
Lilou : strip-teaseuse - f 7.....	58
Carla : strip-teaseuse – f18.....	61
Candice : actrice porno – f25.....	63
Nadine : strip-tease en theatre erotique et peep-show internet – f22.....	67

Les hommes.....	71
Orion : animateur salon – h34.....	72
Jean-luc : body-piercer- h 37.....	74
Pierre : vendeur et inventeur-h 46.....	75
Dimitri : vendeur sex-shop - h49.....	77
Stan : animateur « mediaservices » - h55.....	83
Nikita : strip-teaseur – h51.....	87
Sirius : webmaster du site mst – h52.....	94
Les transgenres.....	97
Janus. Artiste et travesti - h54.....	97

Chapitre 4 : D'autres espaces et d'autres pratiques : salons de l'érotisme et autres métiers liés au travail du sexe.....100

Commerce du sexe et pratiques BDSM.....	100
Sado-masochisme et pratiques sexuelles.....	101
Les différentes formes de commerce sexuel dans le sado-masochisme.....	103
L'acte prostitutionnel classique	104
La location d'individus.....	105
Esprit BDSM et commerce du sexe.....	107
Prostitution et travail sexuel : le client.....	112
La nouvelle pornographie comme résistance masculine aux changements. ».....	118

Chapitre 5 : Travail sexuel en Catalogne.....125

Cadre technique de l'étude.....	125
Cadre légal.....	126
Les lieux de travail :.....	128
Les appartements :.....	128
Le téléphone érotique.....	129
Les peep-shows.....	130
Internet.....	131
Les locaux de streep-tease.....	131
Les bars américains.....	132
La route.....	132
La rue.....	133
Les clubs de route.....	134
Le travail.....	136
Les conditions contractuelles.....	137
Immigration.....	138
Les conditions de travail.....	141
a) Le début : p.141 ; b) Les horaires : p. 143 ; c) Les gains : p.143	
d) Economies : p. 144 ; e) Santé et hygiène : p. 144 ; f) Règles et contrôle : p.146	
g) Proxénétisme : p. 149 ; h) Violence : p. 150 ; i) La police : p. 151	
j) Clients : p. 152 ; j) Ambiance de travail : p. 154 ; k) La mobilité : p. 154	
1)Professionnalisme : p. 155 ; m) Traitement de la sexualité dans le travail: p. 156	
n) Façons d'expérimenter leur travail : p. 159 ; Le stigmaté : p. 162	
La famille.....	165
L'abandon de la prostitution.....	167
La sexualité.....	168
La religion.....	169
La politique.....	170
Le féminisme.....	170
L'entreprise du travail sexuel.....	171
A.N.E.L.A. : Association de chefs d'entreprise.....	172

Chapitre 6 : Quand le sexe travaille : aspects théoriques et débats autour du travail du sexe.....175

1.1 Comment aborder de manière conceptuelle les activités que nous avons étudiées ?.....	175
Les débats actuels mal posés, des impressions de mal-aise.....	175
1.2 Principes épistémologiques des analyses féministes dans les sciences sociales.....	178
1. 3 Les débats actuels sur le travail sexuel, la prostitution.....	179

A. Le point de vue abolitionniste.....	180
B : Le prisme de « la prostitution ».....	181
C : Les choix politiques par rapport à « la prostitution ».....	183
« Travail sexuel » et division sexuelle du travail.....	187
A. Division sexuelle du travail comme enjeu des rapports sociaux de sexe.....	187
B. Du continuum de l'échange économique-sexuel à la notion de « travail du sexe ».....	190
Synthèse.....	195

Chapitre 7 : Conclusions : L'apport de ce rapport.....198

Les espaces de commerce et de travail du sexe.....	199
1 / Des demandes en évolution.....	201
Des sexualités récréatives en extension.....	201
Et de nouveaux bordels.....	202
Les clients et les consommateurs.....	202
Le commerce du sexe comme résistance masculine au changement.....	203
Une multiplicité de modèles érotiques intimes.....	203
Des sexualités normatives.....	204
Une porno produite par des femmes.....	205
2 / Le contexte actuel : mondialisation et extension/recomposition du commerce du sexe.....	205
Concentration des moyens et capitaux/captation de clientèle.....	205
Porosité des frontières.....	206
Mobilités professionnelles.....	209
Des violences subies par le personnel.....	209
Une asymétrie hommes/femmes.....	209
A qui se plaindre ? A qui demander conseil ?.....	209

Conseils/recommandations.....211

1 - Permettre ce type d'étude en pérennisant leurs financements.....	211
2 - Développer une politique d'alliance contre les violences sexistes.....	211
3 - Informer le personnel qui œuvre dans le commerce du sexe.....	211
4 - Quitter le sens commun et refuser les spécifismes de ce travail.....	212
5 - Développer des études sur les pollutions particulières que créeraient ces activités.....	212
6 - Former les relais traditionnels.....	212
7 - Prévention auprès des clients.....	213
8 - Penser demain, ouvrir les débats.....	214

Bibliographie.....215

Fiche technique de l'étude

Ont participé à cette étude

Daniel WELZER-LANG, Direction de l'étude, enquêtes de terrain, rédaction du rapport
Saloua Chaker, Chargée d'étude, chargée d'ethnographie et d'étude de la problématique, en charge également du cybersexe.

Ignasi Pons, Professeur de sociologie, responsable de l'étude en Espagne.

Sonia Vega, Chargée d'études en Espagne, chargée de l'ethnographie et des contacts avec les professionnel-le-s du sexe.

Alex Gai, chargé d'étude, en charge des séminaires et des analyses d'entretiens.

Véronique Poutrain, chargée d'étude, en charge du terrain SM (sado-masochisme).

Horia Kebabza, chargée d'étude.

Bruxelles : agents de terrain, chargé-e-s des contacts et entretiens

Fabien Driane, Cécile Dujardin, Cecile Michel.

Agents de terrains ponctuels en France :

Valérie Baudoin-Castaing, psychologue.

Sarah Capdevielle, psychologue.

Géraldine Caubet, agente de prévention, responsable de Couples Contre le Sida.

Tristan Garcia.

Joe Maillard et Myriam Marcos, traductions.

Josiane Lacombe et Hakilla Merabet, secrétariat, retranscription des entretiens.

Tatiana Clavier, relecture des manuscrits.

Thierry Campanati, Graphiste, Webmaster de Mutisexualites-et-sida.org.

Ont collaboré à cette étude :

Departament de Sociologia i Anàlisi de les Organitzacions Universitat de Barcelona / ESPAGNE

Les associations : Cabiria (Lyon), Espace P. (Bruxelles), le site www.mutisexualite-et-sida.org (Toulouse).

**et tous les participant-e-s au séminaire universitaire sur le travail
du sexe consacré à cette étude.**

Chapitre 1

Un rapport inachevé...

Le contexte

Cette étude se situe dans un contexte particulier. Depuis 1994 et la mise en place de « Cabiria », le bus de santé communautaire de prévention du sida à Lyon (Welzer-Lang, Mathieu, Barbosa, 1994), la mise en place de la prévention sida en milieu dit échangiste après la longue étude que nous avons consacrée à cette forme de commerce du sexe (1997, 1998a, b, 2001), nous assistons à un double phénomène :

- une transformation des formes de commerce liées aux sexualités,
- et un regain de débats sur ce thème.

Devant les questions que posent ces transformations et ces débats, devant les besoins de sens, de nombreuses institutions des sociétés civiles (dont les médias) s'adressent alors aux chercheur-e-s pour savoir le vrai. Or, si de plus en plus d'universitaires écrivent sur la sexualité, participent à des grandes enquêtes sur ce thème, discutent dans les médias sur ces questions, peu de collègues sociologues, ethnologues acceptent de se confronter au réel de ces activités. Parce qu'elle sont qualifiées de sulfureuses par certain-e-s, d'anomiques par d'autres, parce que les chercheur-e-s craignent d'être assimilé-e-s au terrain étudié et sont effrayé-e-s par les violences (réelles ou supposées) inhérentes au monde de la nuit, et sans doute pour de multiples autres raisons, nous sommes en défaut d'études scientifiques qualitatives sur les pratiques sexuelles et sur le monde qui les entoure. L'équipe de recherche de l'association « Les Traboules », dirigée par Daniel Welzer-Lang, est devenue, par défaut, une des rares équipes à mener des travaux de terrain qu'on peut qualifier d'ethnographiques ou sociographiques¹.

C'est dans ce contexte que Saloua Chaker a rejoint l'équipe. Originnaire de Lille, elle a effectué un travail de maîtrise, puis de DEA en s'appuyant sur l'étude ethnographique d'une entreprise de téléphone rose. Nous nous étions déjà intéressé-e-s aux différentes formes particulières de travail sexuel en dehors de la rue : minitel rose (Welzer-Lang Daniel, Durand, 1994), salon de massage (Welzer-Lang, Mathieu, Barbosa, 1994), etc. Mais à l'époque, et dans la région lyonnaise étudiée, même si des capitaux importants étaient déjà investis dans ces activités télématiques, nous étions en présence de formes semi-artisanales où les animatrices travaillaient chez elles. Dans ces films, Altman donne d'ailleurs de belles illustrations de ces formes de travail, sans commune mesure avec la prostitution de rue. Là, nous découvrons, pour la première fois, une organisation industrielle puisant ses fondements dans le management étatsunien. Dans le même temps, nous apprenions que les petites échoppes télématiques, que nous avions ethnographiées dans les années 90, suivaient les mêmes évolutions. Bref, le commerce du sexe et le travail lié à ce commerce que nous appelons ici le « travail du sexe », pour reprendre une appellation générique adoptée dans de nombreux travaux étrangers, évoluent au rythme de l'ensemble de la société.

Spécialistes des violences masculines (1991, 1992, Welzer-Lang, Mathieu, Faure, 1996) et de la prévention du VIH, c'est à ce double titre que les membres de l'équipe s'interrogent sur la sexualité marchande. Nos préoccupations sont d'ailleurs aujourd'hui partagées. Les

¹ Signalons aussi les travaux de Rommel Mendes-Leite à Paris.

financements disponibles, liés aussi à cette double problématique², le prouvent. Nous nous sommes donc emparé-e-s de l'appel d'offres DAPHNE, pour essayer d'améliorer notre compréhension de ces phénomènes.

Nos questions et interrogations

Quels que soient les débats qui traversent la communauté scientifique sur le concept de « travail sexuel » (Louis, 92, 97 ; Tabet, 87 ; Welzer-Lang et *al.*, 94a ; Pheterson, 2001 ; Markovitch 2002), quelles que soient les positions théoriques sur la prostitution, une constante demeure : la prostitution, évoluant comme le reste de notre société, est un lieu producteur de violences faites aux femmes. Si l'ensemble du mouvement associatif et scientifique, et une grande partie du monde politique, expriment aujourd'hui une volonté de réduire ces violences, encore faut-il s'entendre sur ce qu'est le travail sexuel et identifier les formes de violences qu'y subissent les femmes. Ceci était en partie l'objet de notre proposition.

Nos recherches précédentes sur des thèmes liés directement ou indirectement à la prostitution/travail sexuel (1992, 1994a, 1994b, 1997, 1999), la collaboration que nous menons avec des organismes de santé communautaires s'adressant aux personnes prostituées (Welzer-Lang, Schutz-Sanson, 1999), notre action menée depuis plus de dix années liant recherche et prévention sida, montrent l'urgence d'approfondir ce qu'est la diversité du travail sexuel pour adapter les recommandations de bonnes pratiques de prévention de la violence faite aux femmes et aux hommes mis en situation de femmes³.

L'objectif central de cette étude était d'identifier les formes de violences vécues par les travailleuses [et travailleurs] du sexe, d'en identifier les spécificités liées à la nature du travail sexuel et aux formes particulières d'activité. Pour ce faire, bien évidemment, il s'agissait pour nous d'identifier les différentes formes de travail dans le commerce du sexe et d'en exposer la diversité.

Un autre objectif de cette étude était aussi d'essayer, autant que faire se peut, de diminuer les faux débats actuels, notamment ceux posés par les entrepreneur-e-s de morale, qui prennent les prostitué-e-s de rue en otage, limitant la définition du travail du sexe à cette seule catégorie professionnelle tout en voulant criminaliser les clients qui, d'après eux/elles — et sans que ces dires ne s'appuient sur autre chose que sur leurs propres représentations — représentent une extrême minorité d'individus que l'on peut judiciaireiser. Le champ féministe, qu'on ne peut limiter ou réduire aux entrepreneur-e-s de morale, est traversé, aussi, par des débats sur ces questions. La double définition de la prostitution dans le dictionnaire critique du féminisme (Legardinier, 2000 ; Pheterson, 2000) en est une belle illustration. Sociologues, spécialistes des études sur les rapports sociaux de sexe, nous pensons le problème (encore) mal posé. Etudier de manière concrète les formes du travail du sexe est aussi pour nous un moyen d'enrichir ce débat, de quitter

² Bien sûr, on pourra toujours arguer de l'inverse, de notre intérêt pour ces thèmes du fait des financements. Nous nous contenterons ici de rappeler les nombreux articles où, depuis 1991, nous avons dénoncé le peu d'intérêt pour ces thèmes de la part des instances de la recherche.

³ D'une part, proféministes constructivistes, nous ne saurions adopter une analyse naturaliste ou essentialiste du genre, mais nous ne pouvons que constater que des hommes — en mobilité sociale descendante (Daune Richard, Devreux, 1990) — sont mis en situation de femmes dans le travail sexuel (des travestis/transsexuels que nous nommons « transgenders »)(Welzer-Lang, Mathieu, 1995), que des hommes sont embauchés comme femmes sur les lignes roses. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs que les rapports sociaux de sexe traversent les travailleurs et travailleuses du sexe où nous notons, comme ailleurs (Welzer-Lang, 2000b) l'existence d'une asymétrie de places et de positions sociales.

misérabilisme et populisme, bref, d'adopter une attitude scientifique dans les milieux qui luttent contre les différentes violences sexistes faites aux femmes et aux hommes, dans le commerce du sexe ou ailleurs.

Ces objectifs n'étaient pas non plus sans visées opératoires ; c'est ainsi que lors de notre proposition aux instances européennes qui ont financé ce projet, nous affichions des objectifs ambitieux :

- En lien avec les associations et les scientifiques qui se préoccupent déjà de prostitution, il s'agissait aussi pour nous d'aider les chercheur-e-s, les élu-e-s, les mouvements associatifs et communautaires, à dépasser les faux-débats en cours aujourd'hui autour d'un travail sexuel qui se résume à la prostitution de rue, débats qui aboutissent souvent pour leurs aspects normatifs à accroître isolement social et stigmatisation des femmes prostituées.
- En lien avec les organismes qui interviennent auprès des prostitué-e-s de rue, de leur permettre de prendre en compte les populations invisibles, qui officient dans le travail du sexe, pour les aider à les prendre en compte, et par là réduire leur isolement actuel.
- De transmettre les résultats de nos travaux aux différents organismes féministes et proféministes qui se préoccupent des violences faites aux femmes, des politiques d'égalité des chances entre hommes et femmes, pour les aider à organiser des *lobbying* pour réduire ces violences.
- D'informer les hommes clients sur les effets de certains comportements qu'ils adoptent à l'encontre des travailleuses du sexe, afin de les aider à les réduire.
- En lien avec les élu-e-s nationaux et européen de proposer, s'il y a lieu, des modifications législatives, pour réduire les causes et les effets de ces comportements.
- D'améliorer la connaissance de cette sphère d'activité, qui connaît un accroissement important, pour en comprendre le sens sociologique et anthropologique.

En dehors de l'emphase déclarative propre à tout projet européen, nous montrions clairement nos engagements citoyens ancrés dans nos conceptions humanistes et antiautoritaires du monde.

Heurs et malheurs des financements européens :

Nous avons donc demandé et obtenu un financement, au titre du programme DAPHNE, où nous décrivions un programme de travail qui nous semblait plausible pour connaître les réalités du travail du sexe, ses évolutions, et *in fine*, pour mettre en place des mesures de prévention.

Le projet déposé

La prostitution de rue est aujourd'hui bien repérée, et ses bases discutées⁴. Du côté des scientifiques comme du côté des groupes communautaires qui, de manière paritaire ou non, s'adressent aux personnes prostituées, le phénomène est connu, et ses actrices (et acteurs) identifié-e-s. Ces organismes mettent déjà en avant (Programmes européens Europap et Tampep) des mesures préventives contre les violences permanentes dont sont victimes les personnes prostituées : violences des conditions de vie, des clients, des réseaux mafieux, des institutions (qui parfois les nient en tant que citoyen-ne-s).

Ce que vivent les *autres* travailleuses et travailleurs du sexe est beaucoup moins connu. Dans un premier temps, nous proposons déjà de faire un repérage des formes multiples et variées des lieux et pratiques qui se présentent comme alternatives et/ou complémentaires à la prostitution de rue, et dont Barry M. Dank et Kari Lerum (1999) nous rappellent la complexité. Comme dans nos travaux précédents — et tout en

⁴ Voir ainsi les analyses de Paola Tabet sur le « continuum d'échanges économique-sexuel » où l'anthropologue, de manière objectiviste, place la femme mariée et la femme prostituée aux deux extrémités d'un continuum d'appropriation patriarcale des femmes par les hommes (1987), les critiques de l'objectivisme de Tabet par L. Mathieu (1998), les analyses de l'effet stigmaté (Pheterson, 1992, 2001 ; Pryn, 1999)...

regrettant que les débats de méthode sur les études liées à la sexualité et au travail sexuel n'aient pas encore abouti au sein de la communauté scientifique (Mendes-Leite, de Busscher, 1997) — nous proposons d'utiliser des méthodes d'ethnographie et de collaboration contractuelle (Welzer-Lang et 1994a : 189-217) avec les personnes concernées.

Dans le même temps, des entretiens individuels et/ou collectifs devaient nous renseigner sur les conditions de travail, sur l'effet des conditions de travail en termes d'aliénation, de violences subies, de pollution individuelles et sur les stratégies défensives (notamment l'idée — souvent aperçue dans les entretiens des débutantes — que ce n'est pas *vraiment* un travail mais une forme de « jeux »).

L'analyse devait particulièrement montrer ce qui est spécifique à un « travail de femmes » (Soares, 1998) [ou, par une analyse comparative de la situation des travailleurs et des travailleuses du sexe, à un « travail d'hommes mis en situation de femmes »], travail indissociable de la précarité de ses conditions [horaires instables, salaires minimum]. Elle devait également s'attacher à mettre en évidence ce qu'il en est de l'exploitation du « capital sexuel » des femmes (Brohm, 1996).

Mais là où il y a pouvoir, il y aussi résistance (Foucault, 1976 : 125); l'étude devait aussi aborder ce que Christophe Dejours nomme les *stratégies défensives* mises en place (1997), et la manière dont, pour reprendre les termes de Pascale Molinier sur le travail des femmes infirmières, les femmes mettent en place une subversion de la *muliérité*⁵.

De plus, nous cherchions à savoir en quoi la « MacDonaldisation du travail sexuel » (Chaker, 1999), son éparpillement à travers de multiples structures commerciales souvent opaques, le contrôle des femmes (et des hommes) à travers des robots, notamment les machines qui enregistrent les T.M.C. (temps moyens de connexion), constituent, ou non, une forme de « proxénétisme industriel », et quels sont les sens que peut prendre cette notion.

Fidèle aux acquis de la sociologie féministe (Collectif, 1984 ; Hurtig et *al.*, 1991), analysant parallèlement les différentes positions de la recherche féministe sur cette question⁶, l'analyse devait articuler sphère professionnelle et sphère privée.

Dans un second temps, à mi-parcours (18 mois⁷), l'analyse comparative des données recueillies avec les divers partenaires devait permettre un premier état des lieux, une première discussion des résultats entre chercheur-e-s et associations qui se préoccupent de prostitution, et une réorientation des grilles et formes d'entretiens devait être effectuée. La collaboration active de femmes issues du travail sexuel hors prostitution a été proposée, notamment lors d'un séminaire qui était prévu à Toulouse en Mai 2002.

Puis, après cette nouvelle phase de travail de terrain, de synthèse des débats et de propositions, nous proposons d'organiser un colloque international sur le travail sexuel où seraient invité-e-s l'ensemble des chercheur-e-s, élu-e-s, responsables associatifs, services administratifs, comités de prostitué-e-s, ainsi que groupes féministes et proféministes concerné-e-s par cette question.

L'ensemble des propositions devait alors être médiatisé à travers une « charte contre les

⁵ La muliérité est l'équivalent de la virilité pour les hommes ; c'est « le statut de soumission conféré aux femmes dans les rapports sociaux de sexe ». P. Molinier précise que « la nécessité de s'effacer comme sujet au profit d'une disponibilité universelle et l'apprentissage à mépriser le corps féminin jouent comme incitations au *masochisme* (Molinier, 1996 : 54).

⁶ Aujourd'hui des débats importants ont cours entre féministes qui se réclament de l'abolitionisme et féministes qui se rangent, comme « pro-sex » du côté des travailleuses du sexe. Sans sous-estimer les divergences liées à des positionnements éthiques différents, nous faisons l'hypothèse qu'une partie de ces débats est aussi liée à la méconnaissance du travail sexuel lui-même. En cela, notre étude veut participer à une recomposition des analyses sur cette question pour optimiser les luttes contre les violences dont les femmes sont victimes.

⁷ Le projet de départ, ambitieux, était prévu sur 36 mois. Par conformité aux cadres définis par Daphné, nous l'avons réduits à 24 mois.

violences faites aux femmes dans le travail sexuel », à laquelle nous aurions cherché à donner une large audience pour favoriser le *lobbying* contre les violences faites aux femmes dans le travail sexuel.

Un financement limité

Nous avons obtenu un financement pour un an, renouvelable ; et mis alors en place le dispositif de recherche proposé que nous détaillons plus loin.

On imagine facilement les difficultés à connaître un ensemble d'activités que les responsables tiennent à invisibiliser. Si les publicités pour le travail du sexe sont nombreuses, que ce soit pour des services liés aux nouvelles technologies [« Toutes des salopes, appelle le 0872 XX XX »], pour les bordels en Espagne, ou les salons de l'érotisme en Belgique ou en France... ; tout est fait pour cloisonner les services (payants) et les personnes embauchées pour exercer ces activités. Dans une série importante de lieux, les clients doivent vraiment penser que les femmes, qui proposent une partie de ces services, sont volontaires ; figures de *salopes* construites de toutes pièces dans l'imaginaire masculin viril. Dans les autres services, comme dans les nouveaux bordels espagnols, les « employeurs » dressent des barrières pour éviter les contacts entre les travailleuses du sexe et les clients, ou les autres femmes. Sans même mentionner ici certains établissements de type échangiste qui nous refusent parfois l'entrée sans que nous sachions si cela est lié à nos positions contre les violences sexistes ou à notre critique du Front National⁸ ou aux deux.

Souvent — et l'ethnographie du téléphone rose que nous publions ici en est le produit — nous devons ruser, mettre en place des dispositifs discrets, contourner les formes de contrôle du personnel pour avoir accès à ces lieux. Et comme lors de la tenue de nos stands dans les salons de l'érotisme, lorsque nous mettons concrètement en place des formes de collaboration contractuelle, il nous faut un certain temps.

Or, dès le mois de septembre 2001, nous avons été informé-e-s de la non-reconduction de notre contrat.

Autrement dit, nous devons réaliser en une année seulement un programme ambitieux prévu pour 24 mois. Pour cette raison, ce rapport est incomplet.

... et tragédie des risques industriels

Ce rapport souffre aussi d'une violence collective subie par la population toulousaine face au risque industriel. Le 21 septembre 2001, à 11 heures, l'usine AZF a explosé, et depuis, plusieurs dizaines de milliers d'appartements se sont retrouvés sans fenêtre, sans porte. Aujourd'hui encore (juin 2002), au moment de la rédaction de ce rapport, nous n'avons pas retrouvé nos amphis à l'Université, ni nos bureaux de chercheur-e-s⁹, sans même parler des dégâts dans les locaux des TRABOULES, où certains plafonds effondrés ne sont toujours pas réparés.

Mais ce qui s'avère le plus grave pour nous, c'est le manque d'énergie provoqué par ce cataclysme, les difficultés d'écrire, de travailler, bref les traumatismes habituels qu'étudient certain-e-s chercheur-e-s.

Suite à notre demande, nous avons obtenu trois mois de délai de la part des responsables

⁸ Environ un tiers des établissements échangistes sont liés à ce parti xénophobe, raciste et sexiste.

⁹ En remplacement, nous disposons aujourd'hui de deux pièces dans des préfabriqués pour une équipe composée de : 2 secrétaires, un centre de documentation, une dizaine de chercheur-e-s, une vingtaine d'étudiant-e-s de troisième cycle...

de Daphné, ce dont nous les remercions vivement.

Un rapport d'étape

Ce rapport constitue donc un rapport d'étape, un rapport important dans la mesure où il s'agit du premier de ce genre en langue française, le premier qui décrit tout à la fois les nouveaux bordels d'Espagne, les entreprises de téléphonie dite rose, le premier qui essaie de dresser un état des lieux du travail du sexe hors prostitution.

Mais c'est un rapport inachevé !

La méthode

Comment découvrir l'arrière cour, les coulisses et les couloirs secrets des lieux où des hommes, clients ou consommateurs, viennent « se vider les couilles » pour certains, « s'amuser sexe » pour d'autres, mais où, de l'avis général, l'opacité et le secret sont de rigueur ? Comment écouter les femmes et les hommes qui travaillent dans ces lieux une fois établi le fait qu'un certain nombre d'entre eux/elles tiennent aussi au secret ?

En fonction des lieux, nous avons mélangé plusieurs méthodes de recueil de données :

- l'ethnographie à visage découvert ou non,
- les interviews semi-directives réalisées auprès des personnels qui officient dans différents lieux liés au commerce du sexe,
- les permanences de recueil d'informations,
- l'utilisation de nos réseaux pour obtenir des témoignages spontanés.

L'ethnographie

L'ethnographie a été pratiquée dans une entreprise de téléphone rose. Etudiante à la recherche d'un lieu pour réaliser sa maîtrise, Saloua Chaker s'est fait embaucher dans une entreprise télématique pour ethnographier l'ensemble de l'activité réalisée, et les interactions entre les membres du personnel. Nous avons profité de cette étude commencée avant l'obtention du contrat Daphné pour approfondir connaissance et analyse de cette entreprise. Cette ethnographie a été complétée par un certain nombre d'interviews réalisées par la chargée d'étude ou par les autres membres de l'équipe. C'est ainsi que l'observation de terrain a pu être enrichie par les expériences d'hommes animateurs de minitel rose, de (jeunes) femmes parties travailler pour cette entreprise dans les paradis fiscaux et par des propos tenus par des responsables (anciens ou actuels) du personnel. Les observations *in situ* ont aussi été complétées par des observations faites à l'extérieur, au domicile de ces personnels, lors des moments de sociabilité. Il va sans dire que la stricte observation du contrat (12 mois) ne nous aurait pas permis d'obtenir une étude aussi complète et détaillée.

Observations et entretiens

Les interviews semi-directives ont été réalisées à Barcelone et dans sa région par Sonia Vega et Ignasi Pons, autour des « nouveaux bordels » qui s'implantent en Espagne. Si les premiers entretiens ont suivi la voie classique, c'est-à-dire appels à témoignages, appels à collaboration des femmes et des hommes ayant passé des petites annonces en vue de recruter des clients¹⁰, utilisation de liens noués auparavant (notre collègue Ignasi Pons, professeur de sociologie à Barcelone, est un spécialiste reconnu du travail du sexe), ils ont permis de dresser une première cartographie du travail sexuel hors prostitution de rue, et très vite (c'est-à-dire après 5 ou 6 mois) des liens particuliers se sont noués avec les tenanciers des nouveaux bordels et avec certains éléments de leurs personnels. Ceux-ci, en quête de légitimité et notamment pour faire changer les lois dans les pays d'Espagne, nous

¹⁰ Avec un taux d'acceptation de l'ordre de 50%.

ont ouvert les coulisses de leurs établissements. Le Directeur de la recherche a même été reçu dans un bordel à Noël 2001, ceci dans le but explicite d'essayer de prouver aux instances européennes commanditaires de la recherche la nature libérale et non-oppressive de cette nouvelle forme d'exercice de la prostitution dans un lieu clos¹¹.

L'étude à Barcelone a aussi bénéficié des apports d'autres chercheur-e-s invité-e-s au séminaire de recherche consacré au travail sexuel que nous avons organisé à Toulouse (voir *infra*). Il va sans dire que la collaboration du département de sociologie de Barcelone, partenaire de cette étude, a été primordiale pour la bonne réalisation de notre étude en Espagne.

La même méthode d'appel aux personnes qui proposent des services sexuels et recrutent les clients par petites annonces a été utilisée à Bruxelles, avec un succès moins important qu'en Espagne (de l'ordre de 25% de réponses positives). Toutefois, en Belgique, notre partenaire associatif, Espace P., a délégué un chargé d'étude, Fabien, qui, à côté de Cécile Dujardin et de Cécile Michel, a pu réaliser de nombreuses interviews dans des lieux en général peu étudiés : sex-shops, producteurs de pornographie, actrices de X, etc.

Très vite, nous nous sommes rendu compte que la recomposition du travail sexuel en Belgique passait par sa centralisation dans les salons de l'érotisme. Utilisant la même méthode (et la même affiche) qu'à Toulouse, nous avons pu compléter nos entretiens et observations, réalisés dans ces concentrations commerciales.

Les salons de l'érotisme

Centraux en Belgique comme lieux de recomposition du commerce du sexe, ils sont émergents en France et balbutiants en Espagne [l'explosion AZF de Toulouse n'a pas permis à l'équipe prévue de se rendre au salon de Barcelone]. Lieux d'agrégation de différents métiers, de croisements d'itinéraires, de sorties familiales ou en bandes de garçons, les salons attirent une foule considérable.

Lors du salon de Toulouse (30 000 entrées à 20 euros en 3 jours), nous avons testé avec succès une méthode de collaboration contractuelle. Avec l'aide de notre partenaire « Couples Contre le Sida », de Géraldine Caubet sa responsable dynamique, et à l'intérieur de son stand (offert par les organisateurs), nous avons placardé et diffusé très largement un appel à témoignages.

Puis, lors des apéritifs offerts tous les jours vers 19 heures aux professionnel-le-s présent-e-s au salon, nous avons engagé des débats ouverts et publics sur les métiers du sexe, requalifiés pour l'occasion « commerce du charme ». L'équipe de chargé-e-s d'étude composée de Saloua Chaker, Tristan Garcia, Sarah Capdevielle et Valérie Baudoin-Castaing (psychologues cliniciennes), assisté-e-s du directeur de la recherche, a réalisé un certain nombre d'interviews dans les coulisses avec les artistes qui présentaient les shows, dans les boutiques des différents commerces présents (sex-shops, revues porno, bars, boutiques de vêtements, tatoueurs/euses, artistes divers qui exposaient leurs œuvres etc.) et auprès du personnel technique (« Dame pipi » aux Toilettes, animateurs de show, agents de sécurité, responsables du salon...). Pour ce faire, une grille d'interview plus courte que la grille ordinaire a été utilisée (les interviews durant entre 5 et 15 minutes). Nous avons ainsi obtenu un certain nombre d'instantanés sur le travail du sexe et sur ses coulisses. Bien sûr, les conditions d'interview ainsi que notre [hyper]visibilité ont facilité les contacts au détriment d'interviews prolongées, de temps passé avec les professionnel-le-s hors lieux de travail ; autrement dit, chaque forme de méthode procure des biais et cette permanence

¹¹ La visite de ces nouveaux bordels, les effets délétères de la mondialisation où les contraintes économiques et politiques remplacent les antiques violences des proxénètes, l'aspect « clean » et en même temps extrêmement oppressif de ces lieux, ont mis à mal les festivités de Noël programmées le jour suivant par le même directeur de recherche, auteur de ce rapport. Mais nous ne sommes pas là pour parler de nos malheurs.

publique au milieu des paillettes, des bulles de champagne¹² contient ses propres limites. La collaboration avec ces professionnel-le-s a été excellente. Bien sûr, quelques contremaîtresses du sexe ont tout fait pour que les strip-teaseuses, strip-teaseurs, embauché-e-s au noir (clandestinement) ne répondent pas aux chercheur-e-s. D'autres nous ont montré des signes d'agacement, mais en majorité, les membres du personnel (officiels ou non, une grande partie des vendeurs/vendeuses des boutiques sont non déclaré-e-s) se sont révélé-e-s des informateurs et informatrices efficaces. Nous avons promis de revenir en 2002, d'ouvrir un vaste débat auquel nous proposons d'inviter des syndicats de salarié-e-s (comme en Grande Bretagne) ; la rupture unilatérale du contrat DAPHNE ne nous l'a pas permis. Nous sommes bel et bien revenu-e-s en 2002 avec Saloua Chaker et notre partenaire « Couples Contre le Sida », mais sans déployer les moyens promis.

C'est dans cette phase de l'étude que la rupture de contrat avec Daphné a été la plus difficile et la plus contre-productive dans l'accès à la connaissance de ces métiers.

Nous nous contenterons d'ailleurs dans ce rapport d'une brève description de ce type de lieux, tout en publiant des résumés des fiches des métiers présents dans le travail du sexe.

¹² C'est une image. Si la plupart des stands offre le champagne aux « ami-e-s » [et dans ce milieu, on est vite ami-e-s], nous nous sommes contenté-e-s de servir, en guise d'apéritifs des kir (blancs cassis), des comunards (rouge cassis), des jus de fruits, tout en proposant une restauration rapide (chips, cacahuètes, pizzas...) pour limiter les effets de l'alcool. Mais, à l'instar des professionnel-le-s de tous les salons, et des salons du sexe en particulier, l'équipe présente du vendredi 12 heures (pour l'installation), au dimanche 24 heures, a aussi subi les affres de l'hyper excitation, compensée, en général par les professionne-le-s par l'utilisation de substances psycho-actives diverses (alcool, drogues...). Pour notre part, nous avons surtout subi une énorme fatigue due à cette hyperactivité réalisée dans un environnement sonore omniprésent. Il va sans dire, ayant déjà eu ce type d'expérience (Welzer-Lang,, 1999) que toutes les mesures ont été prises pour limiter harcèlement et agressions sexuelles sur des chargées d'étude. Pour notre permanence dans les salons, nous nous sommes faits assisté-e-s de deux psychologues cliniciennes,

Université Toulouse Le Mirail
Les Traboules : Association de recherches sociologiques - Lyon / Toulouse

Enquête Nationale Commerce du charme

Vous avez déjà travaillé dans le
commerce du charme,
le travail sexuel
ou autres lieux de sexe:
salon de massage,
bar américain,
théâtre érotique,
salon de l'érotisme,
club de rencontre,
peep show sur internet,
lieux S.M...

**Votre avis
nous intéresse !**



Etude européenne 2001 "Commerce du charme et travail sexuel"

en partenariat avec:

Département de Sociologie, Université de Barcelone, City & Shelter (Bruxelles) Cabiria (Lyon),
Espace P. (Bruxelles), Couples Contre le Sida 31, Multisexualités et sida, Grisélédis (Toulouse).

Contactez-nous !

Contact : Les Traboules, 7 rue Lakanal 31000 Toulouse.

Tél: 05 61 21 57 99

Fax: 05 62 30 81 02

E-mail: dwl@univ-tlse2.fr

Les appels à témoignages et les réseaux

D'autres méthodes ont été utilisées pour cette étude. Profitant de l'audience grandissante de notre partenaire web (le site multisexualités-et-sida.org [qui publie ce rapport *in extenso*]), des diverses conférences que nous réalisons toute l'année, des articles de presse consacrés à nos travaux, nous avons largement lancé des appels à témoignages. C'est ainsi que nous avons pu obtenir des interviews et des contacts avec d'autres professionnel-le-s, en général des occasionnels (prostitués masculins pour clientèle féminine, gogo-boys et gogo-girls, hôtesse de bar à champagne pendant leurs études, etc).

De la même manière, nos contacts dans les milieux échangistes (Welzer-Lang, 2001), la collaboration des comités liés aux prostituées (Cabiria à Lyon, Espace P., Ambit Dona à Barcelone représenté par Clarisa Velocci) et au commerce du sexe, ont permis d'obtenir informations et témoignages, et surtout confrontations de points de vue, collaborations. C'est ainsi que nous avons pu intégrer le commerce du sexe lié à la « sexualité récréative » vécue dans les lieux gais, lesbiens et bi, ou dans les autres espaces de rencontre, en général oubliés des analyses sur le travail sexuel comme le milieu sado-masochiste. Mais là encore, le temps et l'énergie nous auront manqué pour en tirer tous les éléments d'analyse.

===== Pour une charte éthique des rapports entre chercheur-e-s et mouvements sociaux »
in Rodeville Mireille (dir), *Aspasie, 20 ans*.
Plaquette anniversaire de l'association ASPASIE, Genève, pp 17-18 =====

Daniel WELZER-LANG

Pour une charte éthique des rapports entre chercheur-e-s et mouvements sociaux

Les responsables d'Aspasie m'ont demandé une contribution pour ce numéro spécial fêtant les 20 ans d'existence de l'association. J'aimerais en profiter pour m'adresser tant à mes ami-e-s prostitué-e-s qu'aux chercheur-e-s ou apprenti-e-s chercheur-e-s, étudiant-e-s et autres « logues » [socioLOGUES, psychoLOGUES...] qui depuis quelques temps abordent les structures en intervenant en milieu prostitutionnel pour avoir des renseignements, répondre à des questionnaires, participer à des enquêtes, etc.

Je plaiderai ici pour ce que nous avons nommé la « collaboration contractuelle », ce que les prostitué-e-s lyonnais-e-s avaient appelé « la promesse » lors de notre étude¹³ sur la prostitution de rue à Lyon.

Quelques exemples plus ou moins récents permettront d'illustrer mes préoccupations... Tu commence par un texte publié à Montréal : « T'as de la misère à aimer la pute », dit Claire C. à un interlocuteur anonyme lors d'un colloque sur la prostitution en 1992.. Le texte est fort, il suggère l'impossible rencontre, il illustre du moins les effets de *stigmata* qui touchent les personnes prostituées, ce que rappelle Gail Pheterson dans son livre, paru enfin en français (2001). Dans le regard de l'autre, une pute a du mal à être autre chose qu'une pute. Et pour son ami de cœur, entre celle du mac et celle du client, il y a, dit le texte, peu de place. Personne ne saura qui se cache derrière cet interlocuteur anonymisé, ni même qui est cette prostituée qui écrit son dépit. Mais pour moi, jeune sociologue encore naïf, ce fut à plus d'un titre un avertissement.

¹³ Nous avons « promis » que nous ferions tout notre possible pour que notre étude réalisée en 1992 soit utile aux personnes prostituées qui nous avaient accueilli-e-s. Habitué-e-s aux promesses diverses et variées des journalistes et autres clercs du social, promesses jamais tenues, nos ami-e-s lyonnais-e-s s'étaient doucement amusé-e-s de la notre. Lors de la restitution en juin 1992, quand nous avons évoqué l'idée d'un bus de prévention, elles avaient acquiescé, toujours aussi incroyables. Le bus fut mis en place en septembre 1992. Depuis, à Cabiria, il est dit qu'il faut respecter les promesses faites à la communauté des prostitué-e-s.

Le terrain prostitutionnel ressemble aux autres terrains, il met en scène un lot d'interactions chercheur-e-s/personnes. La qualité spécifique des prostitué-e-s fait qu'en revanche, contrairement à d'autres domaines d'étude pourtant aussi marginaux pour l'académisme universitaire (les homosexuel-le-s, les taulard-e-s, les hommes antisexistes¹⁴), une barrière existe entre le monde étudié et nous-autres les hommes (non prostitués) et les , LOGUES er particulier.

Et les difficultés de communication semblent fonctionner dans les deux sens.

J'avais à peine commencé sur le terrain lyonnais lorsque j'ai pris contact avec ASPASIE. Johanna me propose aimablement une rencontre au cours de la fête annuelle d'ASPASIE, une fête pour les dix ans de notre association dit-elle [que l'on vieillit vite !]. Je débarque d'un colloque sur les violences à Lausanne, passablement en colère contre l'absence de femmes intervenantes à ce colloque. Et je découvre l'association, et la magnifique paëlla prévue pour le soir. Johana répond volontiers à mes questions, à la multitude d'interrogations que peut avoir un homme, sociologue qui découvre ce segment du travail du sexe. Après près d'une heure passée ensemble, Johanna me dit que notre discussion l'intéresse, mais qu'elle ne va pas être disponible plus avant. En effet elle attend un professeur de l'Université de Lyon qui commence un travail sur la prostitution... Manifestement, malgré tout ce que j'avais pu lui dire, mon look, mes mots, la manière que j'avais de questionner l'intervention auprès *et avec* les personnes prostituées, ne correspondaient pas à ce qu'elle attendait d'un universitaire.

Pour moi, la découverte d'ASPASIE, la rencontre avec l'équipe, avec Griselidis (apparue en début de soirée accompagnée de son petit chien), la manière de débattre au cours de la réunion qui précédait la fête, furent une véritable révélation. Il était possible, ASPASIE le démontrait de dépasser, au moins en partie, nos frontières disciplinaires hiérarchisées (université / travail social / travail prostitutionnel), d'aborder les questions et les décisions de manière altéritaire, c'est-à-dire en acceptant discussions et rencontres sans préjugés, en écoutant l'autre, en échangeant informations et analyses.

Au début de notre étude lyonnaise, mon intérêt pour la prostitution s'attachait à l'analyse de la situation des clients. J'étais intimement persuadé qu'une partie de l'identité masculine se construisait dans la sexualité et en particulier dans la sexualité tarifée, dans le double standard mère/pute qui traverse les représentations des hommes ; double standard décrit depuis longtemps par mes collègues féministes. Je suis sorti de cette fête, non seulement convaincu de la pertinence de ce terrain, pour les apports sociologiques qu'offrait l'analyse du travail du sexe, mais aussi persuadé qu'il fallait à tout prix innover dans le type de relations à établir : quitter le misérabilisme omniprésent en France autour de ces questions. En particulier, j'ai toujours été étonné de constater que les chercheur-e-s acceptaient avec plaisir (et déférence) de partager leurs projets avec les responsables du travail social, avec les élu-e-s, mais adoptaient une toute autre attitude avec les personnes appartenant à des groupes d'usager-e-s.

Et c'est ainsi que nous avons pu mettre en œuvre, dans l'étude lyonnaise, cette transversalité des informations (expliciter le pourquoi de notre présence, l'intérêt de notre étude, écouter les questions que se posaient les personnes prostituées et les prendre en compte...). C'est de cet échange, que les universités devraient enseigner aux (futur-e-s) chercheur-e-s, qu'est née *l'alliance* que prônait Michael Pollak (1988) entre universitaires (mandaté-e-s pour aider à la prévention du VIH) et personnes issues des communautés étudiées.

Depuis, Cabiria a eu l'existence qu'on lui connaît. A partir de notre étude, grâce à la mobilisation des personnes prostituées et au charisme de Martine Schutz-Sanson, sa directrice, l'association est devenue elle-même un terrain d'alliance tripolaire entre personnes prostituées (employées dans le bus), personnel de santé et chercheur-e-s. Et je suis encore fier aujourd'hui d'être vice-président de Cabiria, fier de la confiance renouvelée des prostitué-e-s lyonnais-e-s.

Les années passent... (musique douce, tendance techno).

Dernièrement, une chercheuse s'est adressée à moi, d'abord par mail, puis lors d'un colloque. Elle

¹⁴ Tous terrains sur lesquels portent mes recherches.

préparait une étude sur la toxicomanie dans la prostitution et désirait que j'intercède en sa faveur auprès de Cabiria. Elle voulait que les prostitué-e-s remplissent un questionnaire concernant leurs usages de stupéfiants. Elle s'est plainte du peu de soutien de l'équipe de Cabiria. Je lui ai expliqué notre démarche, l'accord préalable et obligatoire des personnes prostituées pour toute étude les concernant. Bien sûr, elle avait écrit des pages et des pages sur son étude, était prête à les transmettre aux responsables de Cabiria après me les avoir fait passer, mais quand je lui ai demandé quels bénéfices tireraient les prostitué-e-s de son étude, quels étaient les termes de l'échange, elle a paru médusée : « *Comment cela ?* », a-t-elle répondu, « *mais c'est pour la Recherche !* ». Elle avait sincèrement l'impression, et le dit toujours, que Cabiria interdisait l'accès aux prostitué-e-s, se les appropriait en quelque sorte. Or eut beau débattre, échanger des mails, rien n'y fit... Elle est finalement partie faire son étude ailleurs.

Dernièrement aussi, un texte écrit par une sociologue connue a circulé, diffamant Cabiria, ainsi que les personnes prostituées, et me diffamant par la même occasion. Nous serions d'après elle en train d'aider les proxénètes à réorganiser le système prostitutionnel. Aux rencontres proposées par les prostituées pour en discuter, cette spécialiste a opposé son refus : par sa position, cette firme de non-recevoir, elle semble suggérer qu'une personne prostituée ne sait pas ce qu'elle dit, qu'elle est manipulée, ou alors [mais je suppose que tout est cumulable] qu'elle ment.

« L'acteur social des sociologues est un idiot culturel » disait déjà un grand sociologue nommé Garfinkel (1967). Depuis qu'il a écrit cela, beaucoup d'eau est passée sous les ponts. Les fleuves se nomment mai 68 (en France), épidémie du sida, féminisme, démobilisation des sociologues, Bourdieu (dans sa phase militante), recherches-actions avec les homosexuels (Michael Pollak)... Et dans la prostitution : ASPASIE, Cabiria, le Bus des Femmes (Paris), Fleur de Pavé (Lausanne), Autre Regard (Marseille), les Bus de Nîmes, Montpellier, Toulouse (qui porte le joli nom de Grisélidis). Il y a eu également l'expression publique des personnes prostituées en France et en Europe... En sociologie, comme dans d'autres disciplines, certains « logues » ont développé des collaborations, élaboré de multiples protocoles d'alliance. Malgré cela, les vieilles habitudes demeurent coriaces.

Il est sans doute temps d'innover, d'avancer dans nos réflexions collectives, de mutualiser nos démarches, de réussir à faire admettre l'altérité et l'échange, le respect des paroles et des pensées de l'autre comme principes d'actions dans l'intervention sociale, et l'altérité comme éthique des chercheur-e-s.

Pour cela, nous-autres universitaires, intervenant-e-s sociaux/ales, nous avons besoin de vous, de structures comme ASPASIE bien sûr, pour prouver que « c'est possible », mais aussi de vous prostitué-e-s, de vos interpellations, de vos questions, de vos remises en cause des évidences moralistes qui gouvernent le monde et la science.

Nos sociétés vous ont placé aux marges de la société et au centre des préoccupations et de l'imaginaire des hommes, de celui des clients en particulier. Quelles que soient nos positions ponctuelles et personnelles sur la prostitution (est-ce une forme de violence faite aux femmes, un travail particulier, les deux ?), vous nous avez appris que l'altérité est exigeante par les remises en cause des certitudes qu'elle provoque. Elle est aussi riche d'un autre monde où hommes femmes, transgenres pourront converser, échanger, s'aimer, et ce quels que soient nos statuts.

A nous, maintenant, d'apprendre à aimer la pute.

Toulouse, le 20 mars 2002.

Le séminaire de l'Université

En conformité avec notre projet, nos différents partenaires (dont des élu-e-s locaux/ales) se sont réunis au cours d'un séminaire sur le commerce du sexe sous l'égide de l'Université Toulouse Le-Mirail et de l'équipe de recherche Simone/SAGESSE. Coordinée par Alex Gai, chargé d'étude aux Traboules et placé sous la direction scientifique du Directeur de la recherche, cette parenthèse au regard du travail de terrain nous aura permis de respirer, de faire une pause pour pouvoir présenter nos résultats aux professionnel-le-s du sexe associé-e-s à cette étude et aux chercheur-e-s proches de notre groupe de travail, notamment le groupe d'évaluation. Sans doute, pour un observateur extérieur — comme un des responsables du programme DAPHNE venu en juin 2001 —, les échanges peuvent sembler éloignés des préoccupations liées aux violences sexistes. Pourtant, nous n'insisterons jamais assez, la recherche ne peut se concevoir que comme un aller/retour entre terrain et laboratoire. De plus, pour comprendre le travail du sexe — ce qui sous-tend notre projet de lutte contre les violences sexistes — il faut passer par des arabesques de la pensée, des détours épistémologiques et de longs moments où chercheur-e-s, travailleuses/eurs du sexe et élu-e-s échangent, explicitent, bref se parlent ; tout en sachant que trouver un langage commun n'est pas non plus sans difficulté.

C'est au cours de ce séminaire qu'ont été discutés et/ou présentés certains des textes qui émaillent ce rapport.

Chapitre 2

Une forme de travail du sexe contemporaine du néolibéralisme : les animatrices du téléphone rose¹⁵.

Les discours autour du « fait prostitutionnel » semblent entretenir certains fantasmes, plus particulièrement dès qu'on évoque la prostitution dans les quartiers (D. Welzer-Lang 1994) ou les « réseaux de prostitution des femmes de l'Est » (F. Guillemaut 2002). Loin des démarches misérabilistes, nous avons mené l'étude ethnographique d'une société de téléphone rose implantée dans une Zone d'Activité qui vit au rythme de la vie universitaire et de celle des grands ensembles de banlieues.

Pour permettre une meilleure intelligibilité du champ dans lequel s'exerce l'activité d'animation rose, nous poserons dans un premier temps l'espace économique et technologique de cette multinationale que nous nommerons désormais « Médiaservices ».

I.L'invisibilisation de la spécificité sexuelle.

1. Entretenir les apparences d'une entreprise " nor-mâle ".

Créée en 1987, Médiaservices est aujourd'hui renommée comme étant un des leaders européens du multimédia dans le domaine des loisirs. Déjà fortement implantée en Europe, elle a développé son secteur conception et édition multimédia depuis 1999 et, étant titulaire de la licence américaine L-214 qui lui permet de faire transiter des appels d'un côté à l'autre de l'Atlantique, elle délocalise depuis de plus en plus de sites outre-atlantique (Chili, Canada, Panama...), étant titulaire de la licence américaine L-214 qui lui permet de faire transiter des appels d'un côté à l'autre de l'Atlantique.

Elle a, au même titre que d'autres entreprises qui ont eu comme code APE 64-2B¹⁶, bénéficié de la libéralisation des télécommunications, et dispose dorénavant de ses propres ressources, soit 280 000 numéros¹⁷ de téléphone délivrés par l'Autorité de Régulation des Télécommunications, acquérant de ce fait le statut d'opérateur de services en télécommunication.

Médiaservices s'est développée autour de trois pôles :

1. Comme éditeur de contenu des services mis en place. Il s'agit de l'édition et du développement graphique de services multimédias développés autour de trois domaines d'activité : l'audiotex, l'Internet et la télévision.
2. Comme centre serveur : Il s'agit de la conception de logiciels, du développement et hébergement de services en ligne à tous types de terminal (téléphone fixe, téléphonie mobile, WAP...), des services de télécommunication.
3. Comme conseil en communication et régie publicitaire.

L' "audiotex " recouvre l'ensemble des services permettant d'accéder, à partir d'un poste

¹⁵ Cette ethnographie a été réalisée par Saloua Chaker.

¹⁶ Le code APE, Activité Principale Economique, est une classification de l'INSEE. La catégorie 64-2B correspond aux activités des autres acteurs des télécommunications autres que France Télécoms et TDF, y compris celles de leurs filiales ; l'exploitation de supports de liaisons spécialisées (câbles sous-marins, satellites...), la fourniture d'accès au réseau Internet, les services des cybercafés, les services de téléconférence et la fourniture d'accès publics aux réseaux informatiques.

¹⁷ Des numéros qu'il lui est bien entendu possible de louer pour des opérations commerciales.

téléphonique, à un ordinateur ou à une base de données, de façon à obtenir, d'une manière interactive ou non, des informations sous forme vocale. C'est par ce système qu'est ainsi généré le trafic monétisé vers des « contenus à valeur ajoutée », ou, pour le dire autrement que dans le jargon de la net économie, c'est aussi ce qui est appelé « pudiquement » la téléphonie surtaxée, le « contenu de la valeur ajoutée » n'étant rien d'autre que la production des animatrices au téléphone rose.

Comme toutes les sociétés en pleine expansion dans ce secteur d'activité, Médiaservices est référencée dans le « Journal du Net »¹⁸, qui promeut ainsi l'expansion de cette société au capital de 480,2 milliers d'Euros en 2001, 630 milliers d'euros en 2002, et au chiffre d'affaires annoncé pour 2000 de 36,62 millions d'Euros et de 73 millions d'euros pour 2002¹⁹. Elle est principalement référencée dans le secteur high-tech, en tant que fabricant, éditeur, prestataire.

On ne peut que s'étonner devant ce silence médiatique quant aux origines des revenus réels de l'entreprise. Si Médiaservices travaille sur une politique de communication externe axée sur « son savoir-faire reconnu », « son expertise technologique », elle a parfois fait l'objet de critiques controversées dans les médias spécialistes de la net économie quant à l'origine de son chiffre d'affaires, ces derniers restant en majorité silencieux quant à la réalité organisationnelle de ces structures. Les politiques de communication externe restent à ce sujet plutôt vagues, il s'agit alors de lire entre les lignes : « Pour l'instant, l'entreprise réalise 90 % de son chiffre d'affaires dans les services par téléphone, son métier de base, en produisant notamment des jeux pour TF1, des partenariats avec des vedettes de variétés, des lignes d'astrologie et de rencontres matrimoniales. »²⁰

De la même façon, s'agissant de l'organisation du travail et de la politique de recrutement, il est prévu d'ici novembre 2002 de recruter 30 personnes, sachant que l'effectif en août 2002 était de 350 personnes²¹.

Et pour se maintenir parmi les leaders européens du multimédia dans le loisir grand public, Médiaservices joue la carte de la performance et de l'expertise technologique. Aussi, en conformité avec une division sexuelle du travail stéréotypée, il semblerait que les « ingénieurs développement JAVA » et autres « administrateurs de base de données » soient essentiellement des hommes. Les hommes sont donc à l'origine de la conception de logiciels de gestion des synergies de messageries conviviales et d'autres logiciels de e-commerce permettant alors, dans un processus de rationalisation économique, d'instrumentaliser les personnes qui produisent ce « contenu à valeur ajoutée », à savoir les animatrices des messageries roses. On ne peut que reconnaître ce qui a été décrit à la suite de la notion de gap technologique de P. Tabet²² par les études en sociologie du travail, à propos des technologies de l'information et de la communication, construites sur la base d'une culture technique à l'épreuve du genre masculin (Chabaud-Rychter D. et Gardey D., 2000 : 219).

¹⁸ <http://www.prestataires.journaldunet.com>

¹⁹ Soit environ deux fois le montant du budget Daphné pour la période 2000-2003 (20 millions d'euros) en 2000, et trois fois et demi pour 2001.

²⁰ Les Echos, 28 Juillet 2000. « L'entreprise Médiaservices se diversifie dans l'Internet et la télévision ».

²¹ <http://www.prestataires.journaldunet.com>

²² Ainsi, à partir de la division socio-sexuée du travail, analysée en tant que relation politique entre les sexes, le travail de P. Tabet vise à la reconnaissance de l'importance fondamentale du contrôle des outils, posant au départ l'hypothèse d'une différence qualitative et quantitative des outils mis à disposition de chacun des deux sexes. À travers l'analyse de données ethnologiques, elle démontre ainsi le gap historique entre techniques et travail, masculins et féminins. Finalement, en posant ce contrôle par les hommes de la production, de l'emploi des outils et des armes comme le roc solide sur lequel s'est fondée la domination masculine, elle en fait la « condition sans laquelle ils auraient difficilement pu atteindre une appropriation aussi totale des femmes, une telle utilisation dans le travail, la sexualité, la reproduction de l'espèce ». Dans son appel pour une anthropologie non plus des hommes mais du genre humain, elle rejoint alors les récentes études féministes quant à la nécessité d'appréhender « quelles ont été les formes effectives de la participation des femmes au processus technique et à l'élaboration de la connaissance, en repérer les coupures et les blocages et les mettre en rapport avec d'autres facteurs de l'évolution technique et des structures sociales » (Tabet 1998 : 75)

Si le directeur de communication de Médiaservices reconnaît : « Notre succès est dû à notre expérience des discussions sur la télématique. Nous savons animer ou modérer les propos tenus. Ainsi, un logiciel de repérage détecte les propos racistes » (Les Echos, Juillet 2000), qu'en est-il de leur politique de gestion économique de la prestation de services sexuels ?

Il y a véritablement invisibilisation totale des conditions de commercialisation des services sexuels, tant à propos des logiciels de gestion des synergies de messageries roses, pourtant de plus en plus performants, qu'à propos de l'existence d'un personnel d'animation rémunéré au SMIC horaire²³.

2. Le travail du sexe TIC²⁴ comme relation de service.

Les annonces de recrutement pour des messageries roses et conviviales, pour des postes d'animation en français, espagnol, anglais, et arabe, sont référencées dans les pages « Emploi », rubrique « divers » des journaux gratuits.

**« POUR RENFORCER
SON ÉQUIPE
société recherche
JOLIES VOIX
FÉMININES
pour animation téléphone
rose et convivial
débutantes acceptées.
Contrat de 23H ou 30H
par semaine
travail jour, soir ou nuit
Tél. \$\$\$\$\$\$\$\$\$\$ (hb)
pas sérieux s'abstenir. »**

Dès le premier contact téléphonique, la directrice du personnel encense Médiaservices, où chacun-e d'entre nous aura peut-être la chance d'exercer en tant qu'animatrice-eur²⁵ de téléphone rose. Présentée comme le numéro un français des centres-serveurs de messageries roses et conviviales, elle insiste sur l'envergure internationale de " sa " société, déjà cotée en bourse.

Mais ce qui paraît le plus remarquable dès la présentation physique à l'accueil, c'est cette volonté de présenter l'image d'une société de prestations de services en occultant principalement sa spécificité, à savoir le service sexuel audiotel. La société Médiaservices se trouve dans la Zone d'Activité d'une grande ville étudiante, à deux pas d'une station de métro. De la rue, aucun signe ne laisse deviner le genre d'activité exercée dans cette entreprise :

²³ Et ceci n'est pas spécifique à cette société. La messagerie rose étudiée par Daniel Welzer-Lang et Sandrine Durand en 1993 pour l'ANRS (Agence Nationale de Recherche sur le Sida), affiche un chiffre d'affaires de 101,6 millions d'euros pour 2001 pour 420 salarié-e-s. Elle se présente ainsi sur le journal du net : "Caravelle-média est depuis 12 ans un spécialiste reconnu de l'hébergement à valeur ajoutée, dans le cadre de projets online pluri-média intégrant les technologies Internet Web et e-commerce, Mobile WAP/SMS, Audiotel et Centres de Contacts, Minitel, ..."

²⁴ TIC, Technologies de l'Information et de la Communication.

²⁵ Pour rendre plus clairs les éléments ethnographiques, nous abandonnerons rapidement le double emploi du féminin-masculin lorsqu'il s'agira des travailleuses-eurs du sexe et des connecté-e-s. D'une part, parce que nous portons plus particulièrement notre attention au travail des animatrices -le personnel d'animation rose étant aussi principalement féminin-, et d'autre part, parce que la majorité écrasante des usagers de ces services est masculine.

apparence extérieure classique des Zones d'Activités, accès piéton et parking sécurisé, pass magnétique et interphone, accès de nuit au bâtiment avec digicode.

Lors de l'entretien pour le recrutement, on se rend compte que les différentes représentations sociales autour du téléphone rose entretiennent, à l'avantage de la société, des croyances et des incertitudes à propos du « travail d'animatrice ». Aucune information n'est donnée sur ce en quoi consiste ce travail, ne serait-ce qu'autour des termes "dialogue érotique", souvent employés par la directrice du personnel pendant l'entretien, qui permet de présenter aux futures animatrices une forme d'activité salariée en occultant toute la dimension sexuelle et la production pornographique inhérente à la réalité de ce travail.

« - A l'entretien en fait, elle m'a pas laissée beaucoup parler, c'est ça qui est marrant. D'abord, elle m'a demandé pourquoi j'avais répondu à l'annonce. Alors je lui ai dit que c'était parce que je connaissais quelqu'un qui avait bossé. Alors elle m'a demandé qui, je lui ai dit : « - Ben, Steeve ». « -Ah Steeve! Comment va-t-il? Je l'aime beaucoup. » Machin, truc. « - Et vous le connaissez comment? » Donc je lui ai expliqué un petit peu, elle m'a demandé de ses nouvelles. Après, elle m'a demandé si je faisais du théâtre moi aussi, j'ai dit oui. Alors là, elle était enchantée, j'étais quasiment prise. Et puis après, elle a commencé à me déballer son, tu sais son bouquin avec les plastiques, les transparents et toutes les pubs de tous les réseaux qui appartiennent à Médiaservices. Alors, elle m'a montré Eve Sanders et compagnie, elle m'a tout montré, et donc tout l'entretien en fait c'était ça. Elle m'a montré tous les trucs qu'ils faisaient : le « *Teenage*²⁶ », Jody Spelling et compagnie et surtout les trucs conviviaux, elle m'a pas trop montré les photos de cul. »
(Héloïse, F21)

Les informations données sur l'activité même du « parler sexe » se résument principalement à une comparaison avec le théâtre : il suffirait de ne pas être « trop coincée » et de montrer une certaine sensibilité au jeu de théâtre²⁷.

La directrice du personnel présente dans un premier temps Médiaservices comme si la majorité des prestations proposées relevaient des « services ados ». Il s'agit des serveurs qui promeuvent des fans clubs et des sex symbols comme Eve Sanders et Jody Spelling²⁸, ou encore des serveurs pour les adultes du "fil de l'amitié"²⁹ où toute référence au sexe est censurée. En revanche, lorsqu'il est question des services d'animation érotique pour lesquels elle recrute, les exigences se font plus pressantes et les mots rapidité, efficacité et TMC (Temps Moyen de Connexion ou Communication) sonnent ensemble comme la devise de l'entreprise. Au moment de l'entretien, on comprend alors qu'il doit s'agir d'un indicateur de rendement et, de toute façon, aucune autre information ne sera fournie sur ce que signifie exactement cet indicateur ni sur les méthodes de calcul.

Elle explique aussi qu'au bout d'un an d'ancienneté, il se peut que certaines animatrices se trouvent en phase de saturation par rapport à leur travail sur « le chaud », ou ce qui est appelé plus pudiquement les services érotiques. Elle leur propose alors d'alléger leur planning "hot"³⁰ et les fait passer quelques heures sur l'animation conviviale.

²⁶ Messagerie d'animation de fan club, ce qui est appelé « service ado ».

²⁷ Présenter le travail d'animatrice comme un jeu de théâtre tout en renvoyant aux stéréotypes de genre sur le mode « les femmes, ces comédiennes » entretient les représentations d'un travail qui ne nécessite aucune qualification ni compétence particulière. Il s'agit là de réduire cette activité non pas au jeu autrement reconnu et valorisé du/de la comédien-ne mais bien aux stéréotypes essentialistes sur la propension des femmes à jouer la comédie.

²⁸ Noms fictifs pour désigner une « sex symbol » de séries américaines et une chanteuse de variétés françaises qui existent réellement.

²⁹ Egalement connu sous le nom « service de rencontre matrimoniale », aucune animation n'est faite sur ces serveurs, il s'agit avant tout de censurer toute référence au sexe.

³⁰ « Hot », en opposition avec les services de rencontre matrimoniale. Les plannings sont présentés d'une semaine à l'autre. Il y a trois plannings : un planning pour le chaud, un planning pour le convivial et le gay et un dernier planning pour les « ados ».

Enfin, et de façon plutôt paradoxale, quand pour conclure, elle en appelle au sens moral de chacune, en insistant sur l'honnêteté, le sérieux et la conscience professionnelle, elle le justifie alors par la spécificité de « ce travail ». Elle insistera alors sur l'interdiction formelle de rencontrer « les clients ». Durant l'entretien, elle aura fait à la fois référence à la « spécificité » du travail d'animatrice tout en s'assurant d'exposer toutes les apparences d'une entreprise soucieuse de son image et du bien-être de ses employées. A ce propos, elle conseille toujours à ses « filles » « de ne pas trop s'étaler sur ce qu'elles font comme travail. Vous savez les gens s'imaginent tellement de choses dès qu'on parle de sexe.»

Il faut savoir que lors des périodes de recrutement massif, il arrive souvent que les entretiens soient collectifs, avec rarement plus de quatre personnes. C'est bien souvent par un classique « - Et bien, je vous appellerai pour vous tenir au courant des suites de notre entretien », que se termine cette première rencontre. Bien entendu, selon les périodes, les jeunes femmes sont rappelées plus ou moins rapidement, le fait d'avoir été retenue pour occuper le poste d'animatrice étant alors présenté comme une faveur de la part de la directrice du personnel, représentante directe de Médiaservices. Il n'est alors plus question de décevoir son employeuse, mais d'être à la hauteur de ce qui est attendu d'une animatrice.

« -Le recrutement, c'est très important. Il y a plein de choses qui doivent passer. Il y a si ça passe bien, déjà avec la directrice, si l'élocution est bonne, si la fille, elle a quand même un dialogue cohérent à l'entretien, si la fille elle me répond par des " — Ouais euh, je sais pas... " ; je peux pas, voilà. Si la fille elle a du bagout, ça veut dire qu'elle en aura sur les services. Donc déjà il y a une limite par rapport à ça. Après, il y a plein de choses en jeu. J'aime beaucoup que les gens soient dynamique, très dynamique. On le voit tout de suite à l'entretien. Il faut que les gens aient aussi une grande disponibilité horaire. Moi, j'ai des gens qui arrivent qui veulent travailler uniquement de 10 heures à midi et de 5 heures à 7 heures, ça je peux pas. Moi quand j'ai les pubs téléés, il faut que le personnel soit là. Je tolère par rapport à la vie des gens qu'il y ait un petit peu, un petit peu de demandes, de la demande de la part de l'employée pour certaines heures qui ne sont pas libres. Je le tolère mais si c'est trop, moi une fois j'ai une fille qui est arrivée, elle était libre que de 8 heures à 10 heures. Qu'est-ce -que vous voulez que je fasse, moi, je prends pas. Bon c'est déjà le premier critère. Deuxièmement, je juge aussi l'écriture. Bon là, c'est pour ça, quand je fais remplir des fiches, je juge beaucoup l'écriture et je vois déjà le niveau de la fille par rapport à l'écriture. Mais des fois comme c'est une activité qui est spéciale, je m'arrête pas trop à ça. Parce qu'il y a des filles qui n'ont peut-être pas le niveau mais qui peuvent être bonne à ce travail, donc c'est un double, un double sens. Et puis je vois aussi l'âge, la situation professionnelle. Ça me touche pas s'il y a des enfants. Bon faut bien qu'elle travaille hein, faut pas être sexiste. Je fais pas trop cas. Je fais pas cas aux races, pas du tout, j'ai de tout ici, loin de là. Et voilà, voilà en gros comment ça se passe. « et puis y'a le physique, y'a des personnes qui ont le même physique, on a les mêmes problèmes. [Rires] On essaie de perdre, de perdre le moins possible de temps. Voilà. » (Véronica, la directrice du personnel, F18)

Les critères de recrutement sont construits sur une base de stéréotypes sexistes : des femmes interchangeables étant toutes enclines à satisfaire les demandes sexuelles des hommes. Si certaines se montrent un peu inquiètes quant à leurs capacités à « tenir des dialogues érotiques », elles sont très vite rassurées dès l'entretien. Il leur est alors expliqué qu'elles ont à leur disposition des exemples de scripts³¹, que ce ne sera finalement qu'une question de technique et que la formation est assurée par les assistantes.

« - Après, la formation technique quand les filles sont sur le terrain, j'ai des formatrices. J'ai deux, deux assistantes qui sont des formatrices, donc pendant deux heures on les forme. On recommence la formation le lendemain. Pendant une semaine, on les lâche pas. Et si au bout d'une semaine vraiment la fille ne percute pas, au bout de deux heures plus une semaine on arrête, parce qu'une période d'essai. C'est un métier qui est à part donc je laisse toujours une chance aux gens, parce que des fois on peut être bloquée. Parler de choses hors de la norme, ça peut bloquer les gens et puis d'un coup ils se décoincident et là, je laisse toujours une chance. Mais des fois à l'entretien à la première formation au bout de deux heures, il m'arrive de voir tout de suite si la fille est valable ou pas valable.

³¹ « le script est la forme organisée de conventions mutuellement partagées qui permet à deux acteurs ou plus de participer à des actes complexes impliquant des rapports de dépendance mutuelle. » (Gagnon, 1999)

Quand au bout de deux heures, elle a pas compris qu'il fallait appuyer sur une touche pour passer au suivant, bon, on peut pas continuer, c'est une perte de temps. On, on est tellement habitué à, moi j'ai vu à peu près 2000 employé-e-s depuis six ans.

(...) Parce que c'est des réseaux roses et déjà les filles quand elles viennent, elles sont un peu coincées, elles ont un p'tit peu peur. C'est tout nouveau. Donc, j'en ai qui restent, d'autres qui ne viennent pas à l'entretien parce qu'elles ont peur. Alors, si je mets un garçon, en plus en formation pour leur apprendre à parler de sexe, alors là ça va les coincer complètement. A un moment, j'ai voulu essayer. Y'en a eu un en télématique, aussi j'en ai un en télématique, responsable homme. A un moment, je voulais en mettre un sur le réseau Gay, c'est pas utile, parce qu' y' a pas de turn-over, donc là il me servirait à rien. Mais, par rapport au dialogue hot, une fille est plus calme, plus patiente pour former au cul, que si un gars, il va former une fille en lui disant «- Ouais, faut le lécher, il faut...», la fille, elle va le regarder [*l'air choqué*], parce que tout le monde n'est pas libéré. Voilà ! » (Véronica, F18)

3. Le processus de rationalisation.

Les animatrices n'ont pas accès aux étages supérieurs où se trouvent les secteurs de création et de direction de l'entreprise. L'espace de travail du service animation qui se trouve au premier étage est structuré sur le même modèle que les centres d'appel de télémarketing, on y retrouve le travail sur écran d'ordinateur avec clavier et casque.

Le processus de rationalisation consiste en la diminution même des postes de travail, grâce entre autres à l'informatisation des procédés normés et standardisation d'un service sexuel individualisé. Le terme de « rationalisation » se comprend ici au sens weberien du terme : l'adéquation des moyens à un but recherché (Weber 1992). Dans la production de services pour le commerce du sexe TIC, l'objectif visé serait logiquement d'engendrer le maximum de connexions par minutes, 24/24, 7/7, en minimisant les coûts humains.. Nous verrons comment l'instrumentalisation des travailleuses du sexe grâce aux technologies innovantes permet la standardisation et l'organisation d'un travail du sexe de plus en plus exploitable et contrôlable par le management.

Ce qui est avant tout remarquable, lorsqu'on pénètre cette sphère du commerce du sexe, c'est l'invisibilisation des étapes de l'action de ce qui constituerait le procès de travail, au sens de l'objectivation des actes sexuels. Alors qu'une des principales tâches du travail d'animatrice est de produire de façon interactive des scripts sexuels³² permettant de satisfaire individuellement le maximum de connectés à la minute, tout est soigneusement rationalisé, par une organisation du travail soucieuse de naturaliser et de domestiquer une hétérosexualité féminine capable de mobiliser des connaissances, dans le but de satisfaire de façon productive les attentes des connectés.

Les descriptions qui suivent présentent le panel des différentes prestations sexuelles proposées par téléphone.

3.1. L'amour au téléphone .

Les clients se connectent à un réseau, ils paient pour une prestation d'amour au téléphone avec une animatrice qui leur est présentée, par une bande annonce, comme celle qui correspond au profil demandé³³. Celle-ci doit développer un scénario avec l'un d'entre eux, scénario que les autres clients pourront écouter, sans y participer (tout en payant le

³² « Toutes nos expériences sexuelles sont construites comme des scripts, d'abord au sens où elles découlent d'apprentissages sociaux, qui ne résultent pas tant de l'inculcation de normes, de règles et d'interdits, que d'une imprégnation par des récits impliquant des séquences d'évènements, ou de l'intériorisation des modes de fonctionnement des institutions (...) Les scripts énoncent moins des interdits qu'ils n'écrivent le scénario de notre sexualité possible. » (Giami, Bozon, 1999 :70)

³³ Des propositions du genre : Sadomasochisme, Femmes Mûres, Femmes bisexuelles... mais finalement tous les connectés arrivent sur un même réseau et c'est l'animatrice qui adaptera son script selon la demande du connecté, visualisé par des initiales sur l'écran.

même tarif que ceux qui dialoguent en direct). Pendant la connexion, l'utilisateur a le choix entre s'inscrire sur la liste d'attente pour, à son tour, dialoguer en direct avec l'animatrice, ou simplement écouter. L'animatrice doit mener son dialogue de manière à ce que le maximum de clients reste connecté le plus longtemps possible. Si l'effectif diminue, ce qu'elle surveille sur son écran, c'est que son scénario ne fait pas l'unanimité et que les hommes en ligne raccrochent. Dans chacune des deux cabines, trois documents sont laissés constamment à disposition des animatrices, surtout des nouvelles. Deux listes, « organes sexuels masculins » et « organes sexuels féminins », référencent alors les mots du jargon pornographique de base. Un troisième document, « Extrait de dialogues », annonce tout simplement aux nouvelles le ton des dialogues à tenir.

Formation Amourauté. Options Images

Annexe 1: extraits de dialogues.

« — Viens mettre ta queue dans ma chatte en feu.

— Maud, j'ai envie de te baiser. Écarte les cuisses, je te prends tout de suite (...)

— Je suis très coquine, un peu salope sur les bords.

— Je veux bien que tu m'apprennes ce que je ne connais pas (...)

— Est-ce que tu aimes le sperme? — Oh oui, j'avale tout.

— Maud, j'ai envie de te prendre par derrière. — Vas-y, je me baisse, je me cambre, je prends mes fesses à pleine mains, j'écarte bien les cuisses. Admire ma petite rosette et ma chatte toute humide.

— J'ai envie d'être prise sur le capot de ta voiture.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ce soir ? (...)

— Moi, j'ai une belle bite et je sais m'en servir, ça te tente? — Oh oui, j'adore les grosses queues!

— String et bas noirs, tout simplement (...)

— Ma biche, je t'aime déjà. (...)

— Océane, toute humide et caressante.

— Raconte-moi tes dernières expériences sexuelles.

Je voudrais qu'on se raconte des choses très chaudes et très salaces.

— C'est quoi tes préférences en amour ? »

Sur ce service, les hommes connectés souhaitent dialoguer avec une animatrice professionnelle en direct. « Une vraie salope, non seulement qui va les faire jouir comme jamais, mais qui n'attend qu'eux, car elle est déjà très excitée » leur promet-on dès l'accueil sur la messagerie. Le montant de la facture téléphonique sera alors établi en fonction du trafic sur le réseau au moment de la connexion, l'intérêt étant de générer le maximum de minutes de connexion, soit à la fois le plus grand nombre possible de connectés qui appellent en composant des numéros de téléphones 36 68 ou 36 69 16, qui restent et se reconnectent le plus souvent. Les clients peuvent rester connectés à un réseau pendant vingt minutes, ils sont ensuite automatiquement déconnectés. De cette façon, si l'animatrice « fait bien son travail », elle aura fait en sorte d'attendre les dernières minutes pour amener l'état d'excitation du client à son paroxysme, pour que la déconnexion automatique intervienne avant la fin du « scénario ». Dans l'idéal économique de cette technique, il s'agit de faire en sorte que l'utilisateur cherche à se reconnecter immédiatement pour retrouver l'animatrice. Il aura de nouveau à payer la connexion, en général 1,22 Å, ainsi que l'utilisateur raccroche immédiatement ou non, ce sera la rémunération minimum générée par la connexion à ce type de service, s'y ajouteront ensuite les rémunérations à la minute de connexion, entre 0,46 Å et 1,22 Å la minute. Il existe également des prestations payables par carte visa.

Dans la salle d'animation, deux postes de travail sont réservés à « l'amour au téléphone » : deux cabines fermées, un peu plus grande qu'une cabine téléphonique ordinaire, éclairées à la lumière artificielle puisque seulement une partie de la porte est vitrée. Selon la densité du trafic, une deuxième animatrice est éventuellement appelée en renfort. A la fin de chaque session, l'animatrice note son TMC horaire sur une fiche de bord, accompagné de ses remarques et observations sur son heure d'animation. Elle tient ainsi informée l'animatrice qui la relaie de l'ambiance sur le réseau et lui permet de repérer d'éventuels

parasites (connectés « lourds »).

Extrait d'une fiche de bord.

« Sylvia. TMC : 6.50. Observations : Une bande de crétins prétentieux, incapables de se branler plus de 30 sec. chrono !
 Samia. Très peu de clients mais très pressés de se vider les testicules remplies! trop pleines à mon avis !!! qui va nettoyer après ??
 Marie. TMC : 5.17. Vraiment pas chaud! dial nul. Première demi-heure, vraiment très dure, le TMC ne dépasse pas les 5 !
 18H18. Pb. technique. Plus de son et clavier bloqué, pcq. la cabine 8 ne s'est pas coupée.
 reprise à 18H26. cf. fiche anomalie.
 A 18H30. TMC : 5.00. la catastrophe!
 j'ai sucé, me suis fait défoncée, enulée...rien à faire. TMC : 5.17. »

3.2. Le service Rencontres.

Sur ce service, les animatrices ne doivent pas être repérées comme telles mais « se faire passer pour » des connecté-e-s³⁴ (et non des professionnelles) qui cherchent une rencontre ou un dialogue.

Elles enregistrent une « CV », Carte de Visite vocale la plus banale possible tout en étant accrocheuse, que le connecté entendra automatiquement en premier et commencera ainsi un dialogue par messages différés, de quelques secondes à quelques minutes selon la densité du trafic. De leur côté, les animatrices voient s'afficher à l'écran le nombre de connectés et élaborent alors des scénarii individualisés. Sur ce réseau, elles peuvent avoir à gérer de façon suivie jusqu'à vingt connectés en même temps. Elles ont alors à « jouer plusieurs personnages », sur différents registres : SM, femme-enfant, salope, lesbienne, bisexuelle, échangiste, femme mariée, bourgeoise coincée... Là encore, ce qui compte est le TMC : le nombre de connectés le plus important possible et le plus longtemps possible, par tranche de vingt minutes. Entre la 17^{ème} et la 19^{ème} minute l'animatrice doit laisser entrevoir la possibilité d'une rencontre réelle pour que le client se re-connecte aussitôt après le *time-out*, la déconnexion automatique. Elle doit donc en plus gérer les temps de connexion de l'ensemble des clients. Il s'agit de donner aux connectés l'impression qu'ils ont accès à une « multiplicité de femmes disponibles ».

Parfois de « vraies » femmes se connectent, des femmes qui cherchent des rencontres. Les animatrices sont alors chargées de « pister » la potentielle « *racoleuse* » et de vérifier si elle n'est pas animatrice dans une société concurrente. S'il s'agit de « vraies » femmes, elles restent connectées car elles font « gratuitement » le travail des animatrices.

Tout au long de la journée « les filles » doivent faire « monter le TMC », la responsable d'équipe intervient alors pour les « encourager » : « faut sucer les Marcel !! », « faites marcher la sucette !! » Autant préciser que les dimanches soirs, entre les coupures publicitaires et pendant le film érotique sur M6, les réseaux sont rapidement saturés. La responsable d'équipe avertit alors les animatrices en criant « Rush » dans la salle, ces dernières doivent s'apprêter alors à changer de rythme de travail. Etant donné la densité du trafic à ce moment-là, il est surtout question de ne pas saturer le réseau en répondant le plus brièvement possible. Cependant, grâce à la conception de logiciels de gestion de plus en plus performants, grâce à la puissance des installations informatiques et des télécommunications qui permettent d'assurer le traitement de milliers d'appels entrants et de les diriger efficacement vers les applications souhaitées, Médiaservices ne perd pas le fil.

3.3. Service S.M et Service Gay.

Sur ce même principe, Médiaservices propose également un service de rencontre

³⁴ Selon les logiciels de gestion des services, les animatrices ont aussi à gérer des réseaux gays et à se faire passer pour des hommes, des femmes, des travestis.

spécifiquement sadomasochiste. Celui-ci est généralement animé par les employées les plus âgées ou par les animateurs du Service Gay. La rémunération horaire est la même que pour le Service *Amourautel*, soit le SMIC horaire majoré de 25%.

« - Sur une synergie chaude, on met plusieurs personnes. Mais euh, par exemple les gays sur le S.M, c'est fantastique. Et mieux que les filles. Ils prennent une voix de travesti, ils sont fantastiques. Ils ont pas peur des mots, alors que les filles sont plus à, c'est pas pareil. » (Véronica, F18)

Les animateurs et animatrices du S.M ont à leur disposition des canevas de scénarii S.M, dont certains extraits d'un supplément « Spécial S.M » du magazine féminin Marie-Claire. Deux affiches sont punaisées sur les parois en contreplaqué des deux boxes réservés au S.M : une liste d'objets et d'accessoires utilisés dans ces pratiques et une liste des revues S.M les plus connues.

Quatre boxes, proches les uns des autres, sont réservés à l'animation gay. Tous les postes sont occupés en journée et la nuit jusqu'à 04H, mais un animateur seulement assure la gestion entre 04H et 08H, ou 07H le dimanche.

3.4. Sexe à la minute : S.A.M

Affiche dans la box d'animation.

« Animation S.A.M.
Composez 5230
Enregistrez un pseudo
Les clients passent automatiquement.
Vous n'avez rien à faire sauf animer bien sûr et chauffer rapidement votre dialogue. Le duo dure 1 mn.
Les connectés savent que vous êtes anim, c'est comme l' Amtel. »

Il n'existe qu'un poste pour ce service proposé 24/24H. Chaque animatrice y assurant une session d'une heure. Le « *sexe à la minute* » est un service pour lequel les connectés paient d'abord la connexion 1,22 Å et ensuite une tarification à la minute.

Pendant les sessions de nuit, les animatrices qui assurent uniquement la surveillance et la validation sur le service des rencontres se chargent aussi d'animer le S.A.M, très peu fréquenté entre trois heures et sept heures du matin.

Dès la connexion, une annonce diffusée en boucle fait patienter les connectés et leur promet un moment « des plus torrides ». Lors de l'accueil téléphonique, il n'est à aucun moment précisé que ce « moment torride » [ce qu'on lui promet dès la bande annonce d'accueil, ou *diffusion musicale*] se consomme à la minute. Et pourtant, au bout de 59 secondes de conversation avec une animatrice, le connecté est de nouveau renvoyé sur la *diffusion musicale*. Comme sur les autres synergies, le *time out* arrive au bout de vingt minutes. Il s'agit donc pour les animatrices d'entretenir l'excitation du connecté de sorte qu'au *time out*, il se connecte à nouveau immédiatement.

Lorsque le trafic est dense sur ce service, il est conseillé aux animatrices de ne pas garder les connectés pendant la minute entière. Il leur suffit alors de taper sur une des touches du clavier téléphonique pour les renvoyer sur la liste d'attente [et de nouveau, pour les faire patienter, la *diff'* leur promet un « moment torride »].

Contrairement aux autres services, ici les animatrices ne disposent pas d'indicateurs précis quant au temps de connexion et au nombre exact de connectés pour gérer leur activité. Elles utilisent pour ce service un simple poste téléphonique à touches.

3.4. Les Salons.

Le Salon Hard.

Note de service³⁵.

« Au Salon *Hard* , il faut chauffer de suite, je ne veux plus entendre une rigoler. Le but est que le connecté qui entre entende de suite un dial sexe. La directrice du personnel, Véronica. »

Ces deux services ont été expérimentés pendant à peu près six mois. A l'origine, il était question pour les animatrices du *Hard* de mettre en scène des « partouzes » pendant des sessions d'une heure. Mais concrètement, vu la clientèle essentiellement masculine, le travail d'animation consiste plutôt à « *faire du gang-bang* »³⁶, d'ailleurs les assistantes les y encourageront.

Le Salon Soft.

Toujours sur le principe des forums de discussion, les employé-e-s animent des conversations conviviales au téléphone. Toute personne qui tiendrait des propos à caractère pornographique sur ce forum en serait alors expulsée. Le personnel qui animent le Soft est celui qui assure habituellement l'accueil-surveillance du Fil de l'amitié. Les débuts de ces services (Soft et Hard) ont été très laborieux. Les systèmes de gestion étant loin d'être au point, il arrivait par exemple qu'il y ait des interférences entre les conversations de l'*Amourautel*, celles des *Salon Soft* et *Hard* , et celles du *Service rencontres*. Autrement dit, pendant que l'animatrice du Salon Soft était en discussion, les connectés pouvaient entendre des bribes des discussions du Salon Hard ou même certains messages du *Service Rencontres*.

Ces deux services ont été interrompus pour des raisons de rentabilité, en l'absence d'une réelle demande pour ce type de prestations sexuelles. Il est très difficilement concevable en effet d'animer seule une « partouze hétéro » pendant une heure, ou encore de rentabiliser un serveur sur la simple fidélisation d'une clientèle de gang-bang, et tout cela en direct.

³⁵ Les notes de services sont affichées dans le vestibule où sont également affichés les TMC.

³⁶ Le gang-bang correspond au fait d'être pénétrée par plusieurs hommes de manière simultanée et successive, et ce dans l'ensemble des orifices corporels.

Extrait JDT.

[Une réunion de travail. Véronica fait le point avec ses animatrices : les nouveaux services]

« C'est un Salon. Normalement, tout le monde arrive dans le Salon et vous menez la barque. Alors pour le Soft, il y a une fille qui accueille. Alors maintenant sur le Soft, il va y avoir une fille à partir de semaine prochaine. Une fille qui accueille :

[Elle met en scène un début de discussion]

« Le connecté : - Salut, Marc.

L'animatrice : - Tu t'appelles comment ? Ah Marc. Bon allez, je te passe au Salon. »

Et hop ! Elle le bascule au Salon.

Il y aura un garçon qui animera aussi. Vous serez deux : garçon et fille. C'est le Salon Soft hein, tout sauf du sexe. Sur le Salon Hard, il y a pas d'accueil. Le mec qui rentre il va direct au Salon. Donc si il y a des gens qui veulent pas parler, que ce soit sur le soft ou quoi que ce soit, il faudra pas insister. Parce qu'il y a beaucoup de gens passifs dans ces choses-là. C'est comme l'amourautel : y'en a qui aime écouter et y'en a qui aime dialoguer. S'ils veulent pas, ne les forcez pas. [Elle imite une animatrice avec une voix criarde] :« - Allo ! allo ! Parle !! »

Une animatrice prend la parole dans la salle : - Oui mais si on parle avec quelqu'un.

Véronica [lui coupe la parole] : - Ça fait rien.

Une autre animatrice dans la salle :- Et si il y a un mec qui gémit sans rien dire.

Véronica : - Mais c'est normal.

La même animatrice [pas convaincue] : - Et après ils vont tous parler même temps.

Véronica [agacée] :- C'est normal. Faut que ça chauffe, faut que ça rit. (...)

Et après vous aurez une fonction, si il y a un problème, vous aurez une fonction pour aller écouter tous les Salons. Deux par deux, voir ce qu'ils racontent, si il y a pas de racolage ou de prostitution. Dans le Salon. Dans le Salon, des fois vous verrez, y'a la concurrence qui va arriver ils vont mettre de la musique [elle imite une animatrice de concurrence] « - Ouais, salope ! ». Vous aurez un système d'isolation vous isolerez tout le monde : « - T'as fait le con. Allez hop ! Tout le monde est isolé. » Et après, vous les prenez un par un en disant : « T'es qui ? T'es qui ? ». Et le mec qui aura fait le con, que vous aurez reconnu et ben on le vire. Ça permet de se protéger, parce que dans le Salon, si il y a un con ... Nous une fois, on a été à la concurrence voir comment ça se passait. Donc on sait, on y était. Et puis moi je rentre tant que nana et puis je commence à insulter pour voir comment elle réagissait elle. Et la nana, elle m'a isolée, je savais pas je suis resté un quart d'heure isolée, je savais pas. Elle a commencé par isoler tout le monde. Mais c'est vraiment professionnel quoi, c'est ce qu'on va faire. Ah ! Attention de ne pas parler trop fort pour celles qui font du bruit parce qu'à côté y'a le Soft³⁷. Donc quand elle est en train de parler fringues ou d'autres choses et qu'à côté elle entend : « Ah ah... » [elle simule des gémissements], c'est un peu gênant hein. »

3.5. Le Fil de l'amitié.

Le *Fil de l'amitié* est le type de service audiotel promu par certaines vedettes du paysage audiovisuel français. La gestion technique se fait sur le même mode que le « Service Rencontres », mais on n'exige pas de rendement des employées qui en assurent simplement l'accueil et la surveillance. C'est souvent sur ce service que la directrice du personnel place les animatrices qu'elle dit être en *burn-out*.

II. Disciplinarisation et contrôle des corps.

³⁷ Les boxes d'animation pour ces deux services sont côte à côte.

1. L'agencement de l'espace de travail.

Note de service.

« Certaines filles ont tendance à confondre psychologie et pornographie. Il faut des dials chauds, je précise "l'Amour au tél". On chauffe dès le départ, on ne parle de cuisine ou des vacances... Pendant tout le mois d'août des tests vont effectués. Attention aux avertissements. La directrice du personnel. Véronica. »

Pour garantir une rentabilité maximale du temps de travail des animatrices, l'effet de panoptisme (Foucault, 1975) est entretenu à la fois grâce à un système informatique de gestion des synergies mais plus largement encore par un agencement rationnel de l'espace et du temps.

« J'écoute. J'écoute et j'ai des stats. Je peux savoir combien de messages elle a envoyé à telle heure, j'écoute comment elle enregistre etc, je le vois aussi. Chaque fille qui est en formation, je la suis pendant une heure. Une heure, la deuxième heure quand elle est un peu plus, euh. Et quand j'entends sans arrêt « — Ah mais j'ai oublié! Ah, j'sais pas ! ». Oui, c'est bon hein, on peut pas, parce que déjà au bout d' une heure on lui a expliqué juste pour appuyer sur un bouton, là, c'est trop. Enfin, je laisse beaucoup de chances aux gens, quand même hein. » (Véronica, F18)

A chaque prise de poste, le personnel a accès à l'étage grâce à un badge magnétique nominatif. Les heures d'arrivée et de départ du personnel sont mémorisées. Juste avant d'entrer sur le plateau d'appels, un vestibule a été aménagé comme espace d'attente. Tout dans ce lieu se présente de manière à rappeler que le personnel d'animation est tenu de « faire du chiffre » et rien d'autre. C'est donc ici que sont affichés les plannings horaires, les statistiques TMC — comparaison avec les autres sites de la société en France et commentaires au stylo rouge sur les performances de chacune—, les formulaires de communication interne —demandes de congés, de rendez-vous avec la directrice du personnel et autres notes de service —, et éventuellement quelques cartes postales envoyées par le personnel en vacances. C'est donc ici que se retrouvent les animatrices et les animateurs, quelques minutes avant d'entrer sur le plateau, assis-e-s ou debout [quand les sièges ont été enlevés pendant l'été], partageant cigarettes, café, thé, boissons fraîches du distributeur, barres chocolatées et autres friandises sucrées/salées.

A travers l'agencement de l'espace, on comprend l'injonction implicite de l'organisation du travail : chaque animatrice, avant même de se retrouver dans un boxe d'animation, casque sur les oreilles, se doit de rentabiliser chaque minute de son temps. L'horloge qui se trouve dans le vestibule avance de quelques minutes, les salarié-e-s —lorsqu'elles et ils s'en rendent compte— sont donc implicitement prié-e-s de se mettre à l'heure de Médiaservices.

Par rapport aux TMC, un système de sanction/récompense à la fois formel et informel est mis en place. Les TMC des différentes équipes pour le *service des rencontres* et ceux de chaque animatrice pour l'*amourautel* sont affichés. Les meilleures sont valorisées et encouragées par des commentaires du type « très bien », « à améliorer », et peuvent même recevoir une prime. Les « mauvaises animatrices », entourées en rouge et annotées « et alors ? », « c'est nul ! », peuvent être convoquées par la directrice du personnel pour un entretien. Elles recevront éventuellement un avertissement par courrier avec accusé de réception ou seront l'objet de harcèlement moral jusqu'à ce qu'elles démissionnent. Par l'isolement, les rumeurs, les humiliations et le dénigrement, elles sont renvoyées à leur propre sexualité, considérée comme nulle : ce ne sont pas de « vraies femmes qui savent faire jouir ».

L'agencement du plateau d'appels révèle également cette volonté de contrôle total sur le personnel d'animation. Si les cabines de l'*Amourautel* sont plus ou moins isolées de ce qu'on appelle « l'*aquarium* » — quartier général des assistantes-surveillantes— et du bureau de Véronica, les boxes sont eux directement visibles de ces deux lieux stratégiques.

« - Parce qu'on n'a pas le temps de discuter en fait. Ils nous laissent pas le temps de discuter entre nous. Dès qu'on rentre, c'est euh... Je sais pas, c'est, c'est la machine. Dès qu'on franchit la porte, c'est mécanique. C'est même pas, t'as pas le temps de, de voir si on ressent les choses ou quoi que ce soit. C'est mécanique, c'est le travail, c'est le travail, c'est une machine. Moi ça, tu vois, on a pas le temps de se poser cinq minutes. On n'a pas le temps. Le seul temps qu'on trouve c'est vraiment le petit coin, quoi. De prendre une petite pause là, de grignoter quoi que ce soit. Sinon, on n'a pas vraiment le temps, c'est, c'est, c'est infernal. » (Samia, F20)

Les animatrices peuvent donc difficilement communiquer entre elles, sauf si elles se retournent ou se penchent à l'extérieur de leur boîte, sans être vues par la DRH. Aussi, lorsque celle-ci convoque une animatrice dans son bureau, elle prend soin de laisser la porte ouverte pour que toutes les autres puissent entendre les réprimandes humiliantes et considérer ce qui les attend au cas où elles dérogeraient aux impératifs de rentabilité.

« - Je l'ai déjà vu faire et c'est très humiliant. C'est très humiliant dans le sens où tout le monde écoute. En fait, c'est même pas le fait qu'elle nous crie dessus ou quoi que ce soit. Mais surtout quand il y a du monde. C'est, c'est la pire des choses qu'on puisse vous faire quoi. Surtout quand y'a les autres qui écoutent derrière. Enfin, moi personnellement, si on me l'avait fait. Moi, je sais que j'pleurais, je partirais tout de suite, je tiendrais pas le choc. Ah moi, on me le fait une fois, deux fois c'est trop.(...) Elle disait quoi, euh. Que la façon de travailler, c'était pas ça. Qu'une bonne anim, c'était pas du tout ça. Qu'il fallait pas dormir sur le minitel, fallait être rapide, euh. Violente dans ses propos, comme par exemple. En fait, elle nous dévalorisait, qu'on valait rien, que c'était pas comme ça qu'il fallait faire, mais comme ça, comme ça, comme ça. Tout ça en criant, elle pouvait pas s'empêcher de crier. Alors moi je dis pour une responsable, ça c'est fort quand même hein. Une directrice du personnel, c'est pas comme ça. C'est prendre la personne à part et lui dire ce qui ne va pas, ce qui va. C'est pas rentrer comme une furie, prendre par surprise. « Ah ! ». Ah mais en fait elle prend par surprise, alors que tu penses faire bien alors que c'est mal et que t'es à ton maximum quelque part. Tu fais du mieux que tu peux mais c'est pas ça. Alors c'est quoi ? Moi, j'essaie même pas de me mettre à la place de ces nanas qui ont reçu cette violence là hein, parce que moi je sais pas dans quel état je serais. Je sais comme je t'ai dit, je pleurais mais la deuxième fois qu'on me crie dessus je pars. Je cherche même pas à savoir. Après j'irais dans son bureau et lui expliquerais pourquoi, pourquoi j'ai pleuré et pourquoi euh... je demande à partir. » (Samia, F20)

Autrement, lorsque le TMC lui semblait trop faible ou chutait « anormalement », il est arrivé qu'on entende hurler Véronica depuis son bureau : « Ça va pas du tout , mais qu'est-ce-que vous foutez, comment vous faites votre compte ? Faut chauffer là, ça chute trop ! ». L'assistante-surveillante en service à ce moment-là se doit alors de renchérir sur ses conseils en encourageant les animatrices : « - Allez, elle vous a demandé de faire du bruit. Faut qu'on vous entende sucer des bites. Plus fort, plus fort ! Allez, comme ça c'est motivant pour toutes ». Mais ces encouragements sont parfois beaucoup plus violents, l'échange qui suit entre deux assistantes est en soi très parlant :

Extrait JDT

« 12H-16H.19H-23H. (...) »

Guenièvre : « Bon, les filles. Vous m'assurez le TMC, sinon je vous en colle une, et je rigole pas !! J'veux vous entendre hurler ! »

Lucienne : « - Oh, elles m'ont fait chuter le TMC. Salopes ! Mais vous vous trompez, c'est pas avec moi qu'il faut être salope! »

Mais pour les assistantes aussi, il semblerait qu'il s'agisse surtout de mettre en scène les efforts engagés pour « faire du chiffre », ou de « faire du bruit » pour signifier à la directrice que le travail est fait consciencieusement.

2. La période de formation et le mois d'essai.

La formation des animatrices sur le service des rencontres.

« Le jour de la formation, le rendez-vous m'est fixé de nouveau au troisième étage, à l'accueil. J'attends sagement

que la formatrice m'accompagne au deuxième où se trouve le plateau animation. Pour accéder aux bureaux du service animation il faut être munie du badge magnétique. Pendant que nous nous rendons au deuxième, Guenièvre se présente, elle est donc assistante de direction, c'est elle qui s'occupera de ma formation.

Premières impressions quand je découvre le plateau, surprise par un agencement typique des centres serveurs, par tant d'agitation, d'air enfumé, de personnes qui ont l'air affairées, chacun-e-s consciencieusement installé-e-s à son poste, face à un écran Magis³⁸, un clavier, une mini-table de mixage et un casque sur les oreilles. A première vue et oreille, on pourrait se croire sur un plateau d'un central d'appels ordinaire, puis l'ouïe se fait plus fine et capte alors des bribes de conversations, entremêlées aux chuchotements, gémissements, halètements caractéristiques de ce que semblent être des animations roses. Tout en nous installant à un poste, Guenièvre profite du passage d'une ou deux surveillantes pour me présenter à elles et déjà les quelques regards croisés et sourires échangés me font comprendre que je suis la nouvelle du jour. Puis d'autres signes interrogateurs d'un "- Tiens, voilà une nouvelle !?" me confirment qu'effectivement, aujourd'hui j'ai à faire mes preuves.

En tout cas, chose certaine, tout ici laisse à croire qu'il s'agit d'une activité on ne peut plus normale.

Guenièvre me conseille de bien m'installer face à l'écran, elle branche deux casques, le premier en écouteur-micro pour elle et le second en écouteur pour moi. Démonstration.

Elle se connecte au réseau. Le clavier a une configuration assez proche de celle du minitel classique. Sur l'écran pour l'instant, le curseur, en haut à gauche, sur fond noir. Elle tape "A.N.I.M", puis tape sur la touche "ENV" pour valider, puis sur la touche "SUITE". Apparaît alors la configuration pour l'animation.

Sur l'écran, on peut suivre et gérer en direct ce qu'il se passe sur la synergie. A première vue, des abréviations, des codes, des chiffres et des numéros qui clignotent. Mais le plus important précise-t-elle, en haut à droite, le TMC. A droite du TMC, l'horloge. Maintenant, elle simule une connexion pour m'indiquer les touches de base à utiliser.

Elle tape "6", "ENV", pour enregistrer son pseudo "- Salut, c'est Carla ! ". Pour l'écouter, "3", "ENV", soit il est satisfaisant, on le valide alors par "2", "ENV" ou on le réenregistre par "6", "ENV". Ensuite, il s'agit d'enregistrer un MT. Le MT, "Message à Tous" est le message de présentation d'une animatrice, dès qu'il est validé il est alors automatiquement envoyé à toutes les personnes connectées au réseau, ainsi chaque connecté qui entend ce message pense recevoir un message personnel. Elle me demande de commencer, peut-être se dit-elle que je connais le métier. A mon tour, sous les oreilles attentives de ma formatrice: "- Ola ! C'est Lola.", puis un MT: "- Salut Lola, 26 ans. Je m'ennuie toute seule chez moi. Attend compagnie masculine pour s'amuser. Et toi qu'est-ce-que tu recherches ?". A peine avais-je tapé "8", "ENV" pour écouter mon MT que Guenièvre s'empresse de me faire remarquer très sèchement que c'est beaucoup trop soft : "- Non, mais qu'est-ce-que tu me fais ? Faut brancher cul direct !". J'ai alors droit à une démonstration après m'être déconnectée rapidement. Son pseudo : "- Salut, c'est Carla !" Son MT, "- Salut, c'est Carla très excitée ! J'ai 25 ans, jolie brune, les yeux verts. Je suis toute mouillée, j'ai envie de me toucher avec toi. J'espère que toi aussi t'es branché cul ?" Son MT, autant le ton que le contenu, ne manque pas de me surprendre tant il paraît exagéré, comment donc ces hommes n'entendraient pas là une animatrice. J'essaie de lui expliquer ma surprise, en effet dans la boîte que j'ai connue, on l'aurait qualifié de message "trop flag", soit un message par lequel une animatrice est directement repérée.

Pour l'instant, je n'ai pas à m'occuper de la censure, c'est-à-dire prendre en charge la validation des "CV" en même temps que le travail d'animation.

Je me connecte de nouveau et commence pour la première fois à envoyer et répondre aux messages des connectés, le principe étant de les maintenir le plus longtemps en connexion en se faisant passer pour une "femme à la recherche d'une rencontre téléphonique ou réelle". Au bout de quelques minutes, elle me fait signe de continuer, m'encourage et me laisse seule avec les connectés. Dans chaque boîte sont punaisées des fiches techniques, les principales touches fonctionnelles utilisées par les animatrices. Nadia, une des trois assistantes-surveillantes, reste debout derrière moi, je me sens évidemment sous surveillance ce qui n'est pas pour faciliter la spontanéité ni même la rapidité de mes messages. Elle me fait remarquer sur un ton des plus secs et autoritaires que je suis connectée depuis plus de 15 mn et que les animatrices se déconnectent pour se reconnecter immédiatement toutes les 10 mn, d'ailleurs elle relève aussi que je réponds aux messages de connectés qui sont sur le réseau depuis plus de 18 mn, tout cela sur un ton de reproche comme si on m'en avait déjà informé. A mon tour, je lui réponds sereinement que Guenièvre ne m'a rien appris au sujet des temps de connexion et que je ne peux pas le deviner toute seule. Après quelques sessions d'animation, nous faisons le point avec Guenièvre, elle me demande ce que j'en pense et me propose de continuer la formation cet après-midi.

L'après-midi, il y a beaucoup plus d'agitation sur le plateau comme sur le réseau. Ce qu'on appelle la formation prendra alors une tournure plus technique de la gestion des animations. En fait ce matin, il s'agissait surtout de tester la qualité de mes dialogues. C'est le moment d'apprendre à gérer à la fois surveillance et animation.

Elle me remet un cahier de liaison étiqueté à mes nom et prénom. Ce cahier me sera très utile au cours de la formation pour y noter toutes les informations puis par la suite pour y noter les TMC mais aussi des personnages, des prénoms et autres données utiles afin d'améliorer le TMC. Mais en tant que cahier de liaison, celui-ci est aussi l'outil indispensable pour garder le lien avec Véronica. »

³⁸ Modèle de minitel.

Nous avons décrit plus haut la manière dont la fonction d'animatrice était présentée lors des recrutements, comme un emploi de service typiquement « approprié » aux femmes et qui ne demande aucune qualification particulière sinon avant tout une « haute moralité ». L'entreprise fait ainsi l'économie de toute reconnaissance qualifiante et par là, de toute négociation valorisante de la rémunération.

Le contrat de travail atteste *in fine* de l'inadéquation entre travail prescrit tel qu'il est décrit lors de l'entretien et des premiers jours et travail réel, au sens de caractère sexuel et pornographique inhérent à l'activité d'animation rose.

Extrait du contrat de travail.

Article 3.

Melle E.D percevra une rémunération mensuelle de 781,44 Å bruts pour une durée hebdomadaire de 30 heures de travail, soit 130 heures par mois. Melle E.D pourra être amenée à effectuer des heures de nuit qualifiées ainsi entre 22 heures et 6 heures et des heures les dimanches ; celles-ci donneront lieu à une majoration de salaire de 27% du SMIC horaire. Les heures d'animation effectuées avec l'agrément de la salariée sur la synergie A.M.T.E.L. seront rémunérées avec une majoration de 10% du SMIC horaire.

(...)

Article 6.

Melle E.D aura trois types de fonctions :

1) Assurer une surveillance stricte des services Audiotel qui lui sont confiés :

Pour les services réservés aux adultes :

Interdiction formelle de messages encourageant les crimes et/ou délits, ou incitant à la consommation de substances interdites.

Interdiction formelle de messages incitant à la discrimination, à la haine ou à la violence.

Interdiction formelle de **messages à caractère violent ou pornographique, de messages susceptibles de porter atteinte au respect de la personne humaine et de sa dignité, de l'égalité entre les femmes et les hommes et de la protection des enfants et des adolescents.**³⁹

Interdiction formelle de **messages à caractère de prostitution**⁴⁰ (tout message suggérant la notion d'argent), conformément à l'article 225-5 du code pénal qui punit "le fait par quiconque, de quelque manière que ce soit d'aider, d'assister ou de protéger la prostitution d'autrui".

Interdiction formelle de tous **messages contraires à la décence.**⁴¹

Aussi, il est rappelé que la législation en vigueur interdit l'accès des mineurs aux services AUDIOTEL de type convivialité. Aussi, il est recommandé de faire preuve d'une vigilance extrême afin que ce public ne puisse en aucune manière accéder à ces services.

Pour les services destinés à la jeunesse/

(...)

2) Animation des services Audiotel qui consiste à accueillir les clients des services par des messages aussi personnalisés que possible et à assurer le suivi des dialogues. Mais Melle E.D s'engage à respecter formellement les interdictions suivantes :

Interdiction d'échanger des relations de quelque nature que ce soit, en dehors des communications téléphoniques strictement dans le cadre de l'animation de services professionnels, avec les usagers des services Audiotel dont l'animation leur est confiée.

Interdiction de toute communication aux usagers des services de la société, d'informations privées telles que numéros de téléphone et adresses personnelles, ainsi que prises de rendez-vous extérieurs sont rigoureusement prohibées.

Interdiction d'accès des mineurs aux services AUDIOTEL de type convivialité réservés aux adultes.

Interdiction formelle d'utiliser tout pseudonyme qui contreviendrait aux interdictions mentionnées dans l'article 8 alinéa 1 du présent contrat.

Interdiction formelle d'utiliser tout pseudonyme ou de donner toute autre information concernant les personnes travaillant au sein de l'entreprise à des tiers.

Toute infraction de la part de Melle E.D sera considérée comme un non respect de son contrat de travail et sera passible d'un licenciement pour faute grave.

3) Melle E.D acceptera de prêter sa voix⁴² et de procéder ponctuellement à l'enregistrement de messages

³⁹souligné par nous.

⁴⁰souligné par nous.

⁴¹souligné par nous.

destinés à des services vocaux.

Les premiers jours, les nouvelles témoignent de certaines situations qu'elles ont pu vivre comme une forme de bizutage ou encore comme un challenge à relever, ce que confirment implicitement les témoignages de certaines formatrices quant à leur méthode de formation. Préalable sexiste de départ : toutes les femmes savent comment faire jouir un homme. « - Bon, t'as déjà couché avec un mec ! Et bien tu fais pareil ! » [une formatrice]. Pour mieux domestiquer son personnel d'animation, dès les premiers jours la directrice du personnel et ses assistantes s'octroient un « droit de savoir » sur la sexualité des animatrices.

S'il est une chose à retenir de la période de formation, c'est cette peur de ne pas savoir comment faire, la crainte de ne pas y arriver aussi facilement que ses collègues. « Nommer, pour les femmes, est le grand péché », nous dit F. Collin (1992)⁴³ en référence aux travaux de M. Foucault (1984).

« - Ben moi, ça me gênait vachement qu'elles étaient derrière moi. J'osais pas trop leur dire au début. Le truc que j'avais trouvé en fait, c'est que quand elles se mettaient derrière moi, ça me gênait d'avoir un dialogue devant elles. Parce que j'entendais pas les autres, donc je savais pas jusqu'où je pouvais aller. Je savais pas si les autres avaient le même dialogue que moi parce que j'avais pas entendu. Je connaissais pas les limites, je savais pas si je pouvais être vulgaire ou quoi, je savais pas si je pouvais... tu vois. Comment je devais leur parler, j'avais peur qu'elles me jugent ou alors en dire trop sur moi, enfin je sais pas. Et donc, j'étais vachement gênée quand elles étaient derrière moi. Je préférais qu'elles m'écoutent du bureau, parce qu'elles peuvent le faire en fait. Donc je préférais qu'elles m'écoutent du bureau mais pas qu'elles se mettent derrière moi, ça me gênait vraiment. Donc je me retournais et je les regardais et puis elles partaient. Mais bon au début, c'était, ça me gênait trop qu'elles soient là. » (Héloïse, F21)

Dans une autre mesure, certaines animatrices comparaient aussi leur activité à un jeu en

⁴² A propos de cette appropriation du travail des animatrices et des pratiques pour le moins douteuses de la société, ci-dessous le type de contrat que donne à signer la société. Alors que nous travaillions sur un Salon de l'érotisme avec l'association Couples Contre le Sida 31, l'équipe TV érotique de Médiaservices souhaite nous interviewer sur la prévention sida dans le milieu échangiste. Mais avant tout, on nous propose de signer ce contrat. Surprises, nous leur demandons l'intérêt de signer un tel contrat simplement pour une interview sur la prévention sida, ce serait pour la société une manière de se préserver des éventuelles plaintes par la suite. On peut s'interroger sur ce souci exagéré du respect des législations.

« CONTRAT DE CESSION DE DROITS AUDIOVISUELS - autorisation de publication-

Aux termes de ce contrat, il a été convenu que :

Nom, Prénom, Pseudo

Demeurant

Téléphone/Fax

Autorise la société Médiaservices, domiciliée à Londres ou l'une de ses sociétés affiliées, à effectuer toute transaction, vente ou cession des photographies et prises de vue de cinéma ou de vidéo, appelées ici images sur lesquelles mon image figure, pour tous types de reproduction, duplication, édition, représentation, télédiffusion, illustration, sur tous supports de communication, tous médias et tous supports matériels.

Cette autorisation comprend toute initiative ayant pour objet et conséquence de communiquer mes images au public à des fins publicitaires, artistiques et/ou commerciales, dans tous concours, expositions, portfolios, livres, ouvrages, press-book, calendriers, posters, cartes postales, revues, affiches, presse, PLV, mailing, cinéma, télévision, vidéo, etc sans que cette liste soit limitative dans sa nature, son mode d'utilisation, son caractère ou sa destination.

Cette autorisation entraîne de plein droit licence d'utilisation de mes images dans tous les pays, sans limitation de durée et sans limite du nombre de passages.

Mes images, dont je reconnais avoir la parfaite connaissance pour avoir participé à leur élaboration, pourront être utilisées et reproduites, pour tous usages ou utilisations, avec d'autres images réalisées avec d'autres modèles.

En cas de litige, compétence expresse est attribuée aux tribunaux compétents de la ville de Paris en France. »

⁴³ Collin 1992

s'amusant entre autres de «pouvoir faire jouir un mec qui paie pour du sexe au téléphone et d'être payer pour le faire ». Mais cette période est aussi celle propice aux effets de pollution d'un espace de travail hypersexualisé. Tout les hommes croisés dans la rue, dans le métro, l'agent de sécurité du supermarché, le guichetier à la banque, son voisin, ses amis sont potentiellement des connectés. Dans les mauvais rêves, les sexes sont géants, les hommes gras et la directrice du personnel oblige parfois à des rapports sexuels.

« - Est- ce- qu'après tu regardais différemment les mecs, tu te disais « celui-là il pourrait appeler » ?
 - La première semaine ouais. La première semaine euh, parce qu'en plus il fallait que je prenne le métro pour y aller, pour y revenir. A chaque fois que je revenais, je regardais les hommes avec un oeil, avec un oeil accusateur [en souriant] après ça m'est passé, parce que je voyais énormément de gens à côté. Parce que j'ai énormément de copains aussi que je voyais en dehors et euh. Mais les premiers temps oui. [...] C'est vrai que dès que j'ai arrêté le travail, j'ai arrêté d'en rêver et ma vie a repris son cours. Vraiment. »
 (Héloïse, F21)

III. Verrouiller l'effet de panoptisme.

« Note de service.

Totale obéissance aux surveillantes. Ne pas oublier que le contrat a été s
 pour toutes les synergies. C'est la surv qui décide. »⁴⁴

Le badge d'entrée, la possibilité d'être sur écoute, le code d'accès personnel pour se connecter, la nécessité d'adaptation rapide aux nouveaux logiciels pour animer plusieurs services en même temps, l'horloge qui avance, des TMC qui ne sont jamais assez élevés, tout est mis en place pour organiser et assurer un temps « intégralement utile ». Ce « temps mesuré et payé doit être aussi un temps sans impureté ni défaut, un temps de bonne qualité, tout au long duquel le corps reste appliqué à son exercice. » (Foucault, 1975 : 177)

Extrait JDT.

[Véronica, pendant une réunion de travail]

« -Sachez que dans le system, on peut voir le nombre de connectés, combien vous prenez duos la nuit etc. Vous avez l'exemple d' Isabelle Dufour [elle a été licenciée peu de temps av cette réunion justement pour ces raisons] qui la nuit prenait que des duos avec la mé personne, ça se voit. Je dis pas qu'on va travailler comme des chiens etc mais faut travail intelligemment et certaines savent le faire, d'autres non. »

1. La peur comme moteur d'intelligence⁴⁵.

⁴⁴« Cette note fait référence à l'annexe au contrat de travail qui stipule :

« Je, soussignée Melle E.D, déclare par la présente être d'accord pour effectuer l'animation des services autres que ceux de type convivialité (ex: érotique, SM ., gay, etc...).

En conséquence, je m'engage par la présente à ne jamais refuser ce type d'animation.

A défaut, j'ai pris acte que tout refus de ma part sera considéré comme une violation du présent engagement et constituera un motif de licenciement. »

⁴⁵ Pour reprendre l'expression de Dejours (1998.)

Extrait JDT.

[Je croise Sonia en centre-ville, elle est arrivée quelques semaines avant mon départ de l'entreprise. Je lui demande des nouvelles Médiaservices.]

« - Je n'en peux plus, je tiens jusqu'en janvier. Elle est toujours derrière moi [en parlant de la directrice du personnel], en plus j'suis sur le Salon Hard, alors j'te raconte pas! »

Un soir de retour du Salon Hard, elle est rentrée en pleurant :

« - tous ces mecs qui parlaient fort et me faisaient plein de choses même temps, je ne savais plus où j'en étais... ils étaient tous sur r ! »

Elle m'explique que Véronica lui cherche tout le temps des poux, reprend quand ce n'est pas la nouvelle surveillante, Sandra. Elle raconte la fin de son mois d'essai. Dans le bureau de Véronica pour le premier bulletin de salaire. Elle lui reproche d'être dissipée d'ailleurs elle aurait appris que c'est elle qui incite ses collègues bavarder la nuit. Elle mime la scène et prend le rôle de Véronica :

« -... ça ne va pas ça !! »

Sonia répond sur la défensive, lui explique qu'elle se trompe et que ce n'est pas elle qui bavarde la nuit, « - C'est ... ». Elle se reprend temps. Véronica lui demande alors de donner le nom des personnes qui bavardent puisqu'elle le sait. Quand elle remarque que Sonia refuse répondre, elle tapote sur son clavier et cite des noms. Sonia lui rétorque que c'est inutile, elle ne dénoncera pas.

« - Vous ne voulez pas me le dire ! Et bien, vous êtes virée ! »

Elle me rapporte comment les larmes aux yeux, la gorge serrée, elle demande son bulletin de salaire, remercie Véronica et sort du bureau : « J'en revenais pas ! ».

Tout ça s'est passé en fin de semaine dernière, Nadia lui a fait signer son renouvellement⁴⁶ dès le lundi. Après avoir angoissé tout un week-end ça l'a soulagé.

Mais là-dessus, Sonia se méfie de Nadia. Elle serait venue lui demander pourquoi elle ne faisait pas hôtesse dans un bar américain, qu'elle en ferait bien plus d'argent. En tout cas, c'est ce qu'elle a l'intention de faire, elle. Sonia s'est demandée s'il s'agissait d'une blague ou d'une manière de lui sortir les vers du nez. Je lui demande ce qu'elle lui a répondu : « -... jamais de la vie, je préfère 100 fois ma place ici au téléphone. Là du tél direct... J'ai pas envie de me faire peloter, moi. Au moins ici c'est que la voix. Au tél, ça va y'a le téléphone. »»

On retrouve dans le témoignage de Sonia ce que décrivait C. Dejours des nouvelles formes de domination par le maniement managérial de la menace à la précarisation (Dejours 1998). Dans un autre registre, l'exemple du questionnaire, dans le genre « Votre avis nous intéresse » est en cela assez éloquent. Ce questionnaire, présenté comme anonyme lors de la distribution, est devenu nominatif au ramassage.

⁴⁶ Signature du CDI après un CDD d'un mois qui vaut pour période d'essai.

1. Quelle est le principal changement que vous avez observé depuis que animez deux synergies en même temps ?
 2. Des clients ont-ils repéré le « manège » ?
 3. Quelle est la fonction dont vous ne vous servez jamais ?
 4. Quelles fonctions vous paraissent inutiles ?
 5. Quelles fonctions vous paraissent trop lourdes ou compliquées ?
 6. Quelle est la fonction qui vous fait perdre du temps ?
 7. Trouvez-vous qu'il est facile d'animer deux synergies en même temps ? Quels avantages ou inconvénients y voyez-vous ?
 8. Recevez-vous trop de demandes de duos ?
 9. Arrivez-vous à effectuer des duos ? Avec quel type de clients ?
 10. Que vous demandent les clients qui passent en duo avec vous ?
 11. Quelle information regardez-vous en premier lorsqu'un client se présente votre écran ?
 12. Pour quelle raison principale zappez-vous dans la liste des clients ? recherchez-vous dans la liste ?
 13. Quel type de client privilégiez-vous ? Les clients qui sont là depuis 10 m les clients qui vont être raccrochés par le time out ?
 14. De quoi se plaignent le plus les clients ?
 15. Avez-vous senti une évolution des clients dans leurs demandes ou propos depuis quelques mois ?
 16. Quelle est la tendance principale de la synergie SG2, hétéro ? Les demandes les plus régulières....
 17. Quelle est la tendance principale de la synergie SG2, S.M. ? Les demandes les plus régulières....
 18. Les clients arrivent-ils à vous reconnaître d'un jour sur l'autre ?
 19. Y-a-t-il des clients qui réclament des boîtes vocales ?
 20. Quelle est la principale critique que vous pouvez faire au système d'animation actuel ?
 21. Avez-vous facilement compris son utilisation lorsque vous avez embauchée ?
 22. Si vous avez travaillé chez d'autres centres serveurs, y avait-il des fonctions d'animation dont nous ne bénéficions pas ? Lesquelles ?
 23. Parmi ces CV ou PA, indiquez lesquels vous valideriez et lesquels censureriez....
- Homme 40 ans généreux, cherche femme de 40 ans pour moments agréables
 - Femme sur Paris recherche homme aimant les douches dorées et le fouet.
 - Dominateur, excellente situation sociale recherche soumise.
 - Maîtresse Domina vous attend pour des moments de pur plaisir.
 - J'ai 18 ans et j'aimerais me faire dépuceler par une femme de 40 ans.
 - Homme courtois pour femme bien éduquée.
 - Femme reçoit à son domicile homme viril et costaud.

En distribuant ce questionnaire, ne s'agit-il pas finalement de « faire collaborer » les animatrices à la mise en place d'un nouveau système de gestion des synergies, celui-là même qui contribuera à verrouiller l'effet de panoptisme. Ce nouveau logiciel⁴⁷ permet que chaque animatrice se connecte avec son code d'accès personnel sur plusieurs synergies à la fois. Selon la densité du trafic sur chaque réseau, il leur sera alors demandé d'animer plusieurs synergies en même temps, le service du « Fil de l'amitié », le service S.M. (SG2 S.M.), le service de Rencontres (SG2 Hétéro), le service Gay (SG2 Gay), et parfois le S.A.M. Si l'on considère ce qu'a pu décrire T. Perilleux (Perilleux 1996) à propos des formes de souffrances issues des « caprices du flux » (Clot, Rochex, Schwartz, 1990) dans les nouveaux dispositifs organisationnels⁴⁸, s'ajoute ici la spécificité du travail du sexe, à savoir la stigmatisation inhérente à toute activité pornographique (Pheterson 2001). Non seulement « le sentiment aigu d'isolement dans le réseau technique, la peur des responsabilités, l'accroissement de la charge cognitive et affective, l'inquiétude liée à la

⁴⁷L'installation de ce nouveau logiciel correspond à la fin de notre terrain à Médiasservices.

⁴⁸Ces dispositifs se caractérisent par « l'acceptation de l'autonomie comme condition de mise en oeuvre des contraintes », DE, op.cit.

précarité professionnelle » (Perilleux 1996 : 138) rendent difficile la possibilité d'une recherche d'authenticité personnelle, mais s'y mêlent de surcroît des formes de dominations et de violences caractéristiques de la sphère du travail du sexe. C'est donc bien la structure et l'organisation même de ce champ qu'il s'agit de comprendre à travers les transformations des termes de l'échange économique-sexuel comme a pu les définir P. Tabet (Tabet 1987).

Autrement dit, cela nous amène non seulement à poser les effets de pollution (Welzer-Lang 1997), mais plus encore à repérer les stratégies de résistance et stratégies défensives des animatrices dans ces structures caractérisées par ce que N. Dodier a nommé une « organisation flexible de solidarité technique » (Dodier 1997 : 111). Il définit ces organisations en ce qu'elles « font de ce nouveau statut de l'incertitude la base d'une exigence généralisée d'adaptabilité et de disponibilité demandée aux opérateurs, dans leur activité de travail, mais aussi parfois jusque dans la place qu'occupe le travail dans leur existence », qui permettent difficilement l'accomplissement de soi par la reconnaissance d'autrui, celui-ci prenant au travail la forme du collectif.

De là, considérant que la constitution du collectif de travail est un acte d'auto-organisation par des règles qui soutiennent la coopération, la confiance, la reconnaissance et le plaisir au travail, quelles sont les potentialités d'émergence de ce collectif étant donné le climat de méfiance et de peur instauré et entretenu par l'organisation managériale? L'injonction à ne pas parler de sa vie privée, les rumeurs, l'hypersexualité, les rencontres entre membres du personnel et avec les connecté-e-s, et les incitations à la délation sont les clés qui permettent de verrouiller ce système de la « peur comme moteur d'intelligence » (Dejours 1998) et de neutraliser ainsi toute mobilisation collective contre la souffrance, la domination et l'aliénation.

2. Des effets de pollution.

Cette multiplication de discours incohérents et contradictoires par l'organisation managériale transforme la causalité endogène des souffrances et de la violence en causalité exogène. En ce sens, lorsque certaines animatrices font part de maux de tête ou de nausées avant d'aller sur la synergie directe de l'amour au téléphone ou de l'apparition chronique de problèmes gynécologiques, de fluctuations de poids (grignotage, perte d'appétit...), il n'est jamais fait allusion à une quelconque forme de somatisation des souffrances au travail.

Extrait JDT

[Pendant une réunion de travail]

« Nora intervient au sujet de la visite médicale. Elle fait part de ses inquiétudes car le médecin du travail lui a posé des questions sur sa « santé psychologique ». Véronica explique que ce n'est pas à la médecine du Travail de s'occuper de cela. Elle donne ses règles du jeu pour éviter les ennuis : ne pas fréquenter les collègues de bureau et ne pas parler de ses soucis à l'extérieur. Véronica sur un ton agacé : « - Ce n'est pas lui qui embauche 400 personnes. Si je l'écoutais, j'en aurais licencié plus d'une !! »

Aussi, qu'il s'agisse du « jeu » ou du fait d'entretenir l'idée que ces « bobos plus ou moins graves » n'ont rien à voir avec le travail, la direction véhicule ce genre de discours dans un souci toujours constant d'empêcher toute émergence de paroles individuelles et collectives sur un travail délétère.

Les techniques du management visant à entretenir l'effet de panoptisme et à empêcher la constitution de toute mobilisation collective rendent rares ces moments pendant lesquels les animatrices peuvent prendre plaisir à « bien faire leur travail » tout en s'amusant. S'échanger les « petites astuces », les expériences heureuses et douloureuses de chacune, demander et donner des conseils à ses collègues devient difficile lorsque les mots d'ordre

du management se résument à « TMC, rester toujours face à l'écran, les mains sur le clavier. Ne pas parler de sa vie privée au travail et du travail dans sa vie privée. Eviter de se voir entre collègues à l'extérieur ». Toute confiance et toute solidarité entre collègues, par exemple le partage d'intérêts communs nécessaires à la formation d'un collectif de travail préalable à une mobilisation collective, paraît alors compromis.

IV. Mondialisation, e-commerce de sexe et migrations.

En adhésion avec les politiques néolibérales, Médiaservices adopte également une stratégie de délocalisation de ses activités d'animation à Panama. Ainsi, pour occuper les postes d'animatrices sur des messageries en langue turque, arabe, arabe littéraire, anglais ou encore en espagnol, la directrice du personnel s'assure de recruter un personnel déjà formé et conforme à « l'esprit de l'entreprise ».

Lors des recommandations faites aux « filles » envoyées à Panama pour y exercer en tant qu'animatrice sur des réseaux en arabe, elle les avertissait sur la nécessité de ne pas communiquer le montant de leur salaire exact aux animatrices panaméennes dont le salaire était bien inférieur au leur : « les Panaméennes, c'est fainéant ! Bien entendu, si j'apprends que vous avez parlé de votre salaire, c'est direct dehors ! ». Sur le même registre, à propos des animatrices d'origine maghrébine, la directrice du personnel tient un discours pour le moins inquiétant, ce sont d'après elles de « bonnes animatrices », travailleuses et dociles. De la même façon que M. Michelin au début du XIX siècle, qui faisait croire à ses ouvriers qu'il ne fabriquait des pneus que pour leur donner du travail car ils seraient morts sans lui, la directrice du personnel entretient clairement avec « ses filles » des rapports de soumission paternaliste.

On peut se questionner sur les valeurs promues par Véronica d'un monde du travail traditionnellement viril qui font sens pour ces jeunes femmes qu'elles trouvent si dociles et travailleuses (respect de la famille et du travail).

« -(...) C'était un soir, je devais terminer tard et donc j'ai pris mon casque, je me suis mise au travail. Pu ce moment là j'avais beaucoup de connectés et quand je faisais l'amour au tél avec eux, c'est pas que j'é sincère mais ... Dans la façon de respirer j'étais sincère mais pas mentalement. Enfin je sais pas comment expliquer. Y'a quand même une séparation et quand je respirais fort comme ça [elle simule halètements]. J'étais obligée de travailler. J'avais mal à la tête, toujours comme ça et je me suis levée tout d'un coup comme ça je suis tombée. Je suis tombée dans la cabine, dans la cabine je suis tombée. Donc m'a prise, on m'a levée, on m'a sortie. C'est Eglantine qui m'a sortie, donc la responsable. Et elle a été très longue. Parce qu'elle savait pas que j'avais mal et tout ça et elle a appelé le docteur mais c'était rapide. C'est, c'est un animateur du service « fil de l'amitié » qui m'a aidé, qui m'a donné du sucre etc pour me remettre. Mais Eglantine me disait "— Mais non, t'inquiètes pas, ça va aller. Tu verras, tout le monde est passé par là!". Mais moi je savais que je pouvais pas, ça va pas et c'est pas pour moi. Elle comprenait pas, je lui disais, je pleurais, je lui disais : " — Je veux pas, je veux plus aller dans la cabine. Tu sais Eglantine, je veux plus être là dedans, ça me plaît pas, j'ai pas envie, j'ai pas du tout envie!". Et donc, eu quatre jours de repos. Ensuite je suis allée dans le bureau de Véronica. Donc après et elle m'a dit : Ben, qu'est-ce qui s'est passé Samia ? Faut pas vous laisser aller. Dites vous bien que c'est juste..." C'est juste, comment, comme si j'étais une actrice quoi. Que je joue un rôle. Faut que je sépare les choses et que ça passe, que j'allais m'en remettre. Et moi je disais que je ne peux pas m'en remettre, que c'est pas pour moi. La cabine, c'est pas fait pour moi. (...)Il a fallu que je tombe dans les pommes pour qu'ils [à propos de Véronica et des assistantes] comprennent que j'étais pas bien. En fait, quelque part ils disaient que c'était une obligation de passer par là, j'étais obligée de le faire. Ils m'ont convaincue sans vouloir, par faiblesse, ils m'ont convaincue. » (Samia, F20)

Il semblerait qu'en faisant résonner ce partage des mêmes valeurs, elle puisse entretenir plus facilement une forme de domination sur ces animatrices.

Extrait JDT.

[Extraits de discussions avec Nora]

« L'Amourautel, c'est sa hantise, elle en sort complètement lessivée mais maintenant « j' m'en fout, je fais plus d'efforts. Je sors de : j'ai envie de vomir ! ». Elle voudrait seulement tenir jusqu'en octobre pour son fils. Pendant ses jours de repos, elle a fait des cauchemars : elle a rêvé de personnes nues, « qui baisent et moi je regarde ».

Elle n'en peut plus de « cette double vie » et se sent vraiment « impure » par rapport à sa famille. Elle est embêtée car son amoureux ne sait pas qu'elle fait et il arrive la semaine prochaine.

Elle raconte l'entretien qu'elle a eu avec Véronica suite à l'avertissement. Véronica lui a dit qu'elle voulait du chiffre et Nora était fière de lui répondre : « - Moi aussi ! »

« - Une vraie femme d'affaire qui sait ce qu'elle fait. Elle veut tout le temps de nouvelles voix mais moi je ferai pas l'effort de changer de vie. »

Et quand Médiaservices envoie de jeunes animatrices à Panama pour les services du Maghreb et du Moyen-Orient, il semblerait que la société ne soit pas si soucieuse des conditions de travail de ses employées⁴⁹. De retour du Panama, certaines nous ont rapporté que leur permis de travail leur a été difficilement renouvelé et quelles ruses elles employaient alors pour se cacher lors des visites surprises de l'Inspection du travail qui utilisait alors un prête-nom d'agence immobilière⁵⁰.

Les images, le vocabulaire des scripts sexuels dans chaque société sont partout utilisés pour dire également la domination de sexe en général (Bozon 1999). De fait, le discours tenu par la directrice du personnel légitime la logique de l'honneur de « ses animatrices préférées », soit finalement cette impossibilité de percevoir les rapports sexuels comme un échange entre égales. Autrement dit avec P. Tabet, « qu'elle soit ou non explicitement présentée comme un service, la sexualité des filles doit s'adapter à la demande masculine, avec peu ou pas de possibilités d'expressions et de représentations qui leurs soient propres » (Tabet 2001 : 146)⁵¹.

« [à propos des réactions de la directrice]

— Bon, elle m'a dit, bon que ça allait mieux, que ça ira mieux etc. Bon, par rapport à mon état de santé mais que j'étais une bonne anim et qu'il fallait pas que je baisse les bras. Que les hommes sont tous des, sont tous des salauds. Que c'était le business, que c'était l'argent. Qu'il fallait les garder etc et qu'ils aimaient ça. Elle me, comment t'expliquer, je sais pas. J'ai pas les termes mais... Elle était convaincante. Qu'ils valaient rien, que c'était bien de les garder souvent, parce qu'ils payaient etc. Tu vois, tu ressentais ce côté argent. Mais quelque part moi, on me forgeait, j'avais pas du tout envie.» (Samia, F20)

La directrice appréciait particulièrement les logorrhées pornographiques de « ses filles », les dialogues rythmés par des termes argotiques et populaires sans aucune autre mise en scène que celles centrées sur les multiples pénétrations, simples ou doubles, vaginales, anales et sur les fellations.

Cette expérience du travail comme forme de sexualité est donc tout autant liée à l'intériorisation de l'oppression sociale que vivent ces jeunes femmes lorsqu'elles sont dans des trajectoires sociales précaires qu'aux rapports de pouvoir entre les sexes. Au vu de certains travaux sur la relation entre privé et public et les rapports de genre au Maghreb et au Machreq, l'intérêt heuristique d'une lecture à travers la bipolarité symbolique des sexes en termes de rapports de domination paraît indispensable à la compréhension de la réalité du travail de ces animatrices (S. Dayan-Herzbrun 2000). D'un côté le « haram » (tabou) renvoie au féminin, à ce qui est de l'ordre du « sinistre », mais aussi au « dedans », au

⁴⁹ Elles vivaient à l'époque toutes ensemble dans « le bel appartement avec piscine » qui leur avait été promis à titre gracieux par la direction.

⁵⁰ Une société fictive qui est également domiciliée à Londres. Au final, quatre noms et adresses différentes pour Médiaservices ont été repérés.

⁵¹ Tabet 2001.

secret, à l'intime, à la sexualité ; de l'autre le « nif » renvoie à la virilité, à la vie publique.

Conclusion de l'ethnographie

D'après ces éléments de description, nous avons pu rendre compte des conditions dans lesquelles l'organisation managériale d'une société de prestations de services sexuels présentait de façon paradoxale l'activité des animatrices comme un travail qui ne demande ni qualification ni capacité spécifique. Toute l'organisation est visiblement construite sur un « savoir-être femme hétérosexuelle », une femme hétérosexuelle qui répond de façon stéréotypée aux demandes sexuelles des hommes. Les questions que pose la modélisation d'une définition du « travail du sexe » s'articulent autour des faire-valoir, non plus des qualités innées et savoir-faire discrets féminins, mais bien de la reconnaissance de certaines « capacités », « qualifications », et « compétences ». Ces deux dernières notions qu'il reste largement à déconstruire sont actuellement en débat dans le champ de la sociologie du travail (Kergoat 2001).

Dans la réalité, si l'on s'orientait vers une définition du type « fiche de poste », il serait alors possible de faire valoir pour les travailleurs-travailleuses des qualifications qui leur permettent de prétendre à un salaire, un cachet, une rémunération, à la mesure de la valeur d'échange. On s'éloignerait alors de l'invisibilisation de certaines formes d'emploi qui entretiennent la précarisation en ne permettant pas la reconnaissance du travail, d'une prestation fournie contre rémunération. Mais bien sûr, on peut imaginer que personne n'a intérêt à ce qu'un tel dévoilement de la réalité s'opère...

Le proxénétisme industriel : un concept à approfondir.

C'est à partir d'une première étude ethnographique dans une société de messageries roses et conviviales réalisée par Saloua Chaker qu'ont été posées les hypothèses de l'émergence d'une forme de proxénétisme contemporaine du néolibéralisme. C'est ensuite dans les débats de l'équipe de recherche qu'a été formulée l'hypothèse du *proxénétisme industriel*.

Le proxénétisme fait l'objet des articles 225-5 à 225-12 du Code Pénal, au chapitre des « atteintes à la dignité de la personne humaine ».

Il est défini par l'article 225-5 comme :

« Le fait, par quiconque, de quelque manière que ce soit :

1. d'aider, d'assister ou de protéger la prostitution d'autrui ;
2. de tirer profit de la prostitution d'autrui, d'en partager les produits ou de recevoir des subsides d'une personne se livrant habituellement à la prostitution ;
3. d'embaucher, d'entraîner, ou de détourner une personne en vue de la prostitution ou d'exercer sur elle une pression pour qu'elle se prostitue ou continue à le faire. »

« La prostitution » étant définie par l'appareil législatif comme rapport corporel interindividuel impliquant une transaction, les caractéristiques du proxénétisme exposées par le droit pénal paraissent inadaptées au regard de ces nouveaux cadres d'exercice et de prestations liés aux technologies d'information et de communication (TIC).

Si l'on considère cette forme d'exploitation économique dans la commercialisation de biens de consommation et de services sexuels comme étant basée sur les préceptes des lois économiques de la modernisation capitaliste, il nous paraît alors indispensable de la nommer, de la rendre visible, et de rendre compte ainsi des conditions de travail dans cette sphère de l'industrie du sexe. Nous proposons alors le terme de « proxénétisme industriel » tout en questionnant sa pertinence et son efficacité dans le cadre du commerce du sexe TIC. Mais ce cheminement nous amène aussi à interroger la catégorie « proxénétisme » dans l'industrie du sexe en général, et cela au vu de la description des conditions de travail dans une multinationale prestataire de services sexuels médiatisés les

technologies de pointe. Précisons que cette forme de proxénétisme bénéficie autant de la légitimité du paradigme marchand néolibéral et de l'utilisation hyper productiviste des technologies que de la non-reconnaissance et invisibilité de certaines formes de travail construit autour des « savoir-faire discrets féminins » - ici, celui d'animatrice de messageries conviviales-

Il semble évident que les définitions actuelles de « la prostitution » et du « proxénétisme » sont insuffisantes pour aborder le travail du sexe développé par les technologies innovantes. En effet, ces formes de travail, que nous pourrions qualifier de « nouvelles » reposent en réalité sur des processus sociaux archaïques et modernes à la fois; archaïques en ce qu'ils mobilisent les archétypes du féminin/masculin et des rapports sociaux de sexe, et modernes en ce qu'ils les rentabilisent par des procédés efficaces et rationnels en termes d'organisation du travail. La réussite de ce dispositif passe en particulier par l'invisibilisation du travail du sexe et le déni des qualifications des actrices (alors que les performances techniques masculines sont mises en avant).

La description de cette sphère du commerce du sexe TIC est édifiante tant elle synthétise un ensemble de dispositifs et de systèmes caractéristiques de l'alliance entre patriarcat et capitalisme. Il n'est jamais question de marché ni même de prestations sexuelles, ni dans la présentation que l'entreprise fait d'elle même, ni dans les définitions de postes des animatrices, tout a l'apparence d'un travail de télémarketing. La réalité de terrain montre en revanche qu'il s'agit bien d'un travail du sexe, soumis à des cadences et à des exigences de rentabilité, avec des salaires dérisoires pour les travailleuses, sans aucune reconnaissance de la spécificité de leur travail ni de ses conséquences sur leur santé.

Alors que ces multinationales exportent d'une part de nouvelles formes de travail du sexe et d'autre part des modes d'organisation déterminés, entre autres par l'utilisation des technologies innovantes, quelles sont les conséquences de cette délocalisation sur la santé des animatrices recrutées directement dans les pays implantés ?

Par ces stratagèmes, ce type de société échappe ainsi au contrôle sur le contenu de son activité et en particulier à la qualification de « proxénétisme industriel », d'autant plus que cette notion n'est pas définie dans les textes juridiques nationaux ou internationaux.

Elle échappe également aux regards des chercheur-e-s et en particulier des féministes qui s'intéressent aux violences faites aux femmes ou à la prostitution. Ainsi, la prostitution de rue continue d'être stigmatisée et instrumentalisée au service du contrôle des femmes et des flux migratoires (Cabiria, 01). Alors que le « stigmate de pute » (Pheterson 2001) fonctionne comme un instrument politique de contrôle social des femmes ; la « MacDonaldisation » du travail du sexe tend à rapprocher cette compensation du degré zéro.

Chapitre 3 : Salons de l'érotisme et autres métiers lié au travail du sexe

Faute de temps, de moyens, d'énergie aussi, nous n'avons pas synthétisé l'ensemble des interviews réalisées en France, en Belgique et en Espagne. Nous l'avons dit déjà, ce rapport est inachevé. Pour autant, nous avons décidé dans ce chapitre de publier des « fiches métiers » qui reprennent quelques éléments issus des interviews ou de l'ethnographie⁵². Celles que nous n'utiliserons pas ici seront mises en annexe.

Nous allons montrer la diversité des métiers liés au travail du sexe, leur éparpillement dans un nombre considérable de sphères fonctionnant à la manière de poupées russes. Si nous les emboîtons les unes dans les autres, elles ne présentent en effet qu'une (grande) poupée : le travail sexuel. Nous obtenons ainsi une impression d'unité. L'appellation « travail du sexe » ou « travail sexuel » semble alors aisé à saisir, notamment à travers quelques figures archétypales : la prostituée (de rue ou de bordel), l'actrice de X et le producteur porno, qu'on imagine avec un gros cigare et un regard pervers. Il est également possible de placer les poupées russes côte à côte selon leur taille, ou suivant une autre distribution. Dans leur ensemble, ces métiers se ressemblent quant aux liens qu'ils entretiennent avec le client, ou consommateur. Le travail du sexe sert d'abord à satisfaire d'une manière ou d'une autre les désirs sexuels masculins, mais s'étend parfois aussi aux désirs féminins. L'absence de la plupart des métiers liés à l'homosexualité masculine dans nos fiches ne vient pas contredire cette analyse. Mais plus on sort de poupées gigognes, plus il en apparaît. Et, nous allons nous en apercevoir, le travail du sexe semble illimité. Les métiers se présentent comme étant différents, dans leurs liens avec la sexualité des clients, les conditions de travail, de rémunération, et dans la pollution provoquée pour les personnes embauchées. Mais surtout, il apparaît ainsi une variété de métiers, de jobs et d'activités qui — c'est notre hypothèse — dessinent un vrai monde professionnel.

Où commence et où finit le travail du sexe ? Faut-il y intégrer de vastes pans des loisirs ordinaires comme les discothèques où les hommes-clients paient pour venir chercher des partenaires sexuels ? Le marchand du café nommé désir, les dealers que sont les épiciers et autres grossistes ? Nous laissons le débat ouvert, notre travail n'ayant aucune prétention d'exhaustivité.

Nous avons adopté une démarche empirique, et nous présentons ici des hommes et des femmes aperçus dans les lieux où des hommes (et parfois des femmes) viennent avec l'intention explicite d'acheter, louer ou voler des images, des mots, des gestes, sensés répondre à leur désirs sexuels : salons de l'érotisme, sex-shops, bordels... Et même si parmi ces lieux apparaissent aujourd'hui les discothèques ordinaires, nous les avons mises de côté pour nous centrer sur une nébuleuse beaucoup moins connue et plus opaque.

Les entretiens réalisés

Les fiches récapitulatives des entretiens encadrés sont publiées dans ce chapitre, les autres en annexe.

⁵² Les fiches non utilisées dans ce chapitre sont mises en annexe.

Code	Pseudos	Activité autodésignée lors de l'entretien	Autres activités liées au commerce du sexe	Age	Ancienneté dans le commerce du sexe	Statut
F1	Tristanah	Ambassadrice « PornStar »	Strip-teases en clubs échangistes. Soirées privées. Discothèques classiques. Peep-show Fréquente le milieu échangiste avec son mari.	23	Tristanah fréquente le milieu échangiste depuis 1 an avec son mari. 8 mois en tant que travailleuse du sexe.	Indépendante
F2	Michèle	Aérographe	Fréquente le milieu échangiste	34	Première expérience au Salon	Bénévole au salon
F3	Magali	Actrice de prévention auprès des personnes hétérosexuelles et gays	Ne fréquente pas le milieu échangiste	25	Première expérience au Salon en tant que salariée. S'y était rendue l'année précédente en tant que spectatrice	Salariée sur les 3 jours de Salon
F4	Lulla	Vendeuse pour la boutique « Transformation » Barmaid au Bar du Salon géré par « Transformation »	Fréquente le milieu échangiste depuis 10 ans	39	4 ans	Salariée chez « Transformation »

F5	Sophia	Strip-teaseuse. Ambassadrice « Gono », société de production porno (stand sur salon)	Actrice X, photos pornos Strip-teases hard et soft. Projet de création de son site Internet avec strip- teases en direct.	25	Expérience de 3 ans dans le X Est arrivée en France de Russie, il y a 3 ans. Fait des strip- teases depuis 1 an et 4 mois.	Indépendante. Entre 610 et 760 E la double pénétration.
F6	Manon	Dame pipi	Aucune	26	Première expérience dans le commerce du sexe	Salariée d'une société de nettoyage
F7	Lilou	Strip-teaseuse	Peep-show, foires, discothèque s classiques, soirées privées.	27	5 ans d'expérience dans le strip-tease	Indépendante. Inscrite en agence, elle négocie quelques contrats elle- même
F8	Sylvia	Body-piercing	Aucune	37	2 ans de salons érotiques	Indépendante Tarifie à l'acte
F9	Marie- Jeanne	Stand sur le Salon. Responsable société de body- piercing et bijoux à Francfort.	Body- piercing à domicile	39	Au moins deux ans d'expérience dans les salons érotiques en Europe.	NR
F10	Piou	Strip-teaseuse	Strip- teases dans les discothèque s classiques, soirées privées (enterremen- ts de vie de garçon, départs à l'armée, anniversaire s)	21	3 ans et demi comme gogo-danceuse. 2 ans et demi comme strip-teaseuse.	Intermittente du spectacle

F11	Orianne	Hôtesse d'accueil Vestiaire	Aucune	21	Première expérience	Salariée, ne connaît pas encore le montant de son salaire au moment de l'entretien.
F12	Janis	Hôtesse d'accueil	Aucune	21	Première expérience dans le commerce du sexe	« relativement bien payée »
F13	Léontine	Vendeuse de bonbons érotiques	Aucune	58	2 ans de salons érotiques	Indépendante
F14	Marlène	Strip-teaseuse	Discothèques classiques, Comité d'entreprise, restaurants pour enterrements de vie de garçon et anniversaires, soirées privées.	28	8 ans	Intermittente du spectacle. Inscrite en agence. Soirée privée : 150 à 230 E la soirée.
F15	Déborah	Actrice de prévention auprès des personnes hétérosexuelles et gays	Aucune	18	Première expérience	Bénévole
F16	Line	Créatrice de bijoux érotiques	Aucune	42	Première expérience	Indépendante
F17	Irène	Hôtesse	Aucune	21	Trois ans de salons érotiques	Salariée
F18	Veronica	Directrice du personnel animation « Médiaservices »	A déjà été en club échangiste avec ses collègues de travail, « juste pour rire ».	39	6 ans	Salariée cadre

F19	Sabrina	Ex Commerciale « Médiaservices »	Aucune	40	N'exerce plus dans le commerce du sexe. A travaillé pendant 13 ans dans deux sociétés du type « Médiaservices »	Cadre. Salaire moyen de 1830 E
F20	Samia	Animatrice « Médiaservices »	Aucune	25	7 mois	Salariée au SMIG
F21	Héloïse	Animatrice « Médiaservices »	Aucune	22	1 an	Salariée au SMIG
F22	Nadine	Strip-teaseuse en théâtre érotique et peep-show webcam	Essai en peep-show A fréquenté le milieu échangiste	21	3 semaines	Salariée au SMIG. N'a jamais été payée.
F23	Cassiopée	Strip-teaseuse	Boîtes classiques, sex clubs, soirées privées	30	3 ans	Intermittente, danseuse
F24	Liliana	Strip-teaseuse	Top less, strip-teases en bar à conso. Soirées privées. Discothèques classiques	23	3 ans	Artiste danseuse, inscrite en agence
F25	Candice	Strip-teaseuse, actrice de X	Strip-teases en bar à conso Strip-teases en cabaret	23	3 ans de strip-tease. A tourné 3 films X	Salariée. Pour les strip-teases : 22H-5H : 200 000 FB/mois+25% conso. Pour un tournage sans sodomie : entre 12000 et 15000 FB
F26	Miranda	Strip-teaseuse, Star de X	Top less, Crazy Horse, Modèle photo	28	NR	Artiste Indépendante

F27	Linda	Strip-teaseuse	Cabarets, peep-show, soirées privées, discothèques classiques	22	3 ans	Artiste Indépendante. A été 6 mois en agence. De 6000 à 10000 FB pour enterrement vie de garçon
F28	Carla	Strip-teaseuse	Strip-teases en duo avec son compagnon Photos érotiques	30	3 ans	Activité principale : infirmière
H29	Renaud	Animateur travesti de cabaret	Aucune	36	4 ans	Artiste indépendant, gère son cabaret.
H30	José	Dessinateur amateur lithographies érotiques	Expose dans les clubs échangistes.	33	Depuis les premiers salons érotiques en France (3 ans)	Dessinateur amateur
H31	Ezequiel	Groom pour une ligne téléphonique gay (distribue des préservatifs)	Aucune	25	Première expérience dans le commerce du sexe	Salaires horaires : 8,38 E
H32	Steeve	Artiste de rue	Quelques contrats en clubs échangistes.	36	2ème salon érotique	Est sur le Salon pour prendre des contacts. RMIste
H33	Jean-François	Animateur « MEK » (lignes hommes gays & hétéros)	Internet, téléphone, minitel	37	Est surveillant sur les lignes depuis 10 ans chez « MEK ». 2ème année de salon érotique	Salarié
H34	Orion	Animateur Salon Erotique	Aucune	29	10 salons érotiques par an	Indépendant, prestataire de services, société d'animation
H35	Taboo	Strip-teaseur	Discothèques classiques, soirées privées	31	10 ans	Revenus moyens par mois : 4270 E 685 E pour une équipe de 3. Sur un Salon, soit 4 strips par jour : 260 E. Soirée privée, soit un strip-tease de 10mn : 2285 E

H36	Gilbert	Vendeur de lingerie	Aucune	25	Première année de salon	Salarié
H37	Jean-luc	Body-piercer	Aucune Fréquente le milieu échangiste sans son amie	27	Deuxième année de salon	Exerce au sein d'une association. Il ne déclare pas son activité.
H38	Hoty	Strip-teaseur	Discothèques classiques	29	8 ans	Activité principale : secrétariat à la Commission Européenne (BXL) Première année, avec un agent : 91 E/soir. Journée de salon : 274 E
H39	René	Ebéniste-sculpteur	Aucune	45	Quatres salons de l'érotisme	Activité principale : éducateur spécialisé
H40	Vince	Strip-teaseur en duo avec son amie de coeur	Tavernes, discothèques classiques, soirées privées	26	3 ans	Travaille avec plusieurs agents. Ne déclare que ses prestations des salons érotiques, comme danseur. Période entre Noël et Nouvel an à 2 : jusqu'à 7000 E.
H41	Amon	Strip-teaseur	Discothèques classiques, soirées privées	33	10 ans	A commencé en agence

H42	Marco	Vendeur de films X	Fréquente le milieu échangiste sans sa femme. Salon « Hot Video » Acteur amateur de X Barman en club échangiste	28	16 ans 72 films pornos	Acteur N'est pas déclaré sur le salon
H43	Loïc	Gérant boutique de lingerie et de chaussures sexys	Fréquente le milieu échangiste, VPC	38	6ème salon de l'érotisme	Dirigeant de l'entreprise
H44	Rodéric	Vendeur lingerie et accessoires sexys	Producteur de X	41	6 ans de salons érotiques et pornos en Europe	Indépendant libéral
H45	Antoine	Vendeur de lingerie soft	Strip-teaseur	25	2ème année de Salon	Salarié
H46	Pierre	Vendeur, inventeur	Sex shops, théâtres érotiques En 1985, patron de peep-show	63	1er salon de l'érotisme 30 ans d'XP dans le commerce du sexe dont 14 ans en peep-show	A déposé un brevet européen pour son invention
H47	Yaz	Strip-teaseur	Soirées étudiantes Discothèques classiques Gérant d'un restaurant érotique	30	5 ans de salons érotiques	Artiste-danseur Indépendant, inscrit en agence
H48	André	Homme à tout faire Peep-show. Nettoyeur, caissier et dj	Aucune	28	5 mois	Salarié
H49	Dimitri	Vendeur Sex-shop	Aucune	27	4 ans	Salarié. 255 FB/ heure + prime de 500 FB/mois de communication GSM

H50	Philémon	Gérant société SM, édition, rédaction	Organisation de soirées fétichistes, entre autres dans le cadre des salons érotiques	NR	22 ans	Patron, gérant de la société
H51	Nikita	Strip-teaseur	Discothèques classiques, Salons érotiques, gogo bar, soirées privées	40	5 ans de salons érotiques	Artiste, inscrit en agence Discothèques classique : 8000 FB
H52	Sirius	Webmaster « Gono »	Salons pornos, participe au recrutement d'actrices débutantes pour « Gono », entre autres sur les salons et par PA dans les journaux gratuits	37	NR	Bénévolat sur le salon. Indépendant, prestataire de services, consultant Internet
H53	Massimo	Producteur, réalisateur de X amateurs	Gérant de sex-shop avec sa femme	46	5 ans de production et réalisation 20 ans de gérance d'un sex-shop	Indépendant, patron de sa société de production et de réa
H54	Janus	Artiste travesti	Fréquente le milieu SM	NR	50ème salon érotique 8 ans	Artiste indépendant amateur
H55	Stan	Animateur « Médiaservices »	Aucune	26	16 mois	Salarié au SMIG
H56	Yves	Animateur minitel rose	Aucune	24	8 mois	Salarié au SMIG

La présentation des fiches

Dès qu'il s'est agi de classer, typifier, hiérarchiser les différentes activités, les différents métiers que nous avons découverts grâce à nos approches empiriques, nous fûmes embarrassé-e-s. Et embarrassé-e-s est un mot faible, tant l'enjeu d'une telle nomenclature est important, et notre connaissance partielle.

Le « travail du sexe » correspond à un flou volontairement organisé, flou caractéristique des activités typiquement féminines pour lesquelles sont, en général, mobilisés les savoir-faire discrets, mais efficaces, des femmes — Ah la *nature* féminine ! — Typifier le travail du sexe est aussi difficile que typifier le travail domestique. Mais, alors que la sociologie féministe a permis à de nombreuses chercheuses de travailler cette question, nous nous retrouvons à deux devant notre page blanche, en plein débats franco-français sur la prostitution de rue, débats où d'imminent-e-s spécialistes assènaient leur vérité ; sans rien connaître ou sans rien dire des réalités que nous devons exposer.

Quelle vérité devons-nous transmettre ? Comment dire le flou ? Comment expliciter que nous pouvons tout autant prendre une classification centrée sur les clients/consommateurs, que sur les conditions de travail des femmes et des hommes. Mais là encore, comment intégrer le fait que de nombreux consommateurs des services téléphoniques pensent avoir affaire à des vraies-femmes-telles-que-les-rêvent-les-hommes c'est-à-dire des femmes qui offrent gratuitement un service sexuel aux clients, maris et autres amants dans les termes où ils le désirent ? ; des femmes aussi qui calquent en propos, cris, gestes les figures proposées par la pornographie ; pornographie où officient d'autres femmes ? Comment décrire la quasi-schizophrénie imposée aux femmes qui d'un côté vendent leurs services sexuels et de l'autre doivent les offrir à leur conjoint ? Surtout quand les employeurs (officiels ou clandestins) leur demandent de faire *comme si*, d'imiter la sexualité intime. Comment exposer le pendant professionnel de la sexualité polygamique masculine ?

Devions-nous distinguer les nouvelles, celles qui croient — encore — les discours d'ascension sociale, celles qui sont — encore — dans le jeu, qui pensent qu'elles feront différemment de leurs aînées, et les plus anciennes qui, telles les femmes mariées depuis quelque temps, sont dans la désillusion et s'adaptent aux nécessités vitales, celles qui poussent à travailler pour vivre ?

Nous avons choisi de présenter 17 fiches sur 56 interviews réalisées, en séparant hommes, femmes et transgenres. L'ordre d'exposition part des conditions les plus lointaines de la prostitution pour en venir ensuite aux plus proches.

Les Fiches métier

Les femmes

F 17	Irène	Hôtesse	Aucune	21 ans	Trois ans de salons érotiques	Salariée
------	-------	---------	--------	--------	-------------------------------	----------

IRENE : PERSONNEL D'ACCUEIL- F 17

Éléments biographiques : Irène a 21 ans, ses parents sont employés mais on ne sait pas dans quel secteur d'activité. Elle se définit comme hétérosexuelle. Elle vit depuis un an et demi une relation avec un homme qui est au courant de son activité professionnelle. Elle vit seule.

Statut professionnel : Irène a deux activités professionnelles. Elle est salariée pendant les salons érotiques où elle est hôtesse d'accueil : « On est chargé d'accueillir la presse, de leur faire remplir le petit questionnaire et de leur offrir un verre, d'accueillir les gens », et le reste du temps, elle travaille comme serveuse pour McDonald.

Entrée dans le monde du sexe : C'est le troisième salon pour lequel Irène travaille. Elle a obtenu ce poste par l'intermédiaire d'un réseau commun. Avant cela, elle n'avait jamais travaillé pour ce type de domaine d'activité. « C'est des connaissances, des gens, que je connaissais qui m'ont fait rentrer. Je me suis proposée et par rapport aux critères, je suis rentrée, voilà ».

Ambiance de travail : Elle trouve qu'il est agréable de travailler pour des salons cependant elle note du côté des client-e-s, une atmosphère différente selon les villes, notamment au niveau de l'implication collective : « A Paris, les gens sont froids, ils ne participent pas beaucoup. Ils ne mettent pas beaucoup l'ambiance (...) Lille c'est une clientèle très variée, des couples, des jeunes, des moins jeunes, c'est sympa ».

Rythme de travail : Pendant le salon, elle trouve que le rythme est assez dense et difficile à supporter physiquement : « C'est fatigant physiquement, c'est 11 heures d'affilée. On est énervé, il faut toujours bouger ».

Bénéfices : Elle trouve qu'accéder à ce poste lui a permis de mieux habiter son corps, et de le rendre plus acceptable à ses yeux et à ceux de son entourage. De plus, ce travail lui a permis d'étendre son capital de connaissance. « Ça a changé mon quotidien, ça décomplexé, je fais connaissance avec plein de monde, des trucs ordinaires quoi ».

Incidence sur la vie sexuelle privée : Irène trouve que ce travail lui a permis d'accéder à des plaisirs nouveaux dans sa sexualité et d'être plus à même d'accepter de nouvelles propositions en termes de pratiques sexuelles. « Je suis plus ouverte, je réagis différemment ».

Avenir : Irène a eu des propositions pour travailler comme strip-teaseuse à domicile ou hôtesse dans les clubs échangistes. Au moment de l'entretien, elle hésitait entre accepter ou non ces postes.

F 16	Line	Créatrice de bijoux érotiques	Aucune	42	Première expérience	Indépendante
------	------	-------------------------------	--------	----	---------------------	--------------

LINE : CREATRICE DE BIJOUX - F 16

Éléments biographiques : Line a 42 ans, elle a arrêté ses études au début du secondaire. Elle est mère-célibataire. Ses parents sont commerçants.

Statut professionnel : Elle est joaillière depuis 26 ans, travaille comme salariée chez un artisan et, en parallèle, elle est créatrice de bijoux érotiques. Pour sa deuxième activité, elle est indépendante.

Entrée dans le monde du sexe : Ses premières créations érotiques ont vu le jour grâce à la demande d'un client venu dans la boutique où elle travaille pour commander un bijou érotique. Par la suite son patron a refusé de continuer à réaliser ce type de bijou, puis Line a continué en se disant que ça pouvait être un bon créneau économique. « Au départ, c'est une demande de devis, pour un monsieur qui voulait un personnage un peu particulier. Il s'est adressé à mon patron, on en a parlé tous ensemble. On l'a fait ensemble. Quand on travaille ensemble en communauté, tout le monde met son grain de sel. Mais moi j'ai tenté chez moi, c'est comme cela que je me suis lancée ». Le premier bijou qu'elle a créé pour répondre à la demande du client était un couple hétérosexuel dans lequel le personnage féminin avait les mains attachées. « C'était un pendentif en or, pour lui ».

Conditions de travail : Elle travaille à temps partiel chez un artisan. Le reste du temps, elle le passe à travailler ses propres créations. Son patron n'est pas au courant de son activité. Elle fait de la vente en direct, par Internet et par l'intermédiaire des publicités qu'elle diffuse dans les magazines érotiques. « Mon entreprise ne marche que par Internet ». « Tout site Internet il faut le faire vivre, ce n'est pas parce qu'on a une adresse www que ça marche, que les gens nous connaissent. Nous, on a la solution en passant par les encarts dans les magazines spécialisés, les journaux érotiques évidemment (...) mais l'encart publicitaire coûte horriblement cher ». Au moment de

l'entretien, c'était la première fois qu'elle venait dans un salon érotique pour vendre ses bijoux. Travailler au salon suppose des conditions particulières ; elle vient seule, ses frais d'hôtel et de déplacements sont à sa charge, et elle s'habille aussi conformément à l'ambiance du salon : « C'est vrai qu'étant dans un salon Erotissimo, on fait un minimum d'effort pour être un peu plus aguichante que d'habitude ».

Rythme de travail : Habituellement Line cumule son travail à temps partiel chez l'artisan et son travail de création à domicile. Pendant les deux jours du salon, elle travaille de 14 heures à une heure du matin.

Bénéfices : Le fait de travailler au salon lui permet de rendre visibles ses bijoux autrement que par le site Internet, d'avoir surtout des contacts directs avec des client-e-s potentiels. « La seule chose c'est que lorsqu'on fait un salon, on fait de la publicité et cela rapporte après. J'essaie d'être la plus sympathique possible et d'informer pour qu'il y ait une suite ». De plus, cela permet à Line de rencontrer des personnes qui lui donnent des idées pour ses futures créations : « J'ai rencontré des gens qui étaient intéressés par le fait que je sculpte, et ils ont des idées à me transmettre, donc cela est intéressant ».

L'avenir : Line aimerait quitter son poste de salarié, le jour où elle arrivera à vivre réellement de ses propres créations : « Je suis au stade actuel où je me dis que si mon entreprise marche, je quitterai peut-être mon patron, si ça ne marche pas, j'ai toujours mon patron. On tente le quitte ou le double dans la vie ». Elle a envie de développer son activité en réalisant des sous-vêtements pour femme : « J'ai envie de faire des dessous féminins, en métal précieux, style string en or ».

F3	Magali	Actrice de prévention auprès des personnes hétérosexuelles et gays	Ne fréquente pas le milieu échangiste	25 ans	Première expérience au Salon en tant que salariée. S'y était rendue l'année précédente en tant que spectatrice	Salariée sur les 3 jours de Salon
-----------	--------	--	---------------------------------------	--------	--	-----------------------------------

MAGALI: ACTRICE DE PREVENTION AUPRES DES PERSONNES HETEROSEXUELLES ET GAYS – F3

Éléments biographiques : Magali a 25 ans, elle a un niveau d'études Bac + 2 en psychologie. Pendant une courte période, elle a suivi sa scolarité dans un « couvent » (collège). Son amie travaille aussi au salon Erotissimo. Elle n'a jamais fréquenté les lieux de sexe, hormis occasionnellement, lorsqu'elle s'est rendue dans des sex-shops avec des femmes.

« Par curiosité avec des femmes (...) avec des femmes, des amies homosexuelles. Pour

voir ce que l'on pouvait trouver et après j'ai été pas mal choquée, non, je ne m'attendais pas à trouver des personnes de la tranche d'âge de 45-68 ans ».

Statut professionnel : Pendant le salon Magali est salariée en tant qu'actrice de prévention auprès des populations hétérosexuelles et gays.

« Mon travail, ici, je suis à la réception, j'accueille les gens. Je fais de la prévention, je donne des préservatifs, un maximum à l'entrée ». « C'est un centre de rencontre, il fournit toutes les associations ou les groupes qui le désirent en préservatifs, gels. En général, on essaie de répondre aux demandes ».

Entrée dans le monde du sexe : C'est par l'intermédiaire d'un ami que Magali a obtenu ce poste. Ce dernier l'a mis en contact avec ce groupe de prévention qui cherchait exclusivement des homosexuel-le-s pour faire de la prévention Sida pendant le salon.

« C'est mon ami qui s'occupe de ce stand. Il m'a dit qu'on cherchait des personnes pour faire le groom à l'entrée, pour distribuer des préservatifs et ils voulaient des personnes qui étaient homosexuelles et hommes/femmes ». Elle décrit un réseau fermé où l'on ne peut rentrer que par la création d'un tissage de connaissances : « En fait c'est un petit réseau fermé, on nous a demandé si on voulait, si ça nous intéressait et puis on a accepté ».

Conditions de travail : Lorsqu'elle est arrivée, les responsables lui ont demandé de travailler en jupe, mais grâce à la pression de sa collègue qui n'a pas accepté cette condition, elles peuvent aujourd'hui travailler en pantalon : « La tenue, oui. Il faut savoir qu'au début, on devait être en jupe. Ma collègue n'était pas pour et il a dit « on va vous trouver des pantalons », mais il a fait une différence entre Samuel [un collègue mâle] et nous, on n'a pas les mêmes couleurs ».

Ambiance au travail : Magali trouve que l'ambiance de travail est agréable, que les client-e-s au départ sont un peu méfiant-e-s et qu'à la sortie du salon, ils/elles affichent une certaine ouverture. « L'ambiance, je suis essentiellement à l'accueil, je trouve que quand les gens arrivent, ils sont coincés, et puis quand ils ressortent, ils sont beaucoup plus décontractés, ils sont à l'aise ».

Plaisir au travail : Magali éprouve un certain plaisir à travailler pour un stand gay. Elle insiste également sur le plaisir qu'elle prend à faire de la prévention : « Je suis contente d'avoir à faire de la prévention. On se rend compte qu'il y a pas mal de couples de 20 ans qui disent qu'ils n'en ont pas besoin ».

Relation entre vie sexuelle privée et professionnelle : Magali trouve que travailler dans ce milieu du sexe n'a aucune incidence sur ses représentations de la sexualité, ainsi que sur ses pratiques, notamment par le fait qu'il y ait une totale absence des imaginaires lesbiens dans le cadre de ce salon : « Je suis très curieuse. Est-ce que je peux apprendre des choses ? Est-ce que dans mes pratiques ? J'en parlais toute à

l'heure, par rapport à l'homosexualité féminine, il n'y a rien ».

F4	Lulla	Vendeuse pour la boutique « Transformation » Barmaid au Bar du Salon géré par « Transformation »	Fréquente le milieu échangiste depuis 10 ans	39 ans	4 ans	Salariée chez « Transformation »
----	-------	---	--	--------	-------	----------------------------------

LULLA : VENDEUSE/BARMAID, « TRANSFORMATION » - F4

Éléments biographiques : Lulla a 39 ans, elle a un DEUG de Sciences Economiques. Sa mère est éducatrice spécialisée et son père est artisan. Elle est divorcée et vit maintenant avec un autre homme. Elle pratique des relations échangistes depuis 10 ans, mais aujourd'hui elle semble vouloir diminuer ce type de relation, d'une part parce qu'elle s'y ennue, d'autre part parce que son nouvel amant semble résistant à ces modalités relationnelles et sexuelles.

« C'est clair que de fréquenter le milieu non-conformiste... Je pense que tu fréquentes ce milieu quand tu as une vie sexuelle un peu plus originale, par contre, depuis 10 ans que je le fréquente, je suis un peu en marche arrière ». « J'ai un nouveau copain, qui accepte le non-conformisme, mais... Les tenues-sexy, comme celle-là, ça ne le dérange pas, mais si ça va un peu plus loin, ça risque de le déranger. C'est vrai ; moi j'aspirais à un peu de tranquillité, au bout d'un moment, tu n'es plus dans la réalité, sans rien faire d'extraordinaire en plus ».

Lulla est hétérosexuelle, elle a vécu quelques relations sexuelles avec des femmes, mais seulement dans le cadre de sexualité collective : « Il peut m'arriver de faire l'amour avec une femme, mais avec mon homme, pas seulement avec une femme ».

Statut professionnel. Lulla est vendeuse pour la boutique « Transformation ». Elle travaille de manière saisonnière, l'été pendant cinq mois et l'hiver pendant les salons érotiques et pornographiques, toujours pour « Transformation ». Entre les deux périodes, elle vit grâce aux allocations chômage.

Durée : Elle travaille depuis quatre ans, comme salariée.

Bénéfices : Elle trouve surtout des avantages en termes d'augmentation de son capital relationnel et bien sûr financier.

« Un bénéfice au niveau relationnel, aussi bien au niveau des clients que des partenaires. L'avantage d'un salon c'est qu'il regroupe des gens qui viennent un peu de partout. Moi en une année, j'ai acquis au niveau relationnel un réseau, j'aurais dû mettre deux, trois ans... »

Ambiance de travail : Lulla aime bien travailler pendant les salons, elle trouve les relations avec les clients et les partenaires agréables. Ce qui la gêne c'est le travail à effectuer dans les salons pornographiques où les clients ont des demandes en termes de service sexuel payant qui la dérangent. « Des gars, qui sont très entreprenants, on a l'habitude, et carrément il y en a qui demandent s'il y a service contre argent ».

Rapport au milieu échangiste : Si lors de l'entretien Lulla explique qu'elle s'éloigne de plus en plus des pratiques échangistes, à l'époque de l'Erotissimo 2000, elle se montrait déjà critique par rapport aux échangistes.

Extrait JDT Saloua Erotissimo 2000. Conversation avec Lulla : « Je la questionne à propos du couple de la Marche du Siècle⁵³... « -Ce sont de bons clients... ce sont de bons clients... » Quand je lui dit que ça n'arrange pas le portrait des échangistes, elle n'hésite pas à me répondre en experte : « -Mais qu'est-ce que tu crois, la plupart sont comme ça, et encore ceux-là ça allait encore... c'est des mecs qui amènent leurs femmes comme des poupées à disposition... et ça les excite qu'est-ce que tu veux !... »

F18	Veronica	Directrice du personnel animation « Médiaservices »	A déjà été en club échangiste	39 ans	6 ans	Salariée cadre
------------	----------	---	-------------------------------	--------	-------	----------------

VERONICA : DIRECTRICE DU PERSONNEL -F18

Éléments biographiques : Véronica a 39 ans, elle est directrice du personnel d'animation chez « MédiaServices » depuis six ans. Il y a peu de temps que sa famille (parents et sœurs) est au courant de son domaine d'activité. Elle raconte comment, lors d'un repas de famille, sa sœur a essayé de la mettre mal à l'aise devant le reste de la famille : « - Oh ouais ben quand on bosse dans le cul hein ! » et Véronica de lui répondre qu'elle « au moins » gagnait bien sa vie, qu'elle faisait un boulot qui lui plaisait et dans lequel il y avait une bonne ambiance. Son père qui « parle tout le temps de cul » a ri lorsqu'il a appris sa réelle activité. Elle parle souvent de son origine calabraise, de son père immigré italien, de son éducation catholique et de son admiration pour le pape.

Entrée dans le commerce du sexe, parcours et formation professionnelle : Alors que Véronica a commencé en tant qu'animatrice, elle ne le dira à aucun moment, elle dit avoir fait « l'Ecole Bernard Tapie » et il semblerait que le personnel d'animation (« ses

⁵³ Il s'agit d'une star du X nommée au Hot d'Or. et de son mari, qui apparaissaient dans un reportage sur « les échangistes » lors d'une émission de *La Marche du siècle* (FR3/France). A l'époque cette star n'était pas connue et l'émission avait été peu appréciée dans le milieu échangiste

filles ») l'ignore majoritairement.

« - Ça fait six ans que je suis là. Auparavant, j'étais dans l'immobilier. Après j'ai fait un petit peu l'Ecole de Bernard Tapie. Après qu'est-ce-que j'ai fait ? J'ai fait, je suis partie un petit peu vivre à l'étranger, l'Afrique Noire, que j'adore, je suis partie pendant un an vivre en Angleterre. Oh, j'ai bougé. Mon ami-ex était militaire, donc il bougeait pas mal. Oh moi, avant de prendre mes responsabilités ! C'est pour ça, y'a beaucoup de gens qui n'ont pas la valeur du travail. Moi, je l'avais pas non plus, jusqu'à 25, 26 ans, j'étais un vagabond moi. A droite, à gauche, à gauche, à droite, bon maintenant je vais avoir 39 ans, donc un peu plus posée. Mais j'ai beaucoup bourlingué, moi, mais encore j'adore ça. J'adore ça (...) Déjà moi, ça fait à peu près dix ans que je fais le métier de recruteur et de gestion du personnel sur le réseau. Et après c'est à moi d'évoluer donc c'est vraiment très spécial. Bon après, j'ai quand même des notions par rapport à ça, j'ai fait des écoles de marketing privées où j'ai appris la gestion en gros et déjà les deux entreprises où j'ai travaillé sur le terrain, je connaissais un petit peu, et arrivée ici quand j'ai démarré, j'avais dix animatrices, je suis montée à 150 il y a 2 ans. »

Description de son travail de « recruteuse » : Le discours et les pratiques de management de la directrice du personnel sont plus emprunts de paternalisme, relèvent plus de la gestion d'une maison close, notamment lorsqu'elle parle de ses « filles », que des connaissances en management et ressources humaines.

Elle décrit le recrutement :

« - Le recrutement, c'est très important. Il y a plein de choses qui doivent passer. Il y a si ça passe bien, déjà avec la directrice, si l'élocution est bonne, si la fille, elle a quand même un dialogue cohérent à l'entretien, si la fille elle me répond par des « — Ouais euh, je sais pas... » ; je peux pas, voilà. Si la fille elle a du bagout, ça veut dire qu'elle en aura sur les services. Donc déjà il y a une limite par rapport à ça. Après, il y a plein de choses en jeu. J'aime beaucoup que les gens soient dynamiques, très dynamiques. On le voit tout de suite à l'entretien. Il faut que les gens aient aussi une grande disponibilité horaire. Moi, j'ai des gens qui arrivent qui veulent travailler uniquement de 10 heures à midi et de 5 heures à 7 heures, ça je peux pas. Moi quand j'ai les pubs télés, il faut que le personnel soit là. Je tolère par rapport à la vie des gens qu'il y ait un petit peu, un petit peu de demandes, de la demande de la part de l'employée pour certaines heures qui ne sont pas libres. Je le tolère mais si c'est trop, moi une fois j'ai une fille qui est arrivée, elle était libre que de 8 heures à 10 heures. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, moi, je prends pas. Bon c'est déjà le premier critère. Deuxièmement, je juge aussi l'écriture. Bon là, c'est pour ça, quand je fais remplir des fiches, je juge beaucoup l'écriture et je vois déjà le niveau de la fille par rapport à l'écriture. Mais des fois comme c'est une activité qui est spéciale, je m'arrête pas trop à ça. Parce qu'il y a des filles qui n'ont peut-être pas le niveau mais qui peuvent être bonnes à ce travail, donc c'est un double, un double sens. Et puis je vois aussi l'âge, la situation professionnelle. Ça me touche pas s'il y a des enfants. Bon faut bien qu'elle travaille hein, faut pas être sexiste. Je fais pas trop cas. Je fais pas cas aux races, pas du tout, j'ai de tout ici, loin de là. Et voilà, voilà en gros comment ça se passe. Et puis y'a le physique, y'a des personnes qui ont le même physique, on a les mêmes problèmes. [Rires] On essaie de perdre, de perdre le moins possible de temps. Voilà. »

Recrutement de son personnel d'encadrement. De la même manière que pour ses animatrices, il s'agit plus d'une domestication, d'un façonnage de son personnel d'encadrement plutôt que d'une formation ; d'une domestication à la politique générale de l'entreprise : ordonner de ne pas voir ses collègues en dehors du travail, entretenir un climat de méfiance et faire régner la peur et l'autorité comme seuls moteurs de

travail.

« - C'est personnel, c'est moi qui les forme. C'est-à-dire, je fais souvent des réunions avec mes assistantes le soir où je leur explique leurs défauts, leurs qualités et par rapport à ce que moi je connais et la meilleure façon de savoir gérer le personnel. Déjà, elles viennent me voir pour voir s'il y a un poste à pourvoir. C'est toujours non. Et puis, je vois comment elle travaille, je l'analyse, je vois son comportement, je vois son ancienneté, je vois ses absentéismes, surtout, ses retards, je suis à cheval là-dessus. Et je vois si elle est valable ou pas. Y'a assistante et surv. Les survs, c'est des contrats normaux, la prime est plus importante et assistante c'est temps plein. Je choisis bien généralement (...) Voilà, ça c'est ma politique à moi, par rapport à mon éducation et souvent la nouvelle génération française, c'est : « — Je suis malade, je prends 15 jours d'arrêt. » Moi, une grippe, 4 jours, ça suffit. Vous voyez, vraiment, c'est difficile à gérer. Donc, automatiquement, j'enlève les primes quand c'est trop prolongé. Et mes assistantes, elles savent qu'elles doivent venir travailler, parce qu'elles ont un rôle important. En général, quand elles sont vraiment, vraiment malades, je ne suis pas un chien, hein, je le comprends. Et les autres, elles, j'ai une politique, c'est-à-dire que l'une est absente, il faut que toutes soient disponibles à venir, même si elles sont de congé ou de repos, pas de congé, de repos. Et dernièrement, j'ai une assistante, Josiane, elle avait 39° de fièvre, elle était très mal, et toutes elles ont accepté de la remplacer. Vous voyez, c'est cet esprit que j'aime, de collaboration et de soutien.

- Je me demandais pourquoi il n'y avait jamais eu, ou peut-être je n'ai pas connu, un homme en assistant ?

«Parce que c'est des réseaux roses. Et déjà les filles quand elles viennent, elles sont un peu coincées, elles ont un p'tit peu peur. Tout nouveau. Donc, j'en ai qui restent, d'autres qui ne viennent pas à l'entretien parce qu'elles ont peur. Alors, si je mets un garçon, en plus en formation pour leur apprendre à parler de sexe, alors là ça va les coincer complètement. A un moment, j'ai voulu essayer. Y'en a eu un en télématique, aussi j'en ai un en télématique, responsable homme. A un moment, je voulais en mettre un sur le réseau Gay, c'est pas utile, parce qu' y' a, y' a pas de turn-over, donc là il me servirait à rien. Mais par rapport au dialogue hot, une fille est plus calme, plus patiente pour former au cul, que si un gars, il va former une fille en lui disant « — Ouais, faut le lécher, il faut... » La fille, elle va le regarder.... parce que tout le monde n'est pas libéré. Voilà ! »

Contrôler, surveiller : l'effet de panoptisme : Quant à sa maîtrise des logiciels d'animation, ses rapports tendus avec les techniciens, son discours sur la technique et ses connaissances pratiques ne font aucun doute sur le fait qu'elle ne se sente pas à l'aise du tout avec l'aspect technique et la programmation des logiciels d'animation. Il en est de même avec le flou entretenu sur le calcul du TMC [Temps Moyen de Connexion], utilisé pour renforcer l'effet de panoptisme.

«- J'écoute. J'écoute et j'ai des stats. Je peux savoir combien de messages elle a envoyé à telle heure, j'écoute comment elle enregistre etc. Je le vois aussi. Chaque fille qui est en formation, je la suis pendant une heure (...) Je suis de très près les chiffres, tous les matins. Et c'est vrai que j'ai un outil très bien pour ça. »

Entre reconnaissance et déni de la réalité d'un travail délétère : On retrouve, comme dans d'autres entretiens de femmes qui exercent dans le commerce du sexe, ce discours de légitimation de l'activité [a priori stigmatisée], une forme de quête de reconnaissance sociale. En comparant la sienne à d'autres activités de soin ou d'assistance, Véronica exposera tout à la fois ses difficultés à assumer une position traditionnellement virile de « chef de service » et la réalité de son terrain au

quotidien.

Elle reviendra souvent lors de l'entretien sur l'idée qu'elle ne gère pas une société « comme les autres » :

« - Déjà le personnel travaille jour et nuit, donc je ne peux pas voir tout le monde. J'ai trop souvent plein de monde à mon bureau, donc là vous voyez, je n'ai rien avancé depuis lundi, parce que je n'arrive pas, trop de monde au bureau. Là, j'ai fait une action pour le Kosovo, parce que moi, ça me fait mal au coeur de voir ces enfants. J'ai mis une affiche pour que tout le monde ramène une boîte de conserve, une boîte de sardines, on va faire un tri, on va le donner à la Croix-Rouge, donc je me suis occupée de tout ça ce matin. Je communique assez avec le personnel, mais sans faire de cadeaux, c'est boulot-boulot. Donc, si y'a pas de chiffre, y'a pas de chiffre. Bon, y'a des gens que j'adore, ils font pas de chiffre, ils se prennent un avertissement, j'fais pas de sentiments, j'suis pas payée pour ça. Et euh, sinon la communication, c'est beaucoup par papier, parce que je peux pas recevoir tout le monde, puis les gens viennent dans mon bureau, ils sont censés rester, au lieu de rester 10 minutes, ils restent une demi-heure à vous raconter leur vie et tout. Moi, je suis pas Mère Thérèse ! J'peux pas sans arrêt « — Mon mari me tape... mon gosse... », sans arrêt, j'peux pas quoi. J'abrège souvent les conversations. Pour 80 personnes, 15 à mon bureau par jour, ça fait une demi-journée de perdue. J'essaie de communiquer, euh, je suis quand même à l'écoute quand il le faut, elles mettent des mots, donc ça marche beaucoup par mots. Voilà, c'est comme ça, tous les matins j'ai des mots : « — Est-ce que je pourrais avoir ce week-end ? Est-ce-que ? Est-ce-que ? » Bon voilà (...) »

Ainsi, lorsqu'il s'agit de reconnaître les souffrances des animatrices, Véronica ne peut que ramener la source de leurs problèmes à leur « vie privée » :

« - C'est pas spécialement, si elles sont en saturation, c'est pas spécialement qu'elles fassent des mauvais chiffres. C'est, c'est des retards, la fatigue, c'est plein de choses. Elles craquent à l' « Amour au tel », alors qu'elles craquaient pas avant, on le voit. Et puis, elles discutent avec des filles, et puis les filles, vous savez, elles sont toujours dans mon bureau, donc, on sait tout. Celles qui racontent, on sait tout.

- Et craquer à l' « Amtel », c'est-à-dire ?

- Ben une fille qui fait à l'amour au tel des fois, elle avait des problèmes chez elle, par rapport à ses gosses et ben elle a craqué par rapport à sa vie privée. Donc elle craquait, on l'a vu de suite, on l'a mise ailleurs (...) Je fais pas mal de social. Bien plus que, bien plus que des chefs de service dans d'autres sociétés, bien plus qu'ici. Bon, je fais beaucoup de social, des fois c'est à mon avantage, des fois, c'est à mon désavantage. »

Points saillants, fin de l'entretien : Véronica parlera plus facilement des conséquences de son travail sur sa vie privée. Prise entre ses obligations de productivité, (faire du chiffre) et son sens de l'humain, il lui faut imposer une certaine autorité tout en étant témoin des souffrances de son personnel.

« - Si on était réceptif à tout ça [elle vient d'évoquer le chômage, les licenciements, le manque de reconnaissance], on aurait pas le moral, on devient fou (...) Mais ça c'est une maîtrise de soi-même. Les deux premières années, en tant que directrice du personnel, il m'arrivait souvent de pleurer. De rentrer chez moi démoralisée, de dire à mon ami, euh « — J'en peux plus ! ». C'est parce que quand vous êtes gentille avec les gens, qu'ils vous plantent le couteau dans le dos (...) Donc au départ moi ça me touchait, la troisième année, j'ai pris du recul, la quatrième année n'en parlons pas, cinquième et sixième, c'est passé complètement. Y'a des animatrices. Je ne côtoie pas mon personnel quand il fait partie de la société, c'est tout. Quand il en fait plus partie, il m'est arrivé de manger avec des gens et quand il en fait plus partie ça fait toujours plaisir de les revoir. Au contraire, deux ou trois qui étaient là y'a trois ans, avec qui on fait des soirées de

folie, qui.... Mais je mélange pas avec le personnel, pas parce que c'est la hiérarchie ou quoi, c'est parce que pour tenir une équipe on peut pas, y'a des gens intelligents, y'en a dès que vous sympathisez, ils vous tutoient, ils vous tapent dans l'épaule ça on peut pas. On pèse 2 millions de francs, on pèse 2 millions de francs. Voilà, on a quand même un rôle très important. Après, ça n'empêche d'être gentille avec les gens, de les aider, de leur trouver des places, mes anims qui étaient en saturation, je leur ai trouvé des places. Avec mes connaissances, je les ai placées, ah ouais, mais y'a pas de... On est pas des chiens, je suis quand même un être humain, mais c'est vrai qu'il faut toujours faire attention, y'a toujours des gens qui sont mesquins.

Véronica fera part [à la fin de l'entretien] de ses souffrances et des conséquences de son activité liée au commerce du sexe sur sa vie privée.

« - C'est pour ça qu'une gestion du personnel, souvent les gens : « — Ouais, c'est un métier qui est bien, sympa. » Oh là, oh là, j'peux vous dire que gérer du personnel, on gère pas des machines, on gère des être humains, y'a rien de plus ingrat dans une profession. Et en plus nous la malchance qu'on a, c'est que nous le personnel, c'est 24/24H, 7/7J, y'a des week-ends où je suis là, y'a des soirées où je téléphone aux assistantes, y'a des, on est jamais à l'abri de rien. Moi je vois, la directrice du personnel à la Banque P., que je connais, elle, c'est 9H-12H, 14H-17H, mais le week-end, elle en a rien à foutre. Elle gagne très, très bien, autant que moi sa vie. Alors que nous, c'est tout le temps, tout le temps, donc c'est, c'est dur pour la vie privée. Moi, ma première séparation, elle était due à ça, avec mon ami, ouais. Moi, j'ai, j'ai foutu mon couple en l'air à être directrice du personnel. Dans une société de fonctionnaires, ça va, mais là c'est difficile, c'est vraiment difficile. Et puis, c'est du chaud, donc automatiquement votre ami « — Ouais, mais bon, tu ne rencontres pas. » Je dis : « — Attends, mais je vais pas m'amuser à rencontrer, y'a que des, des pé, des péteus, des gens qui. » Oui, mais quand même y'a une jalousie, quand l'homme il aime la femme, ou l'homme est intelligent, il fait la part des choses et là ça peut aller très loin dans le couple, ou alors euh. Moi actuellement, j'ai ce problème-là à nouveau, la jalousie. Mon ami faisant une carrière politique très haut placée, ma profession le gêne (...) C'est dure, c'est difficile. C'est très, très dur (...) Quand on monte haut dans la politique, tout se sait ma pauvre. Quand on veut descendre un politicien, on fait tout. S'il est homo, on le casse parce qu'il est homo, y'a, y'a toujours des trucs, ils cherchent loin, ils cherchent loin, loin. »

On ne peut que reprendre ici les interrogations de C.Dejours (Dejours 1997) : « Quelles incidences ont les stratégies défensives viriles sur l'identité sexuelle des femmes qui cherchent à prendre place dans la hiérarchie du nouveau management et sont de fait tenues de participer *nolens volens* à la virilité défensive ? »

F7	Lilou	Strip-teaseuse	Foires, discothèques classiques, soirées privées.	27 ans	5 ans d'expérience dans le strip-tease.	Indépendante. Inscrite en agence et négocie quelques contrats elle-même
----	-------	----------------	---	--------	---	---

LILOU : STRIP-TEASEUSE - F 7

Éléments biographiques : Lilou a 27 ans, elle a une formation initiale d'infirmière

spécialisée pour les enfants. Son père est décédé et sa mère s'occupe de personnes âgées et de personnes malades. Lilou a deux enfants, dont une fille issue d'une première relation. « J'ai deux enfants, trois ans et demi et mon fils quinze mois. C'est dans mes yeux avec ma fille, j'ai vécu plein de choses, que je n'ai pas vécues avec mon garçon, et puis voilà quoi ! ». Son premier ami l'a quittée alors qu'elle était enceinte de sa fille. Elle l'a donc élevée seule les premiers temps, puis elle a rencontré l'ami avec qui elle vit actuellement. « Il m'a fallu trois mois, trois mois pour m'y faire accepter, et accepter. Mais je souffre encore beaucoup, pour ma petite fille, c'était l'amour avec un grand A. Le garçon avec qui je suis maintenant c'est son papa, car elle n'a connu que lui. Moi d'un autre côté, j'ai certaines rancœurs par rapport à son père. Je me dis qu'elle a le droit d'avoir un père, enfin bon c'est la vie, et puis il faut reprendre ça du bon pied. » Lilou a déjà eu des relations sexuelles avec des femmes, elle dit qu'elle préfère ces rapports à ceux qu'elle a eus avec des hommes. Cependant depuis qu'elle vit sa nouvelle relation, elle ne se pense plus bisexuelle. « Je préfère les rapports avec les filles, qu'avec les garçons. Les femmes sont plus sensuelles que les hommes (...) Avant d'être avec le garçon avec qui je suis, j'étais bisexuelle, mais maintenant j'ai changé. »

Entrée dans le monde du sexe : La trajectoire de Lilou semble très marquée par le fait qu'elle ait commencé le strip-tease par l'intermédiaire de son ami de cœur, lui-même stripeur. C'est son ancien ami, le père de sa fille, qui l'a fait travailler comme strip-teaseuse. La syntaxe qu'utilise Lilou est intéressante, car même si elle se dissocie des personnes prostituées, elle utilise l'expression : « il m'a mise sur scène ». « Ce qui m'a mise dans le milieu du strip-tease, c'est mon premier petit copain, parce qu'il était lui-même strip-teaseur et c'est lui qui m'a lancé. »

Pourtant, dès qu'elle est tombée enceinte, et alors qu'elle ne rentrait plus dans les critères « canons » pour faire sesspectacles, son ami l'a quittée, puisque économiquement elle ne rapportait plus suffisamment. « Le père de ma fille, c'est lui qui m'a mise sur scène. On a eu pas mal de problèmes, on s'est quitté. J'en souffre énormément, car je dis, on fait un enfant par amour. C'est ce que je t'expliquais tout à l'heure, pour mon petit, j'ai eu son papa, alors que pour ma fille, à sept mois, je me suis retrouvée seule. Il me voyait grossir, donc je ne rentrais plus d'argent, les sous en moins, il me disait « ça va pas ». Il est allé avec quelqu'un d'autre, voilà mon histoire, mon illusion a dégringolé ».

Statut professionnel : Lilou est strip-teaseuse. Elle travaille sous contrat avec des agences pour les salons érotiques, ou bien seule, et négocie alors ses contrats directement avec les responsables de clubs.

Durée : Lilou travaille depuis cinq ans comme strip-teaseuse, elle a arrêté de travailler pendant sa période de grossesse, pendant un an et demi exactement.

Description et mise en récit de son activité :

1. Lilou se présente et se définit comme une personne « très sensible, sensuelle et émotive » et c'est de cette façon également qu'elle qualifie son activité sur scène,

comme activité artistique.

« J'aime bien danser, du fait que je suis très émotive, très sensuelle, j'ai toujours fait de la danse, en milieu artistique ».

2. Il est intéressant de constater de quelle façon Lilou fait un parallèle entre sa formation professionnelle initiale d'infirmière, activité construite traditionnellement sur les « savoir-faire discrets féminins » et son activité de strip-teaseuse.

« J'ai fait infirmière, c'est infirmière spécialisée dans les enfants. D'un autre côté, le monde de la nuit, du strip-tease, je me dis que ce sont des malades, c'est des obsédés donc je continue à les soigner (rires) »

Nous retrouvons ainsi les qualités traditionnellement associées aux femmes sur le mode du soin et de la prise en charge des autres.

Stigmate de pute et représentations autour des différentes formes de travail du sexe : Lilou insiste sur la différence entre son activité de strip-teaseuse et celle de prostituée, ou encore d'actrice porno.

« Je travaillais dans une boîte à strip-tease. Là, la consommation, c'est très éprouvant, c'est horrible. On vous confond avec des prostituées, alors que le strip et la prostitution c'est différent. Comme les stars du x, c'est encore différent. Quand on travaille sur podium, les gens s'imaginent, je sais pas moi quand on est sur le podium et qu'on voit une strip-teaseuse, en fait, nous, on fait de l'illusion, c'est très beau, c'est sain, même si on est toute nue, ce n'est pas vulgaire, ni rien que du porno. On fait monter ensuite les gens qui font du porno, pour faire leur numéro. Pour finir les gens ne font plus de différences entre nous, ils se demandent pourquoi elle aussi, elle n'écarte pas... , quand tu dois remonter après quelqu'un qui a fait un numéro de porno, c'est dur, tu ne te sens pas à l'aise, tu te sens faible par rapport aux autres personnes.»

Il nous semble intéressant de compléter ici les remarques de Lilou par ce que nous avons pu observer directement sur le terrain lors des shows sur le podium. Si pour la plupart des strip-teaseuses, il n'est pas question de faire du « hard » sur scène, catégorie qui relèverait pour elles du porno [alors qu'elles valorisent justement leur activité par le fait que ce ne soit surtout pas du « hard »], deux des strip-teaseuses sont connues avant tout pour être des actrices porno. Ainsi, le show de BB a été très critiqué par le reste de la troupe lorsque celle-ci, après avoir fait monter un spectateur sur le podium, lui a « taillé une pipe ». C'est ce à quoi fait référence Lilou.

Formes de domination et de violence : Lilou raconte une anecdote sur la gestion des espaces et des rapports entre collègues, alors qu'elle revient suite à une opération chirurgicale :

« Je viens de me refaire la poitrine, quand on est arrivé vendredi, il n'y avait pas de chaises. Il n'y avait rien du tout, il n'y avait que deux chaises, j'étais pas très bien. Il y a quelqu'un qui m'a proposé une chaise, je n'ai pas eu le temps de poser mes fesses sur la chaise, qu'on m'a repris la chaise, en me disant : « Qui a repris la chaise ? C'est ma chaise ! » Tu vois, ce sont des petites choses sur le cœur, si tu es émotif, tu le ressens fort ».

Il lui faut beaucoup de temps pour se remettre de son activité et se dégager mentalement des pressions de groupe et du travail en lui-même : « Trois jours de travail, égal à un mois de remise en condition psychologique, c'est dur, très dur psychologiquement ».

D'autre part elle trouve que ce milieu est difficile, que l'interaction entre les danseurs et les danseuses est violente, elle explique que le semblant de bonne entente qu'il existe sur scène n'est qu'une façade.

« Quand on connaît les coulisses, c'est très éprouvant, car il n'y a pas toujours une bonne ambiance. Il y a beaucoup de compétitions, en fait il faut toujours être au meilleur de sa forme pour ne pas se faire écraser par les autres(...) Ce qui m'atteint c'est la tension, les conflits, les problèmes. (...) Le milieu est dur, si on en rajoute avec les problèmes personnels, on coule. Il faut avoir beaucoup de caractère pour faire ce que l'on fait, pour tenir le coup ».

Les critiques qui lui sont faites après ses spectacles lorsqu'elle fait une erreur, lui sont difficiles : « On entend les critiques, « tu aurais dû faire comme ça », après tu as le moral à zéro ».

Articulation sphère professionnelle et privé : Lilou vit ce que l'on peut nommer une pollution mentale du fait de son activité, et elle a beaucoup de mal à séparer son travail de jour, de ses activités familiales et de couple.

« Le mental est fort atteint, ça c'est pour tout le monde. Parce que la nuit, c'est épuisant, quand on reprend sa vie de jour, c'est un tout, il faut gérer. Il faut savoir ne pas mélanger sa vie privée et son travail ». « Entre le boulot et la vie privée, tout se mélange dans la tête. C'est souvent des remises en question, si tu ne fais pas la part des choses, tu ne sais plus où tu en es ».

Lilou présente un discours qui semble paradoxal, du fait qu'il faut qu'elle attribue à chaque espace (domestique et professionnel) un statut différent. Il est alors difficile pour elle de passer d'un statut à l'autre ; d'une part lorsqu'elle est mère, son activité professionnelle est clandestine, d'autre part lorsqu'elle est sur scène, elle doit correspondre au statut demandé de travailleuse du sexe et oublier sa dimension familiale, qu'elle surinvestit d'ailleurs pour consolider son appartenance au groupe des femmes dont elle ne veut pas être exclue. Mais elle insiste, elle est une « mère jusqu'au bout des ongles ».

F28	Carla	Strip-teaseuse	Strip-teases en duo avec son compagnon. Photos érotiques	30 ans	3 ans	Activité principale infirmière
-----	-------	----------------	--	--------	-------	--------------------------------

CARLA : STRIP-TEASEUSE – F18

Éléments biographiques : Carla a 30 ans, elle vit avec son compagnon. Elle est infirmière, son emploi de strip-teaseuse est une activité qu'elle exerce en parallèle de son emploi. Son ami est employé et fait des spectacles avec elle. « C'est ce qui permet de... , c'est un métier aussi dur, que celui que j'exerce en fait, de la semaine, c'est la stricte sécurité en fait, quand le week-end est terminé, on reprend son travail, c'est formidable non, c'est génial, je ne voudrais pas changer ça. » « Nous faisons des strips,

des duos, et puis des solos, aucun problème. » « C'est une décision commune, quelles que soient les décisions, c'est toujours en commun. » Il/elle vivent ensemble. La mère de Carla n'a pas d'activité salariée, son père est ébéniste. Elle se pense bisexuelle.

Statut professionnel : Infirmière et strip-teaseuse top-modèle le week-end, elle travaille à la prestation dans des boîtes et des salons érotiques. « C'est forfaitaire, mais c'est nous qui demandons à l'employeur s'il est d'accord et on se met d'accord. » « Nous nous sommes fixés des limites avec mon compagnon, dès lors je remercie gentiment la personne, mais ce n'est pas mon domaine (...) Mes limites ? Je ne suis pas call-girl, je suis strip-teaseuse top modèle. » Elle pose aussi de temps en temps pour des séances de photographies érotiques. « On travaille au pourcentage, plus nous travaillons, plus nous gagnons. »

L'entrée dans le travail sexuel : ça fait trois ans que Carla est strip-teaseuse en complément de son activité d'infirmière. Son compagnon et elle font du fitness, il/elle organisaient auparavant des compétitions. Du fait de cette activité il/elle ont voulu se lancer ensemble dans le strip-tease. « Ces compétitions nous ont amenés à nous dire « tiens, finalement on est en compétition, on est quand même en petite tenue, de là il n'y a qu'un pas, pourquoi on ne ferait pas du strip » ». Leurs premières prises de contact se sont effectuées par l'intermédiaire d'une agence en Belgique. Aujourd'hui il/elle développent leur activité en s'inscrivant au sein de réseaux, notamment lors de salons érotiques.

Motivations : Carla et son compagnon étaient attirés tous les deux par le fait d'exhiber leurs corps, des corps qu'ils se plaisent à entretenir et à maintenir au centre de leur relation. « En fait nous faisons du fitness et on s'est dit, « nous avons tous les deux le culte du corps ». J'ai remarqué que mon compagnon avait un petit peu le look chippendale et j'ai dit « tiens tu pourrais faire du strip », et il m'a dit « toi aussi » et finalement ça a commencé comme cela ». « Ce qui me motive vraiment ? J'aime, j'ai un côté exhibitionniste en quelque sorte. Puis que l'on est un petit peu... et puis cette ambiance différente, puis il y a une relation car il y a beaucoup de monde qui ont des idées en commun, qui les partagent dans ce genre d'endroit, et ça c'est rare en dehors du salon. »

Descriptif du travail : « Nous, en fait, quand on fait un strip, il arrive parfois que nous prenions une personne du public sur laquelle nous faisons une petite séduction qui est très, très soft, quoi, mais il n'y a rien, on se limite à ça quoi. »

Ambiance de travail : « Je pense qu'en Belgique, les clients sont très corrects. Je dois dire que le public n'est pas..., ne manque pas de respect. Il n'y a aucun manque de respect. Ils sont ici pour le plaisir, et je pense que le public qui est au salon, est un public qui est motivé de venir, ils ne viennent pas par curiosité malsaine, une saine curiosité pour connaître davantage de choses, d'avoir de nouvelles sensations ». « Il y a aussi des contacts avec d'autres professionnels et puis évidemment il y a aussi ce

plaisir car nous sommes exhibitionnistes quelque part, c'est clair, toutes les personnes qui sont ici le sont ».

Usage de substances psycho-actives : Carla boit un peu avant les spectacles, pour pouvoir mener plus calmement sa double activité et être plus libre dans son corps face au public et à l'atmosphère de ce type de soirées. « Alcool non..., il est clair que oui..., quand nous sortons le week-end et tout ça, on boit un verre, tout à fait. » Mais l'usage de substances reste limité à l'alcool et dans des quantités très mesurées. « Il y a un stress permanent, mais l'alcool est fait pour décompresser au départ. Nous n'allons jamais au-delà d'une certaine limite. Vraiment c'est le seul truc que l'on prenne, pas de drogue, rien d'autre ».

Relation entre vie sexuelle professionnelle et privée : Carla trouve que l'activité du strip lui a permis de s'ouvrir à d'autres plaisirs dans sa propre vie sexuelle, avec son compagnon et d'être plus à l'écoute du corps de l'autre : « Il y a une influence sexuelle toujours (...) ça a permis d'arranger certains plaisirs (...) Disons qu'on apprend à mieux se connaître, on apprend les attentes de l'autre ». Carla ne vit pas son activité comme une contrainte puisqu'elle n'est pas dépendante de ce travail pour vivre, elle le considère donc comme un plaisir qui s'articule avec sa vie professionnelle et privée. « Parfois on a des week-ends assez astreignants, le lundi je me retrouve assez fatiguée, donc irritable, mais immédiatement, il y a une mise en question qui s'effectue et je sais que c'est la fatigue, une fois que j'ai terminé ma journée, je vais me coucher et là c'est impeccable. »

F25	Candice	Strip-teaseuse, actrice de X	Strip-tease en bar à conso Strip-tease en cabaret	23 ans	3 ans de strip-tease A tourné 3 films X	Salariée Pour les strip-teases : 22H-5H : 200 000 FB/mois+25%conso. Pour un tournage sans sodomie : entre 12000 et 15000 FB
------------	---------	---------------------------------	---	-----------	--	---

CANDICE : ACTRICE PORNO – F25

Éléments biographiques : Candice a 23 ans. Elle n'a plus ses parents et entretient des relations avec son frère aîné. « J'ai un grand frère aîné, et il savait très bien ce que je faisais. Et quand je lui ai expliqué, il l'a pas vraiment pris comme une référence, et je lui ai dit : « j'aime bien ça, et je fais ce que je veux ». Mon frère a fait les mêmes études que moi, il est architecte, ça lui plait, moi non, il faut que je fasse ce que je fais. » Candice a son BAC et a poursuivi une année en école d'architecture. « Honnêtement je ne le dis pas à tout le monde, parce qu'il y a des gens qui n'apprécieraient pas, ils ne comprennent pas, ils ont une réaction de rejet, des gens que j'aime bien, mais à qui je ne peux pas le dire. Parce qu'ils ne vivent pas dans le même monde en général, les trois quarts des gens que je fréquente vivent dans le même monde

que moi. Mais j'ai beaucoup d'amis, que je respecte énormément et pour pas qu'ils aient une mauvaise image de moi, je leur dis pas. C'est une question de respect.»
 « J'essaierai de leur expliquer en douceur, que je sais pas, je ne sais pas. En général les gens que je fréquente n'ont pas d'enfants, et ici ils ont des enfants, je les respecte énormément, s'ils tombent sur mes cassettes, je ne sais pas. Il faudrait que je réfléchisse dans mon cerveau pour leur expliquer, je ne sais pas. »

Statut : Actrice de porno en amateur. « Honnêtement, je ne saurais pas t'expliquer, car moi je ne suis pas encore professionnelle (...) Je crois que c'est, plus tu te sens bien, plus tu fais des choses, les positions que tu sais faire, plus tu as la bonne humeur, plus tu as tout. Si tu es un vrai glaçon, les gens vont dire putain, celle-là elle baise bien, mais elle a une sale gueule. Si tu as la bonne humeur, les gens le ressentent et tu tournes un peu plus. Un caractère, on va dire intellectuel, c'est un caractère de merde, c'est à chier, moi c'est mon avis ».

Candice est déclarée comme salariée : « Quand tu bosses, quand tu danses, tu as un petit podium qui est un bar fixe ; au moment où je dansais, j'avais de très hauts talons, et il y a certaines positions à prendre. J'étais pétée, j'avais bu pas mal de champagne et je suis tombée, je me suis cassé la jambe, tu vois, même quand tu es déclarée, tu ne bosses pas pendant un mois, tu as de l'argent quand même, ça c'est chouette. Tu vois qu'on ne t'arnaque pas, c'est comme un autre boulot, pendant l'arrêt tu es rémunérée, même si tu es malade. »

Avenir : Voudrait devenir professionnelle du X. Candice voudrait pouvoir rencontrer les clients qui regardent les films où elle tourne : « Moi ça me fait chaud si je sais que les gens se branlent en regardant mes cassettes. C'est vrai que j'aimerais rencontrer une personne qui regarde les films que je fais, qui m'en parle, ce qu'ils trouvent de bien ou de pas bien dans ce que je fais. Et comme je n'ai jamais rencontré de personnes, ça c'est un truc que j'aimerais bien, c'est une expérience que j'aimerais, comment eux vivent ce truc (...) J'aurais envie d'entendre si je passe bien à l'écran. »

Entrée dans le monde du sexe : Pendant trois ans Candice a travaillé dans des cabarets en tant que strip-teaseuse. Elle a ensuite rencontré des producteurs qui lui ont proposé d'être actrice de X, s'est rendu à trois tournages et a trouvé ce travail intéressant.

Formations : Dans un premier temps, Candice a été formée en tant que strip-teaseuse par ses collaboratrices de travail : « Il y avait plusieurs strip-teaseuses qui étaient là et qui avaient travaillé dans deux bars. Qui ont fait plein de trucs et toutes les erreurs que je faisais, que j'aurais pu mieux faire. Tu bosses comme ça, tu fais ce que tu veux, mais elles t'apprennent en même temps et à la longue tu connais tout, ça peut te rapporter beaucoup d'argent c'est clair ». Au niveau du X, lors des premiers tournages, le producteur lui expliquait comment elle devait faire telle ou telle position. « Le producteur me disait tu dois faire comme ça, c'était déjà de l'habitude ».

Motivations : L'aspect exhibitionniste et mise en scène de soi en public est un facteur qui a amené Candice à travailler dans le monde du sexe, avant même de penser au bénéfice financier. « C'était par pur plaisir, ce n'était même pas une histoire d'argent, (...) l'exhibition, j'aime bien ». « J'avais fini mes études et puis voilà ça me plaisait bien, je voulais rentrer dans quelque chose qui me plaisait bien. »

Candice affirme une volonté de faire du X, car dit-elle : « déjà j'aime bien le cul, j'avais envie de faire ce boulot ». « Des fois, je me dis, comment tu as osé faire des trucs comme ça, tu rigoles, car passer d'un cabaret à des films X, c'est vraiment un monde de différences, moi je trouve que je passe bien. »

Descriptif du travail : « Mon boulot consiste à me mettre nue sur une scène de strip-tease. Voilà, les gens t'aiment bien, ils sont attirés, il faut les envoûter, il faut que tu aies un bon feeling, pour bien les envoûter, pour qu'ils disent : « oui elle est bien. Il faut qu'elle monte encore plus fort, encore plus haut. » J'ai pris des cours de danse, je sais bien bouger et donc l'envoûtement, c'est le plus important aux yeux des hommes, avec la barre, ou sans la barre. »

Rythme de travail : Candice travaille tous les soirs en tant que strip-teaseuse de 22 heures à cinq heures du matin, sur une base de 200 000 F (belges) par mois. « Honnêtement quand tu bosses, tu as un fixe, c'est-à-dire que c'est payé entre trois mille et quatre mille francs, ça dépend et alors tu as 25 % sur toutes les consommations, donc on a une belle fourchette d'argent tous les jours. » En tant qu'actrice de X, elle en était à son troisième tournage au moment de l'entretien, mais son rythme semblait s'accroître puisqu'elle prévoyait d'en faire deux de plus la semaine d'après. « En fait là où je travaillais, il y a plusieurs filles, il y a Misti, c'est chacun son tour, les filles dansaient sur des musiques différentes, voilà quand les autres passent tu as le temps de te reposer, question même argent, il n'y avait pas de problème, le patron était très correct, très ponctuel et voilà. » Candice est payée, comme les actrices de pornographie, selon qu'elle soit ou non en couple et selon les pratiques effectuées : « Ça dépend honnêtement des filles, ça dépend si on est en couple ou pas. Il y a toujours une variante, entre, quand il n'a pas eu de sodomie, c'est une histoire entre 12 ou 15 mille. Ça varie sur le temps que ça dure, beaucoup de choses. Ils proposent et nous on dit OK, ou pas. C'est un peu logique, on ne va pas être payé pareil pour un film si on tourne dix minutes ou pendant une heure et demie, c'est tout à fait logique. »

Ambiance de travail : « Il y a des clients, qui veulent t'offrir le champagne ou deux, ou trois, tu ne vas pas le refuser. ». Certains clients lui ont proposé d'entretenir des relations plus privées, mais elle s'y refuse, d'une part par rapport à ses patrons, mais aussi pour elle-même : « Ça ne leur convient pas. Pourquoi ? Déjà pour la police, c'est un truc qui ne se fait pas et pour le respect de la fille, les patrons que j'avais, c'était de très bons patrons, donc ils ne voulaient pas. »

Au sein du milieu professionnel Candice raconte : « (...) On respecte les filles, comme on respecte les acteurs, je crois que tout le monde se respecte dans ce milieu encore plus

que dans un autre milieu. »

Plaisir au travail : Tout en séparant sa sexualité au travail et au domicile, Candice éprouve du plaisir à être pénétrée pendant ces tournages, et y accède à la jouissance. « C'est vrai qu'il y a une différence, dans le cabaret tu dansais, les clients ne touchaient pas. Ils te touchaient du regard, mais ici on te touche. Ça t'excite, tu es obligée de t'exciter, puis je ne sais pas comment expliquer ça, moi je préfère les films X que les cabarets. Je ne sais pas, parce que j'aime bien que l'on me pénètre ». « C'est vrai qu'il m'est arrivé de tourner et de ne pas avoir de plaisir. Les acteurs étaient très froids, tandis que si c'est un acteur qui est en face de toi, qui rigole tout le temps, qui te raconte des blagues, tu es obligée de rire. Alors tu es en confiance avec cette personne-là et ça, tu auras plus de facilité à tourner. Il y en a qui sont hyper canons, mais qui n'ont pas de sourires sur le visage, ils mettent deux heures pour avoir une réaction, ce n'est pas évident, tu te dis que c'est ta faute, que tu ne leur procures pas de plaisir, c'est pas évident, tu te poses des questions, tu vois ce que je veux dire ? »

Contrôle au travail : Candice subit des contrôles par la SPJ (La Police) pour ses papiers d'identité sur son lieu de travail, mais elle ne se sent pas contrôlée par son patron : « Le patron, c'est encore autre chose. Le patron ce qu'il veut c'est que tu te sentes bien quand tu dances. Il ne contrôle pas ce que tu fais, il ne te fait pas de remarques désobligeantes. Il te dit si tu dances comme ça, c'est que tu te sens bien comme ça. Évidemment, si tu as une culotte noire, un string noir avec un protège slip blanc, c'est clair qu'il va te faire une remarque ». « Je n'ai jamais eu de problème avec mes patrons. »

Contraintes : Candice dit que personne ne l'oblige à mettre en scène telle ou telle pratique. « Parfois, il y a des films qui sont vraiment sodomie et tout ça, mais tu n'es pas obligée d'y aller. La sodomie ce n'est pas mon truc, moi je préfère ce qui est un peu soft, pour l'instant en tout cas (...) Donc si ça nous convient pas, ils font trouver une autre fille ».

Utilisation de substances psycho-actives : Candice boit beaucoup de champagne et a même eu une fois un accident de travail sur scène, du fait d'avoir trop bu. Elle a des stratégies pour éviter d'être malade : « C'est un petit truc que j'ai toujours donné aux danseuses, il faut boire de l'huile d'olive avant de commencer à boire, parce que ça tapisse l'estomac et tu peux boire des bouteilles de champagne ».

Rapport à la prostitution : Elle ne se situe pas dans la position d'une personne prostituée, malgré tout elle s'associe au stigmate de « salope ». « Salope, dans le sens c'est des filles qui baisent avec tout le monde et n'importe qui. Déjà pour un franc, elles donnent leur cul pour rien et puis pour le plaisir. Je ne sais pas si à la limite, les filles dans le X sont rémunérées et puis elles font ça avec des stars, mais, avec des gens professionnels ». Elle trouve que dans sa position d'actrice de X, le fait d'avoir

des relations sexuelles rémunérées et avec des stars reconnues est à la fois gratifiant et peut apporter du plaisir, contrairement à ce que vivent les personnes prostituées. De plus, elle ne veut pas exercer l'activité de prostituée car elle a peur des MST, plus particulièrement du Sida et s'imagine que cette population plus que les autres est touchée par le virus : « La prostitution, ce n'est pas intéressant, qui dit prostituée dit Sida. J'habitais Paris, je connaissais énormément de prostituées et malheureusement elles sont atteintes du Sida ».

Relation entre vie professionnelle et vie privée : « Non, ce qui est professionnel est professionnel, j'ai tourné avec un ami, j'ai tourné avec un copain, voilà on a tourné ensemble, mais ça ne va pas, soit il va trop vite. Il connaît mon corps, il me connaît quand même, quand il n'y arrive pas, ça l'énerve, quand on tourne ensemble. » « À la maison, c'est différent, il n'y a pas de caméra, il n'y a pas de stress, c'est différent. Mais là il y a des positions différentes que l'on ne peut pas faire dans une maison, des trucs, je ne sais pas, comment t'expliquer (...) Quand tu dois passer devant la caméra, tu as des positions à prendre qui sont différentes, que si tu es chez toi, car chez toi, tu fais comme un couple normal, alors que devant la caméra, tu es obligée de prendre des positions spéciales qui sont des positions toujours plus excitantes. Alors si je jouis trop vite, on est obligée d'avoir une doublure, ou quoi que ce soit, ou alors il y a le stress, il n'y arrive pas, ça lui est déjà arrivé. ».

F22	Nadine	Strip-teaseuse en théâtre érotique et Peep-show webcam	Essai en peep-show A fréquenté le milieu échangiste	21	3 semaines	Salariée au SMIG. N'a jamais été payée
-----	--------	--	---	----	------------	--

NADINE : STRIP-TEASE EN THEATRE EROTIQUE ET PEEP-SHOW INTERNET – F22

Éléments biographiques : Nadine a 21 ans, elle est étudiante en 2ème année de sociologie au moment de l'entretien. Elle est célibataire et vit seule. Son père est artisan plombier et sa mère ostéopathe. Depuis notre rencontre, Nadine a arrêté ses études de sociologie pour suivre des formations en thérapies douces.

Rencontre avec le commerce du sexe : Avant son expérience comme strip-teaseuse webcam, Nadine, qui fréquentait certains milieux libertins, a hésité à accepter des propositions comme escort avec des hommes du Moyen-Orient. C'est pourtant lors de telles soirées que les connections se sont faites. Il était question de les accompagner en week-end à Ibiza. En début d'été, elle se mettra finalement à prospecter les petites annonces pour travailler dans le commerce du sexe et plus spécifiquement comme strip-teaseuse avec webcam.

« Le boulot, c'est un truc qui m'angoisse en règle général. Donc moi je pensais que bosser dans le milieu du sexe, c'est un truc qui allait être plus facile, enfin un truc que je sens plus facile, qui me semble plus facile, en tout cas pour moi. Parce qu'aller faire mes huit heures par jour dans un bureau, je peux pas, ça me fait chier. Alors, je me dis bosser dans le cul, je vais pouvoir me branler toute la journée. [Rires] Comme ça c'est clair. Et c'était aussi un challenge. Vraiment, j'avais jamais fait ça avant et c'est un challenge. »

On comprend bien dans les motivations de Nadine que faire l'expérience d'un travail dans le commerce du sexe s'inscrivait pleinement dans ses projets.

L'expérience du théâtre érotique : Elle fera d'abord un cours essai dans un théâtre érotique.

« Et j'avais aussi été voir un espèce de théâtre érotique. Ils appelaient ça un théâtre érotique. Et dedans on faisait des shows, on terminait à poil sur la scène parce que c'était une petite scène où il y avait des mecs qui nous mataient dans la même salle. Et puis le but étant de séduire un maximum de mecs, enfin de les exciter pour qu'ils paient pour descendre dans le salon et là, il y avait une vitre au milieu qu'on virait en général. La fille arrivait, elle se mettait directement à poil et le mec se désapait un petit peu, se branlait. Et puis, par contre ils ne baisaient pas, ils baisaient pas. Y'avait [temps d'hésitation] très rarement des pénétrations, enfin lui pénétrait très rarement la fille, avec que le doigt j'entends. Et la fille ne touchait pas son sexe, enfin les trucs que j'ai vu, les filles ne touchaient pas. Et par contre, lui caresse le corps de la fille, mais le corps, enfin les bras, les membres, des trucs comme ça. Voilà ils savent, enfin de ce que j'en ai vu, ils savaient quand même où s'arrêter, voilà. »

Nadine ne restera qu'une après-midi dans ce théâtre érotique. Quant à la rémunération, elle présente ce travail comme une véritable exploitation.

« Et la fille, là c'est l'exploitation finie, la fille était payée... C'est-à-dire que le mec devait aligner la première fois 280 balles pour descendre la fille au salon, alors qu'avant il avait déjà payé 250 francs pour rentrer au théâtre. 280 balles pour descendre la fille et la fille prenait là-dessus 5%, 5%. Et ensuite il allongeait 200 je crois ou 220 balles et la fille prenait 10 % dessus, quand il rallongeait derrière. »

Elle raconte également des conditions d'essai qui ne lui ont pas du tout inspiré confiance, mais au final, elle qualifiera explicitement cette expérience comme une véritable violence : « Je regrette pas, je me dis que c'est une expérience parce que j'y ai appris des trucs. Ça a été, je me suis fait violence. Ça a été violent ! »

Un extrait d'entretien très évocateur quant aux conditions d'essai dans ce théâtre érotique :

« Moi, j'ai fait ça une après-midi. J'ai pas tenu, je me suis barrée. Parce qu'en plus, au départ, quand je suis allée voir, j'ai vu une bonne femme qui me sort comme ça : « Oui, vous êtes libérée ? », machin et tout. « Vous savez ici le mec ne fait pas grand-chose. Il tripote un peu, il vous touche un peu les bras et puis c'est tout. Le reste on ne le fait pas. Vous savez, on est réglo et tout ça. » Et à ce moment-là, il y avait une fille qui, qui me plaisait beaucoup d'ailleurs, je sais plus comment elle s'appelait, Estelle ou, et qui descendait à ce moment-là au salon avec un type qui avait payé. Un type qui venait tout le temps la voir et qui allongeait comme ça, par soir 1500 francs pour elle. C'est assez taré. Et elle y va et à l'entrée y'a une petite télé à côté de la matrone. Une petite télé où elle vérifie tout ce qui se passait en bas. Et donc elle allumait la télé,

je l'ai appris après, c'était tout un scénario qui était mis en scène. Donc cette fille descend avec le mec, ils discutaient, etc. Vraiment le truc bon enfant, vraiment, mais c'était, après quand j'y repense, je me dis, ils se sont vraiment foutus de ma gueule. Mais ils discutaient et de temps en temps il lui touchait un peu les bras, un peu les jambes, des choses comme ça. Genre «ma petite fille adorée» ou je ne sais pas quoi et puis il ne se passait rien. Et donc, et puis elle remonte une fois après, elle me dit : « Tu veux venir avec moi ? » Je fais : « Ben non, non. » Enfin, je savais pas, j'avais pas encore pris ma décision, j'étais comme ça prise à froid. Et puis elle redescend et elle remonte une deuxième fois et lui il rallongeait encore derrière à chaque fois. Et là, elle me redit : « Tu y vas. » Et puis la patronne insiste, insiste un peu, enfin elle me dit : « Ben tiens, comme ça tu verras et puis tu décides, tu prendras ta décision, si tu penses que tu peux, etc. » J'y suis allée. Alors, j'étais pas du tout sapée pour. D'ailleurs, j'avais mes vieilles Doc, j'avais un vieux pantalon tout pourri, j'avais, j'étais pas maquillée, les cheveux en vrac, j'avais un vieux soutif pourri [Rires] Voilà. Et je descends, j'enlève mes chaussures et puis là-bas en bas, Estelle ou Ingrid, je sais plus comment, me dit : « Déshabilles toi. » Alors je me déshabille, je me mets en string. Et elle commence à me caresser les bras, les cuisses, des trucs comme ça. Et puis le type nous dit : « Oui, je veux bien que vous alliez un peu plus loin. » Et moi je fais un peu l'effarouchée et je l'étais d'ailleurs et je dis : « Moi j'arrive juste là, enfin tu vois. Il me faut un peu de temps quoi. Un peu de calme. » (...) [à] 50 cm, c'est quand même et puis la pièce était minuscule. C'est un peu oppressant. Et donc là, je me fais violence et puis elle, elle me plaisait quand même vachement alors ça m'a pas mal aidé. Et donc on a commencé à se papouiller. Mais lui étant là, c'était vraiment... C'est-à-dire, je voyais qu'elle, ce qu'elle faisait c'était par rapport à lui, c'était évident. Bon, c'est pas un truc qui me plaisait des masses. Donc voilà, du coup je suis remontée parce que finalement ça passe très vite, ça dure vingt minutes seulement. Et donc ça passe très vite et tant mieux d'ailleurs. Finalement, je suis remontée au lieu de rester avec eux et d'aller plus loin, donc je suis montée. Elle m'a filé ma, mes 5% là (...) 200 balles ou je ne sais plus. Et puis, je suis repartie avec ça. Mais la journée que j'ai faite après, donc quelques jours après, c'était deux, trois passages dans la journée et un show lesbien, y'avait ça. Trois passages seule et un show lesbien. Donc là, on changeait de tenue à chaque fois et le but étant à la fin de la première chanson, on est en sous-vêtements, à la fin de la deuxième chanson, on est à poil, et les deux dernières chansons parce qu'il y en a 4 ou 5, c'est plutôt 4. Déjà, ça doit faire pas mal de temps à passer toute seule sur scène. On se branle sur scène pendant 2 chansons, alors vas-y pour te branler sur scène pendant 2 chansons. Faut avoir de l'imagination, surtout que les mecs, ils veulent vraiment des trucs qui soient bien agréables justement, qu'on écarte les jambes à cinq centimètres de leur gueule et ils sont contents ou alors en levrette en leur tournant le dos (...) Tu as une petite scène avec, c'est un minithéâtre, vraiment. Tu dois avoir 20 places à tout casser, même pas. J'ai fait ça. J'ai fait un passage sans me changer, je sais même pas si j'ai fait un ou deux passages, si j'ai fait un passage, je sais plus. C'était même pas, je pouvais même pas m'amuser quoi. J'arrivais pas à m'amuser, j'arrivais pas. Je me branlais, mais je ne sentais rien, parce que c'était vraiment pour qu'ils voient des trucs et c'était pas du tout ma manière. Et puis de toute façon, je pouvais pas. Et ça me plaisait pas. Et ça m'angoissait même. Donc je suis sortie et j'ai dit : « Non, je peux pas. »

Expérience du peep-show Internet : Si Nadine a été quelque peu surprise par les apparences extérieures de la société Internet, ce n'est pourtant pas ce qui l'a empêché de manifester son enthousiasme lorsqu'elle a décroché un RDV pour un poste de peep-show webcam, puisque c'est précisément ce qu'elle recherchait.

« D'ailleurs ça m'a un petit peu étonné parce qu'il y avait une pancarte « Institut » à l'extérieur du truc, avec un numéro de téléphone, juste « institut » avec un numéro de téléphone. Tout le reste, les vitres étaient teintées, on ne voyait rien de l'extérieur (...) Et puis elle m'a dit : « Donc le travail, vous serez hôtesse sur Internet, on est une

petite structure, on a juste plein d'espoir, c'est une nouvelle structure qu'on met en place. » (...) Et voilà c'est tout, là je lui ai redit : « Oui mais ça consiste en quoi ? »
 « Oui donc vous vous habillez un peu sexy comme ça, un petit décolleté, une petite jupe, puis vous bougez un peu, avec de la musique, vous faites du strip-tease et puis vous dialoguez avec les hommes qui se connectent et puis vous les faites tenir le plus longtemps possible en dialoguant avec eux. »

Descriptif du travail, type de contrat et rémunération. Lors de cette première entrevue, la personne qui l'accueille lui expliquera que son salaire de 55F/heure n'est pas très élevé car la société se lance à peine, mais que selon l'évolution, bien entendu, son salaire pourra être réévalué.

« (au téléphone) Elle me dit : « Oui, on vous a recruté. » Et puis (Rires), je lui demande quand je peux commencer. En plus j'ai fait : « Ouais super ! », d'ailleurs. (Rires) Elle me répond « la semaine prochaine, lundi prochain ». On dit OK, on raccroche. Et voilà. Je me repointe la semaine d'après, elle me dit de venir une demi-heure ou une heure en avance pour m'expliquer un peu comment ça fonctionne. J'y vais, elle me présente donc le mec qui s'appelle Driss et puis elle, elle redescend en bas, parce qu'en fait, en bas c'est un salon de massage et en haut, c'est nous. Et puis, donc lui m'explique un peu comment le chat fonctionne. »

Nadine nous dit avoir préféré ne pas être déclarée sur la base de son travail réel :
 « Parce que ça aurait pu me, ça aurait pu être pire par rapport au fait que, y'avait une histoire... Pfff !... C'était à dire que, ça, c'est un peu fatigant dans ce truc-là. C'est qu'il faut constamment surveiller les choses. Il faut constamment surveiller, savoir s'ils t'ont bien payé, s'ils ont pas oublié un tas de trucs, s'ils ont pas oublié telles heures. Parce qu'à un moment, elle parlait d'un truc, de nombres d'heures de travail, et puis elle avait calculé ça en brut. Donc elle me retirait des tunes comme ça. Enfin, faut faire gaffe à tout, à tout, à tout. Comme ça, elle essaye de t'entuber de 200 balles par ci, 200 balles par là. Bon, j'ai fait gaffe, j'ai vu quoi, mais enfin... Y'a des trucs qui ne sont pas non plus très clairs. Ils ont fermé la boîte pour..., ça faisait un mois que j'y bossais je crois. Non, ça faisait pas encore un mois, ça faisait moins d'un mois que j'y bossais, disons deux semaines. Ils ont fermé la boîte deux semaines pour les vacances. Et j'ai rien compris quoi. Dans le sens où je savais pas si c'était vraiment légal. Parce que dans ces cas, ils laissent ça planter là et tout. Bon, je sais pas. Y'avait les PC, enfin, je sais pas des trucs comme ça (...) Le plus top du top. Bon, voilà, ça je me suis fait avoir là-dessus. C'est, alors là, ils ont bien ciblé hein ! C'est le premier jour où j'arrive, alors ils me disent : « Bon ben écoute ! Alors on va faire un essai. Et l'essai, je te filme, comme ça tu verras aussi, on verra tous ensemble, je te filme, on va voir ce que ça donne. » Donc, il met en place la caméra et tout. Et il me dit : « Bon, tu fais des trucs et moi, je te dis ce qu'il faut que tu fasses, ce qui est bien, ce qui est pas bien. », et il m'a filmé quand je faisais du strip-tease, quand je me branlais, la totale cela a duré une heure et demie et après on a fait les découpages. »

Nadine n'a signé aucun contrat de droit à l'image et ne sait pas ce qu'est devenue cette vidéo. Son contrat de travail n'a été signé que très tard, mais elle ne se souvient pas

exactement de ce qui y était mentionné : « Animatrice Internet, je crois. ».

Pendant les premiers jours d'apprentissage, Nadine parle de nouveau de « se faire violence » lorsque le responsable du service sur lequel elle travaille lui impose certaines positions ou comportements : « Donc il voulait, lui, venir manipuler la caméra dans la même pièce que moi pendant que je faisais mes trucs. Donc au départ je trouvais ça un peu, un peu dur quand même. J'arrivais plus à faire les choses. Et, donc là je me suis fait violence, par contre, là, je me suis fait violence en me disant : « Allez, ma fille, tu te dépasses. » C'était ça. Et donc on a terminé la formation sur la fin de la vidéo. La formation était sur le tas et une fois qu'il avait plus de cassettes, c'était fini. »

Ambiance de travail : Alors que Nadine était la seule employée à l'étage pour le service sur Internet, au RDC, plusieurs femmes étaient employées au Salon de massage, managé par une femme. Il était implicitement interdit pour ces filles de monter à l'étage et à Nadine de circuler dans l'espace « massage ». Nadine découvrira que, du RDC, la « matronne » gardait un œil sur elle grâce à une caméra cachée dans la salle où elle travaillait. On retrouve, dans ce qu'elle décrit des « histoires de boulot », une atmosphère de travail emprunte de méfiance et de rumeurs.

Relation entre vie sexuelle professionnelle et privée : Après cette expérience, Nadine trouve que son rapport aux hommes a changé, qu'elle se sent « plus ouverte d'esprit ».

« Après la première et deuxième journée, j'étais contente. J'ai franchi un pas par rapport à moi. Parce que constamment dans ma vie, je me fais violence et je m'étais sérieusement fait violence et j'étais contente parce que j'allais mieux dans mon corps, mieux avec moi. J'avais repoussé les limites et les barrières et donc rien que cela me satisfaisait. Cette violence digérée, on va dire, je me sentais beaucoup mieux. Après les problèmes qui sont arrivés, c'étaient les problèmes de pas se faire entuber. Donc il suffisait de faire attention à ça et puis après à la caméra, des trucs un peu chiants qui alourdissaient le jeu. C'était un jeu. »

Elle reviendra plusieurs fois sur les effets libérateurs de cette expérience qu'elle a vécue comme un jeu, un « challenge ».

Les hommes

H34	Ori n	Animateur Salon Erotique	Aucune	29 ans	10 salons érotiques par an	Indépendant, prestataire de services, société d'animation
------------	----------	-----------------------------	--------	-----------	-------------------------------	---

ORION : ANIMATEUR SALON – H34

Éléments biographiques : Orion a 29 ans, il est homosexuel. Il a un BTS commercial spécialisé en relations publiques. Il vit avec sa sœur et n'a pas au moment de l'entretien de relation fixe. Son père est comptable et sa mère travaille dans l'éducation nationale. Il a reçu une éducation catholique au sein d'établissements privés. Depuis cette époque, il a visibilisé son homosexualité, ce qui ne paraît pas lui poser de problèmes, au contraire son affirmation identitaire semble devenir un atout professionnel. « Catholique dans des écoles privées très strictes puis tu t'aperçois que cela ne change rien. Qu'une fois que les gens sont dehors et qu'ils vivent leurs vies. Moi cela ne m'a pas empêché de m'assumer en tant que gay et puis au contraire depuis des années c'est presque un atout ».

Statut professionnel : Orion est animateur de vente dans les hypermarchés, sa fonction d'animateur dans les salons érotiques est une activité secondaire. Il a un statut de travailleur indépendant.

L'entrée dans le monde du sexe : Orion travaille dans une société d'animations, c'est par ce biais que les responsables du salon *Erotisme* l'ont contacté il y a quelques années. Au départ, il a eu quelques hésitations avant d'accepter de travailler dans le domaine du sexe, mais la séparation entre ce domaine d'activité et celui de la pornographie l'a finalement poussé à accepter ce type de contrat. « Non c'était la première fois, mais en fait cela s'est passé pour mon engagement. Ils cherchaient des animateurs et dans la région Nord... Ils m'ont contacté comme je suis dans une société d'animations, j'ai dit « pourquoi pas, il n'y a rien de dégradant à l'érotisme. » Cela aurait été du porno, j'aurais peut-être... mais moi, je dis que c'est très bien ».

Conditions de travail : Il travaille de manière indépendante et facture ses prestations au fur et à mesure des services rendus. Quand il travaille pour le salon *Erotisme*, il travaille au sein d'une équipe de 10 personnes qui sont permanentes, puis au moment même du salon, il y a des intérimaires qui viennent s'ajouter à l'équipe. Il trouve que l'ambiance de travail est conviviale et le fait d'être homosexuel ne semble pas être une difficulté au sein de l'équipe. « C'est une ambiance assez amicale, il n'y a pas de gens qui vont être malhonnêtes, choquants, ils acceptent les différences de l'autre et le fait d'être à l'intérieur, dans un endroit moqueté, cloisonné, cela évite les moqueries ». Il travaille en collaboration directe pendant les animations avec un homme hétérosexuel, ce qui semble être bénéfique pour la qualité du travail. D'après lui, le fait qu'ils soient tous les deux leur permet d'atteindre différents types de populations : « En fait, c'est un peu en partie pour ça que le podium est tenu par Hervé, qui est un pur hétéro. Moi je suis un pur homo, et voilà on n'a pas la même vision, les deux ensemble, on touche tous les milieux ».

Rythme de travail : Les périodes de travail dans les salons sont assez denses pour Orion, les temps de travail comprenant aussi celui de la préparation, c'est-à-dire les réunions de travail et l'organisation au préalable des modes d'animations pendant les

journées et les soirées. « Il y a toute une organisation de prévue. Avant toute édition de la tournée, on prévoit des réunions où on concerte tous les pôles, aussi bien l'animation que l'organisation. On se met d'accord suivant le hall où ça se passe, le type de clientèle, il peut y avoir des endroits où c'est mal perçu, dans les milieux extrémistes ». Il travaille pendant le salon en moyenne 19 heures par jour. « L'amplitude horaire est assez grande, quand on commence à huit heures et qu'on finit à 2, 3 heures du mat, on n'a pas le goût à faire la fête si le lendemain on recommence ». Orion participe en moyenne à dix salons par an ; son rythme va augmenter à partir de cette année puisqu'il va passer à douze salons par an.

Bénéfices secondaires : C'est à plusieurs niveaux qu'Orion trouve de l'intérêt à travailler dans ce domaine d'activité, il a notamment la sensation de créer autour de lui une seconde famille : « Le fait de rencontrer des gens, d'aller dans beaucoup d'endroits et le fait que ça devient une famille, les exposants à chaque salon se retrouvent, on a au moins mangé ensemble ». Il trouve que cette activité revêt un côté ludique, ce qui rend plus facile la densité du rythme imposé ; cette dimension légère est agrémentée par le fait qu'il trouve la possibilité de rencontrer une variété de personnes qu'il n'aurait pas l'occasion de rencontrer ailleurs. « Tu vois, il y a les contrastes, tu es entouré, tu es pris en charge, des choses matérielles et quand tu rentres chez toi, tu te dis, j'étais dans le monde de la fête. Mais c'est là que tu as des moments... Le prochain, c'est au mois de mars. Heureusement, qu'on fait d'autres activités. En fait, quelques jours avant de partir, tu sais que tu vas rencontrer tous ceux avec qui tu t'es amusé sur le salon, il y a beaucoup de gens qui jouent le jeu. On t'offre un verre et peu importe le milieu ». De plus la reconnaissance extérieure lui permet d'accéder à une gratification narcissique. « Les gens vous reconnaissent, on signe un droit à l'image, à l'enregistrement, à tout. Et puis il y a un côté amusement, ce n'est pas un métier fatigant, il y a des échanges, plein de gens différents ». De plus, à tous ces avantages s'ajoute celui de la potentialité à accéder à des relations sexuelles : « Forcément tu trouves toujours ton alter ego, des fois tu es bien content, mais il faut se dire qu'on est trois jours en dehors de chez nous et ceux qui ont quelqu'un, il y a moins de dérive et ceux qui ont personne, un petit amusement ».

Régulation de la violence : Orion ne fait pas référence à des situations de violence précises, mais quand il évoque la possibilité des situations de ce style, il parle d'un service de sécurité efficace et qui intervient à chaque moment difficile. « On a un excellent service de sécurité, et dès que l'on a un problème, ils interviennent ».

Les difficultés : Les incidences les plus importantes décrites par Orion sont celles des nuisances sonores. Le fait d'être constamment en prise directe avec le son et notamment avec les basses, l'empêche de dormir. « Les basses sont énormes, les gens ne se rendent pas compte. Nous on est sur un plateau de bois, ce sont les vibrations, quelque chose de terrible. On rentre, on est dans un endroit calme, tu as encore des palpitations. C'est comme si tu allais dans une discothèque, c'est pour cela que l'on met de la musique genre techno qui met l'ambiance ».

Relation entre vie sexuelle privée et professionnelle : Aujourd'hui Orion ne vit plus en couple, car il lui paraît difficile de concilier cela avec le genre d'activité qu'il exerce : « J'ai vécu en couple, j'ai arrêté, je n'aime pas les pressions, ça me stress, surtout si la personne est jalouse ».

Points saillants de l'entretien : Ce qui est assez récurrent dans le discours d'Orion lorsqu'il décrit son travail dans le cadre des salons de l'érotisme, c'est la différence qu'il fait pour lui-même et pour les autres entre l'érotisme et la pornographie. Cette différence lui permet de rendre acceptable son travail. « Il y a certaines dérives, parce qu'en fait le problème c'est que comme quelqu'un juge, qu'un spectacle est porno. Une caresse, un attouchement, c'est pas porno, la pénétration oui c'est porno. On leur dit toujours, il faut être soft, si on avait voulu être un salon porno, on serait X tour, tandis que là on est le salon de l'érotisme, du montré-caché ».

H37	Jean-luc	Body-piercer.	Aucune	27 ans	Deuxième année de salon.	Exerce au sein d'une association. Il ne déclare pas son activité.
-----	----------	---------------	--------	--------	--------------------------	---

JEAN-LUC : BODY-PIERCER- H 37

Éléments biographiques : Jean-Luc a 27 ans, il a un bac hôtelier. Il est hétérosexuel et vit en collocation avec son amie. Son père est au chômage et sa mère est vendeuse dans un magasin de vêtements.

Statut professionnel : Il est perceur « traditionnel » pour un studio tatioo-piercing. Il vient depuis deux ans au salon *Erotisme*, plus pour faire de la prévention et de l'information que de la vente directe.

Conditions de travail : Il travaille en équipe dans une association loi 1901. L'équipe n'est pas salariée, ils sont donc tous rémunérés sans êtres déclarés. « En association, on fait partie de la loi 1901, on n'est pas salarié, tout ce qui rentre est réinvesti en matériel et tout ça, et au niveau salaire on travaille au noir ».

Description du travail au salon : Pour lui, venir dans ces salons, c'est avant tout pour informer les potentiel-le-s client-e-s sur les modes de prévention et d'hygiène en matière de piercing. Il souhaite aussi développer les piercings génitaux qu'il ne pratique pas beaucoup habituellement. « Surtout de l'information, car il y a plein de gens qui n'y connaissent rien en piercing, qui continuent à se faire percer au pistolet, les narines, les seins. Depuis qu'on est en 2001, j'ai déjà eu deux nombrils au pistolet, je les informe sur la manière de percer, le matériel utilisé, les conditions d'hygiène, qui

sont importantes, le professionnalisme aussi, car cela fait des années que l'on utilise des gants, sinon notre travail ici, c'est des prestations de piercing, comme les autres stands, en plus de la prévention ».

Bénéfices secondaires : Il trouve que travailler dans les salons lui permet d'avoir des contacts humains agréables. Il n'a pas beaucoup de bénéfices directs sur les ventes, mais espère en avoir par la suite en boutique. De plus, il trouve un intérêt esthétique à être en contact avec de beaux corps de femmes. « Le plaisir des yeux, pas pour tous franchement, il y a des jolies créatures qui se promènent, tout le monde est bien sympa ».

Rythme de travail : Habituellement, il travaille cinq heures par jour, mais le moment des salons correspond à une période plus dense en termes d'horaires et d'activité, puisqu'il double ses horaires et passe à 12 heures de travail par jour.

Relation entre vie sexuelle privée et professionnelle : Il trouve que travailler dans ce domaine du tout sexuel a des incidences positives sur sa vie privée puisqu'il semble plus accessible en termes de sexualité : « Je crois que ça va m'énerver ce soir en rentrant, ça m'inspire ». Son amie tient cependant à réguler le comportement de son amant pendant qu'il travaille dans le salon, tant en paroles, qu'en actes, elle tient à protéger son couple d'une éventuelle rencontre extérieure : « J'ai eu droit aux petites réflexions « garde tes mains dans les poches », ce matin avant d'y aller. Inquiète aussi, demain elle sera là ».

H46	Pierre	Vendeur, inventeur	Sex shops, théâtre érotiques En 1985, patron de peep-show	63	1er salon de l'érotisme 30 ans d'XP dans le commerce du sexe dont 14 ans en peep-show	A déposé un brevet européen pour son invention
------------	--------	--------------------	---	----	---	--

PIERRE : VENDEUR ET INVENTEUR-H 46

Éléments biographiques : Pierre a 63 ans et vit à Nice. Retraité, il est marié depuis 40 ans. Sa mère n'avait pas d'activité salariée et s'occupait de ses six enfants tandis que son père était mécanicien et ancien communiste. La première formation de Pierre est celle de mécanicien.

Présence au salon de l'érotisme : C'est son premier salon érotique, mais il a fait auparavant des salons d'inventeurs. Il a été contacté par voie de presse (support publicitaire privé) par les organisateurs du salon. Il présente une machine qu'il a créée et dont il détient l'exclusivité, puisqu'il a déposé un brevet européen. Il est plus là pour informer les gens sur son produit que pour le vendre car il coûte cher. Il travaille

enfin par Internet et souhaite ainsi commercialiser ce produit avec sa femme.

L'entrée dans le milieu du sexe : Depuis 71, il travaille dans le milieu du sexe « je suis un des plus vieux dans le métier. J'ai commencé (...) à une époque où la libération du sexe en France a été dur-dur. À l'époque, les bulletins étaient interdits, c'était interdit à l'affichage une belle fille (rires). À l'époque la chambre des députés faisait la liste des interdits ». Pendant cette période, il a travaillé dans des clubs érotiques, des sex-shops, des peep-shows et a fait des théâtres érotiques. À partir de 85, il est devenu patron de peep-shows.

Rapport au métier : Il considère son travail au même titre que n'importe quel travail. « Je suis partie prenante de la fesse. Je considère ça comme de la vente de pommes de terre, en gros, c' est pareil. » Il reconnaît tirer un bénéfice de ce travail. Il n'est d'abord pas stigmatisé, mais affirme en plus sa présence « virile » par le fait qu'il puisse témoigner d'un nombre important de femmes sous sa direction : « On m'a toujours dit que je n'ai pas la tête de l'emploi, les gens sont surpris d'avoir une tête comme ça et que j'avais dix filles autour de moi (...) Vous savez Lolo Ferrari, elle a démarré chez moi avec ses cassettes et ses bidules. »

Le rapport avec les salariées : Pierre semble séparer son travail dans le commerce du sexe de sa vie privée. Pour lui, chacun-e à sa place. « Elles faisaient leur boulot et moi je faisais le mien ».

D'après notre interlocuteur, ce travail suppose des règles précises, il parle même de morale du travail de sexe : « Dans le sexe il y a une morale, il ne faut pas croire que parce que les gens sont dénudés qu'ils font n'importe quoi, il y a une législation du travail. On ne fait pas n'importe quoi si elle n'a pas envie de le faire (...) le jour où le client vient se plaindre, je leur dirai qu'elles ne sont pas payées pour faire cela. » « Une fille qui fait du spectacle, c'est comme une secrétaire. Vous ne lui demandez pas de sortir les poubelles le matin. Elle fait son boulot, on la force pas. J'ai une réputation dans ce métier, qui n'est plus à faire, j'ai été le meilleur patron de peep-shows ».

Les difficultés du travail : Il considère que c'est un métier tranquille, la seule difficulté qu'il perçoit réside dans la gestion des salariées, avec la peur que les femmes arrêtent du jour au lendemain ou n'arrivent pas à l'heure.

Violences : Il trouve que le milieu du sexe n'est pas un monde spécifiquement violent. La violence, elle, vient de l'extérieur. À ce sujet, nous pouvons noter quelques propos assez xénophobes et racistes : « Depuis 84 et jusqu'en 98, j'ai fait des peep-shows de Montpellier à Nice ; le seul incident que j'ai eu c'est quand les Arabes venaient pour foutre leur merde, jamais un noir ou un blanc ne sont venus pour casser ». « J'ai été agressé 6 fois par des arabes, ils sont venus pour casser, sans rien dire. Je leur ai tiré au-dessus de la tête, car j'ai fait la guerre d'Algérie, je les connais les lascars, ils ne respectent que les plus forts ».

Discrimination, racism : « J'ai déjà voté Le Pen une fois. La droite aurait dû faire un discours comme le Pen, pas extrême comme lui. Le Pen, c'est un extrémiste, au moins défendre l'immigration, l'insécurité, vu la bande de sagouins que l'on a en ce moment ».

H49	Dimitri	Vendeur shop	Sex-	Aucune	27 ans	4 ans	Salarié 255 FB/ heure + prime de 500 FB/mois de communication GSM
------------	---------	-----------------	------	--------	-----------	-------	--

DIMITRI : VENDEUR SEX-SHOP - H49

Éléments biographiques : Dimitri a 27 ans. Après 25 ans de vie sans relations sexuelles ni affectives, il vit en couple depuis deux ans avec une femme qui a une fille. Il a fait des études supérieures en langues modernes. Avant d'être vendeur en sex-shop, il a vécu une longue période de chômage et a travaillé six mois pour les beaux-arts en tant que surveillant de musée. Cette expérience lui semble beaucoup plus difficile que celle qu'il vit actuellement. « Moi ça m'a fait rire, car j'ai travaillé six mois aux beaux-arts et franchement ça c'était de l'esclavage. Là où je travaille maintenant c'est le rêve, à côté il n'y a pas de comparaison (...) j'étais surveillant, je pense que c'est le métier le plus abrutissant du monde (...) on ne peut pas s'asseoir, c'est très difficile, j'ai fait des journées de 12 heures, 13 heures à rester debout, il n'y a rien de pire au monde ». Dimitri est musicien-artiste, « la musique c'est mon truc premier ça ».

L'entrée dans le monde du sexe : Motivations : Dimitri avait 23 ans, il vivait encore chez sa mère et voulait acquérir plus d'indépendance. « J'étais au chomdu [chomage] depuis que j'ai j'avais ? arrêté de travailler, donc de ne rien faire (rires). Avant, j'étais chez ma mère, je squattais quoi, après je me suis dit, qu'il était temps de partir, j'avais 22 ans, par là, 23 ans, j'ai décidé quand même de partir (...) ». Lorsqu'il a rencontré son amie actuelle, il a décidé de partir avec elle à Bruxelles ; il lui fallait donc gagner de quoi vivre. Les indemnités de chômage ne lui permettaient plus de survivre à ses besoins. « Je suis resté dans la cote à chier total à 4000 balles par mois, bidon, là je suis tombé sur Isabelle à cette époque-là, et puis (...), comme tout se passait bien, je me suis dit « c'est le moment ou jamais d'aller à Bruxelles », donc j'ai cherché un truc ici à Bruxelles. Un copain m'avait prêté son appartement et donc voilà, j'ai trouvé un truc et je suis venu ici. Donc j'étais quand même dans la dèche car je gagnais 17000 par mois, on payait 15000 de loyer par mois. C'est pas de la folie ? On se débrouillait comme on pouvait, après je suis passé chef de ménage (...) » De plus, les horaires de travail lui convenaient bien, parce qu'ils lui laissaient une marge de liberté. « Ben comment c'était payé, comme on arrangeait les horaires, surtout c'est ce qui m'intéressait parce que j'étais pas trop prisonnier ».

« Je suis venu par hasard, mais je dirais que les sex-shops c'est vraiment, c'est lié au sexe, c'est vrai, mais c'est quand même loin du sexe. Plus on est dedans, plus on a l'impression que ça n'a rien à voir, parce qu'on ne fait que donner des cassettes aux gens. C'est vrai qu'il y a des gadgets, des trucs comme ça, mais bon, on ne vend pas tous les jours, et pas énormément, et les cassettes, c'est comme un vidéo club normal, les clients sont assez classiques. Je dirais des gens un peu bizarres parfois, il y a des cas un peu spéciaux, mais de manière générale on n'a pas tellement l'impression d'être dans un endroit un peu différent des autres niveaux de location de cassettes. »

Les réseaux : C'est par l'intermédiaire d'un ami musicien lui aussi qu'il a obtenu ce travail de vendeur. « Je suis tombé par hasard sur un copain musicien qui travaillait dans un sex-shop et puis il m'a expliqué les conditions en gros, comment cela se passait et tout, et je me suis dit OK, c'est bon. ». Cet ami travaillait dans un sex-shop dont le patron n'embauchait son personnel que par l'intermédiaire du personnel déjà en place, ce qui est un moyen d'établir des relations de confiance et d'éviter les vols « (...) parce qu'on est tous rentrés par l'intermédiaire des autres. Le patron est très méfiant à juste titre car il s'est fait entuber deux, trois fois auparavant, car la tentation est toujours grande quand on travaille dans ce genre de truc de taxer, c'est facile, donc il y en a qui ont abusé. Donc le patron ne prend plus que des mecs qui rentrent par les mecs qui travaillent déjà là et depuis longtemps. Moi ça va, j'ai eu de la chance qu'un type m'ait fait rentrer parce qu'il m'a fait confiance quasiment du premier coup (...) La première fois que j'ai discuté avec lui, il a essayé de m'engager directement, enfin il m'a fait comprendre qu'il y avait une place et que les conditions, voilà. Il m'a demandé si j'étais intéressé, je lui ai dit oui et il a tout fait pour que je puisse y rentrer et j'ai eu de la chance de le rencontrer. Je lui dois une fière chandelle ».

Comme Dimitri avait déjà été client de sex-shop avant de rencontrer son ami, cela ne lui posait aucun problème de travailler pour ce type de commerce. « Disons que j'ai déjà été dans un sex-shop avant. Je louais des cassettes de temps en temps, j'étais client avant, je fantasmais sur des cassettes aussi comme pas mal de mecs qui viennent là, donc je comprends ce que c'est. Je veux dire, je n'ai pas de jugements là-dessus ».

Formation et apprentissage : Les premiers temps, Dimitri a suivi une formation, aussi intensive en ce qui concerne les horaires qu'en ce qui concerne le mode d'apprentissage. Il a fallu qu'il apprenne un tas de précisions sur le métier : les types de labels des cassettes vidéo, la manière de surveiller le magasin, la manière de tenir une caisse, les différents gadgets en vente. Il était très inquiet au départ, ce qui lui a valu quelques manifestations physiques d'angoisse.

Statut : Vendeur salarié à tiers-temps, Dimitri bénéficie en même temps des allocations chômage.

Rythme de travail : Dimitri fait en moyenne 35 heures par semaine. Les employés sont rémunérés à l'heure, et lorsqu'ils en font beaucoup, ils peuvent bénéficier d'un bonus de 500 F pour les communications sur le portable. « En plus, ce qui est pas mal,

car, on est sensé être joignable et joindre le patron ou les autres à n'importe quel moment, donc c'est compris dedans. Avant il y avait des primes tous les mois, mais bon, les chiffres ont diminué avec les magasins, alors il a supprimé, mais je dirais que de toute façon on est bien peinard. » Il y a donc une souplesse dans l'aménagement des horaires. « Il y a quatre magasins, on est huit à travailler donc on gère les horaires en deux, il y en a un qui veut faire soixante heures dans la semaine, l'autre il fait encore moins, voilà. » « Théoriquement, celui qui fait les horaires, le pauvre, ça ne doit pas être facile pour que tout le monde ait à peu près le même nombre d'heures. Qu'il n'y ait pas de jaloux, pas de mecs qui, parce que c'est vrai qu'il y en a qui veulent un maximum d'heure, pour avoir un maximum d'argent. Moi personnellement, je ne cours pas trop après, j'aime aussi avoir ma liberté aussi, un minimum par mois ça m'intéresse, mais bon. » Ils sont rémunérés 255 FR de l'heure. « Soit on partage un horaire, soit on fait un horaire complet (...), soit on fait 10 h - 22 h, soit on fait 10 h - 16 h, 16 h - 22 h, ce qui permet une certaine liberté, on peut avoir des soirées à nous et on peut décider des horaires une semaine avant, chaque fois ».

Descriptif du travail : Dimitri surveille le magasin, vend et loue des cassettes, surveille les cabines. Il vend aussi des gadgets et donne des conseils aux clients. « Je suis profondément honnête, je préfère dire à un mec « ne loue pas ça, c'est de la merde, moi à ta place, je louerais ça. » Il y a pas mal de mecs qui suivent mes conseils en cassette et qui viennent, qui me demandent si c'est bien ou c'est pas bien ».

Il a l'impression de jouer un rôle de sexologue, ce qui le place dans une position gratifiante, alors que son travail reste stigmatisé, tant par la famille que par les amis : « Je pense que je suis un peu médecin à ma façon. Les mecs du sex-shop c'est un peu les médecins du sexe, parce que quelque part on se met un peu au service de la sexualité des gens qui ont des problèmes, quels qu'ils soient, au niveau sexuel (...) que ce soit un petit problème ou un énorme problème. On est un peu là pour leur donner ce qu'ils peuvent demander en plus, si on connaît un produit pour les faire bander plus, ou pour les faire jouir moins vite, c'est des trucs qui posent des problèmes à pas mal d'hommes, la grosse panique sexuelle chez les hommes, c'est bander et pas jouir trop vite ».

Ambiance de travail : Il trouve que malgré les moyens de surveillance qui sont en place pour contrôler le personnel, l'ambiance de travail entre les collègues et le gérant est agréable. Il semble que pour la majorité il y ait un intérêt commun pour la musique, ce qui crée un lien social favorisant la confiance. « Je pense que l'on a eu de la chance de tous bien nous entendre. On a au moins la musique en commun, car on est six ou huit à faire de la musique ou en avoir fait ». Le mode de contrôle s'applique au-delà même de la surveillance vidéo ; celle-ci permet aussi de détecter qui a commis des erreurs de caiss, le montant de ces erreurs étant prélevé directement sur le salaire du mois suivant.

Pour maintenir une productivité dans les ventes, la politique salariale impose l'obligation de ne pas embaucher de femmes en tant que vendeuses. « (...) Une fille, c'est absolument interdit, c'est anti-business à mort. Une fille qui travaille c'est carrément impossible. C'est triste, ce que je trouve triste dans ce boulot, les mecs qui viennent là

n'assument pas (...) S'il y a une femme dans le magasin, c'est fini, ils n'achèteront pas ». Il rajoute que cette restriction est aussi due au fait qu'il y ait des arabes dans sa clientèle, et, pour cette catégorie de personnes, il est inenvisageable de pouvoir venir dans les sex-shops s'il y a des femmes.

Bénéfices secondaires : Dimitri trouve plusieurs avantages à travailler dans ce type de commerce. Le premier est financier car cela lui permet d'acheter son matériel informatique et de son. « Je me suis acheté un ordinateur portable pour travailler à gauche et à droite avec des gens. J'ai acheté plein de trucs grâce au boulot, j'ai pu me payer des trucs comme ça ».

De plus, travailler dans le domaine du sexe lui a permis de se poser des questions sur la sexualité, sur le désir, la norme et la non-norme, de pouvoir parler librement de la sexualité et d'élargir ses pratiques. « Je pense que moi qui aime les choses un peu tordues, ça, ça me plaît bien, ça permet de réfléchir, c'est un truc vraiment intéressant et on a pas fini de réfléchir sur ce genre de choses. C'est quoi le désir sexuel ? Qu'est-ce qui est pervers ? Qu'est-ce qui n'est pas pervers ? En fait, quels sont les fantasmes qui sont compréhensibles ou incompréhensibles ? »

Travailler dans un tel régime sécuritaire et violent lui a aussi donné de la confiance en lui, et il pense qu'il peut maintenant se défendre à n'importe quelle occasion.

Les clients : Quand Dimitri parle des clients, il évoque la distinction qu'il fait entre la sexualité et l'amour. « Je pense qu'à un moment on essaie tellement de trucs qu'on se dit « ben voilà, je n'aime pas jouir sur le visage d'une gonzesse, ça fait fantasme, mais je l'ai fait, finalement je trouve ça sale. Je vois la fille s'essuyer et tout, bah, c'est dégueulasse. » Je pense que ces mecs courent après un rêve qui n'existe pas, un truc un peu... Je pense qu'en fait que le vrai sexe, le vrai truc sexuel, c'est l'amour. Le problème c'est que si on aime vraiment quelqu'un et qu'on partage des choses, ça peut aller très loin dans le sexe à la limite, plus loin que ce qu'il y a dans les cassettes ».

« Evidemment, il y a plutôt des hommes, à 90 %, ça c'est clair. Je dirais quand même, je pense que tout le monde est un peu frustré sexuellement dans la vie, malgré tout. Peut-être particulièrement dans un sex-shop, parce qu'il y a beaucoup de gens qui ont besoin de leur petit plus sexuel, leur petit film, leur petit fantasme. Ce sont des gens qui sont à la recherche d'un plus, ou carrément de quelque chose dans leur vie et ils le trouvent là. Parce que je pense qu'il y a beaucoup de gens frustrés, il y en a qui rentrent avec des gueules jusqu'à par terre, on a envie de leur dire « bois un verre », des fois quand je les vois rentrer, j'ai envie de leur dire « désolé pour vous », avant qu'ils me disent un mot (rires), ils sont tellement tristes. Il y a des gens qui le vivent très bien, il y a des gens qui viennent avec le sourire, qu'on commence à connaître, on s'entend bien avec eux, des gens tout à fait normaux, je sais que dire, normal ça ne veut rien dire, mais je dirais des gens qui vivent bien le fait d'aller dans un sex-shop et qui s'en foutent complètement de ce que peuvent penser les gens. Heureusement, il y en a des comme ça, mais ça n'est pas la majorité. »

Violence et traitement de la violence : Dimitri évoque des situations de violences

assez dures entre les clients et les employés. Le système de régulation de cette violence est digne d'un système fasciste : tortures psychologiques et règlement à coup de violences physiques. « J'ai été presque agressé par les clients. Des fois il y a des gens qui sont là pour voler et quand on a un problème avec eux, ça se règle assez difficilement. C'est quand même un milieu assez spécial, un peu mafiosi sans l'être (...) On a un service de sécurité, si on a un problème, on peut enfermer le mec dans une pièce et le mec de la sécurité vient s'occuper de lui, ça rigole pas à ce niveau-là ». « On prend la batte de base-ball et on lui dit « tu nous suis ! » Il n'a pas le choix quoi, on lui fait comprendre qu'il a pas intérêt de dire quoique ce soit et on l'enferme dans une cabine. On ferme à clef, on le laisse poireauter bien, à la limite jusqu'à la fermeture du magasin. Donc s'il commence en début de journée il est mal quoi. Après on fait venir la sécurité, il lui fout deux, trois trempes, enfin je veux dire, pas très grave, c'est des baffes. A la limite, le mec, il a pas mal je pense, quand on est petit et qu'on prend une baffe, on sent pas grand-chose, mais ça leur fout les boules car les mecs sont impressionnants. Quand je les vois, j'ai pas envie de les emmerder, voilà, ils commencent à dire leur baratin et tout ça en discutant machin, ils font croire au mec qu'ils sont à la limite de le foutre dans le canal (...) On est sensé à un moment, on lui dit : « Je vais te laisser partir, tu peux vraiment me dire merci que je te laisse partir si c'est eux qui règlent le truc, on lui fait croire qu'il est presque mort quoi ». Dimitri explique ces processus par le type du milieu dans lequel il travaille : « C'est le principe parce que c'est vrai que dans ce milieu-là, il faut être clair, directement avec les gens, c'est triste d'en arriver là, mais on a pas le choix. Donc on le fait et c'est arrivé que ça déborde un peu une fois ou deux, mais en règle générale, ça n'arrive pas ». Le magasin est surveillé par des caméras, ce qui permet de contrôler à la fois les possibles fraudes des clients et des vendeurs. Il parle de son milieu de travail comme d'un territoire où ils sont des « jihads » par rapport à la régulation du système de violence : « C'est clair, on est clair, sur notre territoire, on est des « jihads », c'est vraiment ça (...) Le mec reconnaît qu'il a volé, on va le laisser partir sans rien faire, c'est marrant, je trouve ça marrant comme fonctionnement. Si le mec dit « pardon c'est vrai que j'ai volé », on lui dit « OK, tu paies ce que tu as volé et tu pars », ça se termine comme ça et voilà. Je trouve ça assez marrant et je trouve ça assez bien, c'est la loi du Talion, du plus fort, des fois si la justice peut-être plus juste comme ça (...) on ne va pas faire des procédures au tribunal qui vont durer cinquante mille ans pour rien et puis là au moins c'est clair, c'est précis et ça va vite ». Le système de surveillance par caméra est intraitable, lorsqu'un client ne paie pas correctement, il est retrouvé par l'image et rapidement il rembourse le montant qu'il doit.

Avenir : Dimitri ne souhaite pas garder trop longtemps cet emploi, juste le temps nécessaire pour s'offrir le matériel dont il a besoin pour jouer. Aussi voudrait-il quitter ce travail lorsqu'il sera certain de pouvoir vivre uniquement de sa musique. « Je serai bien équipé et puis à partir de là, je pourrai arrêter le boulot quand je voudrai ». « Parce qu'encore une fois ce qui m'intéresse c'est la musique et je pense que je peux vraiment réussir là-dedans d'une manière ou d'une autre. Peut-être que je peux faire beaucoup de choses là-dedans, comme DJ, je peux essayer comme DJ. Je compose

pour des gens, j'écris, je fais des chorégraphies. Je danse, ce n'est pas les possibilités qui manquent, donc franchement je ne me tracasse pas du tout là-dedans, je peux faire pas mal de choses, et je me le suis prouvé suffisamment en faisant des concerts ou des choses que j'avais des capacités, donc ».

Points saillants de l'entretien : Dimitri a un discours banalisant au sujet de la **pédophilie**, il considère qu'il y a eu beaucoup d'exagération médiatique autour de cette question et que les pédophiles ont été victimes de cette pression médiatique. « (...) Les déviances les plus perverses, on pourrait leur donner une explication logique et même à la limite, de dire qu'on peut tout excuser, presque tout. Je dirais que la pédophilie c'est vraiment une frontière très, très spéciale, je ne pense pas que les pédophiles soient des hommes mauvais, quoi c'est triste. Ça aussi c'est un vrai tabou, bon, ce qui est mauvais c'est d'abuser d'un enfant, parce qu'un enfant n'a pas décidé sa sexualité, donc forcément c'est un acte répréhensible, mais avoir du désir pour un enfant, ça par contre je ne pense pas que ce soit quelque chose de grave, car justement en plus l'enfant exprime la simplicité, l'innocence, c'est forcément quelque chose qui peut-être excitant, malheureusement je dirais. »

Lorsqu'on aborde le sujet des femmes et du féminisme, nous pouvons noter les propos sexistes de Dimitri qui ne reconnaît pas l'oppression subie par les femmes. Pour lui, c'est aux femmes de dire si elles subissent des rapports *trop* violents, et c'est leur problème si elles n'en parlent pas. Les hommes eux, en tout cas, ne sont pas conscients de leurs actes. « Du féminisme, je peux pas être pour vu le nombre de connasses qu'il y a sur terre, je ne dis pas ça pour faire tort aux femmes. Déjà moi je suis féministe alors je ne comprends pas que les femmes ne le soient pas. Je pense qu'il y a énormément de mecs qui sont très cons, pas nécessairement de leurs fautes en plus, quelque part ça part de leur éducation surtout passée parce que je crois que maintenant ça va mieux et en plus je pense que les générations d'hommes de maintenant sont moins cons qu'avant ».

Quand il parle de la sexualité et des femmes, il est particulièrement évocateur : « Un jour j'ai discuté avec une fille qui me disait « Oui, un mec, je simule tout le temps », c'est vraiment une conne bidon, si tu veux qu'il sache que ça va pas, comment tu veux qu'il te baise bien. C'est à cause des filles qui simulent que les mecs sont nuls, ça va aussi dans les deux sens, je veux dire, je préfère qu'une fille qui regarde l'heure, plutôt qu'une fille qui simule, au moins c'est clair on est obligé de s'améliorer (...) il faut avoir le courage de dire et là, c'est la femme qui doit faire le pas, je pense, de dire au mec : « oui non franchement, tu es trop brusque », car des fois, les mecs sont trop excités, c'est très physique et presque violent. Je dirais les femmes sont plus dans la douceur et les préliminaires et tout ça, mais les hommes aussi ils aiment ça, mais des fois, ils s'emparent vite et c'est aux femmes de leur dire « oh ! oh ! vas-y molo, je suis pas un sac de viande » (rires). »

L'entretien de Dimitri est assez révélateur quant à la façon dont se valorisent différemment les hommes et les femmes qui exercent dans le commerce du sexe. Alors que très souvent, les femmes comparent leur activité au travail social, de soin notamment, il n'est pas ici question pour Dimitri de comparer son activité à celle d'une assistante sociale, mais bien de se positionner en homme qui connaît la sexualité des femmes mieux qu'elles ne la connaissent elles-mêmes, soit, de façon stéréotypée, en « sexologue ».

H55	Stan	Animateur téléphone rose	Salons pornos, participe au recrutement d'actrices débutantes pour « Gono », entre autres sur les salons et par PA dans les journaux gratuits	26 ans	NR	Bénévolat sur le salon. Indépendant, prestataire de services, consultant Internet.
-----	------	-----------------------------	--	-----------	----	---

STAN : ANIMATEUR « MEDIASERVICES » - H55

Éléments biographiques : Stan a 26 ans, il est homosexuel et travaillait depuis 16 mois chez « Médiaservices » au moment de l'entretien. Il vit en collocation avec son petit ami et d'autres copains. C'est son petit ami qui l'avait parrainé pour entrer chez « Médiaservices ». Au moment de l'entretien, il projetait de démissionner de la société pour suivre une formation de steward, c'est l'activité qu'il exerce d'ailleurs aujourd'hui.

L'entrée dans le commerce du sexe : Stan insistera sur le fait qu'il est rentré chez « Médiaservices » sans aucun entretien préalable, mais bien parce qu'il a été présenté par son petit ami qui y travaillait déjà et que celui-ci était très bien vu par la directrice du personnel. Pour autant, ils ont caché le plus longtemps possible qu'ils étaient en couple, puisque, déjà, il est fortement déconseillé d'entretenir des relations avec ses collègues en dehors du travail.

« J'ai rencontré un copain qui travaillait dans cette boîte depuis un an et demi. Donc je venais de finir mon armée et comme je n'aime pas rester sans rien faire, il m'a proposé tout de suite de rentrer chez « Médiaservices ». J'ai accepté, je suis entré dans la boîte sans entretien, directement (...) J'ai, si, j'ai passé un coup de fil à la directrice du personnel. Je me suis présenté, j'ai eu un contact téléphonique simplement. Elle m'a dit que j'avais un bon timbre de voix et donc elle me prenait tout de suite pour une période d'essai de deux mois, au bout de laquelle elle décidait de me garder ou pas pour un CDI. Voilà. »

Contrat de travail et rémunération : Il s'agit d'un contrat en CDI comme « surveillant de réseaux », contrat de 30H par semaine, rémunéré au SMIC horaire.

Alors qu'il a été recruté pour assurer la surveillance sur le « fil de l'amitié », comme le reste du personnel il a tout de même signé une attestation dans laquelle il s'engage à animer les autres services (gay, hétéro et SM) selon les besoins de la société.

« Je suis passé après les deux mois d'essai, je sais pas si réellement il manquait des gens ou si les chiffres étaient trop bas, je sais plus. Mais, elle me mettait sur le gay après les deux mois d'essai. Elle m'embauchait, elle m'a fait signer un CDI et voilà, avec le papier disant que j'étais pas nommé sur le service chaud, sex et après elle m'a mis sur le SM, de temps en temps. Au bout de deux mois, ouais, au bout du quatrième mois de mon embauche, deux mois après le mois d'essai, elle m'a fait former une personne en restant derrière moi [*sur le « fil de l'amitié », il n'y a pas d'animation, exclusivement de la surveillance*]. Pour voir quel rapport j'avais avec la personne, comment je formais, si je, si je donne les directives, je laisse faire. En fait j'ai tout compris. Elle m'a testé et là et maintenant ce qu'il se passe, c'est-à-dire au bout de cinq mois, c'est que je ne suis plus du tout sur le convivial et matrimonial comme je l'étais, comme je devais l'être au départ, je ne fais plus que du chaud et donc pire je te dis, le service homo. »

Formation et apprentissage : Stan décrit deux moments de son apprentissage ; une première formation plutôt technique et dans un deuxième temps des conseils pour le service gay. Dès son arrivée, la formation a surtout consisté à le familiariser avec l'outil informatique et les principes de surveillance sur le service du « fil de l'amitié ».

« Alors ma formation, elle a été très rapide, ça a été juste une formation technique sur le fonctionnement des messageries, de la messagerie sur laquelle j'allais travailler. C'est tout, ça a été une formation de quatre heures, voilà. Sur le fonctionnement et la manipulation, pour envoyer, recevoir, sauter un message. C'était donc l'assistante, Eglantine, voilà qui m'a formé d'une façon rapide, très, très rapide. J'ai pas du tout assimilé pendant la formation tout ce qu'il fallait assimiler, c'est venu dans les trois semaines après en fait, voilà (...) Au début, ben, on m'a mis dans, on m'a fait passer par tous les postes. Je te dis, ça a été rapide. On m'a donné un peu l'éthique de la messagerie sur laquelle j'allais travailler, qu'il y ait pas de dialogue sexuel, pas de mineurs, qu'il y ait quelque chose d'amical, de convivial dans lequel il faut encadrer les gens, leur parler, les mettre à l'aise, surtout les dames évidemment et donc on m'a expliqué tout ça, et puis ensuite le fonctionnement d'une façon, j'te dis, hyper rapide et voilà. C'est tout, ça a été bref. »

Au moment de son passage sur les services d'animation gay, il est particulièrement agacé par les commentaires des assistantes qui, d'après lui, ne savent pas conseiller pour ce type d'animation.

« Euh si, au départ elle me l'a demandé [*à propos de son homosexualité*], je lui ai dit oui et on m'a mis sur le service gay comme ça, sans rien me demander, sans savoir si je pouvais l'assumer psychologiquement, parce que bon c'est vraiment une demande sexuelle pure et simple. C'est rare quand y'a un petit mec sympa qui veut simplement une rencontre, très rare, ils sont peu. Donc c'est une demande sexuelle conne, brute, voilà et c'est grave, quoi. Donc on m'a mis là sans me former, sans rien me dire : « Attends-toi à ça, ne fais pas attention si il se passe ça, c'est pas grave, tu rentres dedans, l'important c'est qu'il tienne, tu penses à ça. » On ne m'a rien dit du tout, on m'a balancé là-dessus. Bon, je connaissais le fonctionnement de la machinerie technique, ça leur a suffi. Voilà, si t'as compris ça, tu te démerdes, si tu te démerdes pas, tu, tu vires, sous-entendu, c'était sous-entendu que [Rires] (...) Bon alors des choses comme ça, j'entendais : « Suce ! Suce ! Suce ! », d'une nana qui était assistante, assistante sur le service hétéro, qui ne connaissait rien au gay. Mais en fait sur le gay, c'est vrai que la meilleure façon de les faire tenir, c'est de faire en sorte d'être de la même ville qu'eux, d'avoir les mêmes buts sexuels qu'eux, de leur donner un rancard. Tu les fais tenir comme ça, quoi. Il faut pas y aller de but en blanc dans le sexe, quoi. T'y vas au bout d'un moment. Et souvent les assistantes, elles passent :

« faut sucer, il faut sucer, il faut que tu jouisses machin ! ». Alors que non, en fait, elles étaient à côté de la plaque, c'est pas comme ça au départ. Enfin moi c'est ce qu'on me disait pour les faire rester.»

Les violences envers les animatrices : Stan témoigne explicitement de situations d'humiliation de la part du personnel d'encadrement envers les animatrices.

« C'est-à-dire qu'elle est capable de rabaisser quelqu'un devant tout le monde. Vraiment de le rabaisser plus bas que terre. Si la nana, admettons ne suce pas assez, ne fait pas assez de bruits, elle est capable de passer dire qu'elle est une véritable merde, qu'elle ne fera jamais rien, que c'est une conne, que si elle ne sait même pas faire ça, c'est même pas la peine qu'elle vive quoi. Et ça devant tout le monde. »

Relations de travail : L'un des points saillants de l'entretien sur lequel Stan reviendra souvent, c'est l'ambiance de travail. C'est ce qui l'a marqué dès les premiers jours. Dans ce qu'il décrit des difficultés d'exercer cette activité, il n'insiste pas tant sur le caractère pornographique mais bien sur les conditions de travail, sur une atmosphère qui ne permet pas la solidarité entre collègues.

« Alors tout au début, j'ai trouvé le job sympa. Parce que bon, tu parles, y'a pas grand-chose à faire. C'est, c'est dialoguer et ça peut être sympa. Sinon effectivement, comme je te disais, je sentais ce contexte, de gens qui étaient curieux de savoir qui j'étais, ça, ça me dérangeait, ouais, ça me dérange. J'avais pas envie de rentrer là-dedans, j'avais pas envie de me justifier sur ma vie, sur ce que j'aimais, sur mon passé, sur ce que j'avais vécu, sur mes projets. J'avais pas envie de mettre les gens au courant et je sentais une pression, quoi (...) C'est un boulot quelque part qui, je sais pas si j'en parle maintenant. Comme c'est très fermé, justement y'a une, y'a quelque part, on se serre tous les coudes, d'une façon malsaine. Ce que je veux dire par là, c'est que, on est tous assez près. Finalement, on est tous obligés de se connaître très vite. Même si on ne veut pas au départ, comme j'ai essayé de le faire, de garder, donc au bout d'un moment on se connaît tous très bien. On est un peu tous dans la même galère et finalement en sortant du boulot on éprouve le besoin de parler de tout ce qu'on entend, de tout ce qu'on voit. Et moi, ce qui m'énerve c'est que j'ai l'impression tout le temps d'être dedans. »

Difficultés liées au caractère sexuel du travail : On retrouve dans son discours les notions de jeu et d'amusement, comme chez d'autres personnes qui exercent dans des espaces de travail similaires. Mais, quand il est amené à être témoin de situations de domination violentes, et même parfois à y « contribuer », Stan nous dira son besoin d'en parler. On comprend une certaine difficulté à gérer des contradictions. D'un côté il faudrait éviter d'en parler avec ses collègues, pour sortir de l'enfermement entretenu par l'organisation du travail ; et de l'autre, pouvoir en parler, échanger sur ses expériences avec des personnes extérieures.

« C'est une vie à part entière ce truc là. Même si j'ai eu un contrat de 30 H qui est assez..., qui peut paraître peu quoi et c'est assez cool, en fait, j'évite d'en parler dehors, parce que c'est tellement oppressant quoi, que tant pis je préfère garder pour moi ce que j'ai entendu. Tu vois, évacuer, en rigolant ou en parlant d'autre chose que d'en parler au-dehors (...) J'ai eu envie d'en parler, mais pour m'amuser quelque part de ce que je pouvais entendre. Parce que bon, y'avait des choses je me disais quand même... Moi, ce qui s'est passé dans ma tête, c'est que je me suis dit qu'il y avait vraiment des mecs à côté de la plaque et malheureux. Des mecs qui croyaient plus du tout en l'amour, en la confiance qu'on peut avoir envers autrui, le bout de vie qu'on peut faire ensemble. Moi, ça, ça m'a un p'tit peu fait mal par rapport à ça, que... J'ai été, et j'avais envie

d'en parler parce que forcément ces gens-là, le seul plaisir en fait qu'ils peuvent avoir de toute personne dans leur vie, ça va être leur sexe, leur bite et forcément comme ils ont une demande sexuelle hard, c'est-à-dire violente (...) Bon, ben ça, tu vois c'est hyper personnel, ça, ça, je n'en parle pas. Je ne peux pas en parler parce que j'ai l'impression qu'on va se foutre de ma gueule ou que... Voilà.»

Conséquences sur la vie privée : Stan explicite clairement que le fait d'être dans un milieu qui lui permet de discuter sans subir les conséquences du « stigmatisme de pute » (de toute façon, beaucoup plus stigmatisant pour les femmes que pour les hommes), permet de mieux supporter les effets de pollution de son travail.

« Tu vois que le sexe ça gouvernait le monde, que le sexe était une affaire de fric, que sans scrupule et ben forcément, on en profitait et que quelque part j'me disais : « Mais c'est dingue, on fait du fric sur le sexe... ». Quelque part, je me disais : « En fait, t'es prostitué, tu es un prostitué, on te prostitue psychologiquement... c'est une prostitution psychologique que tu fais. Au fond, c'est ça, quoi ! ». Et voilà. J'arrivais à cette conclusion. Mais bon, voilà, forcément, comme le marché du travail est tellement difficile. J'me dis finalement, j'attends comme j'ai le cul assis sur une chaise, je discute après tout. Bon, voilà, mais c'est clair que j'en parle pas à ma famille, j'vais pas en parler à mes frères et soeurs. J'en parle vraiment à des gens qui, qui connaissent bien ou pas, mais qui peuvent comprendre le recul que je peux avoir par rapport à ça. Heureusement parce que j'ai de la chance et c'est pas donné à tout le monde je pense. Et voilà, quoi. [Silence] Excuse-moi, mais j'ai l'impression que je divague [Rires]. »

Représentations et pratiques d'une autre forme de service sexuel : Son expérience d'une autre forme de service sexuel nous paraissait assez révélatrice des inégalités entre hommes et femmes dans le commerce du sexe. Si dans les entretiens de femmes, on retrouvait souvent un processus de légitimation de l'activité de sexe à travers une comparaison avec d'autres métiers du soin (assistante sociale ou infirmière) ou artistiques, il sera plus facile pour Stan de nous faire part de son expérience qu'il compare à une forme de « prostitution de luxe », et qu'il trouve plus valorisante.

« C'est un ami qui y est allé au Ritz. Il s'est payé un mec comme ça. Il m'a dit : « J'ai eu envie d'un mec, j'ai banqué 13.000 F. J'ai passé toute la soirée avec lui, c'était un mec super. J'ai passé la nuit avec lui et voilà. » Et quelque part à ce niveau-là, c'est encore plus, enfin, moi, je le voyais plus comme le fantasme de payer très cher une personne. C'est, enfin pour moi dans ma tête, c'est pas, c'était différent d'un coup à 500 balles, pipe et machin, tu vois. Quelque chose de pour moi, c'est abordé différemment, différemment de la prostitution mais avec le... J'ai l'impression qu'il y avait un peu plus de délicatesse. Et quelque part un mélange de sexe et d'argent qui fait que c'est un fantasme. Quelque chose de sexuellement attirant, payer quelqu'un très cher. Tu vois, avoir quelqu'un de sain, qui en a dans la tête. Tout ce jeu, c'était comme un jeu sexuel pour moi, tu vois. Je le voyais comme ça (...) Bon, quelque part, je l'ai fait sur du long terme ce truc-là. C'est un mec avec qui je suis resté six mois, qui a tout fait pour me charmer, il venait me chercher au boulot en Jaguar. « Tuttt tuttt ». Je montais dans la Jaguar, y'avait une bouteille de champagne qui m'attendait. Poppers, un rail de coke. Hop ! On partait faire les bars d'Amsterdam sur un coup de tête. Bon ça va, j'étais content, toujours défoncé. Bon ça va, ça a été six mois. Mais ça a été long, c'était dur à vivre [Rires]. J'ai pétié un plomb. C'était une personne tellement avide de choses matérielles.»

De la même façon que dans le reste du monde du travail, dans le commerce du sexe, encore et toujours, on retrouve selon les sexes, des inégalités de salaires, des

conditions de travail et des espaces de négociation plus difficiles pour les femmes que pour les hommes.

H51	Nikita	Strip-teaseur	Soirées étudiantes, discothèques classiques. Gérant d'un restaurant érotique	30 ans	5 ans de salons érotiques	Artsite-danseur Indépendant, inscrit en agence
-----	--------	---------------	--	--------	---------------------------	---

NIKITA : STRIP-TEASEUR – H51

Éléments biographiques : Nikita a 40 ans. Hétérosexuel, il vit en couple avec une femme qui est enceinte. Il a divorcé à l'âge de 32 ans et a une fille de 14 ans de son précédent mariage. Il a l'équivalent d'un BEP de mécanicien et, avant d'être strip-teaseur, il travaillait dans les chantiers du port d'Anvers, au sein d'une usine de pétrochimie. Son père est chauffeur et sa mère n'a pas d'activité salariée : « elle est la femme à la maison chez mes parents. Avant elle travaillait en usine, mais maintenant mon père lui a dit « reste à la maison », son ménage, la cuisine... »

Entrée dans le travail du sexe : Nikita a commencé à travailler comme strip-teaseur à l'âge de 32 ans ; il venait à l'époque de divorcer car sa femme avait un amant. « J'étais marié, à cause de mon premier divorce, de mon premier mariage, j'ai connu une autre fille qui était strip-teaseuse et en fait c'est comme ça que je suis tombé dedans ». À la suite de ce divorce, c'est lors des compétitions de culturisme auxquelles il participait que Nikita a rencontré une autre femme. Strip-teaseuse elle-même, elle lui a fait découvrir ce milieu et l'a mis également en contact avec un autre strip-teaseur, Didier. « À cause de mon ex-femme, car sinon je n'aurais jamais changé de travail, elle m'avait trompée et je suis parti de la maison. J'ai tout vendu, j'avais une maison, deux voitures, j'avais assez de terrain, j'avais un cheval. Puis je suis tombé tout seul, j'avais tout, tout, pour être heureux. J'avais une petite fille de huit ans, non, six ans et j'ai connu quelqu'un d'autre qui était dans le strip et peu à peu... »

Motivations : Nikita travaillait toujours à l'usine, lorsque sa nouvelle amie lui a expliqué qu'il allait gagner beaucoup plus d'argent en étant strip-teaseur. « Je n'avais pas besoin du strip-tease pour gagner mon argent mais c'est, comment je dois dire, c'est le fantasme, les costumes, ça m'attirait parce que je savais faire plusieurs choses que si j'avais travaillé en usine ». De plus, Nikita avait la volonté d'adapter ses horaires à ceux de sa nouvelle conjointe. La découverte de ce nouveau milieu, l'appât du gain, et sa nouvelle vie conjugale ont été des facteurs favorisant cette nouvelle

destinée professionnelle. « Elle m'a appelé, je l'ai appelé et elle m'a dit « pourquoi tu ne fais pas du strip ? » Il y a quand même beaucoup de sous à gagner, je travaillais encore à l'usine. Pour être ensemble et comme elle travaillait beaucoup la nuit, et moi la journée, on ne se voyait presque pas ou plus. Moi j'ai essayé de faire les deux, la journée et la nuit, pour la voir de temps en temps, plusieurs fois ». Les motivations de Nikita ont changé depuis ; il considère à présent son travail comme relevant du domaine artistique, et même plus, d'une manière d'être au monde : « Je suis très content de faire ça, je le fais pour l'art. Au début je le faisais pour être avec ma copine, c'est fini puis tu es tout seul sur tes pieds avec ce qu'on t'avait appris et vas-y le monde est à toi ! ». Nikita (y) percevait un aspect gratifiant, du dans le fait de pouvoir se considérer comme artiste, et il différenciait ce métier de la pornographie qu'il considérait comme vulgaire. Prenant comme modèle les spectrales des Chippendales, il s'est identifié à ce groupe ; hormis cette lointaine représentation, il n'avait d'ailleurs aucune idée de ce en quoi pouvait consister ce métier. « J'ai bien aimé parce que eux faisaient, car il y a beaucoup de sortes de strip-teases, de sortes de voies dans ce milieu. Eux ce qu'ils faisaient c'était un show, ils enlevaient les vêtements devant tout le monde, c'était artistique, c'était un art pour moi, c'était pas hard, rien de vulgaire, rien de provocant ».

Formations : Dans un premier temps Nikita a été formé par son ex-amie qu'il a regardé danser. « Avec la fille, on a fait la mise au point du show, on a fait en privé dans une salle, elle m'a montré comment je devais bouger. L'intro, le début, comment je dois être avec les gens (...) Moi je l'ai vu aussi avant d'être sur scène, je l'ai beaucoup vu. » Didier, avec lequel il a travaillé dans plusieurs pays, au sein d'un groupe de cinq hommes, a été son deuxième formateur. C'est lui qui lui apprend les techniques de danse et de gestion des contrats. « Et puis tu demandes à ton collègue, moi c'était Drago, il était depuis plus longtemps que moi. Il m'a dit : « lui tu ne dois pas accepter un chèque ». J'ai eu de la chance, on m'a payé très longtemps après parce que j'ai un peu poussé la pression ». « Il m'a dit OK, on va travailler ensemble, tous les deux. Et puis on a fait tous les pays du monde, l'Israël, l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, la Norvège. Et on a fait un petit groupe de garçons que l'on aimait bien, qui était sympa. » Il est resté ami avec ce groupe, même s'ils ne travaillent plus toujours ensemble. Au départ, faire ce travail et notamment montrer son corps sur scène inquiétait Nikita. Sa principale difficulté a donc été de dépasser le tabou de la nudité en public. Cette différence entre privé et public a été une étape importante dans son entrée dans le monde du sexe : « Au début c'était la première fois que j'allais sur scène. J'avais le trac, j'avais peur, je voulais m'en aller. Je voulais me casser, je voulais plus aller, je voulais dire au revoir au podium parce que c'était pas pour moi, parce que de moi-même je suis très timide et pas coincé, mais quand même très timide. Je trouve encore que dans le temps que le sexe ou la nudité, enfin pour moi, ça existait juste en couple, pas à partager avec d'autres gens et pour moi c'était quelque chose de très bizarre, être sur scène... La première fois, j'avais peur, je n'étais pas normal. J'étais forcé de faire ce que l'on m'avait appris, en privé à côté de la scène. Tout s'est bien passé, mais c'était une grande peur pour moi. Je crois que ça m'a fallu cinq, six

mois quand même pour surmonter ça. De cette peur, mais cela est resté collé pendant trois ans, j'étais nerveux, et après ça il n'y a plus rien qui me rend nerveux ».

Statut professionnel et conditions de travail : Nikita est déclaré comme artiste-strip-teaseur. Il travaille avec des contrats déclarés tant dans les boîtes, salons érotiques, que dans les soirées privées (enterrements de vie de jeune fille, anniversaires...), ce qui lui permet de se protéger tant auprès des instances de contrôle, qu'auprès de ses employeurs au niveau du type de travail à effectuer, du nombre d'heures etc.... « Moi je déclare tout, même si je n'ai pas de contrat avec un privé, soi-disant ». Ce sont les femmes qui le sollicitent le plus dans ses contacts professionnels. Nikita a établi sa clientèle par réseau et bouche-à-oreille. Il ne passe pas d'annonces et ne fait pas de démarches de commercialisation, ce qui est pour lui une gageure de sa qualité professionnelle. « La publicité de la bouche à la bouche, on est quand même pas mal. Je n'ai jamais de carte de visite, j'ai jamais fait de publicité, c'est venu comme ça. Si tu prends vraiment au sérieux ton boulot et que tu restes sérieux... ». Nikita a adopté un mode de vie qui articule vie professionnelle et vie privée. Il lui arrive fréquemment de sortir avec ses collègues, de partager des moments festifs avec eux, chez les uns ou les autres. Cependant, il note qu'il y a parfois des conflits au sein du groupe, dûs essentiellement à des rivalités par rapport aux femmes ou parfois aussi au fait qu'un danseur duplique le spectacle d'un autre sans lui dire. Nikita a réussi à mettre en place une relation de confiance avec les gérants des boîtes, tant de son côté que du leur. Il pense même vivre avec certains des relations amicales, même s'il reste mesuré en pensant que ce sont avant tout des chefs d'entreprise : « Doucement on t'approche, tu le sens très bien et puis tu te dis « oh, on a besoin », tu te sens respecté, tu te sens fier car tu as bien bossé le mois avant ou l'année avant et on te respecte. Là tu peux parler avec eux comme avec des gens normaux dans la rue, mais ça reste quand même des gens, ce sont des hommes d'affaires, si toi, tu travailles pas bien, ça marche pas bien ou l'inverse ». Nikita est aussi manager, gère son équipe de danseurs, la mise en place des spectacles et la mise en scène sur place dans chaque discothèque.

Il travaille principalement avec des hommes pendant ses spectacles, cependant il éprouve aujourd'hui une certaine lassitude dans son travail, comme s'il lui manquait une certaine nouveauté. Une certaine routine semble s'installer : « Les mecs entre eux, il n'y a pas beaucoup de bons strip-teaseurs, ceux qui restent au niveau, ils ont toutes les semaines assez de boulot (...) et nous, on est un groupe de quatre, cinq garçons, qui a diminué maintenant parce qu'on devient de plus en plus âgés et on commence à faire autre chose, et il n'y a plus rien de nouveau maintenant. »

Nikita décrit le sentiment de hiérarchie qui s'installe dans ce type de relations où il se sent asservi à des modèles de comportement qu'il doit montrer, alors que personne n'est dupe : « Nous, on est des esclaves en fait, mais on reste fidèles à nos principes et plus en plus en vieillissant, et restant dans ce milieu assez longtemps, aussi, on sait après un temps qu'on peut plus jouer, que l'on est à égalité, ça m'a fallu du temps ».

Nikita parle de son statut d'artiste : « Artiste on n'est pas obligé d'être indépendant. Ils nous laissent, mais le statut d'artiste, mais les artistes disent entre eux que le

statut c'est indépendant, employé, ouvrier, cadre, ça c'est un statut mais nous les artistes, on n'est pas inscrit indépendant, ouvrier, employé, on est libre en fait. Donc les contrats aussi on a des agences d'artistes de spectacles qui nous téléphonent pour nous dire si on est libre telle date, telle date, ils nous donnent du boulot ». Il sépare son statut de celui de prostitué : « Nous on doit être certain de ce que l'on doit faire, si on reçoit par courrier, par mail ou par fax, on doit toujours mettre en détail ce que l'on doit faire. Ça, c'est les artistes, qui ont voulu ça, nous on demande ça, parce que devant la justice ou devant l'état, on peut t'envoyer un contrat : « Monsieur Luc, voilà telle heure, telle date, tu dois être là, tu es payé 8000 francs ». Qu'est-ce qu'on doit faire pour l'état ? On peut être dans la prostitution, je ne veux pas du tout (...) Tout le monde peut dire « je suis strip-teaseur », en fait tu vas dans une maison faire la pute, ça peut donner de mauvaises impressions ».

« Je laisse marquer ça, pas strip-teaseur, mais artiste, et puis genre du boulot, genre de spectacles, ça je mets toujours ça dans mes contrats. Si tu me contactes, je t'envoies un petit contrat photo, comment je suis, ou comment la personne qui vient et le client marquent le genre de performance. C'est un numéro de strip-tease pour un anniversaire. On marque ça, comme ça, comme ça c'est clair pour tout le monde qu'il n'y a pas des erreurs, si on arrive sur place qu'ils te disent : « on m'avait dit que tu restais une heure, après le spectacle, pour jouer avec nous », c'est pour éviter les malentendus. »

Le règlement des prestations se fait toujours en liquide, car sinon, Nikita dénonce le fait qu'en général on lui donne des chèques en bois : « Toujours l'argent, toujours cash, même pas des chèques, même pas quoique que ce soit. J'ai jamais connu sauf certains patrons, ils essaient de payer, et ça tu vas directement, si tu rentres directement dans un grand lieu, dans une grande boîte, ou une petite, n'importe s'il n'y a pas trop de monde, le patron va toujours essayer de payer avec un chèque, et là neuf fois sur dix c'est un chèque en bois, ça c'est le début dans ta carrière ». Nikita raconte une anecdote qui lui est arrivée en début de carrière :

« Ben un monsieur, on était en Allemagne, avec quatre garçons, on devait faire un grand spectacle pour un lady night, c'est-à-dire, que la clientèle, c'était toutes des femmes, c'était une grande soirée, c'était très, très chouette. « Et l'agent, m'a dit le patron, il va te payer en fin de soirée. » Pas de problème, on travaille d'abord et on sera payés après. Puis, il vient avec un chèque en argent allemand, je lui ai dit : « écoute, je ne veux pas ça (...) Aussi on veut l'argent cash, allemand ». Puis ils disent : « oui, on peut plus changer ». Je lui ai dit : « je m'en fous, je veux mon argent, tu te démerdes, les autres, ils veulent aussi, je ne bouge pas, je m'attache ici au chauffage (rires) et je ne bouge pas, tu appelles les flics je m'en fous, j'ai un contrat ». Puis je l'ai plus vu, lui et son patron, deux heures ça a fallu avant qu'ils me payent, et là ils avaient directement l'argent et pas un chèque (...) si tu as un chèque d'un pays étranger, il faut un bout de temps avant que tu aies l'argent sur ton compte (...) et des choses comme ça, il y en a plein, si je dois tout te dire, je suis là encore demain. »

Rythme de travail : Nikita travaille surtout du jeudi au dimanche soir. La journée est consacrée à la préparation de ses costumes et de ses divers spectacles. Il peut faire trois à quatre contrats par nuit. Il travaille avec sa compagne de 21 heures à 5 heures du matin. « Dans la semaine, je me lève assez tôt, j'essaie de faire le maximum possible tous mes costumes pour les autres et pour moi-même. Que tout soit en ordre pour le travail qui va venir le week-end, car le strip-tease, ça se fait 100 % de jeudi jusqu'à dimanche, ou lundi. Parfois dans la semaine, il y a les anniversaires et les

enterrements de vie de jeune fille, le week-end c'est plus les festivals de l'érotisme, les boîtes, ça commence le vendredi, samedi et dimanche. Et ma journée : je me lève, je me lave comme tout le monde, je mange comme tout le monde, puis je prépare mes valises pour le soir et puis moi et ma copine, on va en ville ensemble. On va au cinéma, on fait les courses, tout le boulot, tout le privé, puis à partir de neuf heures on est sur la route et on rentre à cinq heures, six heures du matin. Sur une nuit, on peut faire un ou deux, trois contrats ». Au départ, ce rythme de travail, le fait d'être décalé entre le jour et la nuit, a provoqué chez lui de l'irritabilité ainsi qu'une perte de poids assez importante puisqu'il a perdu 20 kilos en 8 ans.

Contrôle au travail : Il y a des caméras qui filment les divers spectacles de strip-tease, dans les boîtes notamment. Nikita n'y voit pas un mode de contrôle, mais pense que ces images ne sont produites que pour être diffusées sur Internet, ou pour participer à la publicité de la boîte. « Contrôlé par des caméras ? C'est soi-disant pas contrôlé, c'est filmé pour les publicités, pour Internet. Ils nous filment pour la publicité de la boîte, mais jamais pour contrôler, ça, ça n'existe pas ». Les seuls contrôles par vidéo qu'il constate et qu'il trouve nécessaires sont ceux qui sont effectués dans les vestiaires, car il y aurait assez fréquemment des vols de vêtements entre danseurs, surtout chez les débutants. « Il y en a juste en Hollande. C'est pour les vols, parce qu'on travaille à plusieurs artistes (...) Il y a beaucoup d'artistes qui aiment bien regarder chez les autres gens, les affaires, et souvent les débutants, ceux qui commencent, parce que les anciens, ils ont déjà tout et ça coûte quand même pas mal de l'argent, les costumes, quand même un paquet de pognon ». Les modes de contrôle qui sont actifs sont ceux qui sont effectués par les représentants des instances juridiques ou sociales qui viennent de temps en temps dans les boîtes de nuit, contrôler les contrats de travail.

Bénéfices : Ce travail lui a permis d'acquérir plus de confiance en lui-même, d'être plus assuré face aux autres, tant psychologiquement que physiquement et d'affronter des situations auxquelles il ne pensait pas pouvoir faire face auparavant. « Ça m'a aussi changé mon caractère un petit peu. Avant j'étais timide, j'étais pas du tout sûr de moi (...) J'avais un caractère très doux, je dois dire que je reculais devant tout le monde. Je laissais passer tout le monde devant moi et maintenant en travaillant dans la nuit, aussi connaissant les gens, tu deviens psychologiquement de plus en plus fort (...) Maintenant tu deviens quelqu'un, si tu le prends bien dans ta tête et pas comme un petit jeu (...) Il faut être très fort de caractère quand tu fais ce boulot, ne pas se laisser faire par certains gens influencés. Tu peux être naïf, avant j'étais naïf, je croyais tout le monde, j'étais bon cœur, bon sentiment. Ça il faut le mettre de côté, il ne faut pas montrer ce que tu es ». Il trouve aussi que ce travail lui a permis de s'ouvrir sur les autres, de découvrir d'autres cultures. Il s'agit là d'une forme d'apprentissage de soi à travers la connaissance des autres. « J'avais un boulot, je n'étais pas à l'usine enfermée, c'était à l'extérieur de l'usine, ça faisait deux kilomètres sur un kilomètre. En vélo c'était agréable, mais l'ennui, c'est quand même différent du strip-teaseur qui va partout dans les autres pays, tu commences à connaître d'autres

gens, d'autres cultures et ça m'a ouvert l'esprit ». « Ça ouvre ton esprit, et tu deviens plus intelligent et tu découvres comment toi tu es ».

Au niveau de sa vie intime, le fait d'être strip-teaseur lui permet d'explorer sans cesse des domaines sexuels inconnus : « Après huit ans, je dois dire qu'en privé, côté sexuel, ça va toujours plus loin. On reste toujours nous-mêmes, mais quand même tu es plus content (...) tu cherches toujours un peu plus loin ». De plus, le fait de travailler dans des lieux de sexe lui a permis de banaliser les corps, jusque-là tabous et lointains : « Avant j'étais choqué si je voyais un sein nu, j'avais 30 ans, voir une poitrine nue c'était ouh ! Maintenant, même si tu vois une femme nue, même avec des articles dans les mains, tu n'es plus choqué, car tu vois tous les week-ends, il y a rien de nouveau à ça. Tu le vois, tu tournes ta tête, tu le vois dans la télévision, une cassette X qui passe, ça me fait plus rien. Avant ça m'excitait, je savais, je regardais une cassette six minutes et j'arrêtais soi-disant et maintenant après 10 mn tu le vois parce que c'est toujours la même chose ».

Difficultés : Nikita a souvent des demandes de femmes qui veulent avoir des relations sexuelles avec lui. Il n'aime pas ces situations, même s'il trouvait ça gratifiant au début de sa carrière. Se voir proposer une relation sexuelle, juste pour son corps, ne le satisfait pas. Conserver un statut « d'homme », c'est aussi ne pas être accessible facilement à toutes les propositions sexuelles. « Tu dois rester toi-même quand même, rester homme, ne pas te laisser voler par n'importe qui. C'est vraiment dangereux ce milieu, vraiment un milieu pourri. » Chez Nikita, il existe une volonté de ne pas être considéré juste comme un corps. Il veut absolument en effet être reconnu comme un artiste faisant des spectacles, et être mis en valeur pour son « art », et non pas seulement pour son corps. Être renvoyé seulement au corps, c'est être renvoyé au rien, au vide, au néant : « Ce que j'aime le plus c'est qu'on vienne me dire : « Luc, c'est un beau show », je n'aime pas qu'on vienne me dire « tu es un beau mec, tu as un beau cul », ça j'en ai rien à foutre ! Ça tu l'entends chaque jour, c'est pas dit avec le respect du cœur, si on vient te dire « Luc tu as un beau cul », c'est parce qu'on a envie, c'est tout ».

Utilisation de substances psycho-actives : Nikita a tout essayé comme drogues, il classe dans celles-ci la marijuana, la cocaïne, l'héroïne, l'alcool etc. Aujourd'hui il fume quotidiennement des joints et bois surtout des bières avant et pendant le travail. « Comme ça, je préfère boire un verre de bière, un pack de bière, que je suis malade le lendemain, que de prendre un ecsta, ou un rail, ou n'importe quoi. Les joints, comme on dit maintenant, les joints, je fume régulièrement ça, c'est pour relax et pour dormir parce que j'ai des problèmes pour dormir à cause du métier ».

Avenir : A long terme Nikita voudrait devenir organisateur de spectacle et arrêter le métier de strip-teaseur.

Points saillants de l'entretien : Nikita, à travers la description qu'il fait d'une histoire avec une de ses amantes, révèle la différence qu'il fait entre son travail et

celui de la prostitution. En même temps, les termes qu'il utilise pour décrire cette situation révèlent une confusion entre les deux activités : « j'ai connu une fille, dans un gogo bar à Anvers, le Carlton. Et je l'ai sorti de là parce qu'elle angoissait, elle gagnait 700 francs par jour de fixe et les autres, les belges, ils gagnaient 4000. Donc, ils profitaient, parce qu'ils n'avaient pas de papiers, ils étaient pas là. Le business dans le gogo, ça marche et moi je l'ai tirée de là, sans trop de problème, sauf avec le propriétaire. Le mac soi-disant, mais ce ne sont pas des prostituées, ce sont des danseuses ! Et il vient, car il lui trouve le logement et tous les soirs autour de la piste, c'est pour lui. Moi je l'ai tirée de là et je l'ai mise sur le strip pour gagner un peu plus ».

Au cours de l'entretien, Nikita oppose son métier à ceux qui sont associés aux films X, Il utilise des termes en opposition tel le terme « vulgarité » qu'il associe à la pornographie et qu'il rejette, toujours opposé dans son discours au terme « art », associé celui-ci au métier de strip-teaseur : « (...) On veut tout réussir dans un spectacle, devant un public, mais ça doit toujours rentrer bien chez les gens que là, c'est beau. C'est pas vulgaire, c'est pas provocant, c'est pas comme tu vois parfois les films X, ça commence, tu ouvres la télévision, tu mets la cassette dedans, tu commences à jouer là-dedans, à se mettre à poil, jusqu'à la fin, ils font le jeu de l'amour, si on peut appeler cela l'amour ! C'est pas, c'est baiser, du début jusqu'à la fin, il n'y a rien, pas un sentiment c'est juste pour exciter certains gens qui sont un peu, qui sont dans la tête un peu vulgaires, je dois dire. Et coincés, parce que ça en privé, tu vois une cassette, c'est privé, mais là on voit sur scène, je ne me vois pas du tout comme du X, ni hard, c'est un show très beau à voir (...) on est toujours occupés avec notre show, toute la semaine, on s'entraîne, la danse (...) ».

Nikita observe un changement dans son métier qu'il déplore, notamment dans la relation entre les clients et les strip-teaseuses : « J'étais au Ritz, c'est là qu'on allait au début. Au début, ça allait, j'ai connu le temps à Anvers où les filles ne se déshabillaient même pas, elles restaient en soutien et slip. Maintenant ça fait six mois qu'elles enlèvent tout, c'est proche du client. Ce sont des gens vulgaires avec un vice extrêmement haut qui rentrent là pour voir, pour se contenter, et ils donnent de l'argent en espérant que la fille va peut-être plier pour lui eux ?, tu vois ? »

H52	Siri s	Webmaster « Gono »	Salons pornos, participe au recrutement d'actrices débutantes pour « Gono », entre autres sur les salons et par PA dans les journaux gratuits	37 ans	NR	Bénévolat sur le salon Indépendant, prestataire de services, consultant Internet
-----	-----------	-----------------------	--	-----------	----	---

SIRIUS : WEBMASTER DU SITE MST – H52

Éléments biographiques : Sirius a 37 ans, il est marié depuis 10 ans et a trois enfants qui ont quatre, six et dix ans. Il vit à Paris. Sa mère est journaliste et son père est cadre dans une multinationale américaine. Il est hétérosexuel, avec une tendance récente à la bisexualité : « Totalement hétéro, curieusement les images de bisexualité, deux hommes ensemble, c'est une chose qui m'excite assez à explorer ». Il est allé trois fois dans des clubs échangistes avec sa femme, sinon il participe à des « partouzes » sans que sa femme le sache. « Le reste de ma vie, les partouzes, elle ne le sait pas, les plans échangistes, elle les a vécus avec moi, ça s'est bien passé ». « Il y a ma vie privée, je pense qu'elle doit savoir, elle doit se douter, me connaissant surtout depuis vingt ans ; et que je ne suis pas de bois et qu'il y a des filles dans le milieu, elle doit bien se douter que des fois... j'ai dû... je pense que c'est « je ne veux pas le savoir », sinon ce que je te racontais tout à l'heure. Pendant le salon, j'ai eu droit tous les soirs au plumard, à l'étape festival, parce qu'elle voulait m'épuiser (rires). »

Statut professionnel : Sirius est webmaster sur un site Internet français qui produit des films avec des actrices et des acteurs amateurs. Il s'occupe de la mise à jour du site, des animations, des photos, des vidéos « animations du site avec la web-cam », du référencement, de façon à ce que le site soit plus connu donc plus lucratif. Il est indépendant, prestataire de service et consultant pour Internet, il est donc rémunéré selon les résultats obtenus sur le site. « Je gagne ma vie, je suis intéressé aux résultats du site, on vend des abonnements au site ». Pendant les salons, il est bénévole et est remboursé sur ses frais d'hôtels et de transports : « Sur le salon, c'est du bénévolat total, je suis payé pour les frais ».

Entrée dans le monde du sexe : Il est entré dans ce secteur d'activité par l'intermédiaire d'un ami qui faisait de la production vidéo et qui l'a mis en relation avec ce milieu. « Toujours par relation, par coup du hasard. J'avais un copain, que je n'avais pas vu depuis 15 ans (...) Il travaillait à deux pas de chez moi, et il faisait de la

production vidéo et de fil en aiguille, je me suis mis à l'Internet. Il m'a présenté la personne avec il travaillait et puis quand on rentre dans le milieu, c'est un milieu assez fermé, assez sympa, quand on s'entend bien, on travaille bien voilà. »

Conditions de travail : Ce travail est mené par un réseau constitué d'hommes essentiellement, dont la base est sous-tendue par une amitié de longue date.

Descriptif du travail : Pendant le salon, Sirius vend des cassettes. « Le but ici c'est de vendre des cassettes au maximum, donc on interpelle les gens, on leur dit ce qu'on fait, on présente le concept de la boîte qui est surtout les actrices débutantes, il y a un public pour ça, il y a une cible comme on dit, on joue là-dessus. » « On voit le type qui passe en vitesse et qui regarde comme ça, on le laisse passer mais si une personne commence à regarder, à en retourner une ou deux, à retourner la jaquette, là on l'accroche. »

En dehors du travail d'animation, il participe au recrutement des actrices amateurs, qu'il trouve dans les salons érotiques ou par l'intermédiaire de petites annonces.

« On recrute par petites annonces dans Paris, Boum, Boum (...) Par journaux gratuits, donc ce sont des filles qui ne connaissent généralement pas le milieu. Les acteurs sont recrutés sur une base plus professionnelle. C'est une expérience assez rigolote, mais c'est toujours notre principe... C'est toujours avec des débutantes, donc on s'amuse à mettre des animations sur le stand. Donc dès qu'une jolie fille passe, on essaie de voir avec les filles, de voir les coquines (...) Hier à 10 h 30 du soir, il y a un couple qui passait, on lui a proposé un tournage. Le tournage a été accepté, tout de suite on l'a tourné (...) C'était l'impro totale. On est allé dans la chambre d'hôtel, on n'avait pas mangé, on a fait monter des hamburgers, et puis on a appelé un copain qui n'était pas là et on lui a laissé un message sur répondeur, puis il nous a rappelé finalement et puis on a monté la lumière et puis c'est vraiment de l'amateur. » « Ils ont commencé à entreprendre la jeune fille, sous l'œil du mari. » « Il y en a certaines qui ont tourné pour XXX, mais là, Léo le producteur vous en dira plus. On a tourné effectivement, il y a des filles qui sont revenues, pas trop souvent parce que le principe, c'est d'avoir des débutantes, mais il y en a qui font une carrière, qui ont commencé par XXX, et qui ont fait une carrière, voire une grande carrière internationale. » « Léo pourrait mieux en parler que moi car grosso modo, on met une annonce avec un téléphone, la fille appelle, on prend deux ou trois polaroids, éventuellement on tourne si on peut tourner tout de suite, on le fait. »

Il y a cependant des règles à respecter avant de diffuser de telles images sur Internet : « C'est photographie avec carte d'identité, c'est signature d'un contrat, cession du droit à l'image et tout ça. Ce sont des choses qui sont très, très importantes ». En général, ils tournent avec des actrices temporaires, qu'ils ne revoient plus après, c'est un de leurs principes de travail. Les actrices n'étant pas des professionnelles, elles sont payées selon un forfait décidé par XXX. Lors des tournages il y a des pratiques qui sont implicitement imposées, même si elles n'apparaissent pas clairement dans les demandes, ce sont la sodomie et la double pénétration pour les femmes. « On laisse aller comme ça. (...) Parfois nous, on a une idée (...) on laisse les choses se dérouler suivant le feeling, mais la magie du tournage chez nous, c'est, c'est vrai que les tournages c'est assez, ça va généralement assez loin. S'il n'y a pas de sodomie, pour nous c'est un peu raté ». Plus loin, Sirius note avec fierté que beaucoup de femmes qui sont passées par leur tournage ont vécu ainsi leur première sodomie.

« Je pense que, pour l'actrice, ça doit être violent, bien sûr, mais je reprends l'exemple du couple d'avant-hier, la double pénétration, elle a pris un pied incroyable. Bien sûr l'actrice d'hier qui était une professionnelle, elle a peut-être pas fait énormément de tournages, la double pénétration n'a pas dû être un moment agréable pour elle c'est, c'est clair (...) Mais d'un autre côté, ce sont des adultes, elles savent ce qu'elles font. »

Il parle de la sexualité des acteurs qui ne sont pas payés pendant le tournage : « C'est le principe de la bande de copains, même sur le tournage, qui se tapent des nanas à plusieurs. » Le tarif payé aux actrices dépend de leur physique et de leurs pratiques sexuelles : « Comme c'est des amateurs, elles ne savent pas trop, elles n'ont pas de tarifs, les professionnelles ont un tarif. Elles disent c'est tant, alors que nous on propose une base de 800 à 1500 francs français suivant le physique, suivant ce qu'elle va accepter également. » Quand Sirius parle des actrices, il les situe en termes de valeur marchande, et de surenchère économique en fonction des pratiques sexuelles effectuées : « Je pense qu'il y en a qui n'acceptent pas d'être sodomisées ou double pénétrées, elles n'ont aucune valeur, moi je parle en termes de valeur. »

Motivations et bénéfiques : Ce qui a fait entrer Sirius dans ce type de profession, c'est son envie de pouvoir vivre un nombre important de relations sexuelles et surtout de réaliser ses fantasmes. « J'ai toujours été attiré très fortement, je me qualifie, je suis un obsédé sexuel compulsif (...) Très, très jeune, j'étais attiré par ça, pas par le monde de la pornographie, mais le sexe. J'ai toujours été porté par sur ? la chose, je suis avec la même femme, je suis marié depuis 10 ans, je ne suis absolument pas fidèle ». En parlant de sa femme, il dit : « J'ai une vie sexuelle très riche, au bout de 20 ans, si je ne fais pas l'amour pratiquement tous les soirs, je suis malheureux, donc ». Il vit de nombreuses relations sexuelles en groupe ou à deux, sans sa femme, qui n'est pas au courant de sa vie sexuelle en dehors du couple. « Je suis arrivé là où je voulais aller. C'est vrai qu'il y a de ça aussi, je me suis dit, j'ai réalisé tous mes fantasmes. J'ai réalisé aussi à peu près tout ce que je voulais, les partouzes, baiser avec des nanas, à trois sur une fille, bon j'ai tout fait. Mais je m'aperçois que ça me fait encore fantasmer ». « J'y ai réfléchi d'ailleurs, je me suis dit, j'ai tout fait, je devrais être blasé. Non je n'arrive pas à être blasé. Je suis blasé de beaucoup de choses évidemment, un film de cul, ça me fait plus rien. De faire un tournage, le plus hard qu'il soit, ça me fait plus rien. Voir des photos de cul, ça me fait plus rien, en revanche si je suis dans une partouze et qu'une fille m'accroche, là je retrouve un enthousiasme tout de suite ». Cependant pour Sirius, l'important pour vivre ses fantasmes érotiques c'est d'être avec des femmes qui ne vivent pas la relation sexuelle simplement sous l'angle économique. Il faut qu'il y ait un autre mode de relation qui s'instaure : « Il y a des filles qui ne font cela que pour l'argent. Ce n'est pas des filles avec qui j'ai un contact, ça ne m'intéresse absolument pas. Les filles qui font ça pour le fun, et j'aime bien discuter avec elles. Il y a des filles, comme la russe, avec qui je pouvais parler et avec qui je suis sorti deux ou trois fois, car c'est une fille charmante, intéressante, avec qui je prenais du plaisir à discuter de tout et on faisait bien l'amour, voilà ».

« J'ai une vision assez détachée par rapport à pas mal de mes camarades qui travaillent dans le milieu, je suis lucide peut-être parce que je ne travaille pas que dans le milieu (...) Je me sauve, certaines sur XXX, m'ont laissé un souvenir

inoubliable. On voit la fille, les copains en parlent encore, ils disent « qu'est-ce qu'elle était bonne celle-ci », parce que c'est des filles qui aiment ça et ça se voit sur le tournage, parfois la caméra éteinte, ça continuait ou un tournage, on a fini la caméra, on a bouffé et on a recommencé sans la caméra, parce que les filles aimaient et puis dès que l'actrice devient un peu plus professionnelle, c'est vrai qu'un tournage est parfois éprouvant, il y a une rigueur également, il doit y avoir à mon avis, la quasi totalité des filles ne prennent pas leur pied sur le tournage, ça c'est sûr. »

Utilisation de substances psycho-actives : Sirius s'oppose à l'utilisation de substances, hormis l'alcool occasionnellement : « Zéro pétard, une petite chope à l'occasion mais pétard, ça me fait rien, ça me dégoûte et je suis contre, j'ai un principe, voilà. »

Les transgenres

H54	Janus	Artiste travesti	Fréquente le milieu SM	NR	50ème salon érotique 8 ans	Artiste indépendant amateur
------------	-------	------------------	------------------------	----	-------------------------------	--------------------------------

JANUS. ARTISTE ET TRAVESTI - H54

Éléments biographiques : Janus vit en couple avec une femme avec qui il a deux enfants de 18 et 20 ans. Son père est architecte et nous n'avons pas connaissance de la profession de sa mère. Janus travaille dans une administration. Il ne se définit pas dans une identité sexuelle particulière, il se penserait même asexué. « J'aime bien les femmes, elles me fascinent. Je suis quand même attiré par les femmes mais pas jusqu'à la relation sexuelle. C'est difficile à expliquer. Visuellement j'adore les femmes, c'est beau, c'est chouette, mais je ne suis pas attiré par les hommes non plus ». Il fait partie de groupes SM.

Statut professionnel : Il est artiste indépendant, il peint des tableaux en amateur. Et il considère le travestissement comme un hobby.

Entrée dans le travestissement : Janus est travesti depuis neuf ans et depuis toujours il rêvait de l'être : « Je rêvais toujours, dans mes rêves, je me voyais femme (...) J'ai rencontré des gens qui se travestissaient et depuis lors, et là c'est mon propre monde, c'est, je me suis crée comme ça et ça a marché, je me suis vraiment senti moi ». C'est par son appartenance à des réseaux SM qu'il a pu accéder à cette transformation. « C'est par le SM que je suis finalement arrivé au travesti, au salon, et je fréquente toujours, je fais partie de clubs SM. »

Relations avec d'autres travestis : Janus a peu de relations avec ses pairs, il considère qu'il y a trop de jalousie entre eux : « On se croise, mais je n'ai pas beaucoup de contacts avec eux. Probablement que l'on cherche pas le contact ni moi, pendant longtemps, j'ai fréquenté des travestis et j'ai pris du recul parce que le contact est toujours difficile ». « Disons qu'il y a une certaine jalousie, peut-être plus que les femmes entre elles, c'est caractéristique ».

Bénéfice secondaire lié au statut de travesti : Janus aime se déplacer dans les salons ou dans les lieux publics de sexe, car cela lui permet de se sentir utile, d'être à l'écoute des autres, il semble même en tirer un bénéfice narcissique : « Ca m'apporte de rencontrer des gens qui viennent parler de leurs problèmes. Souvent ils n'osent pas en parler. Ils se travestissent, donc quand on me voit, il y a des gens, on est un peu psychologue, depuis des années que l'on est travesti, j'ai même écrit un petit bouquin sur les travestis. Je suis un peu psychologue car les gens me confient leurs problèmes même dans le SM (...) Ça c'est vraiment bien, c'est vraiment une relation humaine qui est très forte ».

De plus, Janus a l'impression d'être un personnage public, ce qui le valorise : « Il y a même des gens de la télévision française qui sont venus chez moi me filmer, car ils s'intéressent à mon personnage. Ça j'aime bien, j'ai créé un personnage, mais disons de toutes pièces, qui est reconnu. C'est l'artiste et c'est un personnage qui est vraiment reconnu, qui est vraiment à partir de mon moi d'homme, je suis vraiment content, j'ai créé un personnage qui habille mes fantasmes et qui le vit très bien pour moi ». « Il y a beaucoup de gens qui m'admirent, je ne suis pas prétentieux, ils admirent ma façon de vivre ça, de le vivre en couple, je le vis avec ma femme ».

Regards des autres et violences : Lors d'une fête organisée dans l'enceinte de son travail, Janus s'est présenté comme travesti. Il a alors subi des regards ostracisants de la part de certains collègues, d'autres ont cependant noté qu'il démontrait un certain courage de se présenter ainsi. « Il y en a qui ont réagit très mal. Il y en a qui m'ont dit que l'image du monde avait basculé et que c'était tout un monde qui s'écroulait pour eux, et moi femme, ils ne pouvaient pas comprendre ». « Il y en a qui ont trouvé cela merveilleux, ils m'ont dit « c'est vraiment bien, tu l'as fait, tu oses montrer qui tu es » (...) Il y a un de mes collègues qui m'en a voulu, il m'a détesté, je ne pouvais rien y faire, j'étais obligé de travailler avec lui et il est juste avec moi pour travailler ».

Relation entre vie de couple et travestissement : Au début sa compagne a eu du mal à accepter le changement corporel qu'opérait Janus, aujourd'hui elle semble admettre. « C'était dur pour elle, elle s'est mise à pleurer quand je me suis rasé (...) Elle l'a eu difficile au début, mais maintenant elle a accepté ». Ce couple avait peu de relations sexuelles, la sexualité s'est assez vite limitée à la conceptualisation des enfants. Depuis que Janus est travesti, il considère qu'il/elle n'ont plus de relations sexuelles car il assimile cela à des relations lesbiennes. Pour lui, cela ne relève plus de la sexualité, mais d'actes tendres : « C'est assez marrant, parce que nous avons très peu

de relations sexuelles, quasi pas, c'est plus des relations lesbiennes, que des relations homme/femme (...) On a fait ça pour avoir des enfants, cela se fait, mais on a jamais été portés sur la chose (...) ni l'un, ni l'autre ». Les enfants de Janus se représentent le travestissement de leur père comme un jeu. Avec sa fille, Janus crée une relation complice du fait de l'utilisation d'outils dits féminins : les vêtements, le maquillage etc. « Ils ont pris ça comme un hobby, c'est le hobby de papa (...) Le garçon, je ne sais s'il l'a bien pris. Je crois qu'il prend bien... La fille, c'est un peu plus marrant pour elle, car on s'échange le maquillage, le vernis à ongle, les vêtements. « Oui papa, tu as pas un vernis à ongle, tu as pas une jupe » , elle l'a bien pris ça ».

Chapitre 4

D'autres espaces et d'autres pratiques Salons de l'érotisme et autres métiers lié au travail du sexe

En complément aux chapitres précédents, nous reproduisons ici un texte de Véronique Poutrain qui traite du B.D.S.M et deux textes de Daniel Welzer-Lang, un sur les clients et un autre sur la pornographie. Ces textes ont été écrits en lien avec les discussions et débats du séminaire sur le travail du sexe organisé à l'Université Toulouse-Le-Mirail dans le cadre de cette étude.

Commerce du sexe et pratiques BDSM⁵⁴

Véronique Poutrain

Docteur en sociologie – EHESS
Rattachée au Laboratoire d'Anthropologie Sociale
(Collège de France)

Les pratiques sado-masochistes regroupées sous l'acronyme BDSM, sans être récentes, sont aujourd'hui plus visibles et tendent progressivement à se normaliser. Elles s'infiltrèrent dans l'univers du sexe en général et bénéficient actuellement d'un réseau commercial structuré. Qu'elles attirent ou qu'elles révulsent, elles participent désormais à l'espace public. Si les boutiques spécialisées comme *Démonia* existent, parallèlement, il n'est plus un sex-shop qui ne propose son rayon « SM ». De même, si des lieux spécifiques se voient recevoir une clientèle spécifique (bars, soirées publiques), il est rare de trouver un club échangiste sans sa croix de Saint-André⁵⁵. Idem pour les salons de l'érotisme qui ne peuvent se passer de leurs étals dédiés aux pratiques extrêmes. Même chose pour les réseaux télématiques et Internet : si des codes et des sites sont réservés aux pratiques sado-masochistes, force est de constater qu'on les retrouve également sur des codes et des sites plus généraux dédiés au sexe. Elles ne sont plus strictement réservées à des amateurs avertis : « Le sado-masochisme devient aussi ce qui « colore », ce qui donne une intensité jouissive et ce qui « excite » la globalité d'un monde imagier »⁵⁶.

Les adeptes prônent la tolérance, le pacifisme, la non-violence, l'égalité des sexes. Chacun pourrait y vivre ses désirs dans une totale liberté. Les pratiques se basent sur le consentement mutuel des partenaires, la négociation des fantasmes, la sécurité des participants et la contractualisation de la relation. L'aspect scénique est mis en avant comme une nouvelle manière de vivre sa sexualité et d'explorer les diverses possibilités de plaisir. Les tabous tombent, les transgressions sont permises. Les pratiques BDSM veulent par ces énonciations sortir du placard des perversions où la psychanalyse les a rangées jadis. L'image du sado-masochisme a ainsi évolué pour se définir finalement comme une sexualité ludique et récréative, accessible à tous. Aujourd'hui, des magazines destinés à des

⁵⁴ Cet acronyme est le résultat de la combinaison de trois autres acronymes : BD, DS, SM (BD signifie Bondage (ligotage) et Discipline ; DS se réfère à la domination et à la soumission, SM renvoie au Sadisme et au Masochisme.

⁵⁵ Croix en X.

⁵⁶ P. Baudry, *La pornographie et ses images*, Ed. Armand Colin, 1998, p. 34.

15-25 ans n'hésitent plus à présenter ces pratiques non plus comme une pathologie, mais comme un divertissement sexuel riche et amenant de nouveaux plaisirs : avoir les yeux bandés, se laisser attacher ou attacher son partenaire et voilà que les caresses décuplent le plaisir.

La revue *Jalouse*, par exemple, proposait en février 1999 un reportage intitulé « *Fantasmes et maux d'amour. Fessée, bandage, splash, érotisme médical... Quatre témoignages suivis de l'avis d'un psy. Quatre fantasmes explorés et pourquoi pas... à expérimenter* ». L'avis du psychologue concernant le bondage⁵⁷ est sans équivoque. A la question « *Peut-on faire l'amour avec une corde ?* », il répond : « *Le bondage n'est pas synonyme de torture ou de répression. Se faire lier par quelqu'un en qui on a confiance, c'est s'aliéner volontairement momentanément. La fille garde le contrôle et fait semblant d'être soumise.. Avec son « bondageur » elle joue un scénario qui est celui, primordial, du rapt-amoureux. Le rituel du bondage correspond à des lois ancestrales. Il remodèle le corps de la femme en accentuant ses formes. Attachée, elle a des seins en obus, le buste projeté en avant et les fesses bien rondes. Bondagée, une fille se sent valorisée, sur-féminisée* ». Comment cette « sur-féminité » peut-elle être interprétée ici ? Ne peut-on pas plutôt y déceler une « sur-dominance masculine » ?

Toujours dans cette même revue, à la question : « *Pourquoi la fessée reviendrait-elle à la mode ?* », le psychologue répond : « *Historiquement, la « mode » de la fessée a souvent été liée à la montée du féminisme. Dans les années 30, les femmes se coiffent à la garçonne et deviennent androgynes. Des centaines d'hommes écrivent des récits érotiques de flagellation. Probablement par nostalgie machiste... Ils regrettent les formes opulentes des années d'avant-guerre.. Une fessée sur une fesse maigre, ça ne rend pas. Dans les années 90, c'est un peu la même chose.. Les femmes deviennent « executive women » et font des régimes. Une manière pour les hommes de reprendre un peu de pouvoir sur les femmes. Ce pouvoir ne leur est accordé qu'avec consentement. La fessée érotique ne peut se pratiquer qu'entre adultes complices. Les femmes aussi aiment la fessée par nostalgie.. Elles aiment jouer le rôle de la petite fille qui se fait faire panpan-cucu. Se soumettre à une autorité virile ne leur déplaît pas. Serait-ce une manière de se sentir plus femme ?* » Il est étrange de constater que, dans ces deux extraits, le bondage et la fessée ne sont envisagés qu'au féminin. L'inversion des rôles semble impensable et, en tout cas, impensée. Au-delà de la liberté apparente prônée par les adeptes, la propagation du BDSM, et plus encore son commerce, révèle un détournement de la domination masculine.

Sado-masochisme et pratiques sexuelles

Il importe, dans un premier temps, de définir exactement ce que nous entendons par sado-masochisme. Le mari qui violente sa femme, même s'il libère une pulsion sadique, n'engage pas pour autant une relation sado-masochiste au sens où nous l'entendons. Il ne s'agit donc pas des diverses pulsions sadiques ou masochistes, telles que nous pouvons les rencontrer à différents niveaux de la sphère sociale. Par sado-masochisme, nous entendons une interaction particulière, au sein de laquelle les interactants s'engagent dans une relation dominant/dominé, le savent, font référence à un certain nombre de représentations, et le disent⁵⁸.

Par ailleurs, il convient de considérer que ces pratiques peuvent se décliner sur plusieurs registres. Il peut s'agir, par exemple, d'une simple érotisation sado-masochiste des rapports sexuels. Les protagonistes mettent alors en avant l'esthétisme, le goût des mises en scène, etc. Il peut s'agir également de pratiques plus extrêmes où les mises en scène et l'esthétisme ne sont pas forcément absents, mais où la douleur et la mise en péril du corps sont recherchées de manière plus systématique. Dans les deux cas, les relations sont

⁵⁷ Ligotage.

⁵⁸ V. Poutrain, *Analyse interactionnelle des rapports sociaux de sexe et des rapports de pouvoir dans les relations sado-masochistes*, Thèse de doctorat, EHESS Marseille, 2001.

contractualisées (tacitement ou non) et se basent sur la consensualité (le consentement réciproque des partenaires).

Le sado-masochisme est souvent présenté, par les individus, comme une forme de sexualité libérée. L'égalité des sexes semble ici possible. Et pour preuve : les femmes, dans ce contexte, peuvent dominer. Les dominatrices sont même ardemment recherchées. Cependant, sous couvert de la liberté sexuelle, du libertinage, de l'aspect ludique de ces pratiques ou de la satisfaction des fantasmes des unes et des autres, il est possible d'observer, en certain endroit, une perpétuation de la domination masculine, ou tout au moins, des différences significatives entre les hommes et les femmes. Hommes et femmes arrivent parfois à s'épanouir dans ce type de relation, sans qu'il y ait une perpétuation de la domination masculine. Cependant, le discours masculin est souvent tout autre :

« Il est difficile voir impossible de trouver une partenaire dominatrice qui ne soit pas vénale. Si c'est un fantasme qui m'a beaucoup plus lors de mon adolescence, il ne me vient presque plus à l'esprit. Je considère désormais que le rôle de l'homme est de dominer, et celui de la femme, d'obéir, à la condition bien sûr qu'il y ait consentement. Quand je suis avec les hommes je « joue la femme », je suis « passif » et je considère qu'un des plaisirs de ce genre d'attitude est d'être contrôlé-e. Quand je suis avec une femme, je suis l'Homme et de fait je respecte le « jeu de rôle », je change juste de personnage. » (*Extrait d'entretien*)

Ou encore :

« Il y a une chose que j'affectionne surtout : trouver une femme, me faire dominer et, à un moment donné du jeu, la contraindre à se soumettre. C'est réellement un jeu délicieux. En général, elle ne s'y attend pas. Elle fait de gros efforts pour dominer, mais comme les femmes n'ont pas beaucoup d'imagination pour dominer, je casse son jeu l'obligeant à entrer dans le mien. Voilà ce qui est jouissif. Pour moi bien sûr. Et pour elle aussi, j'en suis certain. J'aimerais c'est vrai faire cela aussi dans l'autre sens : trouver une femme, dominer et qu'elle casse mon jeu pour me dominer. Je n'ai pas encore trouvé de femme avec cette capacité-là. » (*Extrait d'entretien*)

Les relations sado-masochistes ne se résument pas pour autant à cette simple caricature. Les interactions peuvent être beaucoup plus subtiles, les rôles assignés aux unes et aux autres beaucoup plus nuancés. Si la subtilité et la nuance des rôles transparaissent parfois, il n'en reste pas moins que ces interactions se basent sur une utilisation classique des catégories de sexe et de leurs représentations : être dominé revient à « jouer » à être femme (Quand je suis avec les hommes, je « joue la femme », je suis « passif » et je considère qu'un des plaisirs de ce genre d'attitude est d'être « contrôlée »), et dominer revient à endosser le « rôle masculin » (c'est-à-dire contrôler). A cette nuance toutefois que, s'il arrive que le soumis se travestisse afin d'accentuer sa soumission (dans ce cas dans l'humiliation de jouer à être « femme »), la femme qui domine reste une femme féminine conforme au désir masculin. L'homme qui cherche à être dominé n'exprime pas forcément aussi clairement cette bipolarité. Il peut s'agir simplement d'un fantasme masochiste qui intègre des douleurs physiques. Dans ce cas, souvent, le soumis dicte ses fantasmes à une femme qui se charge de les réaliser.

Analyser le commerce du sexe dans les pratiques sado-masochistes hétérosexuelles en combinant une problématique des rapports sociaux de sexe et une problématique de la domination (masculine ou non) laisse transparaître des trajectoires contrastées selon que les individus soient femmes ou hommes. Femmes et hommes, notamment dans les « transactions économiques » n'échangent pas toujours les mêmes biens, les mêmes ressources, ni les mêmes finalités, comme autant de trajectoires contrastées.

Les différentes formes de commerce sexuel dans le sado-masochisme

L'offre commerciale dans l'univers BDSM est multiple. Elle est à la fois hétéroclite et unifiée : hétéroclite parce qu'on la retrouve, sous différentes formes, à tous les niveaux du commerce sexuel ; unifiée parce qu'ici ou ailleurs, elle tend à utiliser les mêmes stéréotypes convenus, les mêmes images phares, les mêmes codes.

Le commerce du sado-masochisme, c'est d'abord des lieux spécifiques que nous nommerons « commerces localisés ». Il s'agit bien ici aussi de boutiques spécialisées (comme *Démonia*), mais aussi de clubs, essentiellement parisiens (Le *Bar-Bar*, le plus ancien club fétichiste de Paris (créé en 1997) le *Donjon*, *Cris et Chuchotements*) ou encore d'endroits qui, à un moment donné, offrent des prestations sado-masochistes. Ainsi, par exemple, certains clubs échangistes proposent à des dates précises des soirées sado-masochistes mais il peut s'agir également de local spécialement aménagé pour une soirée ou encore, phénomène nouveau, de boîtes classiques qui proposent exceptionnellement des soirées à thème : le *Trolleybus* à Marseille organise ainsi courant juin 2002, « La nuit du fouet », une soirée au cours de laquelle trois dominateurs et dominatrices américains donnent un aperçu des possibilités du fouet. A l'inverse de ce dernier exemple qui attire essentiellement une clientèle non adepte des pratiques BDSM mais une clientèle curieuse ou voyeuse, les lieux localisés comme les clubs spécialisés parisiens n'attirent qu'une minorité de personnes (une dizaine de couple par soirée). En outre, à l'inverse des clubs échangistes, ces lieux ne diffusent pas de vidéo pornographique. D'une certaine manière, il est possible de distinguer les lieux spécialisés qui s'adressent à des « connaisseurs » lieux (« des lieux », ou « et les lieux ») qui ne le sont pas, qui s'adressent à une clientèle plus large. La multiplication des soirées BDSM dans les lieux non spécialisés montre combien les pratiques sado-masochistes pénètrent dans l'univers du sexe en général. Effet de mode sans doute, mais qui s'accompagne d'une reproduction de la domination masculine telle que nous pouvons l'observer dans l'univers plus classique du sexe.

Plusieurs formes de commerce peuvent être observées lors de ces soirées publiques : tout d'abord l'entrée payante, qui va permettre de « consommer » du sexe (pour les couples et les hommes seuls, jamais pour les femmes seules, toujours invitées) ; ensuite le fait que certains paient une dominatrice professionnelle, par exemple pour les accompagner ; la diffusion de photos enfin (il arrive effectivement que des photos soient prises lors des exhibitions, puis diffusées dans des revues ou sur des sites Internet ensuite, avec l'accord des personnes qui toutefois ne touchent aucune rémunération pour cette diffusion, contrairement à l'organisateur de soirées qui, par ce biais, peut faire sa publicité).

Les boutiques spécialisées, si elles attirent un nombre restreint de clients, œuvrent essentiellement par correspondance. Il en va de même des revues spécialisées (vente par correspondance), des sites Internet ou réseaux télématiques, proposant récits, petites annonces, articles divers et films pornographiques. Ces formes de commerce sont géographiquement localisées (ou cyberlocalisées) mais les lieux de consommation restent indéfinis et multiples. Nous les nommerons donc : « commerces périphériques ». Parallèlement à ces deux formes de commerce existent également des commerces plus insidieux que nous pouvons qualifier de « commerces souterrains » (nous trouvons ici par exemple, la « location d'individu⁵⁹ », la prostitution, etc.). L'« artisan » qui confectionne des objets et les revend ensuite à des proches entre dans cette catégorie. Ainsi, ce couple dont le mari confectionne des « chaises de soumises⁶⁰ » pliables qui se rangent dans une valise, participe à ce commerce souterrain. Les trois formes de commerce que nous venons

⁵⁹ Un fantasme récurrent, en effet, est d'être «prêté » par son partenaire à un autre partenaire.

⁶⁰ Chaises ornées de cuir avec des attaches permettant d'entraver une personne.

d'énumérer (localisées, périphériques et souterraines) n'ont pas de frontières propres mais sont plus ou moins interdépendantes et imbriquées. Ainsi, un commerce souterrain peut se réaliser lors d'une soirée publique (commerce localisé).

Il semble pour autant illusoire de prétendre réduire ces commerces à une unique analyse des possibles transactions financières observables dans cette sphère si particulière. L'intérêt d'une telle perspective trouve son sens dans la multiplication des niveaux d'analyse et d'interprétation. Il s'agit de comprendre la manière dont la négociation des fantasmes et des actes s'effectue, et quelle est la place de la transaction financière dans ce contexte. La distinction entre commerce implicite et commerce explicite permet d'affiner notre analyse. Le commerce est explicite lorsqu'un individu paie un autre individu pour un service sexuel donné ; il devient implicite lorsqu'il effectue une transaction financière qui n'est pas prise pour ce qu'elle est mais voilée par le jeu. Le commerce explicite détermine un type de relation basée uniquement sur une transaction financière. Le commerce implicite non : la transaction financière ne constitue que l'agrégat d'une relation basée par ailleurs sur des fondements autres, et qui la précèdent (ludiques, affectifs, etc.). Deux acteurs négociant une transaction financière peuvent avoir une définition différente de l'échange. Le passage du fantasme à la réalité intègre parfois une forme de commerce que nous pourrions nommer « symbolique ». En d'autres termes, par la multiplication des niveaux d'analyse, l'étude du sado-masochisme va nous permettre d'aborder tout un système d'économie des pratiques⁶¹.

L'acte prostitutionnel classique

Les « services » proposés par les dominatrices professionnelles sont des commerces explicites. Sur Internet, des sites entiers sont consacrés à des dominatrices. Un site parmi d'autres : www.smway.com/diane.. Celui-ci précise, comme tous les autres : « J'aime le pouvoir sur l'homme. ». Des photos défilent présentant les différents « jeux de rôles » auxquels il est possible de jouer. Ici, la voici présentée en « geôlière » ; là elle apparaît en « maîtresse d'école », en « nurse », en « femme phallique ». Le texte précise : « Que vous soyez maso, soumis, ou soubrette perverse, par une domination douce ou sévère, le temps d'un jeu, vous m'appartenez. J'aime dominer un homme et je vous ferai aimer cela.. Dans le respect, la crainte, vous vous abandonnez et accepterez mes jeux, mes exigences et mes punitions. Mes caresses en récompense, sachant allier tendresse et sévérité pour celui qui le mérite.. Je reçois peu mais bien. » Le texte précise encore : « Je pratique avec autant de plaisir la domination douce sévère ou hard. Mais toujours dans la sécurité, l'hygiène. Mon style cuirs, fourrures, dentelles. Mes pieds sont adorables et sensibles. C'est pourquoi j'ai une superbe collection de cuissardes, talons-aiguilles, bottines. » Le temps d'un jeu, le simulacre, en effet, peut prendre corps. La domination qui s'exerce ici est une domination simulée où la personne soumise ne fait qu'imposer ses fantasmes et ses désirs. Les jeux de rôles auxquels il est possible de s'adonner révèlent que la dominatrice demeure l'objet du fantasme de l'homme. Elle n'est là que pour endosser le costume de scène que le client réclame. Le client se voit remplir un « questionnaire » dans lequel il précise ses envies, ses désirs, les douleurs qu'il accepte, celles qu'il refuse. Par ailleurs, l'utilisation d'un « safeword » (mot ou geste dont use le client pour signifier qu'il souhaite interrompre la séance si celle-ci dépasse les limites qu'il peut supporter), interdit toute domination réelle.

L'analyse des parcours des unes et des autres a permis de révéler des récurrences et de souligner deux types de trajectoires : pour certains, les fantasmes sado-masochistes (avec une recherche de la douleur ou/et d'un esthétisme) précèdent l'entrée dans le « monde »

⁶¹ « Economie des pratiques » est à entendre ici aussi bien dans le sens d'une analyse des transactions purement économiques, que dans le sens où l'entend Pierre Bourdieu.

sado-masochiste ; d'autres à l'inverse en viennent à de telles pratiques par l'intermédiaire d'un partenaire qui leur a fait découvrir cet univers. Il est intéressant de noter que les quelques prostituées que j'ai pu rencontrer en sont venues à pratiquer le sado-masochisme, d'abord parce qu'un individu leur a fait découvrir cet univers, ensuite pour les « avantages » que cela procurait : une dominatrice peut « dominer » un homme sans avoir pour autant de rapports sexuels⁶². L'acte prostitutionnel s'en trouve valorisé. Les prostituées tiennent ainsi à souligner le fait qu'elles ne sont plus dans la rue et qu'elles reçoivent leurs clients uniquement sur rendez-vous. Par ailleurs, les tarifs sont plus élevés. Ces dominatrices professionnelles ne sont que l'instrument du fantasme du dominé et elles sont rétribuées pour cela. L'échange est clarifié, limpide.

Cela se passe d'une manière un peu différente dans le cas du soumis qui rêve de se prostituer : l'acte de prostitution fait alors partie intégrante d'un fantasme (qui précède le passage à l'acte). De plus, dans la plupart des cas, ces hommes ne vivent pas de la prostitution. L'acte prostitutionnel, dans ce contexte, devient acte de plaisir, il est vécu de manière occasionnelle et s'avère ambivalent : en effet, bien souvent, le fantasme du soumis est de se prostituer pour une maîtresse qui récolte l'argent. En d'autres termes, il arrive qu'un soumis paie une dominatrice afin de se prostituer à son tour, et ainsi réaliser son fantasme. Un commerce symbolique se combine alors à un commerce explicite.

La location d'individus

Parallèlement à la prostitution classique, il existe un commerce du sexe transversal, implicite, où, dans le cadre de relations hors prostitution classique, des individus peuvent être loués ou prêtés. Dans ce contexte, les deux trajectoires se rencontrent : il peut s'agir d'un fantasme précédant l'acte (celui d'être prêté ou loué, de jouer à la « putain » ou à la « salope ») ou d'une pratique imposée (par exemple un dominateur qui « loue » sa partenaire bien que cette pratique ne fasse pas partie du fantasme de cette dernière qui l'accepte quand même pour ne pas rompre le charme du jeu). Entre le dépassement de soi et le fait de vaincre des tabous, les relations sado-masochistes se constituent en une spirale d'où il est parfois difficile de fixer une frontière entre acte prostitutionnel et réalisation d'un fantasme, entre l'explicite et l'implicite. Prenons un exemple. Voici un extrait de dialogue issu d'un chat sado-masochiste :

Interlocuteur 1 : Bonsoir. Je cherche pour elle, un accompagnateur psycho qui puisse l'assister dans sa découverte du SM extrême cette nuit.

Interlocuteur 2 : Qu'attendez vous de lui ? Difficile d'accompagner quelqu'un psychologiquement quand on ne sait rien de lui. Qu'entendez vous par extrême ?

Interlocuteur 1 : Seins cloutés, brûlés, cousus, pareil aux lèvres, anus éclaté.

Interlocuteur 2 : Programme intéressant. Est-elle au courant des réjouissances, et d'accord ?

Interlocuteur 1 : Pas au courant mais a signé contrat de SM sans limites. Rétribuée pour cela. Séance en public.

Interlocuteur 2 : Mal à l'aise... Soumise rétribuée... Non prévenue... et probablement pas, à son âge, consciente de la portée d'un contrat SM sans limites. Public... payant ?

⁶² Cette tendance tend pourtant actuellement à évoluer : il arrive que des dominatrices professionnelles aient des rapports sexuels avec le client.

Interlocuteur 1 : Oui. Mais est prête au SM très extrême, connaît parfaitement les risques et les pratiques.

Interlocuteur 2 : Je suis sceptique et cela ne correspond pas à ma vision du Jeu. Ce ne sont pas les pratiques énoncées qui me gênent, elles font parties des miennes mais autre chose... Navré et bonne chance pour votre recherche. Bonne soirée tout de même.

Interlocuteur 1 : Dommage... Mais qu'est ce qui vous gêne cependant ?

Interlocuteur 2 : L'aspect financier...

Interlocuteur 1 : ??? Je ne comprends pas ???

Interlocuteur 2 : Dans ma conception de ces jeux, une soumise, une esclave, se donne. On ne l'achète pas avec une somme d'argent. Ou elle aime ce qu'elle va vivre et alors le désire et ne se fait pas payer ou bien c'est une jeune femme qui en a besoin et qui est prête à tout accepter pour une somme que j'imagine rondelette.

Interlocuteur 1 : C'est le fait de joindre l'utile à l'agréable. Elle s'offre, et a un petit quelque chose en échange. Elle n'est nullement forcée. Pas de besoins financiers pressants du tout. L'argent n'est pas sa motivation première, c'est juste une clause de plus au contrat.

Interlocuteur 2 : Alors tant mieux pour tout le monde. Mais je ne joue pas. Bonne Soirée.

Il s'avère difficile de commenter un tel dialogue sans connaître la manière dont la soumise vit le « jeu ». On peut cependant supposer que nous sommes dans l'implicite en ce qui concerne la soumise. Celle-ci a signé un « contrat SM sans limites » et nous pouvons supposer qu'il s'agit là du cadre du fantasme et de sa réalisation. Le dit contrat comporte juste une clause qui stipule que la soumise doit accepter d'être « prêtée » et exhibée devant un public payant. On peut supposer encore que ce n'est pas cette clause qui est déterminante pour elle, mais plutôt le « contrat SM sans limite ». Si donc celle-ci accepte de l'argent (« elle s'offre et a un petit quelque chose en plus »), cela reste pourtant de l'ordre du commerce implicite. Difficile de connaître les motivations de l'interlocuteur 1. Quel est pour lui le but premier du contrat ? Instaurer un « jeu SM sans limites » ou prostituer sa soumise ? Il est impossible de répondre. Néanmoins, le public payant participe lui clairement à une forme de commerce explicite. Ce dialogue ne nous permet pas d'en dire plus. D'autres exemples nous éclairent autrement.

Nous retrouvons en effet les mêmes mécanismes chez les individus « loués » que dans la prostitution classique, bien qu'ici la limite entre l'acte prostitutionnel et la réalisation d'un fantasme soit souvent plus floue : « *Mon maître m'a déjà louée oui. Deux fois. A des hommes qu'il connaissait mais que je ne connaissais pas. Je l'ai fait uniquement pour lui faire plaisir. Je crois que dans l'univers sado-masochiste, c'est gratifiant pour un dominateur de prêter sa soumise. Enfin pour lui et par rapport aux autres. Cela veut dire qu'il sait dominer... qu'il est expérimenté. Mais je n'ai vraiment éprouvé aucun plaisir. Je n'ai pas trouvé ça excitant non plus. Mais je ne voulais surtout pas le décevoir, alors...* » (Extrait d'entretien). Du consentement explicite émerge ici un commerce implicite où la dominée, pour ne pas rompre le jeu, accepte le fait d'être prêtée.

Autre cheminement au masculin : « *Une fois, j'ai été soumis à une professionnelle. Et mon fantasme, c'était d'être prêté, loué, qu'elle m'offre à quelqu'un pour de l'argent, comme une pute. Et elle m'a prêté à un couple dont la femme dominait. C'était génial d'être dominé par une inconnue, quelqu'un que je n'avais pas choisi. Surtout qu'elle était bien roulée et que c'était excitant. Décadent mais excitant. Et puis c'était l'occasion de rencontrer d'autres personnes qui pratiquent.*

Parce que c'est pas évident de rencontrer des domis qui ne soient pas des professionnelles. » (Extrait d'entretien) Deux formes de commerce explicite apparaissent ici (puisque la prostituée est rémunérée deux fois), imbriquées à une forme de commerce symbolique (la réalisation du fantasme).

La location d'individu (autre forme de commerce sexuel : des vidéos de la séance peuvent être tournées et ensuite revendues, est souvent présentée comme pouvant faire partie intégrante d'un fantasme. Il ne s'agit pas ici d'analyser en termes psychanalytiques ce type de fantasmes, mais d'en proposer une lecture plus sociologique. Les deux extraits d'entretien que nous venons de citer traduisent une domination masculine effective. Dans le premier cas, la soumission ne réside pas dans le fait de « jouer à la pute », mais dans celui de s'abandonner complètement à un partenaire, et de ne pas le décevoir (commerce implicite). Le second ne révèle aucune ambiguïté : la mise en scène de l'acte prostitutionnel y est le moteur de l'action. Le commerce symbolique amène là deux formes de commerce explicite.

Cette mise en scène du commerce symbolique peut faire partie d'un fantasme féminin, qui cependant n'est pas tout à fait vécu de la même manière : *« J'ai mis du temps à réaliser ce fantasme : jouer à la putain. Avec l'éducation que j'ai reçue, j'ai mis du temps pour/à dépasser mes tabous. Et puis surtout, je ne pouvais pas faire ce genre de choses avec n'importe qui. Il fallait que... mais c'est normal je crois, que je trouve quelqu'un en qui je pouvais avoir confiance. Et je n'aurais pas pu le réaliser si je n'étais pas tombée amoureuse. C'est clair. C'était important pour moi. Je veux dire que je le faisais pour moi, pour mon plaisir, c'est sûr, mais aussi pour lui. Surtout pour lui. Pour nous. Et puis ça n'est pas arrivé souvent non plus. Et c'était toujours avec des amis à lui. Donc qu'il connaissait et à qui il pouvait faire confiance. Et puis c'était tout un jeu entre nous. Par exemple, je n'ai jamais reçu de l'argent pour ce que je faisais. Je jouais à la pute, sans en être une (...) Une fois, si, un de ses amis m'a donné de l'argent. Mais c'était parce que ça faisait partie du jeu. Et je peux dire que cette fois-là, je me suis vraiment éclatée. J'étais dans mon fantasme. »* (Extrait d'entretien). Le parcours qui mène à la réalisation du fantasme ne se constitue pas de manière spontanée. Un long cheminement a été nécessaire ici, une mise en confiance, ce qui n'était pas le cas dans la version masculine où l'intervention d'une dominatrice professionnelle avait été nécessaire à la réalisation du fantasme. Dans ce dernier exemple, nous sommes dans le cas d'un commerce implicite.

Le commerce du sexe, qu'il soit explicite ou implicite, trahit la division des sexes ainsi qu'une domination masculine effective. Symbolique ou non, la définition des situations est plus souvent explicite pour les hommes et implicite pour les femmes. La domination masculine s'exerce en ce sens que la femme peut demeurer une marchandise dont l'homme dispose. L'exemple de la prostitution classique vécue comme une forme de commerce symbolique (c'est-à-dire faisant partie intégrante du fantasme de l'individu) est à ce titre sans ambiguïté : la réalisation de l'acte y entraîne une forme de commerce explicite pour l'homme (le recours à une dominatrice professionnelle) alors qu'il amène pour la femme une forme de commerce implicite (la nécessité d'inscrire l'acte dans une relation affective).

Esprit BDSM et commerce du sexe

Les relations BDSM ne peuvent pas être réduites à la simple perpétuation d'une dominance masculine. Certains adeptes peuvent y trouver un équilibre qui leur permet justement d'accéder à une certaine polyvalence (féminine et masculine⁶³). Il n'en demeure pas moins que l'accession d'une population plus large à ces pratiques gomme « l'esprit BDSM » et laisse transparaître un mécanisme de somatisation progressive des relations

⁶³ V. Poutrain, *Modifications corporelles et sado-masochisme*, in *Quasimodo*, n°7, juin 2002.

fondamentales constitutives d'un ordre social dualiste.

La propagation des pratiques sado-masochistes dans l'univers du sexe en général modifie en effet les principes de fonctionnement que les adeptes avertis et connaisseurs observent : respect de l'autre, cérébralité, et recherche, pour le dominant, de l'abandon de l'autre afin de lui permettre d'accéder à des plaisirs spécifiques. L'image de la femme, soumise ou dominatrice, divulguée sur des sites Internet commerciaux, révèle une « femme pornographique » prête à tout accepter. Le site BDSM.COM en est un bon exemple. Qu'est-il possible d'y voir ? De la pornographie. Des visages de femmes avec la bouche ouverte prête à enfourner n'importe quel sexe d'homme. Des femmes bondagées, vêtues de cuir ou de latex. Photos de présentations. Encore plus ? Cliquez ici pour quelques photos encore plus explicites. Des femmes qui se flagellent. Des talons aiguilles qui se frottent aux sexes des hommes. Des femmes qui lèchent d'autres femmes. Des hommes qui lèchent des pieds de femmes. Des femmes qui montrent leurs orifices, tous leurs orifices. Encore plus ? Non. La visite s'arrête là. Pour le plus il vous faudra entrer vos coordonnées pour créer votre « free sexxx mail ». La femme est ici réduite à un objet au service du fantasme de l'homme, qui la domine toujours, que celle-ci soit soumise ou dominatrice. Les adeptes des pratiques sado-masochistes semblent conscients de cette évolution qui pour eux n'a rien à voir avec le véritable esprit BDSM. Les échanges issus d'un forum de discussion le montrent tout comme ils montrent la difficulté qu'hommes et femmes ont souvent à se comprendre (BDSMFR.COM) :

Une femme :

« C'est à vous messieurs que je destine ce coup de gueule. Mais pas à vous tous, je peux aussi être très partielle... A vous qui vous déterminez comme dominateurs, je me fais une idée bien précise de ce qu'est un dominateur, peut-être est-ce pour cela que vous m'agacer profondément. Certains pensent que je suis une « indécrottable romantique », mais quoi qu'il en soit, je suis profondément honnête et sincère, force m'est de constater qu'au bout de trois longues années de recherches et d'échanges, la majorité d'entre vous usez d'une relation DBSM pour palier à vos inquiétudes, à vos insuffisances. Croyez-vous vraiment qu'il suffit de vous dire dominateur pour croiser une soumise et ainsi faciliter une activité sexuelle qui hors ce prétexte vous met à mal ?

Ce masque que vous portez, ce titre dont vous vous affublez, ne peut en aucune façon faire de vous ce que vous n'êtes pas. Votre erreur est de penser que ce « jeu » n'est justement qu'un jeu sensualiste, érotique, libidineux... limiter une RELATION à caractère sexuel, voir pornographique. De combien d'entre vous, oh combien je me lasse... ayez le culot de dire que vous êtes mal mariés ! Et que votre légitime est bien trop sage pour partager avec vous tout cela... « ce n'est pas son truc »

Mourir de rire ou de désespoir, je ne sais devant une telle ignorance de ce qu'est une relation domination/soumission, sexualité oui et reoui mais je vous en prie, tentez de comprendre que ce n'est pas que cela, oserais-je vous inviter à élever un peu le débat et tenter d'essayer de voir plus large, plus grand, d'avoir au moins la curiosité de comprendre ce qu'est l'ESPRIT SM... De Valmont à Sade, d'O à Norman... le BDSM est bien plus qu'une k7 masturbatoire ».

Une homme :

« La rareté des femmes qui se manifestent (j'ignore si elle est la conséquence de la rareté des femmes attirées par les relations BDSM.) incite une partie des hommes à donner dans une surenchère assez débile parfois. Ceci étant, c'est aussi à vous mesdames de remettre les pendules à l'heure et d'apprendre à ne pas prêter attention aux démarches qui clairement relèvent (pour faire court) de la recherche de baise facile. « Essayer de voir plus large, plus grand, d'avoir au moins la curiosité de comprendre ce qu'est l'ESPRIT SM... » ... Juste, très juste, et c'est quoi pour vous l'esprit SM ? »

Une femme :

« Découragée, oui, même quelque peu exaspérée; un coup de gueule comme signe de mon

impatience et de mon irritation peut être représentatif de ce que peuvent penser aussi d'autres femmes, comme tu en es le témoin.

Il est quand même irritant que la réputation française de raffinement dans la perversion, d'esprit et de finesse soit de plus en plus usurpée.

Faire d'une relation BDSM une débauche pornographique sans même avoir l'excuse de l'esthétisme ou du goût de l'amour devient d'une platitude navrante. Faire d'une relation BDSM une psychothérapie ou un prétexte pour la baise facile, me désole, me navre et me met carrément en rogne.

Certains pourraient me reprocher d'être prosélyte, réductrice, voir même un peu trop puriste. En incurable romantique libertine et selon certains, à côté de mes pompes, je conserverai envers et contre tout le goût de l'excellence, d'un BDSM avec une âme, une philosophie, élevée au rang d'art de vivre...

Faire de ses rêves des rêves réalistes, des réalités des rêves, n'est qu'une question au fond de désir, car du rêve à la réalité il n'y a souvent qu'un pas qu'il suffit d'oser franchir.

Je n'ai qu'une simple prière à vous adresser messieurs : respectez-vous un peu plus et acceptez de ne pas faire d'une relation BDSM un espace où la chair n'est que tristesse et désespérance »

Un homme :

« Mesdames, Mesdemoiselles... Chères soumises,

Souffrez que je prenne un instant de votre temps, de votre réflexion. Et pardonnez déjà sa longueur.

Vous nous parlez « d'ESPRIT SM » (en majuscule SVP), de philosophie, de goût de l'excellence, d'âme de la relation... En effet, tout cela est très romantique et semble sortir d'un roman du dix-huitième. Revenons pourtant à la réalité de notre société.

Vous vous plaignez des Doms et autres Maîtres que vous croisez sur le net. Ils ne répondent pas à vos attentes. Ils sont vulgaires, inconséquents, ignorants ou paresseux. Quelques fois cependant un « diamant » émerge du charbon.

Mais, en réalité, que cherchez-vous ? Sur la base de quels critères jugez-vous ceux dont vous ne connaissez que quelques écrits ou dialogues ?

Nous sommes Doms ou Maîtres... Enfin, avant tout, comme vous, Etres Humains !

Et donc habités des mêmes certitudes et doutes que tout autre. Lorsque nous vous rencontrons dans un salon virtuel ou que nous répondons à une de vos annonces, qui sommes-nous ? Que vous dire ? Nous vous connaissons à peine !

Avant tout, vous affichez votre statut de soumise ou vos espoirs de soumission. Pourtant, nous ne pouvons y répondre directement. A ce moment, vous êtes encore nos égales. Personne rencontrant une autre personne. Vous attendez de nous que nous nous exprimions sur vos fantasmes tout en y entrant pas. Curieuse dualité qui fait de nous des Maîtres en puissance... et impuissants ! Exercice difficile, lorsque, comme parfois, vous jouez avec nos « nerfs ».

Vous vous plaignez de rencontrer les fantasmeurs, les imbéciles, les frustrés et les complexés. Puis-je rappeler que le net, par son universalité, son anonymat, sa liberté d'expression, n'est pas le moyen le plus sûr d'avoir des rencontres de qualité. Son avantage, pour nous, est autre : nous y avons tous recours. « Diamants » et « charbons ». Parmi toutes les propositions, il vous faudra toujours faire le tri. Et même, agir préventivement. Concevez vos annonces, vos présentations soigneusement et le plus complètement possible. Indiquez vos attentes, vos limites. Exposez-vous sommairement, que l'on puisse découvrir derrière les mots que vous tracez la personne qui les a formulés. Sans aller trop loin évidemment (mais cela est un autre débat). Et n'oubliez pas d'être raisonnable. Que vous cherchiez à la fois une référence et un étalon (non, pas dans le sens sexuel du terme, bon sang !), nous le savons. Tout comme nous savons que nous ne les sommes pas. Comme tous, nous avons un passé, fait de succès et d'échecs, de joies et de peines... Ce passé a construit notre présent et notre personnalité. Il influera sur notre futur et le vôtre. Tout comme l'inverse d'ailleurs, puisque nous attendons aussi de vous une participation active à notre équilibre.

Bref, je termine ici mon discours... un peu décousu, je vous le concède, mais tellement de points nécessiteraient réponse qu'un message ne peut pas y suffire ».

Un homme :

« Bonjour,

Comme les grands esprits se rencontrent c'est un peu le message qu'on vient de faire passer aux inscrits sur le serveur d'annonces...

Nous (BDSMfr.com) nous décarcassons dans l'espoir que, dans un contexte où, pour faire dans le caricatural, BDSM est synonyme de « se taper dessus / (se faire) punir / se faire mal » le tout mis en oeuvre par des entités échappées de mauvais romans (Maîtres...esclaves...) sous les regards exorbités d'armées de types se musclant le bras droit, nous finirons par être une poignée de déviants à penser que le BDSM, c'est avant tout un ensemble de relations fortes et de pratiques sensuelles fortes qui lient des hommes et des femmes qui par ailleurs se trouvent avoir le même fantasme.

Je crois que tant que la terminologie ridicule (1) « Maître », « soumise », etc... restera en vigueur de façon « externe » à la relation, brandie comme une sorte de carte de visite magique, de panneau publicitaire, il n'y aura pas grand espoir.

Il y a là je crois une confusion totale entre fantasme, aspiration et mise en oeuvre.

Qu'un homme se rêve en « maître », qu'une femme se rêve en « soumise » (ou l'inverse) c'est une bonne chose, c'est pour ça qu'on est tous là. Mais qu'il/elle se définisse uniquement comme « maître » ou comme « soumise », comme si cela allait de soi et indépendamment de l'autre, c'est totalement ridicule.

Je crois qu'une relation BDSM, comme toute relation humaine, est une relation qui... relie (ça arrive souvent avec les relations) deux être humains, normaux, avec des envies, des doutes, des aspirations, et que si cette relation se noue bien, et s'ils ont des fantasmes compatibles, alors ils vont pouvoir les mettre en oeuvre.

A ce moment-là, et à ce moment-là seulement, pour lui, elle va devenir la « soumise » qu'elle rêvait d'être et pour elle il va devenir le « maître » qu'il rêvait de voir dans sa glace le matin en se rasant.

Il ne s'agit pas de nier la tonalité dominante ou soumise du caractère d'un tel ou d'une telle, bien au contraire, juste de souligner qu'on est des hommes et des femmes, pas des personnages de mauvaise BD... ah... c'est peut être ça... le BD de BDSM, ça ne veut pas dire Bande Dessinée.

Tant qu'on n'arrivera pas à ça, hormis quelques connexions spontanées (parce que heureusement, il y en a), il y a peu de chance que grand monde arrive à trouver son bonheur.

En aucun cas tout ce que je viens de dire ne remet en cause la profondeur, la sincérité et la qualité de la relation domination/soumission, simplement avant qu'il y ait une relation de domination/soumission, il faut qu'il y ait une relation tout court, et tant que tout le monde se planquera derrière des étiquettes préfabriquées, les relations se feront rares.

C'est con, c'est très con parce que dans le monde des relations SM il y a des femmes seules qui cherchent des hommes aussi seuls (exactement comme dans le monde des relations « classiques »), et qui n'arrivent pas à se trouver... pour les mêmes raisons que dans les relations classiques, parce que tout le monde joue un rôle, et que du coup tout ça manque d'odeur, de vibration, de frisson, de chaleur, etc...

J'entends déjà xxxxxx me dire que j'intellectualise (2)... au contraire, je plaide pour la simplicité... Je suis convaincu que cet affichage systématique de personnages synthétiques est un moyen commode de se planquer un peu mieux alors qu'on est déjà planqués derrière nos pseudos, derrière nos écrans, derrière nos modems... Au rythme où vont les choses, ça va se terminer avec des capotes autour des claviers...

Bon j'ai fini, vous pouvez arrêter de me détester parce que par ailleurs, je suis un type très sympa...

Notes :

(1) : ridicule en dehors de toute relation, comme une étiquette....

(2) : il paraît que la meilleure défense c'est l'attaque, alors j'anticipe »

Un homme :

« Je souscris à 100% à ce que tu as dit.

Ce mail pour donner aussi l'autre côté du miroir, celui des aspirants soumis qui cherchent leur Maîtresse. C'est mon cas, vous l'aurez compris.

Là on se trouve confronté à un autre type de problème lié sans doute à la disproportion entre l'offre et la demande. Jusqu'à présent lorsque vous entrez en contact avec une « Dominatrice » (et je mets à dessein des guillemets), vous devez pratiquement prendre un numéro comme à la sécu ! J'en ai eu une au téléphone récemment qui me disait clairement qu'elle n'avait pas le temps de discuter au téléphone avec moi, et qui m'a déposé rapidement son numéro de portable et son pseudo pour si je voulais avoir « des rencontres SM ou autres » !!!

Que doit-on faire dans ces cas-là ? Rire, pleurer, ou hurler de rage ? Où est la relation humaine comme tu le signalais si justement ? Je n'aurais rien compris ? Etre soumis consiste à faire la queue pour se faire fouetter ? Où est la complicité, la compréhension et même l'attention qu'un Dominant a avec son soumis ? Alors ça ne serait que cela le BDSM ? Un moyen pour les hommes de tirer un coup, et pour les femmes de se faire du fric ?

Certes comme tu le disais également, cette alchimie ne peut pas s'établir spontanément et il faut beaucoup de temps. Or dès que vous essayez de communiquer par mail avec une soi-disante « Dominatrice expérimentée » (à la limite, le terme commence maintenant à me rebuter), vous attendez au moins une semaine qu'elle veuille bien vous répondre. Suis-je trop exigeant ? Après tout si je m'incline un jour devant une Femme ce ne sera pas parce que c'est simplement mon tour, mais parce que j'aurais pour elle Respect et Admiration. Et le respect, ça se mérite !

Bon voilà, j'ai poussé moi aussi mon coup de gueule, mais au moins on saura que ce n'est pas plus facile pour les soumis que pour les soumises de trouver leur Dominant. Amitiés »

Prostitution et travail sexuel : le client⁶⁴

Daniel Welzer-Lang

Quand on aborde la prostitution, la question des *clients* embarrasse... Judiciarisé en Suède, pourchassé au Québec par des policier-e-s leurres, diabolisé dans beaucoup de pays, le client semble être le grand inconnu du commerce du sexe (voir toutes les publications des associations abolitionnistes à tendance miséralibliste et/ou judéo-chrétienne). Et régulièrement, de colloques en réunions, j'entends « qu'« on » ne sait rien des clients ». J'aimerais interroger cette méconnaissance.

Première remarque : ce « on » ignorant et neutre est contre-productif puisqu'il permet d'occulter le fait que la connaissance en la matière est fonction d'une socialisation sexuée : *Les hommes, comme dominants, savent...*

Les hommes, les humains socialisés en mâles dominants par et dans les rapports sociaux de sexe, savent qui et comment sont les clients. Dès la prime enfance, à travers les revues pornographiques achetées ou volées, les jeunes mâles apprennent que l'on peut fantasmer, s'exciter seul ou en groupe devant des figures de femmes, et que ces figures, ces représentations de personnes réelles (payées pour cela, mais les jeunes n'en ont pas toujours conscience) sont disponibles à leurs scripts sexuels. De plus, ces images, de par leurs poses, propos ou *scenarii* sexuels qu'on leur prête, aident à structurer un imaginaire sexuel. Le client, en achetant ces revues achète aussi le droit d'imaginer leur possession sexuelle.

La question du type d'imaginaire ne nous intéresse pas ici. Mais nous retiendrons qu'à travers cette socialisation pornographique les mâles apprennent à dissocier affects (produits de la rencontre entre deux personnes et des liens sociaux créés) et excitation sexuelle. On peut, et dans la « maison-des-hommes » (Welzer-Lang, 1994, 2000), on **doit** être excité par les figures représentant des femmes disponibles à la sexualité du consommateur. Et cette sollicitation à la dissociation est renforcée par l'ensemble de nos mass-médias qui, à longueur de temps, nous signalent la « beauté » des femmes présentes sur les plateaux de TV, dans les films, les pubs...

Remarquons qu'en même temps que les mâles sont socialisés en tant que clients, ils le sont dans un paradigme hétéronormatif où l'objet de désir est centré sur les femmes, leur pénétration, ce qui dans l'idéal masculin signifie possession et soumission ; hétéronormativité intégrée au sein d'un fort vécu homosocial, notamment quand les jeunes regardent la porno en groupe de mâles, excluant la plupart du temps les filles de ces jeux. Jean-Jean (2000) explique les difficultés qu'ont, par la suite, les hommes qui aiment les hommes à investir toute leur sexualité ; et comment les homosexuels ou les bisexuels doivent se débrouiller seuls pour *traduire* la socialisation masculine hétérocentrée dans leurs goûts sexuels.

Plus tard, tout mâle sait qu'il peut, pour une somme modique, louer ou acheter les services sexuels d'une femme, d'un homme, ou d'un transgenre. Quand on observe les mâles en bandes, qui rodent autour des personnes prostituées, on retrouve au sein de leur groupe cette ambiance homosociale particulière : ils chassent !

Seulement le secret qui lie les dominants entre eux (Godelier, 1982, Mathieu, 1985, Welzer-Lang, 2000) leur demande le silence. Dans un système viriarcal à domination masculine, la sexualité extraconjugale de l'homme n'entre aucunement en contradiction avec le contrat de fidélité du mariage.

⁶⁴ Ce texte s'appuie sur mes travaux de recherches antérieurs, et sur les discussions engagées lors du séminaire Commerce du sexe et Travail sexuel/Toulouse, janvier 2001.

C'est sur la définition asymétrique de la fidélité qui divise hommes et femmes que se fixe une partie du secret. Pour les femmes, la fidélité inclut le nonaccès à d'autres types de sexualité, quelles qu'en soient les formes, récréatives ou investies socialement. Les hommes contrôlent l'exclusivité d'usage de leur compagne, notamment par l'enfermement domestique, la violence et la jalousie. Ils sont quant à eux fidèles au « contrat » de mariage, c'est-à-dire qu'ils n'investissent pas affectivement, ou peu, leurs autres formes de sexualité. Les hommes (fidèles) privilégient en tous cas la vie sociale, affective et reproductive avec leur compagne légitime. Les différentes définitions de l'amour encadrent leur secret : c'est le tout-en-un pour les femmes [le même homme — tel un prince charmant — doit être un bon père, un bon mari et un bon amant] et la division des femmes en plusieurs types pour les hommes [la compagne légitime affectée au domestique et les salopes (que l'on ne paie pas) ou les putains (que l'on doit payer) affectées à la sexualité].

Bref, l'homme ordinaire sait qui sont les clients dans la mesure où il en est lui-même un, au moins potentiellement. Toutefois, ce fait ne peut être dévoilé aux non-hommes, aux dominées (les femmes), sous peine de perdre les bénéfices attribués socialement aux hommes dans le cadre de l'appropriation individuelle de leur compagne. Les épouses doivent croire que *leur* homme est différent des autres : les clients.

Les personnes qui travaillent dans le commerce du sexe,

— celles qui vendent (ou louent) des services sexuels tarifés à l'acte, ou à temps limité,

— celles qui, quelle que soit leur activité professionnelle (métiers de l'hôtellerie, de services, etc.), travaillent dans des sphères où se louent ou se vendent des formes de sexualité tarifées, que le tarif concerne l'accès individualisé à un-e travailleur/travailleuse du sexe ou à une installation favorisant la rencontre sexuelle présumée alors gratuite et volontaire,

... *savent* aussi qui sont les clients. Mais, on ne les écoute pas.

La morale participe à l'éviction des droits de citoyenneté des personnes prostituées. Lorsque ces personnes parlent, en France et en Europe en particulier, leur propos sont systématiquement mis en doute, comme si derrière chaque prostitué-e se cachait un proxénète. Non seulement le stigmate affecté aux prostitué-e-s contribue à leur isolement social, donc à leur disponibilité pour les clients, mais le fait même que les femmes prostituées revendiquent aujourd'hui leur indépendance est systématiquement interprété comme une forme de déni : « *Plus tu dis que tu es libre, moins tu peux l'être en réalité* », pensent certain-e-s. Cette position est souvent le fait des mêmes femmes, celles des classes moyennes et supérieures (et évidemment de leurs pairs masculins), influencées par la morale chrétienne, qui présentent par ailleurs le client comme atteint d'une « pathologie » particulière dont seraient épargnés les hommes « normaux » (et en particulier leurs époux). Que la Police des mœurs (Lyon/FR3/juin 2000) explique qu'aujourd'hui, en dehors des femmes trafiquées⁶⁵, seules 10% des femmes sont maquées, et que les chercheur-e-s et les personnes prostituées disent la même chose ne sert pourtant à rien. Face aux recherches empiriques, aux comptages policiers, les abolitionnistes miséraliblistes

⁶⁵ Remarquons, et je ne développerai pas, qu'il circule sur le trafic des femmes des chiffres inquiétants. Témoin, le Collectif du Droit des Femmes de Toulouse qui avance, comme d'autres, que 750 000 femmes des pays de l'Est se prostitueraient en France (Mars 2001). Ce chiffre n'est pas fantaisiste ! Il représente la connaissance de sens commun largement véhiculée par une partie du mouvement féministe en France influencée par les ligues moralistes.

Si l'on analyse ce chiffre en fonction de nos connaissances sociologiques, on aurait ainsi 75 000 prostituées en plus à Lyon, 37 000 à Toulouse, etc. Cherchez bien sous les tables et les tapis, l'invasion est proche !

opposent leur Morale.

Remarquons par ailleurs que la stigmatisation des travailleuses du sexe semble proportionnelle à leur paupérisation ; paupérisation que l'on voit croissante avec l'arrivée des femmes provenant des pays pauvres. La baisse du prix des prestations est donc liée à la loi de l'offre et de la demande.

Quant aux autres personnes qui travaillent dans le commerce du sexe, celles qui affichent un métier plus ordinaire, c'est-à-dire moins stigmatisé, l'effet de stigmate associé à la prostitution et au commerce du sexe les pousse tout de même à la discrétion. Bien sûr qu'être serveur/ serveuse dans un restaurant échangiste, où les plats sont servis au milieu de jeux sexuels divers, gérant d'un sauna, barman dans un bar lié à la prostitution, etc., implique une certaine connaissance de qui sont les clients. Mais pour ne pas subir les effets de stigmate, on se tait.

Toujours est-il que *dans les « on » ne sait pas », ce ne sont pas non plus les personnes qui travaillent dans le commerce du sexe qui parlent.*

Les clients du travail sexuel et du commerce du sexe sont très majoritairement des hommes ! Et des hommes ordinaires, au sens où ce sont des personnes normalement socialisées en hommes.

On peut être client de deux manières qu'il me semble intéressant de discuter. On m'excusera au préalable de refuser de limiter mon analyse aux seuls clients qui s'affichent hétérosexuels. Dans l'analyse sociologique des hommes et du masculin, les hommes qui aiment les hommes, les hommes qui ont des sexualités avec d'autres hommes sont aussi des personnes à part entière, et des hommes. Le mépris sexiste, homophobe et hétérocentré ne devrait pas avoir de place dans une démocratie comme la nôtre, même si la morale a du mal à intégrer ces formes de sexualité, contribuant à l'isolement et à la stigmatisation des homosexuel-le-s, parfois même au suicide des jeunes gais (Dorais, 2000).

Deux types de clients existent :

- ceux qui paient **une personne**
- ceux qui paient **une structure commerciale** qui met à la disposition des clients des personnes et/ou des installations pour l'exercice des sexualités récréatives tarifées⁶⁶.

Dans les deux cas, on observe la mise en place d'une dissociation entre vie domestique et vie sexuelle. Par défaut de rapidité, j'ai parfois décrit cette dissociation comme une division entre l'affectif et le sexuel. L'affectif serait réservé aux compagnes légitimes — non tarifées à l'acte mais dont la sexualité est intégrée au « contrat » d'union — et distinct du sexuel vécu dans le commerce du sexe. A l'écoute des clients et des personnes prostituées, nous devons modérer cette présentation. Quand un client fréquente la même femme prostituée depuis (très) longtemps, comme dans tous les échanges commerciaux réguliers et en particulier les métiers qui « touchent » le corps, on observe des interactions, des discussions qui ne concernent pas exclusivement la sexualité mais aussi la vie quotidienne : du choix d'une nouvelle voiture à l'état de santé des enfants, avec parfois l'échange de conseils (Tabet, 1987). Bref, du lien social et parfois du sentiment sont visibles dans les marques d'affection qu'apporte souvent le « client fidèle ». Les relations ponctuelles, celles vécues par exemple dans le commerce du sexe multisexuel (saunas gais ou commerces dits échangistes) ne sont pas non plus systématiquement dénuées d'affects. L'affectif est lié au lien social, aux relations entre les gens, et à l'ensemble des émotions que créent les relations humaines. De fait, nos observations tout comme le discours des hommes

⁶⁶ Je pense aux structures liées au commerce du sexe : saunas, sex-clubs gais, clubs échangistes. On pourrait sans doute pousser l'analyse vers les structures de loisirs (type boîtes de nuit) où le prix d'entrée intègre la facilité d'une mise en rapport de personnes en vue de relations sexuelles.

concernés⁶⁷ infirment le fait que l'affectif soit obligatoirement associé à une relation longue.

Ainsi, quand des hommes relatent leurs rencontres sexuelles avec des inconnu-e-s, par exemple dans un sauna, ils expriment leurs plaisirs à donner, à offrir du plaisir à l'autre ou aux autres, à accepter et recevoir le plaisir de l'autre ou des autres. Lorsque ces plaisirs altruistes s'étendent au groupe présent dans une émotion et une joie collectives, les hommes, les clients, montrent des signes évidents de dépassement du seul intérêt égoïste ou égocentré. La magie de se laisser aller à donner/recevoir, à accepter l'autre comme il/elle est, l'échange émotif intense qui signe un dépassement de soi, ne sont pas l'apanage des relations liées au commerce. On les trouve aussi dans les relations amoureuses de longue durée ou dans certaines interactions décrites par les prostitué-e-s qui, comme toute salariée et travailleur/euse, peuvent prendre, parfois, selon les conditions, du plaisir au travail. Mais là encore, cela représente un danger dans les découpages hétéronormatifs entre domestique et extra-conjugal lorsqu'une personne prostituée ose dire son plaisir à travailler, à accueillir un client, et à échanger avec lui. Le discours moraliste aime développer l'image misérabiliste de la pute au grand cœur, surexploitée, image qui correspond à la place sociale qu'on leur assigne, ainsi qu'aux stigmates associés à la prostitution.

Aujourd'hui les débats, les critiques et les discours sur les clients sont centrés sur les relations prostitué-e-s (et souvent prostitué-e-s de rue) / clients. Pour certaines personnes, le fait de payer pour un rapport sexuel serait une forme d'exploitation, d'oppression, voire même dans certains discours excessifs une forme légalisée d'abus sexuel.

Le fait de payer une personne revient-il *ipso-facto* à l'exploiter ? Le fait de payer une structure commerciale est-il différent ?

Ne devrions-nous pas, à propos du débat sur les clients :

— **Dépasser l'apparente non-connaissance pour engager un débat plus global sur les sexualités récréatives et le rapport au personnel** chargé d'y répondre, d'une manière ou d'une autre, que ce personnel soit payé à l'acte ou au temps ? Qu'en est-il de l'exploitation et du travail, y compris en termes marxistes ; des souffrances au travail, pour reprendre l'expression de Dejours (1998) ?

— **Approfondir le croisement entre problématique des rapports sociaux de sexe et commerce du sexe.** En quoi le fait, pour une femme ou un homme de vendre ses services directement est-il différent du fait de les vendre à travers un contrat de travail où des intermédiaires (souvent des hommes) tirent des bénéfices de la prestation ? Quelles perceptions différentes le client en a-t-il ? Pourquoi certaines personnes, clients ou non, veulent-elles à tout prix empêcher les femmes de tirer directement bénéfice de leur travail, et d'autre part ne disent-elles rien sur les hommes prostitués ? Qu'en est-il des rapports sociaux de sexe dans les rapports intra-genre, entre hommes, entre prostitués, travailleurs du sexe et clients, entre dominants ? Les travailleurs et travailleuses du sexe ne sont-ils/elles pas aussi parfois client-e-s ? Quelles sont les perceptions des places sociales des un-e-s et des autres ?

Annoncer comme le propose Alain Lipietz que « Certes plus de 30% des personnes prostituées en France sont des hommes, mais, comme le remarque Daniel Welzer-Lang, « ces hommes sont utilisés comme des femmes ». Le système prostitutionnel reproduit en le poussant à l'extrême le rapport global de domination des hommes sur les femmes, c'est-à-dire qu'il en est à la fois le reflet, la conséquence, mais aussi un exemple, une école de ce que les hommes peuvent attendre des femmes » (2000) est un raccourci peu heuristique. En tous cas, cette affirmation, juste en soi, n'ouvre pas le débat sur les rapports sociaux de sexe vécus au sein même du commerce du sexe, débat qu'il me semble important de réouvrir. **Pour notre part, nous**

⁶⁷ Sur la prise en compte du point de vue des acteurs et actrices, et ses conséquences sur la prostitution, on se reportera au stimulant article de Lilian Mathieu, 2000.

avons montré les différences entre femmes et hommes prostitué-e-s sur le trottoir, et comment l'asymétrie de leur position sociale (en tant que femme ou homme) déterminait non seulement leurs discours, mais influait aussi sur leurs conditions de travail, l'exposition aux risques de proxénétisme, les violences subies ; ce qui ne doit en rien faire oublier les agressions homophobes observées journalièrement. Il reste à étendre cette analyse à tous les autres aspects du commerce du sexe. Ainsi l'exemple des strip-teaseurs et strip-teaseuses aperçu-e-s dans les salons de l'érotisme (et ce ne sont pas les seul-e-s) me semble important à approfondir.

Souvenons-nous de ce qu'écrivait Maurice Goldelier : « Tout se passe comme si la sexualité était constamment appelée à occuper tous les lieux de la société, à servir de langage pour exprimer, de raison pour légitimer des réalités dont les fondements ne relèvent pas, ou pas principalement, de son ordre » (1995 : 13). Observer la sexualité à travers le prisme du commerce du sexe et du travail sexuel semble — le séminaire l'a confirmé — apporter de riches informations et des nouvelles manières de problématiser la question des sexualités. Bien-sûr, il faut déterminer en quoi le travail sexuel et le commerce du sexe sont des miroirs des autres rapports sociaux de sexe vécus par ailleurs hors de la sexualité. Ainsi, ne pourrions-nous pas à cette occasion commencer à évoquer les mobilités sociales descendantes des hommes (Welzer-Lang, 1999) ou les masculinités subordonnées (Connell, 2000) pour expliciter comment des hommes deviennent prostitués ?

La notion de travail sexuel elle-même nécessite d'être exploitée plus avant. Nous qualifions par exemple de travail sexuel les prestations des femmes strip-teaseuses sur Internet. Elles offrent un service qui s'inscrit dans la sexualité des clients. Pourquoi alors ne pas dérouler cette analyse pour questionner la sexualité elle-même, du moins sa définition théorique ? Les échanges dans les chats, les serveurs de dragues sont souvent analysés comme du « fantasme », alors conçu comme sphère isolée des expériences corporelles et émotives. En fait, notre approche en terme de commerce sexuel permet de dépasser cette opposition simpliste entre fantasmes et sexe proprement dit, opposition dans laquelle l'acte sexuel typique ou représentatif est celui de la pénétration : représentation elle-même fortement influencée par la logique reproductive hétérocentrée (religieuse ET d'Etat).

D'autres questions subsistent...

Quelques mots sur la question du proxénétisme, cette forme particulière d'oppression, de dépendance, dans laquelle un mélange de violences — et parfois d'affects ou d'amour — fait qu'une femme (5) ⁶⁸ se trouve obligée de verser une partie ou la totalité de ses gains à un homme ou à un réseau d'hommes. Sans doute les lois sur les violences sexistes, la législation qui montre les seuils de tolérance à la violence faite aux femmes, englobent-elles cette forme de relation oppressive. L'expérience montre qu'aider les femmes (et quelques rares hommes) à se libérer de l'emprise de ces négriers modernes nécessite un dispositif spécifique, une loi contre le proxénétisme, notamment parce que les (ex)macs affirment eux-mêmes avoir renoncé à leur activité à cause du risque pénal encouru.

Toutefois, là aussi le sens commun peut produire des effets pervers. Qui vivrait sans amour ? Les prostitué-e-s pas plus que les autres ! Alors, d'autres questions se posent : tout homme qui vit une relation avec une personne prostituée est-il un proxénète ? Méfions-nous d'une loi qui, sous prétexte d'aider à la libre circulation des personnes, à leur non-dépendance à un système mafieux, les contraint à l'isolement et *in fine* à la dépendance aux macs et aux réseaux cachés.

De plus, le fait d'être contraint-e de donner son salaire ou bien les produits de son travail à un homme ne se limite pas à la prostitution. Faut-il considérer tous les hommes mariés

⁶⁸ Le proxénète, figure stéréotypée de l'homme viril, *maque* très rarement un homme. Un « vrai » homme n'est pas homosexuel.

dominants, ceux qui s'attribuent et s'approprient les produits du travail domestique des femmes (mais aussi leurs services sexuels), ceux qui captent tout ou en partie le salaire de leur conjointe... comme des maquereaux ? En quoi le proxénétisme se distingue-t-il du mariage traditionnel ? Et qui décide que la situation est différente ? Les hommes qui légifèrent ? Ceux qui sont chargés de faire appliquer les lois ?

Que dire aussi des structures commerciales, des sociétés qui embauchent les femmes, souvent jeunes, dans les services de téléphone rose et autres services télématiques ? Les femmes travaillent, vendent du service sexuel aux client-e-s par l'intermédiaire de leur voix, de leurs mots, de leurs scripts sexuels. Les responsables de ces services captent là aussi une partie des ressources payées pour un service sexuel. Sont-ils proxénètes ? Avons-nous affaire à une forme (nouvelle) de proxénétisme industriel ? Que dire alors des Télécoms qui prennent leur pourcentage sur ce travail sexuel ?

On le voit, le débat ne fait que commencer...

Toulouse, janvier 2000.

« La nouvelle pornographie comme résistance masculine aux changements. »

Daniel Welzer-Lang

Intervention à la Table ronde : sexualité et dévoilement du soi : vie privée, vie publique et intimité. Colloque Pornographie, société et images, organisé par le CERSES, Centre de recherche sens éthique et société, 18 juin 2002, Paris, IRESCO⁶⁹. (retranscription d'une intervention orale)

J'ai dû mal comprendre la commande, ou mon inconscient a dû travailler, mais je ne me suis pas concentré sur les nouveaux écrits féminins liés à la pornographie et/ou à l'érotisme. A vrai dire, je n'aime pas parler des femmes ; je pense que les hommes parlent trop des femmes. De plus, pour accompagner la parole des femmes, il est notamment intéressant que les hommes — chercheurs ou non — parlent d'eux, de leurs connaissances genrées, celles qu'ils ont apprises lors de leur socialisation, celles que leur transmettent les autres hommes à l'abri du regard et de l'écoute des femmes.

Mon intervention constitue une forme de transition entre les débats de cet après-midi et la table ronde de ce soir.

J'ai intitulé ma communication : « La nouvelle pornographie comme résistance masculine aux changements ». Elle va être très rapide parce que le temps est limité et que nous sommes cinq intervenant-e-s.

Plus qu'une intervention construite, j'aimerais poser quelques questions, déposer quelques balises dans nos réflexions collectives sur la pornographie.

1 - Il y a toujours eu initiation masculine par la pornographie⁷⁰. Quand, dans les conférences ou les cours, j'interroge les hommes pour savoir combien d'entre eux n'ont pas eu leur premier émoi sexuel devant une *femme de papier glacé*, aperçue dans un magazine porno, moins d'un pour cent des hommes seulement répondent positivement. Mes travaux montrent que les hommes sont socialisés comme clients avant même leur puberté.

Dès la prime enfance, à travers les revues pornographiques achetées ou volées, les jeunes mâles apprennent que l'on peut fantasmer, s'exciter seul ou en groupe devant des figures de femmes, et que ces figures, ces représentations de personnes réelles (payées pour cela, mais les jeunes n'en ont pas toujours conscience) sont disponibles à leurs scripts sexuels. De plus, ces images, de par leurs poses, les propos ou *scenarii* sexuels qu'on leur prête, aident à structurer un imaginaire sexuel. Le client, en achetant ces revues, achète aussi le droit d'imaginer leur possession sexuelle.

La question du type d'imaginaire ne nous intéresse pas ici. Mais nous retiendrons qu'à travers cette socialisation pornographique, les mâles apprennent à dissocier affects (produits de la rencontre entre deux personnes et des liens sociaux créés) et excitation sexuelle. On peut, et dans la « maison-des-hommes » — le lieu homosocial où les hommes sont socialisés par leurs pairs à l'abri du regard des femmes (Welzer-Lang, 1994, 2000) —, on **doit** être excité par les figures représentant des femmes disponibles à la sexualité du consommateur. Et cette sollicitation à la dissociation est renforcée par l'ensemble de nos mass-médias qui, à longueur de temps, nous signalent la « beauté » des femmes présentes sur les plateaux de TV, dans les films, les pubs...

Remarquons qu'en même temps que les mâles sont socialisés en tant que clients, ils le sont dans un paradigme hétéronormatif où l'objet de désir est centré sur les femmes, leur pénétration, ce qui dans l'idéal masculin signifie possession et soumission—; hétéronormativité intégrée au sein d'un fort vécu homosocial, notamment quand les

⁶⁹ Ce texte est la retranscription d'une intervention orale.

⁷⁰ Une partie de ce texte a déjà été utilisé précédemment, nous l'avons gardé afin de garder la cohérence de cet article.

jeunes regardent la porno en groupe de mâles, excluant la plupart du temps les filles de ces jeux. Jean-Jean (2000) explique les difficultés qu'ont, par la suite, les hommes qui aiment les hommes à investir toute leur sexualité ; et comment les homosexuels ou les bisexuels doivent se débrouiller seuls pour traduire la socialisation masculine hétérocentrée dans leurs goûts sexuels.

2 - Je pense aussi, et je l'ai montré dans un certain nombre de recherches, que les hommes et les femmes ne vivent pas l'érotisme de la même manière, et que nos modèles suivent les lignes dressées par les rapports sociaux de sexe. Une fois passé l'état naissant du désir et de l'amour, ce *mouvement collectif à deux* comme dit Albéroni (1981), les schèmes sexués organisent nos érotismes suivant un paradigme asymétrique (Welzer-Lang, 2000).

Schématiquement, les femmes vivent en général⁷¹ dans l'érotisme un *continuum* avec un avant, un après, une association entre excitation sexuelle et sentiments, affects, une influence des conditions qui entourent le désir. La sexualité féminine est cosmogonique, et comme le suggère aussi Michel Bozon⁷², la relation sexuelle y est plus associée au renforcement du couple, du deux, de la fusion. Conformément aux modèles pornographiques, matrices de l'idéal masculin, les hommes vivent plus sexualité et érotisme dans un *discontinuum* avec parcellisation du corps et du temps, dissociation entre érotisme et affect. Et là où les femmes recherchent un tout-en-un, un homme qui soit mari et ami et amant, les hommes tendent à dissocier compagne ou épouse et femme que l'on désire (putain ou salope). Remarquons à ce niveau que le modèle de multirelationnalité gay est un bel exemple d'expression masculine de sexualité.

3 - Nous vivons des évolutions actuelles importantes dans les rapports sociaux de sexe, qui se traduisent dans les sexualités. Je cite rapidement l'ouverture aux bisexualités, la transformation de la prostitution de rue qui fait qu'aujourd'hui dans les grandes villes françaises une femme prostituée sur trois est un homme (travesti ou transgenre), le développement de nouvelles pratiques comme la fellation et la sodomie⁷³, l'extension de la « sexualité récréative » qui nous vient des gays... Il y a peut-être des gens qui ne le savent pas ici : dans les backrooms gays, dans les saunas, les hommes vivent des sexualités rapides, multiples et variées. Cette forme de sexualité récréative se diffuse largement dans le monde hétérosexuel à travers l'échangisme aujourd'hui, et je pense que le mouvement

⁷¹ Il s'agit bien évidemment d'une analyse globalisante liée aux constructions sociales, autrement dit, cette catégorisation présente des variations individuelles et collectives.

⁷² Il explique : « Il existerait une *double dépendance asymétrique* des hommes et des femmes à l'activité sexuelle. Chacun attend beaucoup pour lui-même, mais ses attentes ne sont pas ajustées. Dans le couple stabilisé, l'attente masculine favorise l'activité sexuelle comme renouvellement perpétuel du désir (et donc comme moment de restauration de l'identité individuelle) ; l'attente féminine privilégie l'activité sexuelle comme expression de la permanence de la relation de couple (avec le pouvoir éventuel de résoudre les conflits conjugaux). Il existe donc une tension, toujours renaissante, entre l'interprétation individuelle (la sexualité dans la construction de l'individu) et l'interprétation conjugale (la sexualité au service de la relation). » Et il ajoute : « Dans certains cas, il se produit une socialisation d'un des conjoints par l'autre, le plus souvent l'homme qui « apprend » de sa femme la sexualité selon l'interprétation conjugale. Cet apprentissage peut n'être que de surface. Dans l'échange intime, les partenaires n'utilisent pas la même monnaie. L'intimité entre homme et femme ne peut guère dépasser cette frontière » (Bozon, 1998 : 231-232). Pour notre part, dès 1990, nous avons expliqué comment le « double standard asymétrique » s'applique à l'ensemble des pratiques masculines : la violence, les conceptions du propre et du rangé (Welzer-Lang, Filiod, 1993) et de l'amour. Effets des rapports sociaux de sexe qui les construisent comme êtres sexués, ou genres, hommes et femmes, même s'ils utilisent les mêmes mots ne parlent pas toujours la même langue, pourrait-on dire ; l'asymétrie étant une production sociale liée aux rapports sociaux de sexe et à la domination masculine.

⁷³ Voir à ce propos les grandes enquêtes sur les sexualités : rapport Spira (1993), rapport Lagrange, Lhomont (1997).

qu'il y a autour de la pornographie n'est pas indifférent à cela.

Conformément aux secrets qui lient les dominants entre eux (quelle que soit leur identité sexuelle) **un certain nombre de formes d'exercices des sexualités masculines sont cachées aux femmes**. Par exemple, combien de femmes ici savent que les hommes hétérosexuels regardent des films pornos dans les sex-shops en vivant des rapports sexuels entre eux ?

4 - De nouvelles formes d'agressions sexistes

Si la porno n'est pas une nouveauté en tant que telle, quand on écoute les femmes, notamment les jeunes femmes — et je pense à ces étudiantes de DEUG qui travaillent avec nous à l'équipe Simone sur les rapports sociaux de sexe, ou à l'analyse des jeunes et nouvelles féministes —, elles nous parlent d'autre chose.

Elles disent qu'elles ont l'impression que les agressions qu'elles subissent dans la rue changent de nature. Autrement dit : des agressions il y en a toujours eu, mais aujourd'hui ce que certains hommes leur renvoient sous forme de sollicitations/agressions, ce sont souvent des images de la nouvelle pornographie : la sexualité à plusieurs, l'histoire des tournantes [je n'aime pas ce terme là, mais nous allons l'adopter au passage], le fait de faire des fellations en chaîne etc. etc.

Je me suis interrogé sur le pourquoi de ce changement et sur ce qui pourrait permettre de le comprendre. Y aurait-il des changements dans la pornographie elle-même qui nous donneraient l'explication ?

Bien évidemment, je ne pense pas qu'il y ait une réponse unique, la société est complexe. Je voudrais juste lancer quelques hypothèses et les lier à des remarques pour étayer mon propos.

— Au Québec — on parle souvent du Québec en France — il y a énormément de clubs de danseuses nues, des clubs de topless dans lesquels des danseuses, pour cinq dollars la danse (sur un petit tabouret devant vous), pour dix dollars (dans une cabine), miment de la pornographie ou vous « attouchent » d'une manière ou d'une autre. La diffusion des bars de danseuses nues a été parallèle à la montée du féminisme ; c'est-à-dire qu'au fur et à mesure que le féminisme québécois a pris son importance, le nombre de clubs de danseuses nues a augmenté considérablement.

— Nous finissons actuellement avec Saloua Chaker qui est dans cette salle, un rapport européen sur le commerce du sexe en dehors de la prostitution de rue : téléphone rose, minitel rose, salons de massage, vidéos X, etc. Nous remarquons que les « chats » de drague ou de pornographie sont largement investis par des hommes qui sont en rapport avec l'informatique et Internet, et pour cause ! Autrement dit, aujourd'hui un certain nombre d'hommes utilise dans le cadre de leur activité professionnelle, du temps différé, du salaire différé, pour s'exciter ; et ceci avec des hommes, des femmes ou des machines (les robots de réponses automatiques).

— Nous remarquons que l'industrie du sexe, le travail du sexe, brasse beaucoup d'argent. Je ne suis pas sûr, contrairement à ce qui a été dit ce matin, que ce soit la vidéo porno qui soit la plus lucrative.

A Toulouse, près de l'Université, une entreprise de téléphone rose emploie près de cinq cents salarié-e-s, deux cents animatrices, et dispose d'un chiffre d'affaires supérieur aux crédits européens Daphnée (le budget européen de lutte contre les violences faites aux femmes). Autrement dit, les connexions télématiques, la prostitution, le travail du sexe en club ramènent beaucoup plus d'argent, semble-t-il, que la simple activité de production vidéographique. Il faudrait travailler cette question.

— Je pense qu'aujourd'hui, l'évolution des rapports sociaux de sexe explique que les hommes ne réagissent pas tous de la même manière. J'en ai parlé un peu ce matin ; j'ai

regretté fortement qu'on n'utilise pas la porno gay de manière comparative, qu'on considère les affirmations qu'on fait sur la porno hétéro au regard de la porno gay, et ce, quelles que soient nos options sur l'homosexualité, quelles que soient nos représentations de l'homosexualité.

On oublie que les hommes ne sont pas tous les mêmes, qu'ils sont aussi traversés par les rapports sociaux de sexe. Il y a beaucoup de garçons qui évoluent avec des filles, de manière mixte ; il y a aussi des hommes qui n'ont même plus leur statut de mec. Moi, je suis un peu plus vieux que certaines personnes dans la salle, et mon père m'a toujours dit qu'en tant que garçon, j'aurais un travail qui me permettrait de vivre en homme normal. En termes sociologiques, cela signifie obtenir les privilèges individuels et collectifs de la domination masculine. Aujourd'hui, quand on voit un certain nombre de garçons (chômeurs, stagiaires à répétition, jeunes mâles des quartiers qui rouillent au bas des tours) — nous avons commencé une étude à Toulouse sur les filles des milieux populaires, femmes immigrées liées à la post-colonisation — on se rend compte qu'ils n'ont plus accès, ou de moins en moins accès, aux privilèges de genre. Que font-ils ? Ils se réfugient dans ce que je qualifie de *repli viriliste*, c'est-à-dire qu'ils prennent les valeurs de la virilité en les exacerbant. Ils n'en prennent que les stéréotypes homophobes, sexistes, violents et, comme pour se venger de ne plus avoir leur statut d'homme, ils investissent un maximum dans ce qu'ils peuvent acquérir ou posséder, parce qu'on oublie de dire que la pornographie n'est pas chère.

Que ce soit pour des raisons économiques, comme dans les quartiers populaires, ou pour des raisons sociologiques liées à l'évolution des femmes, ou les deux, j'ai l'impression qu'aujourd'hui, une partie des hommes ne trouve plus de femmes conformes à leur idéal. Il est relativement difficile actuellement de trouver une femme qui accepte d'être une boniche à la maison, qui s'occupe de vos enfants, qui accepte le service sexuel comme en parlaient Guillaumin et Delphy il y a une vingtaine d'années, ou qui reprenne à son compte les schèmes de la porno hétéro.

Quand on demande, dans les amphis de première année de DEUG, quels sont les garçons qui ne feront jamais le travail domestique, aucun ne lève la main. Aujourd'hui, lorsqu'on est moderne, on dit qu'on partage les tâches, même si nous ne tenons pas compte du fait que nous n'avons pas les mêmes valeurs du propre et du rangé. C'est la même chose pour les femmes : aucune ne veut d'un homme macho qui refuse d'emblée de contribuer au travail domestique. Même les femmes qui écrivent ou qui prônent un autre rapport à la sexualité le vivent comme femmes sujet de leur histoire (comprends pas). Et vous parlerez nettement mieux que moi des écrits de Catherine Millet, Breillat, Ovidie, etc. Ces femmes se vivent comme sujet de leur histoire, et refusent aussi d'être uniquement objet du désir de l'autre. Dans les clubs échangistes beaucoup de « jeunes » couples débarquent et les jeunes femmes nous ont souvent dit : « OK, être traitée de salope une fois ça va, mais quand c'est tous les jours ras-le-bol ». Autrement dit, oui, même dans ces endroits-là il y a un conflit intergénérationnel sur les formes et les valeurs de l'érotisme. Nous trouvons des couples qui veulent s'amuser *ensemble* mais qui ne veulent pas seulement le faire à travers la seule symbolique que la pornographie diffuse. En dehors des femmes contraintes par leur conjoint — elles sont légion, j'en parle dans l'article de *Société Contemporaine* —, les femmes veulent aussi pouvoir diriger, guider leurs propres désirs et fantasmes. Certains hommes s'adaptent, de manière plus ou moins coopérative, à leur compagne.

Et les autres ? Ceux qui ne trouvent pas de femmes disponibles à leurs désirs comme ils aimeraient qu'elles le soient ? Ils se vengent dans la pornographie. **Mon hypothèse aujourd'hui — cela demande à être travaillé, précisé — est que la pornographie actuelle, la nouvelle pornographie⁷⁴, est une forme de résistance masculine aux changements, une**

⁷⁴ J'appelle « nouvelle pornographie » ce dont parlait Patrick Baudry tout à l'heure : une porno qui copie la porno amateur, une porno apparue depuis 1995 et qui se diffuse, sous une forme ou une autre, partout de manière massive, à travers tous les modes de communication (presse ado, internet, pubs, TV...).

forme de vengeance des hommes qui n'arrivent plus à trouver dans les rapports sociaux de sexe ordinaires les femmes dont ils ont le besoin. C'est une forme d'exutoire de la sexualité masculine très hétérocentrée, pour des hommes, des mâles, qui n'arrivent plus à vivre de la manière dont on les a socialisés comme hommes.

D'autre part, nous avons un autre problème concernant l'analyse de la pornographie. En termes d'études sur les rapports sociaux de sexe, qu'on appelle aujourd'hui études sur le genre, **nous avons très peu d'études sur les hommes et le masculin.** Pour beaucoup de raisons : — d'abord parce que les dominants n'aiment pas dévoiler leurs secrets, expliciter comment ils fonctionnent. Les hommes aiment parler, il suffit d'ouvrir n'importe quel média, de fréquenter les colloques, pour le savoir. Ils adorent parler d'eux mais à la manière des mecs. En général, conformes aux injonctions homophobes, et pour prouver qu'ils ne sont ni femme, ni pédé, ils ne parleront pas d'eux, de leur intimité. Les hommes parlent d'eux à travers leurs discours sur les femmes, et notamment sur le corps des femmes. Que leurs exploits soient réels ou virtuels n'est pas important ici.

— et deuxièmement parce que les femmes ont trouvé cela beaucoup plus urgent de travailler sur les femmes, les dominées, que de travailler sur les dominants. Ceci dans un contexte où peu d'hommes se sont intéressés au genre masculin, aux hommes et encore moins à la sexualité masculine.

Nous sommes aujourd'hui en déficit d'informations et de connaissances sur les hommes. Et lorsqu'on parle d'analyses sous forme de problématique du genre, on est souvent en train de recycler un discours déjà ancien sur les femmes, qui n'est pas sans rappeler parfois les analyses en termes de *condition féminine* à peine modernisées⁷⁵. On ne fait alors pas travailler les rapports sociaux de sexe pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un véritable moteur de relations sociales entre les individus de manière interindividuelle et de manière collective. Pour moi, les rapports sociaux de sexe organisent autant les rapports hommes/femmes que ceux hommes/hommes ou femmes/femmes.

Sans vouloir réduire tous/toutes les opposant-e-s à la pornographie à des moralistes, je pense aussi qu'on a oublié qu'il y a six ou sept ans — j'étais à Lyon à l'époque —, l'université catholique a massivement adhéré au féminisme lors d'un colloque sur la famille. Nous avons négligé les effets délétères de cette adhésion. Dans les analyses féministes — parce que nous sommes d'accord, il y a beaucoup d'analyses féministes — nous avons oublié les pressions du moralisme et comment, parfois, certaines analyses autoproclamées féministes (en particulier celles qui se réclament de l'éternelle différence des sexes) peuvent confondre dénonciation de la domination, dénonciation des violences faites aux femmes et nouveau moralisme. Aussi, dans les débats actuels qui se réclament du féminisme, je suis souvent surpris de découvrir que certains mouvements catholiques ont porté plainte contre le Mouvement Français pour le Planning Familial pour propagande pro-avortement ; et je ne suis pas certain que cela soit sans rapport avec l'« oubli » des productions homosexuelles dans les analyses sur les sexualités.

Or, l'occultation d'analyses sur les hommes comme le manque d'études critiques sur les fondements de certaines analyses⁷⁶ peuvent produire des effets pervers, notamment

⁷⁵ C'est ainsi que lors du colloque Sexe et Genre, à Paris les 24 et 25 mai derniers, organisé par le RING (Réseau Interuniversitaire sur le Genre), l'ensemble des intervenantes furent des femmes.

⁷⁶ On oublie ainsi qu'à l'origine, le mouvement abolitionniste prônait l'abandon de toute législation sur la prostitution, ce qui est repris dans l'article 6 de la convention internationale du 2 décembre 1949 sur « La répression de la traite des êtres humains et la prostitution d'autrui ». On est loin des PV pour racolages. Quant aux ordonnances du 25 novembre 1960 (n° 60.1246) qui accompagnent la ratification par la France de la convention de 1949, et organisent les services sociaux spécialisés pour les personnes prostituées, elles érigent la prostitution, au même titre que l'homosexualité et l'alcoolisme, en « fléau social », contradiction évidente avec le « souffle émancipateur » que certain-e-s lisent dans la convention de 1949.

lorsque l'on discute des rapports entre la porno et la loi. L'interdiction de la pornographie ou de certaines pratiques permet, bien évidemment, d'afficher une norme collective. Après tout, le débat qui propose de comparer les attitudes racistes aux attitudes sexistes est intéressant, mais limiter l'intervention sociale à la seule répression comporte des risques, d'abord en termes éthiques. Je ne suis pas sûr en effet que le fait de doubler ou de tripler le nombre de places en prison permettra réellement obtenir une évolution collective de la société ; sans même parler ici des rapports entre prison, abus sexuels et renforcement de l'idéal viril — ce que nous avons décrit dès 1996 dans le livre publié avec le concours de l'Observatoire International des Prisons (OIP) —. Mais surtout, la seule interdiction n'empêchera jamais les hommes d'avoir ce type de pratiques. On oublie que les hommes (et Bourdieu l'avait très bien décrit avec la *libido dominandi* (1990⁷⁷)) adorent jouer à la guerre, adorent transgresser l'interdit. La sexualité comme le travail — voir à ce propos les analyses de ma voisine à cette table ronde Pascale Molinier — est un lieu central de construction de la virilité normative, la *normophathie virile* comme la définit Christophe Dejours (1998). Si nous acceptons mon hypothèse sur la porno comme résistance masculine au changement, comme exutoire masculin contre l'évolution des rapports de genre, il nous faut réfléchir à des modes de prévention des violences sexistes dans la porno qui intègrent les hommes eux-mêmes, qui favorisent débats et échanges entre hommes et femmes, notamment sur *l'illusio* masculine et ses effets dévastateurs sur les femmes. Je voudrais finir sur **les quelques effets délétères que peut aussi produire la pornographie sur la sexualité des personnes qui y travaillent**. Je l'ai évoqué rapidement tout à l'heure, les gens qui travaillent dans la pornographie, ou qui travaillent globalement dans le commerce du sexe, ont aussi beaucoup de mal à retrouver un privé et à se retrouver comme être sujet individuel désirant.

La pornographie produit des images polluantes. Une anecdote : la première fois que je suis entré dans un club de danseuses nues, c'était à Québec, la veille d'une conférence avec Huguette Dagenais dans le labo féministe à l'Université Laval. Le fait d'avoir vu tous ces corps dénudés à disposition pour cinq dollars la danse — c'est ce que disait aussi Patrick Baudry tout à l'heure — a provoqué un trouble qui dépassait la seule scène pornographique. Lorsqu'on sort, on a l'impression que toutes les femmes peuvent être comme ça, à disposition pour cinq dollars la danse. L'effet pornographique dépasse largement le simple visionnement, ou la simple mise en coprésence avec des corps issus du commerce du sexe, pour envahir l'ensemble de la vie sociale.

Cet effet s'exerce aussi sur celles et ceux qui travaillent dans la porno ; il intègre le *stigmat*, comme le définit Gail Pheterson (2001), mais dépasse largement ce dernier. En dehors même de la bicatégorisation que la porno procure aux clients (les femmes sérieuses / les salopes ou les putains), la porno tend à nous faire croire que les salariées, les actrices, se réalisent réellement et exclusivement dans les scènes et fantasmes présentés. Cet effet semble également jouer pour les compagnons et amis des actrices et il paraît difficile pour ces travailleuses du sexe de se construire une personnalité érotique. D'après nos interviews, cette difficulté n'apparaît pas de la même manière chez les hommes, chez les travailleurs du sexe. Conséquence de l'asymétrie des constructions sociales ? De la place de la porno gay comme emblématique de l'homosexualité ? De la dissociation consacrée pour les hommes entre sexe et affect ? Pour le savoir, il s'agit de poursuivre les travaux. Toujours est-il qu'il est important d'intégrer dans nos analyses les gens qui travaillent dans la pornographie ; et pas uniquement les chercheurs comme l'a fait fort brillamment Patrick Baudry aujourd'hui.

Pour finir, et peut-être en guise de conclusion, j'ai l'impression aujourd'hui (c'est une hypothèse que je pose) que nous voyons arriver et se développer de nouvelles formes de

⁷⁷ On ne peut d'ailleurs que regretter qu'il n'ait pas reconduit cette analyse dans son livre sur la domination masculine (1998).

mises en scènes sexuelles. Prostitution et mises en scènes des sexualités sont, à n'en point douter, des miroirs déformants des rapports sociaux de sexe, miroirs travaillés et retravaillés par le commerce, par les rapports de pouvoir, les désirs — y compris ceux de distinction —, etc. Après l'irruption massive de l'échangisme sur la scène publique et médiatique, lorsqu'on regarde la mode (et ses tendances fétichistes), qu'on écoute les patrons des clubs échangistes, j'ai l'impression que le SM ou plutôt que le BDSM va devenir à la mode. Je distingue le BDSM, plus centré sur les rapports de soumission/ domination du S-M, ou sado-masochisme. Nous ne verrons plus, je pense, des hommes fouetter des femmes comme on l'a vu faire dans des clubs échangistes il y a une dizaine d'années. Par contre, risquent d'émerger des jeux sur les rapports de soumission et de domination. D'autant plus qu'on a rapatriement en France de théories nord-américaines où des femmes nous expliquent que le meilleur moyen de lutter contre la domination, c'est aussi de pouvoir jouer sur la scène sexuelle, la comprendre, en comprendre les codes ; que l'adoption de jeux de soumission permet non seulement le plaisir, mais en même temps un dépassement de la domination dans la vie sociale. Je suis sûr que Pascale Molinier qui travaille sur le masochisme féminin, nous expliquera cette question de manière très compréhensive.

En tous cas, tout en me félicitant qu'un colloque de ce type ait pu avoir lieu dans l'institution du CNRS, j'invite mes collègues à pouvoir travailler aussi sur ces questions là ; même s'il est vrai que cela devient difficile dans l'académisme français de travailler sur la sexualité, et que cela deviendra d'autant plus difficile que les crédits SIDA vont diminuer. Je vous remercie.

Chapitre 5

TRAVAIL SEXUEL en Catalogne⁷⁸

Cadre technique de l'étude

Trente-huit entretiens de fond ont été réalisés avec les personnes suivantes :

Actrices pornos : six femmes (cinq espagnoles, une péruvienne)

Acteurs pornos : quatre hommes (deux espagnols, un brésilien, un italien)

Strip-teasers hommes : deux hommes (un espagnol, un brésilien)

Strip-teaseuses femmes : deux femmes espagnoles

Prostituées d'appartement : quatre femmes (deux espagnoles, une colombienne, une équatorienne)

Propriétaires d'appartement : deux (un homme espagnol, une femme espagnole)

Responsables d'appartement : deux femmes espagnoles

Prostituées de route : trois femmes espagnoles

Prostituées de rue : une femme espagnole

Prostituées de clubs : six femmes (cinq colombiennes, une espagnole)

Propriétaires de clubs : deux (un homme espagnol, une femme espagnole)

Téléphone érotique : une femme espagnole

Institutions : une sœur oblate espagnole

Avocat, conseiller de clubs : un homme espagnol

Client : un homme espagnol

La majorité des entretiens a été réalisée sur les lieux de travail, ce qui a permis d'observer l'environnement et les interactions.

⁷⁸ Ce chapitre a été rédigé par Ignasi Pons, et Roser Rodriguez, Sonia Vega Département de Sociologie et d'Analyses des Organisations, Université de Barcelone. La traduction est de Myriam Marcos et Joe Maillard.

Cadre légal

Pour les personnes majeures, l'exercice de la prostitution n'est ni réglementé ni pénalisé, excepté lorsqu'il y a tromperie ou menace. Il ne pénalise alors pas la personne qui s'y livre mais celle qui oblige. Cependant, le manque de reconnaissance de la prostitution laisse ceux qui l'exercent en marge du droit du travail et sans accès à la sécurité sociale.

En ce début de nouvelle année 2002, quelques voix issues de milieux très différents commencent à se faire entendre afin que l'exercice de cette profession soit réglementé du point de vue du droit du travail. Le premier pas a été réalisé par la Generalitat de Catalunya où a été proposée une commission parlementaire, dans le but de connaître la situation actuelle des travailleurs/euses sexuel/les et afin de pouvoir ainsi créer une proposition de loi pour le Parlement de l'Etat Central. Le débat sur le thème de la réglementation ou non de l'exercice de la prostitution se situe dans la rue, à la télévision, à la radio, dans la presse. Il semble qu'un terrain favorable dans l'opinion publique soit en train de germer pour qu'elle soit régularisée. C'est ce que nous montre une enquête rendue publique en octobre 2001 dans laquelle il apparaissait que 89 % de la population catalane était en faveur de la réglementation. Les motifs des déclarations d'intentions sont que la situation des travailleurs/euses sexuels/les doit s'améliorer et que les structures des personnes qui trafiquent et exploitent les prostituées doivent être éliminées.

En Espagne, le mouvement associatif des travailleurs/euses sexuels/les est pratiquement inexistant, excepté l'association Hetaira qui, seule, peut être considérée comme tel ; il en existe d'autres mais avec des assistances professionnelles, très peu de travailleurs/euses sexuel/les et avec des objectifs plus axés sur la rédemption que sur la défense des droits des travailleurs/euses sexuel/les. En février 2002, les travailleurs/euses sexuel/les de rue qui travaillent dans le centre-ville de Madrid ont fait leur première manifestation publique.

En ce qui concerne les locaux où s'exerce la prostitution, bars, saunas, hôtels, places, clubs, il existe dans la municipalité de Bilbao (Euskadi) une ordonnance municipale où leur règlement concret est établi. Dans le reste de l'Espagne, il n'y a rien de semblable. Ainsi, les locaux peuvent être déclarés comme bars ou hôtels et non comme ce qu'ils sont en réalité. La Generalitat de Catalogne (gouvernement catalan) approuvera durant l'été 2002 un décret concernant les établissements situés dans la communauté et dans lesquels s'exerce la prostitution.

Code pénal 1995

Délits relatifs à la prostitution

Article 187 : 1. Celui qui induira, soutiendra, favorisera ou facilitera la prostitution d'une personne mineure ou déficiente sera puni de peines de prison de un à quatre ans et d'une amende allant de douze à vingt-quatre mois.

2. Ceux qui suivront les conduites précitées en se prévalant d'une condition d'autorité publique, agent de celle-ci ou fonctionnaire public, encourront la peine de prison prévue dans sa moitié supérieure, en plus d'une incapacité absolue allant de six à douze ans.

Article 188 : 1. Celui qui amènera, par la contrainte, le mensonge ou en abusant d'une situation de nécessité ou de supériorité, une personne majeure à exercer la prostitution ou à se maintenir dans celle-ci, sera puni de peines de prison allant de deux à quatre ans et d'une amende allant de douze à vingt-quatre mois.

2. Ceux qui suivront les conduites décrites dans l'alinéa supérieur en se prévalant d'une condition d'autorité publique, agent de celle-ci ou fonctionnaire public, entreront de plus dans une peine d'incapacité absolue allant de six à douze ans.

3. Si ces conduites s'exercent sur une personne mineure ou déficiente, la peine la plus haute sera alors requise.

Article 189 : Spécifique aux mineurs (18 ans) et/ou aux déficients.

1. Celui qui utilisera un mineur ou un déficient à des fins ou dans des spectacles exhibitionnistes ou

pornographiques sera puni d'une peine de prison allant de un à trois ans.

2. Celui qui aura sous son autorité, tutelle, garde ou accompagnement un mineur ou déficient et qui, informé de la prostitution de celui-ci, ne fera pas son possible pour empêcher que celle-ci se poursuive, ou, dans le même but et s'il manque de moyens pour sa protection, n'avertira pas les autorités, pâtira d'une peine d'amende allant de trois à dix mois.

3. Le Ministère des Finances entamera les démarches appropriées en vue de priver de l'autorité parentale, tutelle, garde ou accompagnement familial les personnes qui auront une conduite telle que celles mentionnées dans le paragraphe antérieur.

Récidive internationale.

Article 190. La condamnation d'un juge ou d'un tribunal étranger, infligée pour les délits établis dans ce chapitre, sera alignée sur les sentences des juges ou tribunaux espagnols en vue d'appliquer les circonstances aggravantes de la récidive.

Fermetures des locaux et établissements.

Article 194 : Si des établissements ou locaux, ouverts ou non au public, sont utilisés pour la réalisation de ces actes, leur fermeture temporaire (mesure de précaution qui ne pourra excéder cinq ans) ou définitive pourra être décrétée lors du jugement.

Exhibitionnisme et provocation sexuelle (seulement pour mineurs ou déficients)

Article 185 : Celui qui exécutera ou fera exécuter à d'autres des actes d'exhibition obscène devant mineurs ou déficients sera puni d'une peine d'amende allant de trois à dix mois.

Article 186 : Celui qui d'une façon directe diffusera, exhibera ou vendra du matériel pornographique aux mineurs ou déficients sera puni d'une peine d'amende allant de trois à dix mois.

Loi concernant les étrangers

Suivant le protocole de Vienne (2000), complément de la convention de l'ONU contre la délinquance internationale organisée, établi dans le but de prévenir, réprimer et sanctionner la traite des personnes, spécialement des femmes et des enfants ; et précisément selon l'article 3 dudit protocole :

« par « traite de personnes », il faut entendre l'appropriation, le transport, l'accueil ou la réception de personnes, par des menaces, par l'usage de la force ou de toute autre forme de contrainte, le rapt, la fraude, le mensonge, l'abus de pouvoir, ou même d'une situation de vulnérabilité, ou encore par la remise ou réception de paiements ou de bénéfices destinés à obtenir le consentement d'une personne qui exerce une autorité sur une autre, à des fins d'exploitation. Cette exploitation inclura au minimum l'utilisation de la prostitution d'autrui ou d'autres formes d'exploitation sexuelle, les travaux ou services forcés, l'esclavage ou des pratiques analogues à l'esclavage, l'asservissement ou l'extraction d'organes ».

Loi organique du 8 décembre 2000 concernant les droits et libertés des étrangers en Espagne et leur intégration sociale.

Article 59 : 1. L'étranger qui aura franchi la frontière espagnole en dehors des passages établis à cet effet, qui ne se sera pas acquitté de l'obligation de déclarer son entrée et qui se trouvera en situation irrégulière en Espagne ou travaillant sans permis, sans papiers ou avec des papiers non en règle, qui aura été victime, ou témoin d'un acte de trafic illicite d'êtres humains, d'immigration illégale ou encore de trafic illicite de main d'œuvre ou d'exploitation dans la prostitution par abus d'une situation de nécessité, pourra être exempt de responsabilité administrative et ne sera pas expulsé s'il dénonce aux autorités compétentes les auteurs ou coopérateurs dudit trafic, ou s'il coopère et collabore avec les fonctionnaires policiers compétents en matière de loi concernant les étrangers, en fournissant des renseignements essentiels ou en témoignant lors du procès contre ces auteurs.

2. Les administrations compétentes chargées de la procédure de peine feront une proposition adéquate à l'autorité qui devra résoudre l'affaire.

3. On pourra faciliter aux étrangers exempts de responsabilité administrative le choix de retour à leur pays d'origine ou de séjour et résidence en Espagne, avec un permis de travail et des facilités en vue d'une intégration sociale, en accord avec ce qui est établi dans cette même loi.

4. Lorsque le Ministère des Finances prendra connaissance du fait qu'un étranger contre qui un avis d'expulsion a été prononcé apparaît dans une procédure pénale en tant que victime ayant subi un préjudice, ou en tant que témoin, et considèrera sa présence indispensable dans le cadre d'une enquête judiciaire, il le

remettra à l'autorité gouvernementale compétente pour que l'inexécution de son expulsion soit décrétée et dans le cas supposé où cette dernière ait été exécutée, on procédera de la même façon pour autoriser son retour en Espagne pendant le temps nécessaire aux enquêtes, ce qui n'exclut pas que puissent être adoptées certaines des mesures prévues par la loi organique 19/1994 du 23 décembre, concernant la protection des témoins et experts en affaires criminelles.

Les lieux de travail :

Les appartements :

Nous les retrouvons dans les villes comme dans les villages (à partir de 30 000 habitants). Ils peuvent être des locations ou des propriétés. Généralement, les filles viennent dans l'appartement pour y travailler mais n'y passent pas la nuit, les horaires de travail étant habituellement diurnes, de 10 h du matin à 10 h du soir, pour ne pas gêner les voisins. S'il y avait un mouvement de clients durant la nuit et que le repos des voisins soit perturbé, il pourrait y avoir une plainte ou un boycott, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'appartements qui gardent leurs portes ouvertes durant 24 heures, mais ils sont une minorité. Leur agencement est très semblable à celui des autres appartements. En fonction du degré de luxe, ils peuvent être aménagés d'une façon ou d'une autre. Nous trouvons donc des appartements dont on utilise seulement une partie qui correspond aux chambres et aux WC, et d'autres dont on utilise la totalité. La diversité existante est immense, elle dépend de la façon dont se porte le commerce. Il y en a certains dont les responsables sont elles-mêmes propriétaires et d'autres dont elles sont gérantes sans être propriétaires.

La localisation des appartements se fait par des annonces publicitaires dans les journaux. Dans le cas des appartements situés dans des villages, les annonces sont passées dans des journaux commerciaux ; ceux de la ville de Barcelone, dans les journaux de Catalogne qui comprennent toute la province.

Il semble que pour le travail dans les appartements, du fait des horaires et de la discrétion, nous trouvons de préférence des femmes de nationalité espagnole, femmes qui optent pour une double vie, qui sont mariées avec des enfants, vivent dans des zones de classe moyenne et qui, durant la journée, disent « partir travailler », mais dont personne ne connaît le véritable emploi.

Dans les appartements, 50 % du gain des services leur est toujours réservé. Pour chaque service qu'offre la fille, la moitié revient donc au propriétaire. C'est pour cette raison que celles qui ne travaillent pas en appartement disent qu'il s'agit de vol. Selon les propriétaires des clubs, les appartements représentent une compétition déloyale. C'est en effet le même commerce, mais sans l'obligation de payer des impôts puisque les patrons payent simplement un loyer dans le cas où ils ne sont pas propriétaires, ainsi que les dépenses de lumière, d'eau, de téléphone comme dans tout logement. Nous savons cependant que certains les déclarent comme services de massage ou relation publique, etc... mais pas comme travail sexuel.

La différence entre un appartement et un club réside dans le fait que dans le premier cas, la possibilité de communication avec la femme avant d'entrer dans la chambre est minime. Dans les clubs, les clients peuvent boire un verre ou un rafraîchissement sur la piste pendant qu'ils observent, parlent avec d'autres hommes ou avec les femmes qui travaillent. Dans les appartements, à l'entrée, le client rentre dans une salle d'attente ou, dans le cas où il n'y en aurait pas, dans une chambre où les filles entreront une par une en se présentant. Ce sera la responsable qui demandera au client celle qu'il préfère. Durant cette rapide présentation, à part expliquer aux clients ce qu'elles peuvent leur offrir, les filles ne peuvent dire que peu de choses.

Les appartements, tout comme les nouveaux clubs, se modernisent, c'est-à-dire qu'en innovant, ils offrent des services nouveaux comme les déguisements et les clients peuvent choisir que les femmes soient vêtues comme des infirmières, des collégiennes, des nonnes ou ce qui leur fait plaisir. On peut retrouver ce même critère pour les décorations des chambres, là où les appartements les plus luxueux ajoutent des ornements qui simulent au client sa présence en Egypte, ou au Japon. *"Les chambres, nous les avons décorées*

selon une thématique : la Rome Antique, l'Égypte, le Japon, le Romantisme.... Je crois qu'il faut innover, qu'on doit prendre ça comme un commerce et que comme dans tous les commerces, ou tu te rénoves, ou tu meurs. Les gens veulent des choses nouvelles, ils ont besoin de rompre avec la monotonie. Nous vivons dans un monde où nous sommes tous des automates accomplissant des choses et je pense qu'ils peuvent rompre avec cela, grâce au sexe, lorsqu'ils viennent dans ces endroits ... "

Le téléphone érotique

Il semble que les premiers téléphones érotiques soient apparus en Espagne il y a environ quinze ans. Le fonctionnement de départ n'avait rien à voir avec ce qu'il se passe actuellement. Les annonces étaient alors publiées dans les journaux, le numéro où il fallait appeler était un numéro de téléphone particulier. Les clients appelaient et la fille les informait que s'ils voulaient passer un bon moment, ils devaient verser une certaine quantité d'argent sur un compte. Le premier client du jour devait verser 6,01 euros, le second 6,02, le troisième 6,03 et ainsi de suite. On leur demandait le numéro et elles le notaient dans un livret pour vérifier que telle personne devait verser telle somme. Les clients devaient payer la somme exacte puisqu'elle correspondait aussi à leur numéro de référence. Lorsque le client rappelait la femme, elle savait déjà s'il avait payé. S'il n'avait pas payé, on raccrochait le téléphone ; s'il l'avait fait, on lui disait qu'il attende un moment, qu'elle allait se mettre à l'aise dans un lieu adéquat, ce qui n'était pas vrai parce que les femmes se trouvaient dans une pièce semblable à n'importe quel bureau. Les premiers mots de la communication portaient sur la description de la fille, on demandait aussi au client comment il était. A cette époque, il fallait que le client soit rapide, car le but des travailleuses était d'avoir la voie libre pour en prendre immédiatement un autre. Le problème de ce premier fonctionnement était que les clients venaient avec plaisir au départ, c'est-à-dire au premier appel, mais s'ils devaient aller à la banque déposer l'argent puis rappeler de nombreuses fois, cela les refroidissait. Les travailleuses quant à elles pouvaient appeler trois fois par jour la banque pour confirmer les virements des clients.

Par la suite, les téléphones érotiques ont changé de fonctionnement et sont passés au 906, c'est-à-dire au fonctionnement actuel où il existe un contrat avec la Telefonica, par lequel l'entreprise gagne de 70 à 80 % de la facturation. L'intérêt est ici de maintenir au maximum le client branché sur la ligne téléphonique, sachant qu'à la vingt-neuvième minute de connexion l'appel sera coupé, ce qui constitue un handicap pour les travailleuses parce qu'elles doivent le préparer à renouveler son appel, c'est-à-dire le laisser à un moment de la conversation où il ressent la nécessité de rappeler. Les entreprises de téléphone érotique ont évolué, car si dans un premier temps les filles étaient toutes ensemble, actuellement elles sont séparées dans de petits bureaux isolés, dans des cabines de verre où tout le monde peut se voir. Ainsi, si auparavant elles pouvaient parler entre elles lorsque personne n'appelait, actuellement elles ne peuvent plus le faire, les vitres des cabines empêchant que les sons ne passent, ce qui améliore aussi le travail de la contrôleuse. Le fonctionnement concernant la réception des appels a également changé, il se faisait auparavant à tour de rôle - lorsque sonnait le téléphone (il y avait plus de vingt lignes), les femmes décrochaient par ordre - alors qu'actuellement il y a une centrale qui reçoit l'appel et le dérive vers la femme appropriée pour chaque cas. Chaque femme possède un casque et se trouve devant un ordinateur qui marque le temps de l'appel. Les appels reçus sont de provenance nationale.

Tous les appels reçus par le téléphone érotique ne sont pas de caractère sexuel, dans certains cas les clients veulent uniquement parler. Les clients sont pour la majorité des hommes, mais des femmes appellent également pour entretenir des relations sexuelles téléphoniques avec d'autres femmes.

Les tests pour décrocher le travail ont également changé et il semble qu'ils soient de plus en plus exigeants bien qu'ils consistent toujours en des épreuves de voix où l'on demande de bien se débrouiller au téléphone, c'est-à-dire de ne pas être timide.

Le contrôle des appels est aussi quelque chose de nouveau. Les écoutes téléphoniques existent, ce qui est dit au client est contrôlé, surtout le fait que les numéros

de téléphones particuliers ne soient pas donnés, de façon à bien faire la différence entre ce qui est travail et ce qui est amitié.

Il existe également des entreprises qui combinent le téléphone érotique et le tarot. Une travailleuse qui répond exclusivement aux appels de sexe ou de tarot touchera moins qu'une travailleuse qui répond aux deux types d'appel. Ce qui se passe, donc, c'est qu'une travailleuse peut commencer avec une fonction déterminée mais au fil des jours, elle s'aperçoit que si elle répond à tous les appels, ses revenus augmenteront et elle opte ainsi pour le sexe et le tarot indistinctement.

Légalement, les téléphones 906 sont des téléphones d'information, c'est-à-dire que des inspecteurs appellent et les font fermer s'ils constatent que leur fonction est incorrecte ; mais les entreprises, qui sont au courant, renouvellent tous les cinq mois les numéros de téléphone, de façon à ce que, lorsque certaines lignes ferment, d'autres soient alors déjà en fonctionnement.

Les femmes vivent ce travail comme une escroquerie pour les clients. *« Le tarot est une arnaque, tout comme le sexe. C'est faire en sorte que cette personne obtienne à ce moment-là ce qu'elle désire ou qu'elle croie qu'elle l'a obtenu. Oui, c'est une arnaque, c'est jouer avec l'imagination des gens »*. C'est un travail assez stressant, et le fait d'essayer de faire durer l'appel, de faire en sorte que toutes les énergies passent au travers de la voix est vécu d'une façon très dure. Ainsi, beaucoup de filles qui commencent décident de ne plus retourner travailler au bout de deux ou trois jours ; le fait que la personne raccroche le téléphone, que les appels ne durent pas, sont autant de petites frustrations difficiles à supporter. *"Que les filles s'en aillent de ce travail est quelque chose qui arrive souvent. Une fille commence et au bout de trois jours, elle s'en va parce qu'il y a eu peu d'appels, ou parce qu'ils n'ont pas duré, ou parce qu'on lui a raccroché au nez. Elle arrête de venir"*.

Les peep-shows

Les peep-shows de Barcelone sont de grands locaux où, en plus, nous pouvons trouver des cabines de vidéos érotiques et des sex-shops. De tous les peep-shows connus, nous n'avons pu en étudier qu'un seul. Dans les deux autres, l'explication du refus résidait dans le fait que les filles venaient des pays de l'Est et qu'elles ne parlaient pas espagnol.

Dans le peep-show de Las Ramblas, les sept représentations par jour durent onze minutes chacune. L'horaire va de 15 h à minuit. Il y a des représentations de couples hétérosexuels et lesbiens et aussi des femmes en solo. Entre deux représentations, les artistes attendent dans la loge, dans le bar ou alors vont faire des courses.

Le spectacle change tous les quinze jours et, passés les quinze jours de repos, les mêmes artistes peuvent revenir travailler. Il semble d'ailleurs qu'il en manque. Les travailleurs/euses combinent donc ce travail avec d'autres : internet, spectacles de streep-tease dans des discothèques, spectacles pornos dans des clubs de prostitution, films pornos...

Ils considèrent que ce travail n'est pas spécialement difficile et qu'il n'inclut pas d'obligations trop artistiques. *« Ici on est super bien, pour l'ambiance, pour tout ; c'est le meilleur endroit où nous ayons travaillé ; de tous ceux où nous avons été, celui-ci est le meilleur, celui où nous nous sentons le mieux mais aussi celui où nous gagnons le moins »*. Les femmes font un streep-tease et se masturbent. Les couples réalisent l'acte sexuel, en commençant par des attouchements, baisers, cunnilingus et fellations.

C'est un endroit ouvert, il n'y a même pas de porte d'entrée. Il comporte en plus un cinéma porno et un bar où viennent toutes sortes de personnes ; parmi les clients du bar, nous rencontrons des travailleurs/euses du peep, des femmes et hommes qui travaillent dans la prostitution, de même que des clients du peep ou des prostituées. C'est un endroit tranquille où personne ne dérange personne et si tu n'es pas du milieu, personne n'engage une relation. Cela ressemble à un endroit très familial où tout le monde se connaît, bien qu'il y ait aussi un grand nombre de touristes qui aillent dans les cabines.

Il y a deux agents de sécurité, mais chaque fois que nous nous y sommes rendus, nous n'avons assisté à aucune situation de violence. Il est donné comme avertissement aux touristes de ne pas filmer dans les cabines, ni de faire de photos dans le local, ce qui n'est

pas toujours respecté ; dans ce cas, la pellicule est confisquée et on efface ce qui a été enregistré.

Les locaux de spectacle érotique

Le Bagdad est à Barcelone la salle de fête et de spectacle porno par excellence. Le numéro est joué dans le sous-sol du local. Le lieu ressemble à un théâtre, avec des fauteuils, une scène et un lit rond au centre où est réalisé le show. Sur la gauche, se trouve un bar où les clients peuvent consommer quelque chose pendant qu'ils assistent aux représentations.

Il y a deux spectacles par nuit. Les travailleurs/euses commencent à 23 h et terminent à 3 h du matin. Entre deux représentations, ils/elles peuvent travailler sur webcam, c'est-à-dire faire des spectacles pornos sur internet. *« J'arrive à 23 h, je descends et regarde le tableau pour savoir à quelle heure je dois sortir. Je laisse mes affaires dans la loge. Je vais au bar, je prends un café, je parle avec les collègues et le moment d'entrer en scène arrive, je me change et j'y vais. Je travaille aussi sur internet, je me partage entre en bas pour danser et ici en haut. Je sors fumer une cigarette dehors, je m'assieds, je parle avec les amis, avec ceux que je connais d'ici. Parfois je m'arrange, s'il y a une fête chez un ami, je combine avec l'horaire de la danse, j'y vais et je reviens pendant l'intervalle. Je sors et je fais ce que j'ai à faire et ensuite je reviens. Parfois je vais à la maison, j'y mange et je reviens ».*

C'est un travail bien rémunéré, 2 404 euros par mois. Il y a autant d'artistes espagnols que d'étrangers, beaucoup de femmes viennent des pays de l'Est et il semble qu'il y ait une rivalité entre elles, chose qu'on ne retrouve pas chez les hommes.

Les spectacles sont répétés à la perfection, les montages sont réalisés avec la supervision de la chef qui, dans ce local, a beaucoup de poids. De temps en temps, généralement tous les trois mois, le spectacle change.

Internet

Les artistes pornos combinent le travail sur webcam avec d'autres emplois érotiques, comme ils le font avec les films et les spectacles. *« Je ne connais pas les prix, moi je me limite à savoir ce qu'il y a, c'est une chambre, avec un ordinateur. Un moniteur où on peut voir ce qu'il y a écrit, une caméra et une télévision où apparaît ton image, où ils t'examinent. Tu vérifies toi-même la caméra avec une commande, la caméra, le zoom, à gauche, à droite, en haut, en bas. Il n'y a qu'une caméra qui bouge. Et bon, dans la salle où tu es, il y a une personne qui se charge de faire l'intermédiaire entre les clients et nous. Si le client veut quelque chose, s'il veut parler avec nous, il y a une opératrice qui écrit sur le clavier. Nous on parle, mais l'opératrice écrit, et nous on lit. Nous, on sait le nombre de personnes qu'il y a ; cette fois, par exemple, il y avait dix-huit personnes, c'est vu dans le monde entier, donc il y a pas mal de gens. La majorité parle en anglais ou en espagnol. Pour contrôler la caméra, il y a une commande et normalement, c'est la fille qui la bouge parce que elle est plus détendue ».*

Les locaux de streep-tease

Le travail de streep-teaser est quelque chose que les artistes pornos peuvent également réaliser mais nous rencontrons des personnes qui se consacrent uniquement au streep-tease et qui ne veulent pas franchir le pas pour se rapprocher du porno. Cela se passe comme si la barrière entre streep-tease et spectacle porno était infranchissable ; ce qui est raffiné, ce qui fait qu'on est respecté en tant que personne, c'est le streep-tease. Le porno, c'est du sexe et il y a quelque chose d'impur dans le fait de faire ça devant un public. Les préjugés et stigmates liés à la prostitution parviennent à toucher les acteurs et actrices pornos (nous l'avons vu dans les paragraphes précédents). Les travailleurs/euses du streep-tease veulent rester en dehors de ces stigmates et préjugés, l'unique façon de le faire étant d'ériger cette grande barrière. *« Je fais du streep-tease seulement, rien de porno, rien de ça. Ce que je fais, c'est un peu d'acrobatie et des choses comme ça, mais des choses pornos, non. Dans une fête d'enterrement de vie de célibataire, par exemple, tu choisis quelqu'un, tu lui fais quelques bêtises et tu le laisses. Parce que moi, généralement, j'aime faire quelque chose de délicat, pas grossier, que je me sente bien moi-même et qu'ils me respectent et c'est ça que je fais....*

J'ai surtout bien en tête le respect, c'est bien présent. Je vends une image, je vends une fantaisie. Je vends, disons, comme un rêve, pour un garçon qui va se marier, qui en théorie voit la dernière femme en dehors de la sienne. C'est l'idée que je vends, moi, c'est pas qu'ils me pelotent» .

Il y a des abus concernant le travail dans le monde du streep-tease également : l'absence d'un contrat écrit fait que les règles peuvent être changées facilement et il semble que les conditions de travail, ainsi que la qualité professionnelle soient en train d'empirer pour les travailleurs/euses, si bien que cette barrière qu'ils ne veulent pas passer est difficile à tenir lorsque le travail qui arrive s'accompagne du devoir de rester dans la salle pour racoler les clients, le devoir de parler, de prendre un verre avec eux... « *J'ai été dans des endroits où tu n'as pas de liberté, de liberté d'expression, tu vois les abus qu'il y a dans le local au point où tu te sentes mal, pas à l'aise. Des abus des filles de la part du patron, non pas sexuellement mais verbalement, des abus dans le travail, il y en a beaucoup. Lorsque tu travailles dans une boîte où il y a beaucoup de filles, tu remarques les abus qu'il peut y avoir, avec certaines personnes. Alors t'as envie de dire « Non, pas ça », mais tu aurais des problèmes. Ça arrive avec les gens qui ne savent pas, ils les paient moins, ils leur paient un moindre salaire et ils leur demandent plus. Si tu as ton spectacle, on ne peut pas t'en demander deux, on ne peut pas t'en demander plus. Ils choisissent celles qui vont faire deux ou trois sorties, pas une fille qui va en faire une, tu me comprends ? C'est ce qui se passe actuellement, avant, ça n'existait pas mais actuellement, si. A présent, ils n'investissent plus d'argent dans la chorégraphie, ni dans rien, y'en a quatre qui sortent, elles font un petit tour par là et c'est fini. On a beaucoup perdu en qualité. Avant, oui, il y avait plus de qualité, mais maintenant il n'y en a plus, parce que maintenant c'est... tu veux faire ça ? Et bien tu t'y mets, sans savoir. Alors les filles, elles le font par nécessité mais ce ne sont pas des professionnelles. Quand il n'y a pas de professionnelles, il n'y a rien. Voilà ce qu'il se passe. C'est ce que fait le patron, tu me comprends ? S'il met quatre cageots et bien ce sont quatre cageots qui ne sont pas des professionnelles, il met quatre petites qui dansent bien, ou qui dansent que-dalle. C'est comme ça. Ce sont des filles sympas qui sont bien ».*

Les streep-teasers que nous avons rencontrés sont des personnes qui auparavant avaient travaillé comme gogos dans des discothèques ou dans des spectacles de danse. Ils aiment tous danser et travailler dans des ambiances de nuit et de fête. Leur parcours commence généralement avec un agent qui est chargé de leur trouver du travail dans différents lieux. Une fois qu'ils commencent à travailler et qu'ils connaissent les endroits où se rendre, ils décident de laisser tomber l'agent. Cette personne gagne un pourcentage sur les services, et ils nous ont expliqué que ce qu'elle payait aux artistes ne correspondait pas toujours à ce que ces derniers devaient effectivement toucher (l'erreur se faisant toujours en faveur de l'agent). Les artistes choisissent donc l'indépendance pour que leurs rentrées d'argent soient plus importantes. Il leur semble clair qu'il s'agit là d'un travail temporaire où 100% des gains sont dûs à leur physique et à leur jeunesse.

Généralement, les entreprises ne garantissent pas la protection, car le streep-teaser doit assurer sa propre sécurité. « *Chaque fois que tu fais un streep-tease, tu dois être accompagné. Un mec qui vient avec toi. Normalement, quand tu travailles pour une agence, on t'en donne un. Dans une discothèque, c'est différent, il y a les agents de sécurité et s'il se passe quelque chose, ils bougent. On m'a aussi proposé de travailler dans des maison privées, mais je n'ai jamais essayé, tu peux terminer comme dans le film « Very bad things »».*

Les bars américains

Ce travail est un classique de la prostitution. La majorité se situe dans la ville de Barcelone. Les femmes entament une conversation, en échange de quoi les hommes leur paient quelque chose à boire et elles gagnent la moitié du montant de la consommation. Si cela les intéresse, après la discussion, elles peuvent assurer le service sexuel pour lequel elles se sont mises d'accord avec les clients.

La route

Le travail sur les routes ressurgit avec force. Il y a à peine deux ans de cela, la plupart des travailleuses étaient espagnoles. C'étaient des femmes qui travaillaient depuis de nombreuses années, la majorité atteignant ou dépassant la quarantaine. Elles avaient

débuté jeunes dans les rues de la ville de Barcelone et cela semblait être leur dernier lieu de travail.

Pour les femmes espagnoles, le travail sur la route est le meilleur. « *Entre l'appartement, la cafétéria ou la route, je préfère la route. Bien qu'actuellement ça se passe très mal, ce que je préfère, c'est la route, je suis plus libre* ». Il y a donc des jours où certaines se rendent au travail non pas pour gagner de l'argent, mais pour sortir de leur maison. Elles ne vivent pas à côté de leur lieu de travail, mais prennent le train le matin et se retrouvent dans le bar « Las caracolas » qui est en face de la gare. Le fait d'être éloignées de la ville où elles vivent leur permet de sauver leur anonymat. « *Là-bas (à Barcelone), les familles nous voient davantage. Ici tu passes plus inaperçue. Barcelone est un lieu où beaucoup de gens vont. Ici, ils sont plus distraits* ». Leur journée commence par l'occupation de leurs postes habituel (à quatre/cinq kilomètres de la gare) ; pour aller jusque là-bas, certaines possèdent un vieux véhicule qui ne sert qu'à ça, tandis que d'autres font du stop. La journée de travail commence vers 11h. A partir de 15h elles regagnent le bar, mais certaines tiennent jusqu'à 17h30. Elles peuvent même exceptionnellement rester plus tard. Au bar, elles déjeunent, boivent des cafés et des cocktails alcoolisés. Elles y parlent de leur travail, des clients, de leurs problèmes personnels...

Elles attendent les clients, assises sur des chaises au bord de la route, à côté d'un chemin qui se dirige vers des champs ou un bois. Le changement de vêtement pour le travail se fait entre des buissons. Les services avec les clients se déroulent le plus souvent dans les voitures, dans des lieux peu éloignés de la route, mais qui ne sont pas visibles. Il n'y a pas beaucoup de difficulté durant les services et ils sont d'une rapidité extrême.

Au bord des routes où se sont réalisées les entrevues, les femmes espagnoles qui travaillent sont actuellement une douzaine. Dix ans auparavant, elles atteignaient les cinquante. C'était un des lieux de rencontre connus de tout le monde aux alentours de Barcelone (Martorell-Terrassa).

Bien qu'elles le définissent comme un travail où elles bénéficient d'une grande liberté - elles n'ont pas de chef ni de cheftaine qui les contrôle - elles reconnaissent avoir subi quelques actes de violence extrême, viol avec menaces de mort et que c'est un lieu de travail qui peut s'avérer être dangereux. « *Ce n'est pas bon, ni pour les clients, ni pour la fille. C'est très dangereux, un fou peut venir, un psychopathe. Dans les clubs, il y a du personnel de sécurité. Pour les clients, ça peut être aussi dangereux, la fille peut l'amener dans un endroit où on le vole* ».

La situation semble changer de façon drastique. Des jeunes filles apparaissent sur les routes de la province de Barcelone, pour la majorité des filles des pays de l'Est. Les horaires de travail s'étendent et le travail s'y effectue de jour comme de nuit. Elles apparaissent dans des lieux où il n'y a pas de lumière, des « camping-gaz » les accompagnant. Ce sont les « vers-luisants » qui travaillent en Espagne. Certaines des filles de l'Est ont déjà des lieux fixes, on en voit d'autres juste pendant une semaine, puis elles disparaissent et ne reviennent jamais : « *Dernièrement, on a vu beaucoup de russes sur la route. Elles font payer 24 euros, je ne sais pas quelle sécurité elles peuvent t'offrir. Quand j'ai été à Madrid, j'ai été à la « Casa de Campo » faire un tour pour voir comment c'était. Là-bas, tout est plein, d'un côté, tu as les russes, et de l'autre les africaines, elles ont chacune leur territoire* ». Il y a de mauvaises relations entre les espagnoles et les immigrantes.

La rue

La situation dans les rues de Barcelone est différente de celle d'il y a quinze ans. Beaucoup de changements se sont produits dans le « Barrio chino », quartier chinois traditionnel, ceci étant dû à la politique esthétique urbaine très souvent dissimulée sous les apparences d'une politique sociale de rééducation des prostituées qui n'a pourtant rien amené de plus qu'une réduction drastique du nombre de prostituées dans le quartier à cause du déplacement des travailleuses sexuelles vers d'autres zones moins concurrencées (destruction des hôtels, des bars où travaillaient les femmes...). « *Ici, dans le Raval, il y a grosso modo trois cent/quatre cent personnes. Nous, on en a observé environ deux cents dans la rue* ». Cette politique a été particulièrement intense au moment des Jeux Olympiques de

1992. Cela n'a fait qu'empirer la situation. « *Aujourd'hui, la situation est déprimante, tu ne peux plus choisir le client ; dans le milieu, les maladies ont progressé, il y a plus de risques, c'est donc beaucoup moins compensatoire* ». Ici, de même que sur la route, il semble qu'il y ait plus de liberté que pour les femmes qui travaillent dans les locaux ou les appartements. « *La liberté de faire ou de ne pas faire... oui, c'est assez libre. Tu peux choisir ou décider si oui ou non... si tu fais ce travail, ou si tu ne le fais pas. C'est totalement libre. Dans un club, non, tu es aux ordres, on te dit les services que tu dois faire* ».

La visibilité dans le travail est quelque chose qui ne plaît pas à ces femmes, le poids du stigmate est à la mesure de l'explication. « *Nous aussi, on aime être cachées et que si ton fils passe, il ne te voit pas. Qu'on sache où on est mais qu'on ne nous voit pas, seulement le client* ». Elles ont des hôtels où elles offrent leurs services aux clients, mais dans la zone de Camp Mou (ville de Barcelone) et dans le parc de la Ciutadela, c'est différent ; là-bas il est plus probable que les passes aient lieu dans les voitures mêmes.

Les clubs de route

C'est dans les clubs que nous trouvons le plus de femmes qui travaillent. Ce sont des endroits fermés aux femmes non-travailleuses sexuelles, des endroits réservés à l'usage et au plaisir masculin. A la porte, un agent de sécurité interdit l'entrée aux personnes qui ne cadrent pas, qui sont par exemple trop saoules, ou dont l'aspect n'est pas celui souhaité.

Les agents de sécurité sont également chargés de solutionner les conflits qui peuvent avoir lieu à l'intérieur du local. Ces hommes proviennent d'entreprises de sous-traitance, mais dans des clubs plus grands où travaillent plus de femmes, les agents de sécurité sont habituellement employés par le lieu lui-même. Ceux-là ne portent pas d'uniforme, ils sont habillés normalement. Sur le thème de la sécurité, ils semblent suivre les mêmes méthodes que dans n'importe quel autre lieu nocturne.

Les clubs de route souffrent de grands changements. Ceux, traditionnels, des années 70-80 étaient petits, peu de filles y travaillaient, généralement pas plus de dix. Il y avait aussi de la mobilité mais pas autant qu'aujourd'hui. Il s'agissait d'endroits où les hommes des villages se rencontraient, prenaient un verre, parlaient avec les femmes et sollicitaient des services. Cette philosophie de rencontre entre les hommes semble ne pas avoir changé, c'est encore le lieu de prédilection pour plus d'un d'entre eux.

Les clubs de route se situaient à la sortie des villes, des villages et y sont toujours actuellement. Leur localisation est due à la discrétion que leurs clients peuvent y trouver et à la tranquillité face à d'éventuelles plaintes de voisins.

Les petits clubs traditionnels ont commencé à fermer leur porte au début des années 90 et, peu à peu, d'autres plus grands ont fait leur apparition, ayant davantage une philosophie d'entreprise. Actuellement, les clubs traditionnels ne sont plus que les cadavres de commerces qui ont fait leur temps. La métamorphose de ces lieux semble suivre les mêmes règles que celles des magasins d'alimentation, où les grandes surfaces semblent manger les plus petites. Dans les nouveaux clubs, nous trouvons des femmes de tous les coins de la planète (les asiatiques semblent également faire leur apparition) et en grande quantité, atteignant parfois cent cinquante femmes travaillant dans un même local, bien qu'on en trouve entre vingt et cinquante le plus souvent.

Tant dans les nouveaux clubs, appelés « clubs-à-place » (parce qu'il est nécessaire de réserver sa place pour aller travailler), que dans les traditionnels, des vendeurs de toute sorte se succèdent, vendeurs de vêtements de travail, de bijoux, de téléphones mobiles, d'autant que la majorité des filles qui y travaillent toute la nuit n'ont pas le temps d'aller faire des courses. Le fait que ces vendeurs viennent à l'intérieur même des clubs simplifient d'autant plus la tâche à ces femmes qu'elles ne connaissent pas les villes, trop éloignées des clubs, n'étant elles-mêmes ni de la région ni même parfois du pays. Dans les nouveaux clubs, et pour offrir de meilleurs services aux travailleuses sexuelles, il peut y avoir des salons de beauté, avec salon de coiffure, épilation, crèmes de soins corporels, l'esthétique constituant un des aspect les plus importants de leur travail.

On trouve également des ventes de vêtements de travail, certains lieux allant même

jusqu'à offrir piscine et gymnase, cas anecdotiques minoritaires mais qui sont en train d'apparaître. Ces services ne sont pas gratuits et les gains des filles sont réinvestis dans le club. Cette amélioration rappelle les anciennes zones industrielles textiles qui existaient le long du río Llobregat où le patron possédait l'usine autour de laquelle ses employés vivaient sans rien connaître du monde extérieur. Tout se situait dans l'enceinte industrielle, l'usine, la maison, l'église, le magasin, l'école et, bien sûr, tout était entre les mains du patron. Si l'on met en évidence cette corrélation ou bien le prix élevé de ces services, on nous réplique que les femmes peuvent choisir de les utiliser ou non, que personne ne les y oblige, ni d'ailleurs à acheter quoi que ce soit.

Il n'est pas étonnant de rencontrer ces nouveaux clubs dans des zones industrielles où on ne trouve normalement que des entreprises qui travaillent de jour. Il semblerait donc que la macro-industrie du sexe soit en route.

La plupart des filles qui travaillent actuellement dans des clubs de route étant immigrantes, leur plus grand désespoir vient de leur solitude. Les horaires de travail sont plus étendus dans ces clubs que dans tout autre lieu ; ils ouvrent en effet à 17h et ferment à 5h du matin, mais les jours où les filles travaillent davantage, comme les vendredis et samedis, elles peuvent le faire jusqu'à 6h du matin. Après la fermeture, elles mangent, se couchent, et il est déjà 7h du matin lorsqu'elles vont au lit. A partir de 14-15h, elles commencent à se réveiller et vont manger après s'être préparées pour le début d'une nouvelle journée de travail. Le local ouvre à 17h, les femmes commencent à descendre, déjà habillées pour l'occasion, la longue journée débute. Le fait de voir passer les journées sans sortir dans la rue transforme leur vie entière en travail. *« C'est dur de travailler dans un club... tu ne vois pas le soleil, tu ne vois pas la lune, tu ne vois pas les étoiles, tu ne sais pas s'il pleut. Tu travailles 12 heures par jour, tu te lèves, tu manges, tu te prépares et tu vas travailler. Je travaille tous les jours, sans vacances. Maintenant, je le prends différemment, en ce moment je ne travaille plus mais je dois redemander une place, je dois retourner travailler, j'ai des factures à payer ».*

Pour pouvoir travailler dans un de ces nouveaux clubs, il est nécessaire de demander une place, sous-entendu un lieu où loger. Bien qu'il n'existe pas de contrat écrit, les règles sont basées sur vingt-et-un jours de travail et sept de congé ; ceci est établi en rapport avec les menstruations, bien que la majorité des femmes travaillent en ayant leurs règles. Selon qu'il s'agisse ou non d'une femme qui travaille, la règle veut que cela soit respecté, c'est-à-dire que la femme doit s'en aller ou peut rester un peu plus. Cette règle s'inscrit dans ce qui régit le travail sexuel, c'est-à-dire la mobilité des travailleurs/euses sexuel/les. Au moment où l'on change de lieu de travail, il faut en avvertir le responsable ou le propriétaire et il semble qu'il n'y ait aucun problème pour abandonner un club.

Les propriétaires de clubs expliquent qu'il y a un manque de travailleuses dans ce secteur. Comme nous l'avons vu précédemment, les femmes qui travaillent dans des clubs de route sont à 90% immigrantes. Les propriétaires des clubs se connaissent tous entre eux, ils se respectent entre nouveaux et critiquent les anciens. La compétition entre les anciens locaux et les nouveaux semble atroce. Entre autres, les anciens accusent les autres en disant que le nouveau fonctionnement est une forme d'exploitation des femmes.

Il semble par contre exister une meilleure application des règles qui, si elles sont les mêmes que dans les autres, sont plus suivies dans ces nouveaux locaux où on abandonne la philosophie de l'affaire familiale. On vient ici pour travailler, les femmes elles-mêmes le reconnaissent ainsi que leur soumission à ces règles. Comme dans n'importe quel autre lieu de travail, il y a des clubs où les femmes se sentent plus ou moins à l'aise, plus ou moins bien traitées ; où les autres travailleurs, non-sexuels, sont soit compréhensifs, aimables, soit les traitent comme des machines. Elles font plus particulièrement attention aux aspects sanitaires. *« J'ai laissé la rue et je me suis mise dans un club. Ça a été très différent, les filles avaient plus de classe, dans leur façon de parler, comme de s'habiller. Les hommes avaient beaucoup plus d'éducation, d'hygiène, ils exigeaient un certificat médical, ou bien dans d'autres clubs, il y avait un médecin attitré pour qu'il n'y ait pas de mensonges, parce qu'il y avait beaucoup de mensonges avec ça. Tu es mieux soignée, mieux regardée et la clientèle est plus choisie, tu as*

quelques avantages. D'un point de vue sanitaire, c'est très bien. C'est le typique mec frimeur de l'Etat, c'est un frimeur, mais il est diplômé et au moins, il s'occupe de ta santé. Il fait attention au scandale et que le client ne soit pas un fou qui te touche dans la chambre. Il veille à une certaine salubrité, pas celle de la clientèle mais celle de la fille qui arrive. Car dans la rue, c'est libre, qui veut va chez le médecin ou non ; là, ils exigent de force le certificat».

Pendant le travail d'enquête, nous avons rencontré des femmes qui, bien que ne travaillant pas actuellement dans des clubs, l'avait fait auparavant. Le côté positif du travail, c'est le gain d'agent et le fait qu'il y ait un contrôle médical (pour les femmes !), de l'hygiène et une certaine sécurité. Le côté négatif, c'est le fait de travailler durant la nuit et la présence de la drogue.

Les nouveaux clubs veulent se distinguer par la qualité des services offerts aux clients, autant en ce qui concerne les femmes travailleuses sexuelles, que la décoration du lieu et des chambres.

Un des aspects qui distinguent les nouveaux clubs des anciens est la manière d'obtenir les rentrées d'argent. Dans les nouveaux clubs, les plus grosses rentrées d'argent proviennent de l'encaissement du loyer et des repas des femmes qui y exercent la prostitution, bien qu'il y en ait qui ne passent pas la nuit à l'hôtel. Celles qui vivent dans le club et y travaillent paient de toute façon la même chose que celles qui y viennent uniquement pour travailler. Dans les anciens clubs, les rentrées d'argent viennent des verres que la femme prend avec le client (50%) et du pourcentage 25-50% prélevé sur chaque service qu'effectue la travailleuse sexuelle. Il s'agit d'un fonctionnement similaire à celui des bars américains, ce qui ne veut pas dire que la frontière entre les uns et les autres soit stricte. Il y a des combinaisons entre les deux sortes de clubs. Plus qu'un recrutement au sens propre des filles, on fait généralement courir le bruit qu'un nouveau club a ouvert et s'il est déjà connu, elles y viennent d'elles-mêmes. *« Lorsqu'un club est nouveau, tu dois discuter avec les autres propriétaires, qu'ils expliquent aux filles qui veulent s'en aller qu'il y a un nouveau local pour qu'elles y aillent. Tout passe par le bouche-à-oreilles. Si ça leur plaît, il en viendra d'autres ».*

Les artistes pornos ont aussi commencé à travailler dans le nouveau fonctionnement des clubs. Nous pourrions dire que c'est un autre service donné au client qui vient prendre un verre et qu'il faut le stimuler pour qu'il sollicite un service auprès d'une travailleuse sexuelle. Les propriétaires n'ont pas à se préoccuper de chercher des artistes pornos, ce sont normalement les agents mêmes de ces artistes qui viennent solliciter le travail. Pour les artistes, travailler dans ces locaux semble se rapprocher de la prostitution. Certaines admettent qu'elles allument les clients mais que jamais elles n'ont couché avec eux pour de l'argent, parce que si elles le faisaient, elles cesseraient d'être des artistes et deviendraient des prostituées et elles ne veulent pour rien au monde de cette étiquette. Nous avons également vu des cas où le spectacle offert aux clients était effectué par les femmes travailleuses sexuelles au sein du club.

Ces nouveaux clubs sont déclarés comme hôtels et à première vue, leur fonctionnement ne paraît pas bien différent. Les clubs ont normalement deux entrées, une réservée aux clients, qui est celle qui mène à la piste où se trouvent les filles, et une autre réservée aux travailleurs et travailleuses. Les horaires des repas sont établis comme dans n'importe quel hôtel, avec ses cuisiniers et aides. La piste où les femmes et les hommes engagent la discussion est au rez-de-chaussée ; les chambres sont à l'étage. Les services sont payés à l'avance à la chargée d'encaissement. Dans la partie supérieure se trouve généralement la « mami » ou « chaudronnière », c'est elle qui nettoie les chambres et indique quelles sont celles qui doivent être utilisées pour les services.

Les travailleuses sexuelles sont toujours accompagnées d'un nécessaire dans lequel elles mettent des préservatifs, leur maquillage et d'autres choses utiles à leur travail ; dans certains clubs, elles l'emportent avec elles et dans d'autres, elles ont des casiers où elles le reprennent lorsqu'elles entrent faire un service avec le client.

Le travail

La prostitution en Espagne n'est pas considérée comme une activité professionnelle,

c'est pourquoi elle n'est pas reconnue dans le monde du travail. Mais les propriétaires de clubs exercent une pression sur l'Etat en vue d'une réglementation. Ainsi, l'hiver dernier, il a été révélé que le Tribunal Supérieur de la Communauté Valencienne a reconnu aux femmes le droit de passer un contrat d'entraîneuses. Chaque tribunal autonome peut se prononcer d'une manière ou d'une autre. En reconnaissant l'activité comme licite et en l'incluant dans une branche de l'hôtellerie, où entraîneuse signifie « captatrice » de clients, cette décision fait jurisprudence sur le thème en Espagne.

Dans le secteur, la reconnaissance de ce travail incluant droits et obligations envers l'Etat garantit la protection des administrations publiques face aux irrégularités et abus des chefs d'entreprise.

La réaction de l'ANELA¹ ne s'est pas faite attendre et il a été demandé au Ministère de l'Emploi 277 postes de travail pour les entraîneuses dans le contingent 2002 concernant l'emploi pour les étrangers. La réponse du Ministère n'est pas encore rendue publique. Pour les chefs d'entreprise qui font partie de cette association, cela n'est pas le but. Ils ne sont pas intéressés par ce type de contrat de régime général mais plutôt par le fait que les femmes soient autonomes, et ils n'ont pas d'autre prétention que celle de créer un débat sur la nécessité de réglementer le monde du travail de la prostitution.

Les conditions contractuelles

En ce qui concerne les contrats, il est clair que ceux qui réalisent des spectacles pornos de manière stable dans un endroit tel que, par exemple, le Bagdad ou un peep-show peuvent obtenir un contrat en tant qu'artiste. En ce qui concerne les fêtes particulières, dans les discothèques ou les clubs, qui sont des manifestations ponctuelles, il n'y a aucune sorte de contrat, à moins qu'il y ait un agent, mais dans ce cas, le contrat est passé avec lui. *« Ici, il y a des gens qui ont un salaire et d'autres non. Mon contrat est à la tâche, je sais quand il commence mais je ne sais pas quand il se termine ».* *« Ici c'est un contrat verbal, le patron dit verbal. Pour qu'un patron te déclare, c'est très difficile, oui, très très difficile. Ils te disent que non, qu'ils ne le font pas. Normalement, le contrat est verbal ou bien l'agent te fait un papier et ça y est, il te mange 10 % ».*

Pour les filles qui se prostituent, il n'y a contrat dans aucun cas. Il n'y a pas de contrat parce que le travail sexuel n'est pas considéré comme un travail et par conséquent, il n'existe aucune réglementation à ce sujet. L'un des motifs qui expliquent que les travailleuses ne mettent pas l'accent sur leurs conditions de travail est qu'elles considèrent qu'il s'agit d'un emploi leur permettant de gagner beaucoup d'argent et l'aspect du contrat passe donc en second plan. Le manque de prise de conscience par rapport au droit d'être sous contrat n'est pas étonnant lorsqu'on observe que dans beaucoup d'autres emplois, les gens sont bien plus mal payés et ne disposent pas non plus de contrats, particulièrement les jeunes et les immigrés. D'autre part, le fait qu'il existe peu d'associations dans le milieu de la prostitution ne favorise pas non plus la culture de la revendication.

Pour le travail en Belgique, le fonctionnement est différent. Cela marche avec un contrat de plusieurs mois, car là-bas, travailler dans un peep-show suppose l'obtention d'un contrat dans le cas des personnes qui sont de nationalité espagnole.

Au début des téléphones érotiques, les entreprises ne faisaient pas de contrat aux travailleuses, et il semble qu'il y ait eu une période où elles sont devenues autonomes. Mais ce qui se fait actuellement, c'est un contrat de télé-opératrice avec un salaire de base ridicule, les gains étant calculés par rapport aux minutes pendant lesquelles l'opératrice fait durer les appels.

On se plaint du manque de reconnaissance légale qui existe dans le milieu de la prostitution, tant en ce qui concerne la direction des travailleuses que les locaux (appartements et clubs) et il semble que presque tout le monde (patrons et travailleurs) soit disposé à ce qu'existe un certain type de reconnaissance à ce sujet, que se légalise ce genre de travail. *« Un demi-million d'hommes va chaque jour dans des clubs. Il faut réglementer cela, la société le demande ».* Dans le cas des clubs, ils peuvent être déclarés comme bars, saunas, salles de fête ou hôtels, il n'existe pas d'appellation concrète pour ce négoce. Pour

les appartements, nous nous retrouvons avec une variété de situations dont celles où rien n'est légal constituent la majorité, c'est-à-dire qu'on loue un appartement et on y travaille, mais officiellement il n'existe aucun commerce créé ni appartement à caractère commercial et donc, devant l'impossibilité d'être déclaré comme commerce qu'il est, le lieu se voit attribuer des formules ambiguës comme « massages alternatifs » ou « agence de compagnie » (relations publiques).

Dans le cas des travailleuses sexuelles immigrées et de leur situation « illégale », elles considèrent le fait de soulever la question de la légalisation de la prostitution en terme de travail comme quelque chose de positif parce qu'elles pourraient ainsi avoir des papiers en règle, chose qu'actuellement elles ne peuvent obtenir. *« Je pense que la légalisation de la prostitution serait une façon de nous aider à avoir des papiers »*. Mais elles voient aussi le côté négatif de cette régularisation, c'est qu'apparaissent sur les papiers ces professions tant décriées par le stigmata social. *« Je suis d'accord. Mais ça va être discriminatoire. On va leur mettre des sigles, et avec ces sigles, à plus ou moins long terme, tout le monde saura qu'elles sont prostituées. C'est un travail indispensable, je crois qu'il n'est jamais valorisé. Il doit continuer d'exister mais sans être aussi marginal »*.

Il existe aussi des cas où le fait d'être immigrée et de ne pas pouvoir obtenir de contrat de travail dans le domaine sexuel mène à de faux contrats ou à des mariages de convenance qui permettent d'être en règle dans le pays. Dans ce genre de cas, les femmes doivent payer une somme d'argent. *« On leur fait de faux contrats comme employées de maison ou de bureau... elles doivent payer la sécurité sociale. On utilise aussi le mariage, ainsi elles peuvent obtenir la nationalité espagnole dans l'année. Les mariages sont payés à l'avance »*.

Immigration

On dit que 90 % des travailleuses sexuelles sont des immigrées, cependant, ce chiffre évoqué par les secteurs rédempteurs victimisateurs et reproduit par la voracité sensationnaliste de la presse est normalement extrait de certaines études en diagonale sur la prostitution de rue et extrapolé avec une légèreté excessive. L'immigration, qui dépasse certainement 50 ou 60 % du total, est en voie d'augmentation. Le thème se complique lorsque nous connaissons mieux les problèmes qui se posent pour accéder au monde du travail. Il est déjà difficile d'être immigré dans un pays, mais la complexité de l'obtention des papiers qui permettent d'être en situation légale vient encore amplifier cette difficulté.

Une fois que les femmes arrivent en Espagne, elles se retrouvent avec un visa de touristes ou sans papier légal leur permettant de travailler. Les emplois qui leur sont alors offerts sont des services domestiques (ménage, garde d'enfants, de personnes âgées) ou dans des bars et restaurants, travaux difficiles et mal rémunérés. Il ne faut pas oublier qu'elles sont venues pour envoyer de l'argent à leur famille et/ou pour économiser afin d'investir dans leur pays d'origine.

Il y a celles qui, dès le premier jour, en viennent au travail sexuel, en sachant qu'il y a une grande demande et qu'elles sont venues en Espagne pour cela, puis il y en a d'autres qui décident de commencer un travail sexuel à la suite d'emplois mal rémunérés et de leur propre initiative. Cependant, la police autant que la presse donne à entendre que toute étrangère en arrive là par tromperie ou obligation. *« En Colombie, lorsque tu dis que tu vas travailler en Espagne, tout le monde sait que tu vas faire la pute, bien qu'il y ait des filles qui ne travaillent pas dans cela »*. *« Je suis venue de Colombie pour gagner de l'argent. Ils ne m'ont pas menti, je savais pourquoi je venais »*.

La peur du rapatriement, de l'expulsion du pays où elles arrivent pour travailler, des reportages diffusés par la télévision, des journaux sur les dites « mafias » (obligation, menaces, violence, victimes) ; tout cela fait que les femmes sont réticentes à vouloir parler avec les enquêteurs/trices. La non-reconnaissance en tant que personne ayant des droits dans le pays, la non-reconnaissance de leur travail font que la peur et la méfiance règnent lorsque cet inconnu vient leur poser des questions.

Il existe une image qui veut que les femmes qui viennent d'Amérique Latine ou d'Afrique soient des êtres au sang chaud qui ne souffrent d'aucun préjudice lorsqu'elles pratiquent le sexe. C'est une étiquette qui leur donne un certain avantage dans un

important secteur du marché. « *Le sexe est quelque chose que les filles africaines, les latino-américaines portent à fleur de peau. Elles ne présentent aucun problème. Les filles de l'Est, oui, il y en a certaines qui arrivent parce qu'elles ont été trompées. Ils les amènent en leur disant qu'elles viennent pour un spectacle. Il y en a certaines qui refusent de se prostituer et font seulement du spectacle porno. Les filles de l'Est sont de meilleure classe et les clients les préfèrent* ». Ce n'est donc pas la même chose avec les filles de l'Est. La façon de parler des femmes d'Amérique latine, plus mielleuse, leurs rires, leur façon de s'habiller - avec des décolletés, des pantalons moulants, bien peignées, maquillées... - font que nous, blancs européens, lions ces différences culturelles à l'étiquette de prostituée, de femme qui désire le sexe, qui désire être « prise ». « *Quelle femme décente oserait s'habiller ainsi ? Provoquer le sexe masculin jusqu'à l'excitation...* ». Nous savons bien que certaines manières de s'habiller, certaines manières de parler entraînent cette étiquette de prostituée.

Les mauvais rapports qui existent entre les travailleuses sexuelles autochtones, africaines, latino-américaines et des pays de l'Est sont réels. La baisse des prix des services constitue une sérieuse plainte formulée par les espagnoles qui travaillent dans la rue en direction des africaines. « *Ici les femmes disent que les africaines sont en train de leur manger du terrain, qu'elles leur volent les clients, qu'elles font ça à n'importe quel prix. Pour 5 000 pesetas ou moins. Les espagnoles sont descendues à 2000 ou moins. Les femmes disent que les prix ont baissé à cause des africaines. Par ici, pour le moment, il n'y a pas de filles de l'Est* ». Pendant les années 80, ce reproche s'adressait aux femmes qui consommaient de l'héroïne. Dans le cas des latino-américaines, on leur reproche le fait que la concurrence ne soit pas légale, qu'elles utilisent toutes sortes de ruses pour accaparer les clients, qu'elles ne pensent qu'à l'argent, qu'elles sont menteuses et capables de passer « par-dessus » n'importe qui pour faire un service.

La concurrence a l'air féroce. Dans les clubs, les filles de l'Est et les latino-américaines ne parviennent à lier aucun type de relation alors qu'elles vivent ensemble 24 heures sur 24. On en arrive au fait extrême qu'elles ne partagent pas les chambres les unes avec les autres. « *Entre les filles, il y a beaucoup de jalousie, j'en ai assez qu'elles arrivent avec leurs histoires, que l'une a fait ceci, que l'autre a dit cela. Elles s'entendent très mal, les russes et les colombiennes* ». « *Chacune va de son côté ; avec les russes, on ne s'y fait pas, il y a beaucoup de différences. Entre elles et nous, nous nous ignorons. Si elles sont dans la cuisine, nous n'entrons pas* ».

Mais ce mauvais rapport entre les natives de continents différents existe aussi, bien qu'à un moindre degré, entre les travailleuses de même origine. Le motif des différentes incriminations est toujours la recherche du maximum de gains, c'est dire qu'il existe une réelle concurrence.

Il existe des catégories établies selon le pays d'origine, ainsi, celles qui ont le plus de classe sont les femmes jeunes, belles et avec un certain niveau d'«éducation». Les espagnoles sont au premier plan, les femmes de l'est en second, les latino-américaines en troisième et enfin, les africaines arrivent en dernière position. Nous pensons que dans d'autres emplois, sans rapports avec le sexe, l'ordre est le même. En premier lieu, ce qui est valorisé ici dans le travail, c'est la jeunesse, la beauté et l'éducation, ensuite vient le pays d'origine.

Le poids de l'immigration est quelque chose que les femmes portent avec résignation. Il est toujours difficile pour elles de s'habituer à un pays étranger où la culture, les manières de vivre sont différentes de celles de leur pays d'origine. La solitude, l'éloignement de la famille et des êtres aimés, le travail exercé chargé de préjugés et de stigmates, le racisme envers les étrangers de la part des espagnols, sont autant des petites brèches qui blessent le cœur. Mais leur force, l'idée que grâce à elles leurs familles vivent dans de meilleures conditions, les fait aller de l'avant.

Mafias ?

C'est le mot le plus utilisé dans les médias, de même que « victime », « obligation » et « immigration » qui véhiculent l'idée que les femmes immigrées arrivent là suite à des mensonges, sans parler des drames vécus, de l'obligation de réaliser un travail, des

menaces... Le poids de la présumée obligation et la supposée généralisation des mafias rendent cet espace de travail encore plus tabou et plus secret aux yeux de la population.

Le lien automatique qui se fait entre mafia et immigration est serré. On ne parle jamais de femmes espagnoles sous la coupe des mafias, ce mot se transforme alors avec la même légèreté en proxénétisme. Il faut se souvenir que les femmes immigrées, comme les hommes, viennent pour travailler dans ce qu'elles considèrent comme le premier monde. Dans tous les cas, nous savons que le prix pour parvenir jusqu'à notre pays est élevé. Chaque jour, avec un nombre élevé d'immigrantes provenant d'Afrique, elles traversent le détroit en barque non sans avoir auparavant payé une somme d'argent. Elles paient le voyage mais pas le visa de tourisme, c'est-à-dire qu'elles n'entrent pas dans le pays d'une façon légale. Nous avons observé que la majorité des femmes travailleuses sexuelles possédait un visa de tourisme. Pour l'obtenir, il faut réunir une somme d'argent qu'elles ne possèdent généralement pas, une somme qu'elles doivent rendre une fois arrivées au pays, car il s'agit d'argent prêté. Mais le procédé pratiqué depuis le pays d'origine est assurément long et s'accompagne d'une certaine responsabilité. Les femmes veulent arriver en Espagne (dans notre cas) pour améliorer leur situation économique et celle de leur famille. Elles savent donc pourquoi et le disent. Arrivées en Espagne, elles ont souvent des problèmes pour trouver un emploi et beaucoup choisissent alors de travailler dans le travail sexuel. Il faudrait donc remettre en cause l'idée qu'elles sont trompées ou obligées, ceci ne voulant pas dire qu'il n'y ait pas de femmes qui gardent l'espoir de pouvoir trouver un bon travail dans des domaines autres.

Le réseau d'informations permettant d'obtenir l'argent et le visa s'établit parmi les amis ou familiers. Une personne en connaît une autre qui peut prêter l'argent et arranger des papiers. Ces réseaux de connaissances ne sont pas constitués de façon légale, ils ne font pas partie d'une institution ayant pour devise « Allez travailler dans le premier monde ». Ce ne sont pas des ETT (Entreprises de Travail Temporaire) légales comme nous en trouvons ici qui gardent une partie du salaire en échange d'un emploi. Ce sont des agences d'intérim illégales qui distribuent de l'argent, un visa et un billet en vue de l'obtention d'un travail, d'un emploi meilleur que celui que ces femmes occupent chez elles. Dans leurs pays d'origine, les femmes interviewées avaient en effet un emploi leur permettant de vivre, mais en habitant dans le premier monde, elles augmentent leur qualité de vie et leurs rentrées d'argent. Toutes doivent payer cette dette qui oscille entre 6 000 et 12 000 euros et qui augmente dans certains cas que nous avons rencontré. Mais pouvons-nous considérer toutes ces ETT illégales comme une mafia ?

Les propriétaires de clubs expliquent qu'il arrive parfois des hommes qui leur offrent des filles pour travailler dans leurs établissements, qui en amènent cinq ou dix, toutes disposées à travailler, des filles jeunes des pays de l'Est. Il n'y a pas de doute, bien qu'ils soient une minorité, certains acceptent et payent ces hommes. Dans la majorité des cas, ils refusent, parce que leur propre pouvoir de propriétaire dans leur commerce se trouve alors réduit. Accepter les filles suppose un danger d'indépendance vis-à-vis du propriétaire. Les règles, les normes, les étrangers les appliqueraient alors, puisque ce sont eux qui ont le pouvoir d'avoir les filles, le pouvoir de décision de les laisser ou non dans les clubs. Il n'est donc pas étonnant de voir qu'après la mauvaise expérience de certains patrons, d'autres reculent devant cette idée. Le propriétaire veut des femmes qui travaillent, qui rapportent et qui soient appliquées. Mais quel est l'intérêt de ces mafias organisées ? Si ces femmes doivent nourrir une famille vivant dans un pays lointain. Nous ne pouvons donc pas nier l'existence de personnes qui exercent un pouvoir sur certaines femmes mais nous ne pouvons pas non plus oublier l'existence de filles des pays de l'Est qui viennent quelques mois avec un visa de touristes, qui retournent ensuite dans leurs pays d'origine pour réapparaître au bout de quelques mois.

La seule pratique où la chercheuse voit de ses propres yeux ce qu'on pourrait nommer « mafia », c'est sur la route, et les travailleuses sexuelles elles-mêmes expliquent qu'il s'agit là de « maris ». L'apparition de jeunes filles de l'Est dans les endroits où s'établissent les femmes espagnoles pousse ces dernières à leur demander de quitter le quartier. Les filles de l'Est appellent de leur téléphone portable leur « maris » qui arrivent

après une longue attente, ce qui signifie qu'ils ne sont pas au-dessus en train de les contrôler. Pour cinq femmes, six hommes arrivent dans trois voitures différentes, dans lesquelles ils leur demandent de monter pendant qu'ils parlent avec les espagnoles et leur expliquent que cela ne se reproduira plus. Les espagnoles savent pourtant que bientôt les filles de l'Est réapparaîtront. Il n'y a cependant pas un gramme de violence, ni un cri, tout le monde est récupéré et s'en va. Les travailleuses sexuelles espagnoles disent qu'il y a eu une dispute une fois, mais entre les « maris » eux-mêmes.

Le mot de « maris » utilisé éveille une certaine interrogation sur la façon réelle dont ces personnages sont perçus par les travailleuses sexuelles elles-mêmes. Celles-ci expliquent que pendant une période de leur vie, elles ont maintenu une relation sentimentale avec un homme et que c'est à cause de cette relation sentimentale qu'elles se sont retrouvées astreintes à entretenir leur mari. C'est une expérience qu'elles peuvent avoir vécu mais une fois qu'elles se rendent compte que cet homme vit à leurs crochets, elles abandonnent la relation. Les femmes sont en majorité conscientes que les gains de leur travail sert leur propre bénéfice. Nous ne croyons pas que cette relation sentimentale, basée sur la possession des hommes, soit très différente des relations sentimentales avec des femmes non-travailleuses sexuelles. Nous devrions spécifier ou réaliser un travail comparatif entre les femmes travailleuses sexuelles et non-sexuelles, afin de pouvoir affirmer ou démentir qu'il y a plus de mauvais traitements dans le cas de femmes travailleuses sexuelles, affirmer ou démentir qu'il existe une dépendance affective envers les hommes de la part de ces mêmes femmes. Nous sommes parties du postulat que la conscience du genre féminin est la même chez la femme travailleuse sexuelle et chez l'autre. Toutes sont des femmes.

A propos du paiement de la dette, elles savent ce qu'elles ont à faire. Dans les médias, on dit que les femmes sont menacées si elles ne paient pas leur dette. Il s'agit là des mécanismes logiques de ce système ; lorsque les banques font un prêt, ne doit-on pas leur rembourser avec des intérêts ? Et ne menacent-elles pas de confisquer tous les biens ? Et lorsqu'on ne rembourse pas une dette, ne peut-on pas finir en prison ? Le système, qu'il soit légal ou illégal, pénalise, punit le débiteur, même si les méthodes sont différentes.

Le mot mafia n'est cependant bien souvent pas interprété de façon littérale. Dans certains cas, on l'utilise pour faire référence à de mauvais individus, à des personnes « non-légales ». L'abus des propriétaires concernant le travail, c'est-à-dire la non-existence d'un contrat de travail écrit, donne lieu à des heures de travail en plus de ce qui a été établi, et mal payées...

Les conditions de travail

a) Le début

On évoque à diverses occasions une mauvaise situation économique, des dettes à payer et une perte importante du pouvoir d'achat suite à des séparations ou à des divorces. Certaines femmes sortent d'une rupture, sont séparées ou divorcées, avec des enfants à charge. D'autres en revanche ne partent d'aucun traumatisme en particulier, sinon simplement du désir de gagner de l'argent. L'aspect économique semble être à la base et déterminer le choix d'un travail dans le commerce du sexe. La rapidité avec laquelle l'argent peut être gagné est également déterminante même si cela n'est pas facile.

Les contacts avec le milieu viennent du couple, des ami-e-s ou des connaissances, et aussi dans certains cas des offres d'emploi dans des journaux et revues. Il existe également un chemin plus progressif où les femmes commencent par être danseuses ou gogos en discothèque, se rapprochent ensuite du streep-tease et de là, en viennent au porno. On peut également noter un changement d'activité conditionné par l'âge, car le physique commande bien souvent, et les plus âgées doivent alors se diriger vers d'autres domaines du commerce du sexe où l'apparence n'est pas aussi importante. On constate une grande mobilité dans ce secteur où on commence par une idée, dans un domaine pour terminer dans un autre totalement différent ; il y a des entrées et des sorties, des retours...

Certaines vont attester de la dureté des débuts. Au sujet des **premiers services avec un client**, nous retrouvons différentes opinions, qui vont de celles de femmes incapables

de toucher au client présent dans la chambre, à celles qui pleurent et pleurent toutes les larmes de leur corps une fois le service réalisé, sans oublier celles qui le vivent comme un défi, mais sans traumatisme. Il semble que ces dernières soient celles qui possèdent la conscience la plus manifeste du fait qu'il s'agit là d'un travail qui leur rapportera de l'argent. *« Avec le premier client, je n'ai rien pu faire. Il m'a vu tellement gênée qu'il n'a pas insisté, il a payé le service mais nous n'avons rien fait. Par la suite, ce client s'est converti en bon client »*. Et ce premier client, normalement, reste un bon client, un habitué, comme si les hommes aimaient l'idée d'avoir été les premiers. *« Horrible, horrible. Les pires jours de ma vie. Je me suis vue avec ce type couché sur mon corps. J'ai commencé à pleurer, mais à pleurer à ne plus pouvoir m'arrêter. Ça a été horrible, j'ai commencé à vomir, je me suis sentie vraiment mal »*. *« J'avais vingt-six ans. Une sensation qui ne fut pas négative, dans l'absolu. J'avais bien dans la tête que j'allais gagner de l'argent et que j'en avais besoin et j'ai vu comment la personne a été très satisfaite et j'ai pensé : « tu sers à quelque chose » et cela ne m'a pas dégoûté. C'est comme ça. J'avais peur que les personnes âgées me dégoûtent. Mais non, pas du tout, c'est comme si je faisais du théâtre et devais tenir mon rôle le mieux possible. Mon premier client a été un monsieur de soixante et quelque, ça s'est bien passé ; si je pouvais le faire avec celui-ci, je savais que je pouvais le faire avec les autres »*.

Il semble que l'**apprentissage** s'effectue de différentes façons, la plus importante étant celle où l'on apprend soi-même, par la pratique. Ensuite, il y a les conseils que peuvent donner les responsables, les chefs et les copines. Parmi les streep-teasers / euses que nous avons interviewés, on retrouve ce point commun du goût pour la danse. Autant d'hommes que de femmes ont été auparavant gogos ou ont dansé en spectacle. Le motif du passage au streep-tease est la plus grande importance du gain économique. Pour eux, l'apprentissage s'est fait à travers l'observation d'autres compagnons, en regardant leur façon de jouer et en adoptant leurs gestes.

Les artistes pornos nous disent que généralement, on leur explique comment ils doivent se placer dans certaines postures pour que les gens les voient bien. Il semble que le plus grand apprentissage s'effectue pendant le tournage de films où l'équipe enseigne comment réaliser correctement le travail. *« Le plus important dans ce travail est que tu fasses quelque chose qui te plaît, parce qu'alors tu exiges d'avantage, tu veux te dépasser jour après jour. Tu apprends et tu mets en pratique dans le travail. Dans les films, par exemple, ils m'ont appris des postures nouvelles qu'ensuite j'ai utilisées dans d'autres spectacles pornos »*. Pour eux également, l'observation des autres compagnons de travail est importante.

Quant aux femmes qui exercent la prostitution, certaines expliquent que c'est un travail qu'elles savent déjà pratiquer. Lorsque des doutes surgissent - comment faire dans certains cas concrets - quelques unes demandent aux copines de leur apprendre des trucs. *« Les copines m'ont appris la mousse, tu l'achètes pour pouvoir travailler quand tu as tes règles. Elles m'ont aussi appris à aborder les hommes »*. Pour des raisons de concurrence dans le travail, certains points sont gardés sous silence, comme par exemple les mots utilisés pour exciter les clients. Les responsables ont ici une fonction importante, ce sont elles qui expliquent aux « nouvelles » les lignes générales de la façon d'aborder les clients, et d'agir une fois qu'elles sont avec eux. *« La responsable m'a dit « Nous allons toutes les deux faire ce service et je vais t'indiquer comment t'y prendre et elle m'a montré, moi je ne savais pas. Généralement, quand tu es avec ton partenaire, tu t'y mets mais il suffit que le type te dise qu'il veut que tu lui fasses une cubaine, un français, je n'avais aucune idée de ce que c'était. Alors c'est elle qui a attrapé le monsieur, elle l'a allongé sur le lit et lui a dit : On te comptera le service d'une fille seulement mais on va le faire toutes les deux parce qu'elle, elle est nouvelle et qu'elle n'a pas d'expérience. Alors elle a attrapé le monsieur, elle l'a couché et avec son doigt elle l'a partagé en deux, elle lui a dit « Ecoute, regarde, tout ce que je fais de ce côté, toi, tu le feras de l'autre côté » et elle a commencé et c'est comme ça qu'elle m'a appris. Moi dans mon pays, j'avais un fiancé, on le faisait mais je n'utilisais jamais de préservatif, je savais ce que c'était, comment il fallait le mettre mais rien de plus. La responsable m'a appris à mettre le gel avec la bouche, et avec la main, je ne sais pas le mettre. Je me le mettais dans la bouche et je ne les touchais pas, tu ne les touches pas non plus avec les lèvres, tu le descends avec la langue »*. Ce sont des règles générales que, par la suite, chaque fille adoptera avec la pratique, en fonction de son caractère et de sa façon de

faire. Certaines expliquent que les clients leur apprennent également des choses, en leur demandant de faire les services d'une manière ou d'une autre. *« Je me suis toujours guidée moi-même, par intuition, mais il y a des clients qui provoquent en toi un désir un peu pervers qui t'apprennent, les clients eux-mêmes »*. Certaines affirment que la véritable façon d'apprendre est de faire un doublé avec une autre femme qui a plus d'expérience, là elles voient dans la pratique comment s'applique cette vague théorie. *« Un cadre, deux femmes avec le même homme. Et toujours la femme plus âgée typique. Comment est-ce possible que cette femme en étant vieille gagne plus d'argent que moi à dix-huit ans ? Alors, tu vas observer, toi-même tu essaies de t'introduire auprès de cette femme pour voir comment elle fait. Tu apprends de cette femme aînée typique parce que c'est celle qui en règle générale détient le plus d'expérience »*. Pour toutes, le plus important est la pratique ; plus tu as de clients, plus tu apprends à les connaître, à agir devant eux, à faire de nouveaux services.

Il semble que les **bizutages** ne soient pas quelque chose de fréquent dans le travail sexuel. On donne comme explications qu'il s'agit d'un travail sérieux et que les gens ne sont pas d'humeur à faire des blagues. Mais nous trouvons quelques plaisanteries et certaines qui servent d'expérience pour des situations futures. *« Au début où elles te mentent, tu tombes dans le panneau. Les copines de travail m'en ont fait une. Je me souviens qu'une jour les filles m'ont dit « Tu dois sortir avec un vibromasseur » et moi « Comment ça, je dois sortir avec un vibromasseur ? Je n'ai rien à faire avec ce genre de choses »*. Mais j'ai dû sortir et après elles ont ri parce qu'ils ne l'exigeaient pas, ils ne le demandaient pas, ni rien. *C'est un bizutage dans lequel je suis tombée. Moi je ne savais que faire avec cette chose, me le mettre, me l'enlever, et à la fin, je l'ai jeté»*.

b) Les horaires

Les horaires de travail dépendent du genre de service et des lieux. Généralement, dans les appartements, l'horaire est diurne de 10/11h le matin jusqu'à 9/10h le soir. Certaines femmes ne travaillent que l'après-midi, d'autres pendant 24 heures. Pour les jours de congé, cela dépend des appartements ; certains ferment les dimanches, les autres uniquement les jours fériés (pas les dimanches) et les femmes ont des jours de congé à tour de rôle.

Les femmes qui travaillent sur les routes travaillent majoritairement en horaire diurne, le dimanche étant leur jour de congé, bien qu'elles n'aient pas de jour fixe de travail.

Les clubs de route travaillent en horaires nocturnes, ils ouvrent leurs portes à partir de 5h de l'après-midi jusqu'à 5h du matin. Le local ne ferme jamais, excepté les jours de Noël et du Nouvel An. Ce sont eux qui ont l'horaire le plus étendu.

Le téléphone érotique fonctionne 24 heures par jour, avec généralement—trois tours, celui du matin, ceux de l'après-midi et de la nuit.

Dans les peep-shows, le temps de travail s'étend entre 3h de l'après-midi et minuit.

La prestation du streep-teaser est de 20 minutes, mais au Bagdad, il travaille de 11h du soir à 3h du matin.

c) Les gains

Dans la rue et sur la route, les prix pour un service oscillent entre 12 et 24 euros, dans les clubs, de 45,20 à 60,30 euros le service d'une demi-heure, les gains mensuels oscillant entre 1204,80 et 3614,50 euros. Dans les sex-shows, en salle, le passage rapporte de 30 à 42,20 euros, ce qui fait par mois une rentrée de 1087,20 à 3 012 euros. Les spectacles dans les clubs oscillent de 75 ou 105,40 à 210,80 ou 241 euros pour un passage (il y a deux passages par jour), ce qui fait mensuellement de 3 614,50 à 5 421,70 euros. Dans les films, les acteurs sont payés entre 241 et 301,20 euros par jour. Dans les bars, les filles gagnent un pourcentage sur les boissons, normalement 40 % sur les deux premiers verres et 60 % à partir du troisième et ensuite, autour de 50 % pour chaque service. Dans les appartements, les filles gardent enfin 50 % de la somme et peuvent toucher jusqu'à 3 012 euros mensuels.

d) Economies

En général, les travailleuses du sexe n'économisent pas beaucoup, mais sont plutôt consommatrices. « Non, je ne suis pas économe, je profite de la journée ; ce que je gagne, je le dépense ». « Je le dépense en bêtises, en eaux de Cologne, en vêtements, ouh... en vêtements... beaucoup... je ne sais pas ! Je l'ai dit à Encarna (la chef) pour qu'elle contrôle tout ça parce que sinon, je dépense tout. Avant, elle me payait au jour le jour mais maintenant, on me donne l'argent le samedi et je ne prends qu'une part. Parce que sinon, je sors d'ici et je passe par ces rues où il y a tant de boutiques et je commence à regarder, regarder et c'est pas possible... parce que sinon, à quoi ça sert de travailler ? ». Le manque de discipline dans l'économie fait que beaucoup d'entre elles ne peuvent pas se retirer à temps et finissent par travailler dans la rue. Cependant, les latino-américaines sont habituées à envoyer une part de leurs gains à leur famille.

e) Santé et hygiène

Par rapport à la consommation de drogue, on doit distinguer comme le font les prostituées elles-mêmes les héroïnomanes qui se prostituent et les prostituées qui consomment un type de drogue, en général de la cocaïne. « Nous avons observé qu'en deux ans, le nombre de jeunes qui en général étaient des droguées héroïnomanes a diminué. Les femmes ont toujours considéré les droguées comme étant de moindre importance ». La distinction se justifie par le fait que ces dernières ont l'habitude d'avoir un comportement très différent du commun des prostituées. En général, elles réduisent leur activité à ce qui est suffisant pour payer leur dose, sont moins exigeantes sur le port du préservatif, et si c'est urgent, elles diminuent les tarifs, etc. Quant à celles qui consomment de la cocaïne, elles ont l'habitude d'être professionnelles, dans le sens strict du terme ; bien qu'en accord avec les manifestations de nos interviewées, elles sont une minorité « J'ai été accro à la coke, je la fumais et maintenant, je suis accro au jeu. Mais j'arrête, je ne veux plus jouer. Je vais voir le psychiatre et je prends deux comprimés par jour. Le travail, la coke, m'ont laissé la tête dans un sale état, je suis en dépression. Avant, je pouvais rester des jours et des jours au lit sans bouger... La coke m'a laissé les bronches dans un sale état, maintenant je dois aller chez le médecin, tu vois comme je suis, la voix, la toux, ces crachats verts. La coke, j'ai décidé de l'arrêter toute seule, j'en ai fumé beaucoup, beaucoup ». Dans certains clubs, l'interdiction est formelle, mais l'alcool, les tranquillisants et les anti-dépresseurs ne sont en général pas considérés comme des drogues. « Ils ne considèrent pas l'alcool comme une drogue. Elles prennent pas mal d'anti-dépresseurs ».

Dans le travail sexuel, les drogues sont connues de tous, ce qui ne signifie pas que tout le monde en consomme, nous rencontrons des personnes catégoriques sur ce thème. Cependant, le lien entre travail de nuit et drogue semble exister. On ne peut pas oublier que dans notre société, les drogues sont liées à l'idée de passer un bon moment, il n'est donc pas étonnant que les plus communes soient l'alcool et la cocaïne, drogues qui désinhibent et font se sentir mieux. Les prostituées disent que la puissance sexuelle offerte par la cocaïne peut être l'un des motifs pour lesquels il est reconnu que les clients en consomment lorsqu'ils sont avec elles, et les invitent souvent à en prendre.

Sur le fait qu'elles aient essayé des drogues, il y a toute sorte d'opinions, à commencer par celles qui refusent de consommer les drogues légales, tabac et alcool, en insistant sur leur santé physique. « J'ai essayé toutes les drogues, le tabac, le chocolat, l'alcool, les comprimés, l'herbe, la coke. J'ai tout essayé et j'ai vu que c'était zéro. Il n'y a pas mieux que la vie saine, se bouger, bien manger. Je suis restée accro au tabac ; bien accro, non, parce que je ne ressens pas l'état de manque. Le tabac, j'en fume quand ça me fait envie, j'aime bien fumer tranquille ». D'autres disent qu'elles ont essayé quasiment toutes les drogues mais qu'elles n'aiment pas ça et elles choisissent de boire de temps en temps, d'autres reconnaissent enfin qu'elles ont été accro à l'alcool ou à la cocaïne.

Dans deux cas seulement il nous a été rapporté qu'elles connaissaient bien un autre genre de drogue, les anti-dépresseurs, et ces deux personnes nous ont expliqué qu'avant cela, elles consommaient chaque jour de la cocaïne (ex-cocaïnomanes). En général, leur opinion ne diffère pas beaucoup de l'opinion que peuvent avoir des gens de leur âge, c'est-

à-dire la population en général.

Les propriétaires semblent être d'accord sur le fait qu'ils ne veulent pas de consommateurs de drogues dans leurs locaux. L'alcool crée des problèmes entre les filles et si l'ambiance est déjà chaude, avec l'alcool, ça peut mal finir. Ils reconnaissent cependant que les filles peuvent consommer de la cocaïne avec les clients, ils ne l'approuvent pas mais l'acceptent. *« Je ne suis pas pour mais si un client leur offre, nous ne leur disons rien. De plus, la coke aide parfois au boulot ».*

Les drogues sont également consommées par les clients. Le fait de sortir la nuit pour faire la fête dans les bars, les discothèques ou les clubs est associé à l'alcool et à d'autres drogues. Les clients peuvent arriver un peu gais mais pas trop, sinon on leur refuse l'entrée, pour le même motif qui leur fait refuser les femmes qui ont bu.

D'après ce qu'ils disent, il semblerait qu'il y ait un rapport entre le travail et la consommation de drogue, d'alcool, dans le cas des filles entraîneuses dans des clubs ou des bars et dont les clients paient les verres, même si elles sont presque toutes d'accord sur le fait qu'il n'y ait pas d'obligation à boire et que dans les petites bouteilles de Champagne, ce qu'elles boivent en réalité, c'est du Canada Dry qui ne contient pas d'alcool. Il semble aussi que la difficulté du travail fait qu'on s'habitue à boire pour le supporter, et la même chose se produit avec la consommation de cocaïne ou d'anti-dépresseurs. Jour après jour, l'habitude s'installe de commencer à travailler avec quelque chose dans le corps pour être forte face à la journée qui arrive, pour s'y mettre même si on n'en a pas envie. Les femmes disent que ce travail provoque de l'anxiété, c'est pourquoi elles prennent des « calmants » mais en même temps, elles expliquent qu'elles peuvent combiner la cocaïne et les anti-dépresseurs. *« Ce qu'il ne faut pas faire, c'est tomber dans les anxiolytiques et ce genre de merdes. Mais c'est dur, c'est sûr, quand il faut que tu survives, et c'est un travail qui amène beaucoup d'anxiété, on tombe souvent dans les anti-dépresseurs, ça arrive à beaucoup de gens. Ce qu'il se passe, c'est qu'il faut avoir un peu de cervelle. Disons, c'est facile de tomber dans la dépression, tout le monde te tombe dessus, surtout si t'es en couple ou fiancée ou que t'es en train de tomber amoureuse de quelqu'un, comment peux-tu le regarder en face ? Non pas à cause de ce que tu es réellement en train de faire mais comment peut se sentir cette personne si elle l'apprend, tu vis dans une peur constante que la personne qui t'importe ne l'apprenne pas. Et il faut que tu essaies de garder un équilibre, de ne pas devenir parano, ni tomber dans des états d'anxiété qui, en fin de compte, se répercutent sur ton travail et sur ton couple ».*

Le poids du stigmate augmente fortement pour les travailleuses du sexe si elles consomment des drogues ou simplement si on considère qu'elles le font. Tout le monde peut consommer des drogues mais alors qu'on attribuera le fait d'être droguées aux travailleuses sexuelles, les autres continueront à être des personnes « normales ». La négativité de la consommation de drogues pèse encore plus fortement sur la négativité du travail en lui-même. *« C'est le concept de prostitution qui moi me tue dans tout ça. De quelle façon la société la marginalise ; si nous sommes drogués, il y a aussi des yuppies drogués. Combien de cadres prennent de la cocaïne, mais eux, ce sont des yuppies. Une fille qui se consacre à ça et qui prend de la coke est une cocaïnomanie ».*

Dès que le public fut informé de l'existence du sida, on a supposé, non sans un certain opportunisme de la part des moralistes de tout poil, que la prostitution était un des foyers d'expansion de la contagion. Cependant, diverses études réalisées dans différents pays ont montré que le virus était moins présent chez les prostituées qu'ailleurs, de même que le signe de la présence du virus n'est pas attribuable à la prostitution en général sinon plutôt aux héroïnomanes qui se prostituent. Peut-être que l'une des raisons à cela est qu'avec l'apparition du sida, la préoccupation des contrôles a augmenté et qu'on a exigé l'usage du préservatif. Un des autres lieux communs consiste à penser que les immigrées sont davantage porteuses du virus, mais d'après notre enquête, il ne semble pas non plus que cela soit juste. *« L'assistance médicale est très intéressante parce qu'ici, elles ont un centre médical ; en général, elles sont très contentes. Il n'y a pas de problème à leur dire qu'elles sont prostituées. Elles se font faire des contrôles régulièrement. Cela n'empêche pas que nous rencontrons des cas de sida. La Croix-Rouge leur donne des préservatifs la nuit, ils leur font aussi des analyses et elles expliquent que ce ne sont pas les étrangères qui ont le sida, que jusqu'à*

maintenant ils ont seulement détecté des cas d'hépatite B, elles ne consomment pas d'alcool non plus et ne fument pas. » « *Sur le thème du préservatif, elles sont maintenant plus conscientes, du moins, c'est ce qu'elles disent.* » « *Moi j'utilise toujours un préservatif, autant quand je le suce que pour le vagin. Parfois si le client est très propre, je peux le sucer un peu sans préservatif, mais tout de suite après, je lui mets.* »

Les clubs sont en majorité les premiers intéressés pour exiger ou faire en sorte que les filles ne soient pas porteuses de maladies sexuellement transmissibles et pour prendre soin de maintenir de bonnes conditions d'hygiène. « *Ici tout arrive sous emballage fermé : les serviettes, les draps, les chaussons pour monsieur, le peignoir, même la brosse à dents et le dentifrice. Nous voulons évidemment contrôler le thème de la salubrité des filles car n'importe quelle petite maladie sexuellement transmissible peut être passée à une autre lors d'un doublé. Nous leur faisons passer des examens tous les trois mois. Elles doivent absolument amener un test. Tout ce qu'elles utilisent pour les services, la lingerie, le savon, les préservatifs est fourni par la maison.* » On ne peut pas dire la même chose de celles qui travaillent dans la rue. « *Après avoir fait le travail, elles se nettoient avec un kleenex.* »

Il existe des problèmes de santé liés à ce type de travail, particulièrement pendant les jours et les saisons où elles font beaucoup de services. « *Quand j'ai commencé à travailler, j'avais très mal au dos, aux jambes, je crois que c'était lié aux nerfs, à la tension.* » « *Il y a des jours où tu as mal à la bouche (au cou et aux mandibules) et aussi au sexe quand tu travailles beaucoup.* » « *Des fois je suis nerveuse parce que je ne me repose pas bien. J'essaie de me tranquilliser, de bien respirer pour aller au travail en étant bien, décidée, pour ne faire de tort à personne dans le travail.* » « *Beaucoup d'anti-inflammatoires, bien prendre soin de soi, dormir, avoir une bonne alimentation, peu d'alcool, aucune drogue. Les anti-inflammatoires sont utilisés quand tu travailles beaucoup. Tu peux te servir de lubrifiants mais il ne faut pas en abuser ; plus que des lubrifiants, tu dois utiliser des crèmes vaginales hydratantes, si tu utilises des lubrifiants sur le long terme, ça peut faire l'effet inverse, et se lubrifier soi-même est difficile et il n'y a rien de pire que la sécheresse car tu peux avoir des fissures, des crevasses. Ça, ça arrive à toutes les filles.* »

f) Règles et contrôle

Les normes et règles à suivre sont toujours expliquées au départ. Comme dans tout emploi, la première règle s'applique aux horaires de travail. Dans le cas du Peep-show par exemple, le tour des représentations est défini par l'heure d'arrivée au travail. On ne doit pas regarder sa montre lorsqu'on joue, il ne peut pas non plus y avoir de dialogue entre les partenaires qui jouent le porno, et les expressions du visage doivent manifester le plaisir. Ce sont en général les responsables qui expliquent les règles, peu souvent les propriétaires, à moins qu'ils ne soient aussi les responsables. Pour les représentations pornos, ils peuvent aussi préciser la façon de s'habiller, ou le genre de musique.

Dans le milieu de la prostitution, la règle sacrée consiste à ne pas rester avec les clients en dehors du cadre du travail. « *Il est interdit de sortir avec les clients, même si c'est quelque chose que je ne peux pas contrôler parce que durant la journée, je ne suis pas au club et je ne sais pas ce que font les filles.* ». Le pourquoi en est simple : si la femme reste en dehors, le propriétaire perd le client, ce qui signifie qu'il n'a pas de rentrées d'argent. Les femmes acceptent cette règle (pas toutes) par peur d'avoir un quelconque incident avec le client, comme par exemple une crise de violence, ou bien même qu'il ne la paie pas...

Les horaires des repas sont également définis, mais cela se passe d'avantage dans les clubs qui, de fait, fonctionnent comme les hôtels où il y a des heures pour les repas, en dehors desquels on ne peut plus manger.

L'usage de mobiles durant le travail est aussi interdit mais cela n'est pas très respecté, comme si le mobile faisait partie de l'être même des travailleurs sexuels. « *Les mobiles sont interdits, il ne faut pas que les filles laissent le client en suspens pour parler au téléphone.* »

Une autre règle consiste à réaliser le service qui est convenu avec le client. « *Il y a des filles qui conviennent d'une chose dehors et une fois à l'intérieur, elles en font une autre. Par exemple, un complet vaut 8 000 et un grec 20 000. Si tu vois qu'une fille a beaucoup de clients et que tu sais qu'elle fait le grec alors qu'elle convient de faire le complet, tu vois qu'il y a quelque*

chose qui ne colle pas. Il faut suivre les règles, chaque service a un prix. Celle fille, je l'ai renvoyée ». La non-acceptation des règles oblige parfois à rechercher un autre lieu de travail.

Le contrat écrit étant un cas exceptionnel, tout est régi par les règles de chaque local, de chaque lieu de travail. Il semble qu'une fois que les travailleurs ont commencé à travailler, parce qu'ils ont accepté les règles, ils s'y soumettent sans aucune complication, ni aucune sorte de plainte.

Il semble que le caractère obligatoire des services n'existe pas toujours. La question réside d'avantage dans le fait d'accepter ou non les règles de travail en commençant dans un nouveau lieu. Mais cela ne veut pas dire qu'une fois au travail, dans certains cas et face à des circonstances non définies à l'avance, il y ait obligation de faire tous les services qu'ordonnent les responsables. *« Le problème est qu'ils t'obligent dans presque tous les lieux à un quotal minimum, cela signifie qu'à moi, ils me paient 15 par exemple, alors, donc je baise, je prends un verre avec un client, je bois avec un autre, jusqu'à faire 30 mille pesetas. Il y a donc 15 pour moi et 15 pour la maison, quand la maison obtient ces 15, cela signifie que je ne leur ai rien coûté. C'est donc pour ça qu'ils t'obligent et parfois ils t'obligent à plus, mais bon...je vais aller dans une autre salle et comme j'ai un agent, la première chose que je lui dirai c'est « Ecoute, amène moi dans un endroit où ils ne t'obligent à rien » « Le chef te dit tellement souvent qu'il faut que tu montes que tu ne restes jamais dans le club. Il t'oblige à baiser, en parlant vulgairement, il t'oblige à faire ce que tu ne veux pas faire, c'est de la violence. Ce n'est pas la même chose de vouloir te faire un client parce qu'avec ça tu couvres tes frais, que d'être dans l'obligation de t'en faire 5 pour pouvoir rester dans le club ; ça, ça arrive dans les clubs de village » « T'arrives à dire que tu ne veux pas monter et le chef vient et tu dis que tu n'en peux plus, que tu es épuisée et le mec capricieux typique arrive et le chef t'oblige à monter, sinon, tu dois quitter un club dans lequel tu gagnes bien ta vie. Alors t'en fais un de plus et t'en arrive à saigner, tu es si abîmée ; en arriver à saigner et devoir te le faire, si c'est pas une humiliation, ça? ».*

Les vêtements de travail sont réservés au travail. Les streep-teasers les amènent, comme les artistes pornos, ou même les femmes qui exercent la prostitution. Ce sont des vêtements appelés « sexys », c'est-à-dire où le corps est peu couvert. *« C'est libre pour les filles, même si on leur conseille de s'habiller sexy ».* Ce genre de vêtement fait monter le désir et révèle le côté un peu vicieux des clients, autant de ceux qui regardent que de ceux qui s'offrent un service après avoir regardé. La garde-robe complète donc le travail sexuel.

Le **souci du corps** est essentiel dans le travail sexuel, et encore plus pour les streep-teasers et les artistes pornos. Cela semble passer en second plan chez les prostituées, même s'il est toujours important de faire le minimum. *« Pour se lier à un homme, le plus important est de parler avec lui. La beauté n'est pas si importante que ça, le plus important, c'est d'être coquine ».*

Mais c'est le don de la parole qui importe le plus, le fait de savoir écouter le client et lui faire la conversation. Les femmes reconnaissent qu'elles ne travaillent plus avec la beauté mais avec le caractère, les attitudes, l'art de la parole... Cela nous montre une fois de plus que le client ne cherche pas uniquement une belle femme avec laquelle il peut donner libre cours à ses fantaisies sexuelles et érotiques mais aussi une personne qui arrive à le comprendre, avec qui il puisse parler. *« Ce qui importe n'est pas d'être belle mais d'avoir quelque chose, avoir le don de la parole, savoir baratiner l'homme. Il y avait une fille du Venezuela ici et un jour, elle a amené une amie très belle pour travailler. Mais la laide travaillait beaucoup, alors qu'avec la belle, il n'y avait pas moyen ».*

Le **contrôle** n'a pas l'air d'exister sur les lieux de travail où il existe un respect des règles, où chacun sait déjà ce qu'il a à faire. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de caméras dans certains clubs et appartements, mais il semblerait que ce soit moins pour contrôler les femmes que pour surveiller les clients. Ainsi, dans les appartements, les caméras sont dans les salles d'attente alors que dans les Peep-shows, elles servent à contrôler les clients, ce qui a l'air d'être la même chose dans les clubs (caméras à l'entrée de l'enceinte).

Le contrôle sur les femmes existe cependant, les responsables savent tout ce qu'il se passe à l'intérieur des lieux de travail. Elles connaissent à la perfection chacune des

travailleuses, même si elles utilisent des tactiques différentes pour se tenir au courant de tout : certaines travailleuses ont confiance en la responsable et lui parlent de ce qui leur arrive, lui expliquent leurs problèmes, leurs inquiétudes, sinon les responsables questionnent directement les filles.

Dans le cas du téléphone érotique, c'est l'ordinateur qui contrôle le temps de la communication aussi bien que le numéro de téléphone de celui qui appelle. Les appels peuvent être écoutés par la superviseuse et c'est elle qui à tout moment peut rappeler la travailleuse à l'ordre pour qu'elle respecte les règles.

La fonction des **responsables** (madames) est très importante dans le travail sexuel. Il s'agit généralement des femmes qui ont auparavant exercé la, des personnes en qui les chefs ont confiance. De fait, la plupart du temps, ce sont elles qui font tourner l'affaire. Dans les appartements, nous pouvons ainsi rencontrer le cas de figure de propriétaires qui exercent aussi la fonction de responsables. Ce sont elles alors qui expliquent aux femmes les règles du travail et les façons de l'exercer, qui écoutent leurs plaintes et celles des clients, qui solutionnent également les problèmes de rivalité qui peuvent exister entre les femmes.

C'est dans les appartements que leur travail est le plus important. Là, ce sont elles qui ont le premier contact avec le client, par téléphone ou lorsqu'ils viennent directement. Généralement, la localisation des appartements se fait par le biais de petites annonces passées dans les journaux, il est rare d'en trouver l'adresse, puisque c'est un simple numéro de téléphone qui sert à le localiser. Ce sont donc les responsables qui sont tenues d'informer du nombre et de la qualité des filles disponibles, des services offerts et enfin des tarifs. Certaines se définissent comme commerciales car elles ont pour objectif la vente d'un service. Elles ont aussi la fonction de filtrer : selon la voix du client, sa façon de parler, elles peuvent le refuser. Elles n'aiment pas prendre le risque d'avoir des problèmes, elles en seraient responsables.

Une fois le client arrivé dans l'appartement, ce sont les responsables qui montrent les filles disponibles. Elles présentent une nouvelle fois les différents services aux clients, sachant qu'il est important pour elles qu'ils choisissent le service le plus cher, car cela suppose plus de profit pour le négoce. Si le client a des doutes sur la fille à choisir, ce sont elles qui le conseillent. Leur pouvoir de conviction doit donc être important, et beaucoup expliquent que les clients se laissent conseiller, qu'elles peuvent faire changer facilement un homme d'opinion, toujours de façon très subtile, en lui faisant croire que c'est lui qui en dernier ressort fait son choix, elles savent cependant qu'avec l'art de la parole, elles peuvent orienter les désirs d'un homme.

Ce pouvoir, qui peut influencer le choix des hommes pour une femme ou pour une autre, fait qu'elles ont la capacité de faire ou non travailler une femme. Donc, si elles veulent en chasser une ou la punir parce qu'elle n'a pas bien agi, elles s'excuseront auprès du client en disant que ce jour-là, celle-ci ne travaille pas... Par exemple : « *Non, aujourd'hui, elle est arrivée de mauvaise humeur et elle ne fait pas bien le travail* », « *Elle doit commencer un service avec un client* ». Il se passe la même chose lorsqu'une femme est nouvelle et qu'elles veulent la faire travailler. Le fait qu'une femme travaille ou non dépend donc en dernier ressort des responsables.

Elles sont les confidentes des femmes et des clients en même temps que des chefs. Elles sont la pièce centrale qui fait que l'affaire fonctionne bien. Ce sont elles qui doivent solutionner au jour le jour les problèmes qui surgissent, afin qu'il y ait une bonne ambiance dans le travail. « *La seule chose que je désire est qu'il y ait une bonne ambiance entre les travailleuses car elles passent beaucoup d'heures ensemble enfermées et si elles ne sont pas bien, c'est une torture. Moi j'ai travaillé autant comme prostituée que comme responsable, je comprends les filles et je ne suis pas très sévère, je leur laisse pas mal de liberté. Je pense à ce qu'ils m'ont fait à moi et je suis compréhensive. On doit être pas mal humaine et dans ce monde, c'est rare. S'il y a beaucoup de filles, il y a une mauvaise ambiance, beaucoup de jalousies. Généralement, je ne me comporte pas mal avec les filles, si par exemple c'est une première pour une fille et qu'un client arrive et ne le sait pas, je lui recommande celle qui débute* ».

Les filles n'ont généralement pas de contrat, elles touchent un salaire avec un pourcentage en plus pour les services. Plus il y a de services et plus ils sont chers, plus elles

ont de rentrées d'argent ; leur façon d'obtenir leurs salaires ne diffèrent donc pas de celle qu'utilise un commercial dont la fonction est de vendre. La tactique qu'elles utilisent est commerciale.

Nous observons également que dans certains lieux, les responsables font parfois un service, même si cela arrive uniquement lorsque le client le propose ; leur tarif est alors plus élevé, car elles font payer leur statut, leur plus grand pouvoir, leur plus grande expérience. Il y a toujours un client pour s'enticher d'une responsable et qui finit par payer une fortune. *« Les responsables le font aussi mais pour un prix supérieur, mais comme il arrive toujours un capricieux, il te dit « je veux celle qui ne travaille pas ». Ils paient donc le double et ils entrent avec une fille qui est aussi prostituée, mais bon, c'est une arnaque de plus. C'est incroyable l'obsession qu'ont les hommes pour celles qu'ils ne peuvent pas baiser, parce que plus tu refuses, plus ils t'offrent, non ? Ils sont têtus, mais bon... ils paient, si la fille demande 5 et moi 50, ils paieront 50 »*. On peut dire qu'elles exercent tout autant un rôle de médiatrice qu'un rôle de psychologue (connaître la psychologie des gens) ; de fait, beaucoup d'entre elles expliquent qu'elles sont attirées par la psychologie et la connaissance des gens.

Les réunions de travail sont rares. Il y en a au Bagdad (salle de fêtes) pour organiser les différentes représentations. Les travailleurs/euses sexuel/les disent cependant que la seule chose de ce genre qui existe, c'est l'information donnée le premier jour le fonctionnement du travail à réaliser et les règles à respecter.

g) Proxénétisme

Il n'est pas facile de définir l'incidence du proxénétisme. La commercialisation par les médias du côté dramatico-romanesque fait qu'on généralise le proxénétisme. La police n'a aucun scrupule à mentir en présumant de la généralisation du phénomène. L'idée de trafic, de manque de volonté et d'un proxénétisme conséquent attribué à des réseaux mafieux est jointe à cette hypothèse, particulièrement au sujet de l'immigration. Dans leur empressement à nier la possibilité d'un choix spontané et à victimiser d'une façon absolue la prostitution, préférant ne pas voir la réalité à d'autres occasions, les abolitionnistes affirment aussi la généralisation du proxénétisme, en s'appuyant parfois sur des études incomplètes et sectaires. Comme le constatent des études plus rigoureuses, cela fait des années qu'en ce qui concerne les espagnoles, le proxénétisme a diminué de façon significative jusqu'à atteindre des proportions minimales. *« Elles s'en font une gloire ; premièrement, ne pas avoir de mac, pour elles, est un signe de professionnalisme et d'auto-valorisation »*. La difficulté à connaître la réalité augmente quand il s'agit des immigrées puisqu'elles peuvent obtenir un permis de séjour si elles avouent qu'elles dépendent d'un proxénète. Des indices montrent que le phénomène existe chez les sud-américaines mais il ne semble pas être généralisé, pas autant que chez les européennes de l'Est *« Nous sommes peu nombreuses dans la rue à avoir un mac, il y en a seulement deux, la petite et l'autre, la russe qui est au-dessus de tout. Les autres, on se débrouille seules »* et les sub-sahariennes.

Certaines ont commencé avec un proxénète, et s'en sont libérées. *« J'ai eu un mac, je n'aime pas penser à cette époque, je l'ai très mal vécue. Il m'a trompée, il était avec moi mais il en avait une autre, il vivait des deux. A la fin, je l'ai laissé »*. *« J'ai commencé à 18 ans dans la rue. J'ai commencé pour l'argent et parce que j'ai des enfants à ma charge, il m'a trompée, le mac typique... Il m'a parlé de la prostitution comme d'un mode de vie, que je devais aller dans la rue avec un homme, que j'allais gagner beaucoup d'argent et que je n'avais pas grand chose à faire »*. *« Cela m'a pris 4 ans et je me rends compte que cette protection n'est utile en rien mais que c'était une façon de me prendre de l'argent. Il m'a dit qu'il prendrait 50 % mais ensuite ce fut la totalité. Il gardait tout. Je ne voyais aucun avantage à la prostitution, passer par le dégoût pour qu'il prenne tout... »*. Beaucoup de clubs ne veulent pas des filles qui ont un proxénète, ils veulent au contraire une relation directe avec elles. Cependant, certains clubs de route qui appliquent la philosophie du travail « à la pièce » préfèrent qu'elles dépendent justement d'un proxénète, pour que son exigence à lui les fassent travailler d'avantage. Pendant l'enquête, nous avons rencontré le cas d'une proxénète femme. *« J'ai eu des prostituées qui travaillaient pour moi. Ce sont elles qui sont venues, c'est-à-dire que j'ai rencontré 2 filles qui disaient qu'elles voulaient travailler dans la prostitution et que je leur enseigne. Et j'ai dit : « Mais il n'y a rien à*

apprendre, petites, vous vous mettez au coin de la rue et c'est tout ». Et elles se mettent à travailler et elles disent « je donne à mon mac » et moi je dis « quel mac ? ». Mais les filles, vous êtes idiotes, vous me jetez l'argent à la figure. Peut-être qu'elles se disaient « plutôt qu'avoir un mac qui me trompe et me frappe, je reste avec elle qui ne me trompe pas et me dit la vérité ». Ils ne se mettaient pas avec elles parce que comme je suis super-connue dans le quartier, en sachant qu'elles étaient à moi, c'est sûr qu'il n'y avait pas de mac qui s'interposait ».

h) Violence

Dans le travail du commerce du sexe, comme dans beaucoup d'autres milieux, il y a deux types de violence, la physique et la psychologique. Les filles parlent de cas de vols, de viols et de bagarres *« Oui, ils m'ont violé et laissé sur le carreau plusieurs fois. Une fois, ils m'ont menacée d'un couteau et m'ont obligée à le faire par la force. Mais ce n'est pas la peine d'en arriver à cet extrême : ils te traitent mal juste en te frappant ou en te traitant comme si t'étais une merde, comme si tu n'étais pas une personne comme les autres mais juste une chose »*. Une forme de violence plus subtile ressort également, c'est la violence de l'idéologie qui considère la prostituée comme susceptible d'abus ; la chosification de la personne et sa stigmatisation. Il n'existe aucun autre secteur qui soit autant que celui de la prostitution marqué par des lois qui restreignent, punissent, contrôlent ou violent les droits des femmes : à savoir, les détentions et emprisonnements dans les pays prohibitionnistes, et dans les pays régulationnistes, les législations sanitaires (avec examens médicaux obligatoires) ou bien même les législations en vigueur dans le domaine de la migration, celles par exemple qui interdisent l'entrée des femmes en tant que travailleuses légales dans un pays où le marché illégal les accueillent. Ces lois formalisent le contrôle social de la femme ainsi qu'une certaine forme de violence institutionnelle. La position qui consiste à nier une réalité existante, ou à ne pas considérer la prostitution comme une profession, participe de cette même violence.

En pensant qu'on peut acheter une personne et non un service, on chosifie cette personne, qui court ainsi le risque d'être englobée dans une violence symbolique donnant parfois lieu à des agressions physiques et morales. D'un autre côté, le fait de maintenir la prostitution dans l'illégalité ou l'alégalité occasionne des situations d'abandon total et de perte de protection personnelle qui peuvent transformer les prostituées en victimes de violence.

De toute manière, la violence physique venant des clients ne semble pas très fréquente. En tout cas, pour répondre aux victimisateurs qui l'utilisent comme argument dans leur ardeur messianique, il faudrait voir s'il n'y a pas plus de violence dans le milieu matrimonial et post-matrimonial, comme d'ailleurs l'accroissement des plaintes le montre.

Dans les appartements et les clubs, les travailleuses semblent se sentir plus en sûreté et elles disent n'y avoir pratiquement jamais vécu de violence physique. Sur la route, les travailleuses prennent soin les unes des autres pour l'éviter mais parfois avec peu de succès. *« Au début, j'avais un peu peur. Elle, elle m'a dit : ne t'en fais pas, on est toutes des femmes, tu vas sur le chemin et tu es à côté et les copines surveillent toujours. Si elles voient que tu tardes un peu plus que la normale, elles disent « Eh... qu'est-ce qui se passe ? »*.

Mais par contre, dans les clubs, tu peux souffrir d'un autre genre de violence, de celle qui consiste à t'obliger à travailler plus que ce que tu veux. L'exploitation dans le travail est une autre conséquence du fait que la prostitution n'équivale en rien à une autre profession ou à un autre genre d'emploi *« Pas mal, c'est la majorité. Le chef te dit de monter si souvent que tu ne peux pas rester dans le club. Il t'oblige à baisser, en parlant vulgairement, il t'oblige à faire plus que ce que tu veux faire, c'est de la violence. Ce n'est pas pareil de vouloir te faire un client pour couvrir tes frais que d'être obligée de t'en faire 5 pour pour voir rester dans ce club ; ça, ça arrive dans les clubs de village »*.

Les limites de la violence sont très nettes, elle commence lorsque les filles ressentent l'obligation de faire quelque chose qu'elles ne désirent pas, lorsqu'on insiste, en pensant que comme elles sont prostituées, elles ont l'obligation de faire tout ce que le client demande. Beaucoup de prostituées se sentent violentées au moment de l'application du préservatif parce qu'elles rencontrent des clients qui ne veulent pas se le mettre. *« Non,*

jusqu'à maintenant, non. Parfois ils te disent : « Ecoute, le gel, non ». Il faut savoir éviter les problèmes, il y a des clients agressifs, si tu es agressive ou si tu essaies de faire la maline, ça le dérange encore plus, tu dois agir avec intelligence. Avec de la psychologie, tu peux analyser la personne et avec de l'agressivité, tu peux la dominer mais tu sais, très finement, parce que par exemple, je vois un client de ce genre et je le choppe, je lui donne un coup, je le fous sur le carreau et lui aussi, c'est clair, mais c'est pas comme ça qu'il faut faire, il faut le traiter avec psychologie ». « Quand il y a un client désagréable, et que c'est un malotrus qui veut sexuellement faire des choses que tu ne veux pas faire ».

Même si certaines travailleuses ne se sont pas senties violentées, la violence se concentre quand même basiquement dans le domaine de la prostitution et elle est beaucoup moins manifeste dans les autres domaines du commerce du sexe tels le porno, les streep-teases ou les cabines, même si la violence symbolique et morale semble y être immanente.

Enfin, il convient de souligner également la violence du plus proche environnement, de la réaction des voisins d'un côté, qui les punissent et les dégradent par le stigmate social et d'un autre côté, de la violence policière, non pas dans le sens physique mais dans le sens moral, avec les détentions, et lorsque les policiers font perdre aux filles leur journée, leur disent qu'elles ne peuvent pas travailler... On attribue la situation de la prostitution de rue à la fermeture des locaux, entraînant les plaintes des voisins. « *La violence des voisins est humiliante. Je me mets à leur place et bon... très bien, ça ne plaît à personne d'avoir une prostituée sous sa porte mais quels quartiers avons-nous ? Puisqu'ils nous les retirent tous. Nous avons une zone où il n'y avait pas de collègues, où il n'y avait rien et ils nous ont mis des universités. Si tu as 26 ans, tu es déjà vieille pour travailler dans un club. Tu te mets sur le Champ de Pedralbes et ils te jettent de Pedralbes et c'est la pure campagne là-bas, la seule chose qu'il y ait, c'est le football. Et ici, les voisins en plus ils te chassent, ils font des grèves et tu n'es pas à leur porte. Ils continuent à fermer les clubs (bars), donc ils aident de plus en plus à ce que les voisins te chassent ».*

i) La police

Le rôle de la police est très important dans ce genre de travail, surtout dans celui de la prostitution. Bien que l'exercice de la prostitution ne soit pas pénalisé en Espagne, il faut bien reconnaître qu'il n'en est pas de même pour l'immigration « illégale » et la prostitution par obligation. Les immigrantes sans papiers sont renvoyées dans leur pays, c'est un des facteurs qui conditionnent la dissimulation, non seulement des femmes qui exercent la prostitution mais de toutes les immigrantes sans papiers. Dans le cas qui nous intéresse, il semble qu'il existe un certain chantage entre les policiers et les prostituées. « *A Pedralbes, voilà la police... « si tu veux travailler ici dans les voitures, tu dois venir le jour où je ferai une fête chez moi, me satisfaire, me donner un peu d'argent et me nettoyer la maison. Sinon, tu seras poursuivie. Comme j'ai dit que je ne donnais pas mon corps à la police parce que je n'en avais pas envie, ils m'ont poursuivie et j'ai une fiche de 82 pour avoir causé un scandale public, alors que je n'avais causé aucun scandale, c'était du pur chantage. Le mac, là, c'était la police ».* Comme on l'a expliqué précédemment, les hommes (certains clients) ne paient pas seulement la femme pour des services sexuels, mais très souvent, pour que celle-ci se transforme aussi en personne à qui ils se confient. Ils savent que la règle du silence dans leur profession fait qu'elles ne peuvent pas parler de ce qu'ils leur expliquent. La police sait donc que dans beaucoup de cas, les prostituées sont susceptibles d'avoir une information étendue sur certains clients dont l'activité professionnelle, disons, n'est pas très « légale ». Si les femmes ne parlent pas, il existe des chantages d'expulsion. Les policiers se rendent pour différents motifs dans les clubs, les appartements, rues ou routes, autant pour obtenir certaines informations que comme clients.

Les rapports entre eux et les propriétaires de clubs ou d'appartements sont étroits, certains ex-policiers sont même dans le négoce. « *J'étais policier et mon travail était essentiellement nocturne. Nous allions beaucoup dans les clubs. J'ai donc commencé à connaître ce milieu et j'ai décidé d'y travailler. Je prends toujours la loi en compte, avant en tant que policier, maintenant en tant qu'avocat ».* L'alégalité régnante dans ce milieu entraîne un arbitraire très important de la part de la police. Ainsi, leur amitié avec les propriétaires mène ces derniers

jusqu'à l'information, ce qui ne fonctionne pourtant pas à sens unique, car ces mêmes propriétaires savent que si cette relation se transforme en amitié, ils en tireront quelques avantages. Il n'est pas rare de voir des propriétaires en train de manger et de boire avec des policiers, et de leur offrir des services de femmes. *« Il y a les policiers du haut quartier, je les connais, ils sont venus au club, ils sont allés avec une fille parce que le club leur a offert le service. Ils ont amené leur propre cocaïne, celle qu'ils ont réquisitionnée, j'ai pris de la cocaïne qu'ils ont réquisitionnée. Des policiers corrompus, il y en a aussi »*. Ils savent que cette amitié leur offre certains avantages, par exemple des plaintes de clients ayant subi des mauvais traitements de la part des agents de sécurité des clubs qui n'aboutiront pas. L'ami policier donnera des informations sur des rafles, solutionnera et/ou verra certaines choses (qu'il passera sous silence). L'amitié passe au-dessus du professionnalisme.

j) Clients

« Il vient toute sorte d'hommes : mariés, célibataires, adultes, jeunes, et même curés ». Bien qu'il y en ait qui pensent que le rôle de la prostitution est d'offrir du sexe à ceux qui en ont le moins l'opportunité dans la vie de tous les jours, il semble cependant, comme on l'a vu dans différentes études, que la majorité des clients soient des hommes mariés. Dans certains cas, ils cherchent à réaliser les fantaisies qu'ils ne réalisent pas dans le cadre de leur mariage, soit par honte, soit parce qu'ils ne désirent pas les réaliser avec leur épouse ou n'osent pas solliciter ces dernières. *« Ils demandent des choses très bizarres, que je m'habille en petite fille, ils disent « qu'elle ne se déshabille pas » « maintenant je veux la violer », « que tu leur mettes des bas de femme, des couches, que tu les peignes, ils prennent leur pied comme ça. Que tu leur mettes un vibromasseur. Ils viennent pour des extravagances qu'ils ne feraient pas chez eux »*. D'après certaines prostituées, les jeunes préfèrent ou bien terminer l'histoire sans engagement ultérieur moyennant la symbologie compensatoire du paiement, ou bien ils t'invitent à dîner ou font d'autres frais de cour pour que cela leur coûte moins cher, tout en sachant qu'ils ne peuvent pas non plus être sûrs d'avoir ensuite une approche sexuelle. Il y en a d'autres qui sont timides ou qui n'arrivent pas à se lier. Il y a une autre façon d'aborder les femmes, celle des repas ou dîners d'affaires, où après quelques verres, les hommes se décident ou se forcent à réaliser le rituel du groupe de mâles. Il est relativement commun de voir l'un ou plusieurs d'entre eux inviter le groupe dans un club. Dans ces cas-là, ce n'est pas toujours une réussite ; à cause de l'excès d'alcool, ou parce qu'ils se sont sentis forcés à une démonstration virile devant le groupe, une fois dans le lit, ils n'arrivent à rien. La clientèle, profitant d'un éloignement justifié du contrôle familial, augmente à l'occasion de foires, congrès ou matchs de football.

Mais contrairement à ce qu'en pense l'opinion publique, tous ne vont pas acheter du sexe. On en voit qui recherchent de préférence une communication pour soulager leur solitude, d'autres qui font comme s'ils étaient avec un psychologue et expliquent leurs problèmes personnels, familiaux ou de travail. *« Certains viennent uniquement pour parler, ils t'expliquent leurs problèmes, se mettent à pleurer. Nous jouons le rôle de psychologues »*. *« On ne dit pas la vérité au client, par contre eux, oui, ils te disent la vérité, jusqu'à comment leur femme met sa chemise de nuit. On pense en général que ce sont des fils de pute tout juste capables de critiquer leur femme. On se met à la place de leur femme, qu'on le veuille ou non. Il y a eu des femmes qui sont arrivées en pleurant pour nous demander de laisser leur mari »*. D'autres encore demandent de l'affection, veulent se sentir aimés, qu'on leur dispense des caresses, des câlins, qu'on leur manifeste de l'attachement. *« Tu dois leur exprimer de la tendresse sans la ressentir mais tu dois te mettre dans le rôle de celle qui aime vraiment cet homme. Lui croit que la fille est tombée amoureuse de lui. Tu fais semblant d'avoir du plaisir »*. Le « dis-moi que tu m'aimes » se retrouve souvent, même si c'est un mensonge, même s'il y a des hommes qui, poussés par la nécessité, se convainquent qu'il s'agit là de la vérité, veulent ignorer que c'est le grand théâtre de la prostitution et que la représentation théâtrale la plus fréquente est la mise en scène des orgasmes des prostituées. Dans le monde moderne, lorsque le mâle typique arrive à accepter le droit de la femme à la sexualité et aux orgasmes, sa concession est limitée puisqu'il s'empare des dits orgasmes comme de symboles fondamentaux de sa propre identité virile. Il devient alors l'architecte de ces

orgasmes qu'il pense lui offrir gentiment, en attendant sa reconnaissance et la reconnaissance surtout de sa compétence virile, qui ne se basera plus sur sa capacité érective et éjaculatoire mais aussi sur cette nouvelle forme de galanterie. Après le paiement, la prostituée s'ajuste au scénario. *« Il y a des hommes qui ne jouissent pas tant que tu n'as pas fait semblant de jouir. Il y a des hommes qui disent « aujourd'hui tu vas jouir 6 ou 7 fois » car ils se croient de grands amants. Je joue avec l'ego du monsieur ».*

Il y a des clients avec qui il n'y a pas uniquement du sexe mais des liens affectifs qui se créent et qui, avec le temps, deviennent des amis. Les femmes apprennent à écouter les clients, à faire concorder le sexe et la psychologie, le lit se substitue alors au divan. *« J'aime bien les écouter, leur expliquer, parce qu'ils viennent pour que tu les écoutes, ils viennent... j'sais pas moi... en disant « ça va pas dans le travail » et ci et ça. Imagine... s'ils arrivent en étant désespérés et que toi tu lui dis « je suis dans un état lamentable » et que tu leur racontes tes bêtises, ils vont dire « bon, bien sympa, mais elle m'ennuie » et ils ne reviendront plus. Un qui me dit « Comment vas-tu, j'ai l'impression que t'as l'air bizarre » « bon, écoute, il m'est arrivé ... » mais c'est sûr, tu le dis si tu as confiance et que c'est un ami, en dehors du fait qu'il soit client. Mais mes histoires, non ».*

Il y en a qui cherchent la variété, qui se fatiguent « de voir toujours la même, ils veulent en essayer d'autres, mais les clients fixes sont aussi nombreux que les occasionnels. *« Plus d'un client en arrive à être un ami », « quand tu changes d'endroit, tu amènes les clients avec toi », ce qui peut créer un niveau de confiance qui facilite la représentation communicative, le rôle psychologique et l'illusion affective. La recherche de compagnie et/ou d'amitié et/ou d'affection amène certains des clients à exprimer leur désir de sortir avec les prostituées en dehors des lieux de prostitution « la majorité... toute prostituée... même si c'est interdit, mais on s'en fout et le client aussi. Le dîner, c'est toujours l'homme qui le paie parce que si c'est pour ma pomme, je préfère dîner chez moi. Et le petit cadeau, de combien il va être ? Parce que ce ne sont plus les mêmes phrases, ce n'est plus « combien vas-tu me donner ? ». Tu vas danser, tu vas dîner, tu vas jouer au bingo et ensuite tu vas terminer par le service. La relation est plus longue, peut-être que tu arrives à baiser en ayant plus confiance en l'autre. C'est en général avec un client fixe. « Ça ne m'est jamais arrivé mais beaucoup me l'ont dit. Mais je ne veux pas tout mélanger car ce sont des clients, en plus si Encarna l'apprenait... Si un jour je sortais avec l'un d'eux, ça serait très convenu mais je lui dirais qu'il continue à venir ici. Au mieux, je pourrais sortir une fois, mais le faire souvent, non. Mais en dehors du fait qu'il soit interdit dans beaucoup de locaux de sortir avec les clients, elles ne l'acceptent en général pas elles-mêmes pour différentes raisons. Certaines ne sont pas intéressées pour des raisons économiques. « Je vais te dire pourquoi je ne le fais pas, bon, par exemple un client vient et te dit « On va sortir ensemble ». Ce qu'il veut, c'est économiser de l'argent parce que pour être avec une fille, on parle de filles de clubs, ok, pour passer une demi-heure, il faut payer 10 mille ou 20 mille. S'il passe 4 ou 8 heures, il économise beaucoup, il a beau t'acheter un cadeau. Pour sortir avec un client, il faut tout lui prendre et lui donner un prix pour ne plus jamais sortir, mais moi je ne suis pas faite pour ça ». D'autres désirent pour elles-mêmes que la séparation entre leur temps et lieu de travail et leur temps et espace personnel soit claire. « Jamais. Je sépare bien ma vie privée. Je ne veux pas qu'ils sachent où j'habite. Sur la route, si le client veut, on descend dans un hôtel du village ». « Je ne suis jamais restée avec des clients en dehors du travail, le travail, c'est le travail et quand je sors par cette porte, je ferme ensuite la porte. Non, ça non. Mon travail, c'est mon travail, en dehors je ne connais plus personne, une personne à l'intérieur peut me plaire, mais pas dehors. Dehors, pour moi, ça n'est pas possible ».*

Les peurs racistes apparaissent dans les clubs qui ne laissent pas entrer les maghrébins. *« Il ne laisse pas rentrer les marocains, juste deux ou trois travailleurs et qu'il connaît depuis des années. Il dit qu'à chaque fois qu'il y a eu des marocains, ils ont eu des problèmes, qu'ils boivent et que les filles se plaignent d'eux ». On tente aussi d'éviter les problèmes en refusant l'entrée à ceux qui ont un taux d'alcoolémie excessif pouvant être accompagné d'agression physique, ou à ceux qui ont l'air drogués « Quand les clients viennent bourrés et qu'ils deviennent agressifs, ça arrive qu'on leur mette une volée. Ce genre de violence est nécessaire ». « S'ils veulent se la donner, qu'ils se la donnent mais pas ici à l'intérieur, qu'ils sortent dehors ». Ce qui n'empêche pas que dans certains lieux, la cocaïne circule entre*

les clients et les travailleuses « *Le vendeur de cocaïne typique vient, tu te prends quelques petites lignes. La cocaïne, tu commences à en prendre au club, pas dans la rue. L'histoire, c'est que tu vois les autres, puis tu la vois, tu la goutes, tu finis par en prendre et après c'est pas mal galère d'en sortir. Quand tu t'en rends compte, t'es déjà dans la merde jusqu'au cou. On peut dire que la prostituée ne paie jamais pour de la cocaïne, j'ai toujours eu ce genre de client qui te donne de l'argent et qui te donne de la coke* ».

En général, les travailleuses se disent satisfaites de l'humeur des clients. « *Je trouve que les clients sont de braves gens* » mais elles se retrouvent parfois face à des situations désagréables, allant de la profération d'injures au manque de respect. « *Si c'est pour me dire comme beaucoup de connards du coin : « Je veux te manger la chatte, combien tu vaux ? » Alors la réponse c'est « Va te faire voir ailleurs, espèce de dégénéré » « Le manque de respect, c'est quand ils te demandent combien tu vaux, bon, c'est des conneries, mais qui te blessent un peu ».* « *Il faut savoir éviter les problèmes, il y a des clients agressifs, si tu es encore plus agressive ou que tu essaies de faire la maline, tu le déranges encore plus, il faut que tu agisses avec intelligence* ». Un transsexuel nous raconte « *On a pas mal de clients fixes qui savent déjà qui ils vont voir, donc c'est bien. Mais ça nous est arrivé de devoir leur apprendre qu'ils doivent te respecter. S'ils ne le font pas, tu leur donnes une baffe. Des fois, ils s'approchent de toi et ils te disent : « Quelle bite tu as... je vais te la manger » ou même une fois ils m'ont touché les couilles. Je l'ai plaqué contre un mur et j'lui ai dit « Ne va pas plus loin où je te gifle ». Puis ils nous ont séparé ». Pour supporter les clients et les situations désagréables, les filles pensent généralement à la finalité de leur travail, c'est-à-dire à l'argent. « *Il y a des hommes avec qui tu te dis, ça me dégoûte vraiment et tu te dis, bon... ça fait beaucoup d'argent, ça fait beaucoup d'argent et tu rentres dans la pièce en te disant « ça fait beaucoup d'argent » et tu le fais du mieux que tu peux* ».*

j) Ambiance de travail

Une bonne ambiance dans le travail est quelque chose que tout le monde désire, les travailleurs/euses, les responsables et les propriétaires. « *La seule chose que je veuille, c'est qu'il y ait une bonne ambiance entre les travailleuses parce qu'elles passent beaucoup d'heures ensemble enfermées et si elles ne sont pas bien, c'est de la torture* ». La **concurrence** existe dans le travail sexuel comme dans n'importe quel travail. Nous ne pouvons pas prétendre que celui-ci soit régi par d'autres règles que celles qui régissent le travail en général, même si certaines personnes ne peuvent même pas dire qu'elles considèrent cela comme un véritable travail. Le point crucial, dans ce cas, c'est l'âge, c'est-à-dire la jeunesse. Il y a aussi la nouveauté (la mobilité) ; car dans n'importe quel lieu, une personne qui a l'air nouvelle a plus de chances que les autres d'augmenter ses rentrées d'argent. « *Des fois, y'a des jeunes filles de l'Est qui arrivent et qui nous piquent le boulot. On les chasse mais elles finissent par revenir. Les clients leur paient la jeunesse qu'eux-mêmes n'ont plus* ».

k) La mobilité

Nous observons une mobilité dans le travail sexuel, très liée à la concurrence. Celle-ci a un caractère local aussi bien que national et international. La mobilité caractérise le travail sexuel, et on la retrouve dans tous les domaines, dans les lieux de fête, les peep-shows, les appartements, les clubs. La raison principalement invoquée pour expliquer cette mobilité et qu'elle augmente les gains, tant pour les travailleurs/euses sexuels/les que pour les propriétaires. « *Elle est infinie et dépend de chaque fille. Généralement, elles se fatiguent à rester au même endroit. D'autres se retirent, puis reviennent. D'autres cherchent de meilleurs endroits* ». Nous pouvons dire que les clients perpétuent la philosophie qui est celle du marché de consommation actuel, au sein duquel rien n'est permanent et où le changement de vêtement, de voiture... doit être rapide ; le commerce du sexe n'est donc pas en marge de la consommation. Ainsi, les clients demandent des femmes nouvelles, exotiques et des spectacles qui changent. « *Si tu passes 2 mois dans un lieu, les clients te connaissent déjà et si un client va dans une maison, c'est parce qu'il est fatigué de voir sa femme tous les jours. Tu peux te comporter bien mais il te dit qu'il veut en essayer d'autres, ça peut vouloir dire que t'es en train de te griller, je suis partie de cette maison parce que je ne gagnais déjà plus rien, j'y suis restée 4 mois, j'étais la plus ancienne, tout le monde me connaissait, et il arrivait toujours 2 ou 3 filles*

nouvelles et ils prenaient les nouvelles et je restais assise, donc c'était déjà plus un bon plan »...

Lorsqu'on parle de mobilité internationale, on fait référence tant aux personnes dudit tiers-monde venues travailler en Espagne qu'aux espagnoles qui s'en vont dans d'autres pays européens pour travailler. Nous avons observé que certaines des prostituées exerçaient déjà la prostitution dans leur pays d'origine avant d'arriver ici pour continuer à l'exercer dans le but d'avoir des revenus plus élevés. Le principe est le même pour les espagnoles, surtout les artistes pornos, qui partent dans d'autres pays européens pour augmenter leurs gains. *« Un des motifs qui fait qu'il n'y a pas d'artistes, c'est que pour la même chose en Hollande et en Belgique, un couple gagne 60 mille par jour et une soliste 24 mille. Moi je n'y vais pas à cause de mon fils, c'est plus que clair. Mais une fille ici perd son temps. Tu peux aller dans n'importe quel pays, tu peux aller n'importe où mais la Belgique et la Hollande, c'est là où il faut aller ».* Généralement, ce sont les personnes qui n'ont pas d'enfants qui partent, c'est-à-dire celles qui n'ont pas d'attaches pour les empêcher de passer des saisons à l'étranger. L'attrait du gain leur fait supporter la difficulté du travail dans un pays dont elles ne connaissent rien, ni la culture, ni la langue... Ce sont d'autres travailleurs qui les informent des démarches à suivre pour aller travailler à l'étranger. *« Ici, tu travailles 15 heures, tu commences beaucoup plus tôt, ce sont d'autres règles. C'est mieux rémunéré, c'est clair mais tu travailles d'avantage. Tu rentres et tu ne sors que pour aller dormir. Tu ne vis pas. Je n'aime pas ça, j'y suis allée pour essayer parce qu'il y a tellement de filles qui te disent « Oh la la.... tout cet argent... » Et tu gagnes beaucoup plus qu'ici mais tu dépenses autant que tu gagnes. Mais tu es loin de ta maison, de ta famille, la langue est difficile, personne ne parle espagnol, il n'y a pas de communication, tu travailles comme une machine pour gagner de l'argent et revenir. Mais pour ta tête, si tu n'es pas préparée comme moi, c'est dur. Ici tu travailles avec tout ton corps parce que tu exhibes tout ton corps, tu ne gardes rien pour toi, tu peux juste garder pour toi ce que tu as à l'intérieur de toi, tes sentiments, tes pensées, ça, oui. A l'étranger, tu travailles le double, ta tête pense plus parce que tu laisses beaucoup de choses derrière toi. C'est très différent, ici, tu sais qu'à une heure, tu rentres chez toi. Les gens, la même façon de communiquer... J'ai trouvé un travail pour une amie, t'envoies le curriculum, s'ils t'acceptent, ils t'envoient le contrat et ça y est ».*

Les artistes pornos travaillent dans une infinité de lieux, tant dans des salles de spectacles, dans des films que sur Internet. Le motif qu'ils invoquent, c'est la ponctualité de ces emplois, ce qui fait qu'ils sont toujours obligés de chercher de nouveaux lieux.

Même si la durée de travail dans un lieu déterminé n'est pas très explicite, les femmes qui exercent la prostitution connaissent bien les règles non écrites, elles savent que c'est la nouveauté qui fait travailler. Les clients peuvent désirer des femmes fixes mais celles-ci ne gagneront pas suffisamment avec les habitués seulement, d'autant plus qu'ils sont peu nombreux. Il est aussi certain qu'il y a des femmes plus mobiles que d'autres. Certaines changent chaque mois de lieu, d'autres tous les trois ou quatre mois et d'autres encore peuvent rester jusqu'à un an au même endroit. Les motifs ? Selon les priorités, vouloir plus de gains ou préférer être tranquilles...

Dans les nouveaux clubs-à-places, les règles établies consistent à travailler 21 jours dans un lieu et de changer ensuite. Ce qui ne veut pas dire que les filles qui travaillent bien ne puissent pas rester plusieurs mois. Cela nous montre qu'une tendance apparaît qui va vers une plus grande mobilité, et nous ne devons pas oublier qu'une grande quantité de filles travaille dans des clubs.

1) Professionnalisme

Plusieurs aspects nous montrent le **professionnalisme** qui existe dans ce travail. Sans parler de ce que les travailleurs sexuels peuvent dire eux-mêmes de l'aspect qualitatif, de leur savoir-faire, ce sont les clients eux-mêmes qui reconnaissent le professionnalisme des travailleurs/euses, professionnalisme inscrit autant dans l'aspect sexuel que dans l'aspect culturel. On revient ici sur l'idée que tout travail sexuel n'est pas sexe. *« On voit bien si la fille est nouvelle quand elle fait le travail ou non. Quand elles sont nouvelles, elles ne savent pas toucher, on voit qu'elles manquent de professionnalisme. Elles commencent par dire qu'elles ne veulent rien faire, ça les dégoûte peut-être et elles finissent par tout faire, sinon elles n'ont rien à manger. Les filles sont actuellement meilleures qu'avant, elles sont aussi plus éduquées, elles ont*

plus de culture ».

Avec les années, les travailleuses du commerce du sexe prennent conscience de ce qu'elles font, elles ne regrettent pas leur profession et réclament le droit pour chacun de travailler dans le domaine qu'il veut et comme il peut, ainsi que le droit à l'auto-détermination sexuelle qui inclut aussi le droit au sexe commercial, à l'échange de services sexuels rémunérés dans des conditions identiques à celles que connaît le reste des travailleurs. Certaines assurent que le travail leur plaît et qu'elles n'y mettraient pas fin, même si leur famille s'y opposait. D'un autre côté, on perçoit avec plus de naturel cette profession qui cesse d'être quelque chose d'étrange et de sordide. Les femmes déclarent que c'est la méconnaissance des gens qui réduit tout à des stéréotypes.

Pendant les entretiens apparaît de temps en temps chez les travailleuses sexuelles le processus de prise de conscience, nécessaire si l'on veut obtenir une estimation positive de leur activité. *« Il y a des femmes qui te disent que c'est une profession comme n'importe quelle autre et qu'elles n'ont pas à marcher la tête basse. Avant, tu ne voyais pas ce genre de choses, la conscience est différente ».* Nous pouvons à nouveau nous référer au stigmate du travail sexuel qui veut qu'il ne soit pas reconnu en tant que travail. Invoquer la non-catégorification de ce travail, c'est accepter que la possibilité de le choisir ou non n'existe pas, c'est affirmer aussi la non-indépendance de certaines personnes lorsqu'elles décident de ce à quoi elles veulent se dédier. Leur prise de conscience nous montre que ces personnes sont capables de penser, chose que certains secteurs refusent d'accepter.

m) Traitement de la sexualité dans le travail

Durant les services avec les clients, les filles ont l'habitude de simuler des orgasmes, pour aider le client à se décharger. C'est une des scènes les plus jouées dans la grande représentation théâtrale qu'est la prostitution. *« Généralement, tu fais semblant. Tu fais croire que le fait qu'il jouisse t'excite. Ton orgasme facilite le sien. Là, il faut se sentir actrice ».* Il ne faut pas oublier qu'actuellement, dans les relations hors prostitution aussi, la reconnaissance narcissique qu'a l'homme de son habileté à produire et à « offrir » des orgasmes aux femmes, est aussi, voire plus important, que la satisfaction du désir sexuel ; narcissisme d'autant plus satisfait avec une prostituée qu'il suppose frigide avec le reste des clients, certainement moins habiles et virils que lui *« (Feindre l'orgasme) Tous, tous. Il n'y a pas un seul client qui ne croit pas que tu jouisses avec eux. L'histoire, c'est que si tu ne travailles pas de cette façon, le client ne revient pas. Il va voir la femme à qui il croit faire passer du bon temps, il flatte ainsi son instinct masculin. C'est ce qui accroche l'homme à la prostitution, ce n'est pas que la prostituée arrive à lui donner plus ».* Face à l'accroissement des plaintes de maltraitances et d'assassinats dans le cadre du mariage et de l'après-mariage, on peut avancer l'hypothèse que de ce point de vue peut-être, l'épouse court plus de risque que la prostituée.

Il est certain qu'on croit communément que la prostituée ne ressent jamais de plaisir dans le travail cependant, bien que cela ne soit pas fréquent, on rencontre aussi des cas où les prostituées connaissent des orgasmes pendant certains services. *« Oui, ça arrive avec certains. Il y a des clients qui te provoquent un désir un peu pervers ou qui ont un je ne sais quoi qui te plaît. Ça peut être des jeunes comme des quarantenaires ».* *« J'étais fiancée et j'avais des orgasmes mais des fois ici, avec des clients, j'ai eu plus d'orgasmes qu'avec mon fiancé ».* Nous pensons qu'il s'agit là d'un aspect intéressant qui peut mettre en valeur le fait que le plaisir et le bon temps ne sont pas niés. Les filles expliquent aussi qu'elles apprennent à contrôler leurs orgasmes, qu'un client leur provoque parfois un désir spécial. Le contrôle qu'elles ont de leur sexualité nous montre leur prise de conscience dans le travail, leur initiative à y prendre du plaisir. C'est ce qui amène à rompre avec le tabou qui dit que nous pouvons jouir du sexe uniquement lorsque nous sommes amoureux, c'est-à-dire rompre avec l'idée du sexe par amour et commencer un envol vers les sexes pour le désir.

Qu'elles aient des orgasmes, qu'elles ressentent du plaisir à travailler ne signifie pas qu'elles ne savent pas distinguer la part de leur travail et celle de leur vie privée. Cette séparation est très claire pour elles. Dans le travail, ce sont des prostituées ou des artistes porno ; au dehors, ce sont Juan ou Maria. *« C'est très différent, on le sépare totalement. Nous avons l'avantage d'arriver à oublier quand nous passons la porte. Une fois sortie, tu n'es déjà plus*

la même, tu vis une relation de couple, c'est très différent. Tu arrives à effacer les heures de travail, c'est une vertu. Tu as envie de les effacer pour arriver à rester toi-même, sinon, tu ne pourrais plus être toi-même mais une prostituée. Oublier est une chance ». Elles sont également conscientes du fait que la séparation est parfois difficile, qu'elles ne peuvent pas contrôler tout ce qui leur arrive et que le processus d'apprentissage peut leur coûter cher. « *Des fois, je le faisais avec mon partenaire et je pensais à un client, maintenant j'arrive bien à séparer* ».

Parmi les travailleurs/euses sexuel/les, et au moment où ils nous expliquent l'influence qu'a le travail sexuel sur leur rythme de vie non-professionnelle, nous rencontrons les deux extrêmes. La distinction semble essentiellement reposer sur le fait que certaines personnes parviennent à séparer leur travail de leur vie privée. « *Normal ; quand je vais chez moi, je suis une femme tout à fait normale et ordinaire* ». En revanche, ce travail pousse d'autres à changer radicalement de vie. On utilise les expressions du type « *ce travail te bouffe beaucoup* » sans parvenir à définir l'origine de cette sensation pesante, pas seulement dûe à la lourdeur du travail sexuel mais plus encore au stigmate qui bouffe, aux préjugés aussi, à tout ce qui englobe le travail sexuel et donne un caractère négatif à cette influence.

Ce genre de travail n'exerce cependant pas uniquement une influence de caractère sexuel mais marque également d'autres domaines de la vie comme les horaires, le travail de nuit. « *Ça te change ton rythme de vie, tu vis tout le temps la nuit. Moi ça fait un moment que je vois le jour, depuis que je me suis mariée et que j'ai arrêté de travailler. Mais maintenant je me remets à travailler et j'essaie de ne pas tant « faire la nuit » entre guillemets. Si j'avais un enfant, je ne travaillerais pas de nuit, j'aurais fait autre chose. J'aurais complètement laissé tomber* ».

Curieusement, il semble que dans le domaine du téléphone érotique, si les femmes ne posent pas les limites adéquates, le travail peut influencer d'avantage sur certains aspects de leur intimité, de leur sexualité et sentiments. « *Les gens te touchent beaucoup. Des gens qui te plaisent et à qui tu penses quand tu sors du travail ou alors tu compares la relation que tu vis avec des choses que te disent les autres ou sur le thème du sexe, et comme c'est beaucoup du sexe, après, toi tu vis ta sexualité et ça te change le caractère parce que ça devient une obsession. Le cerveau se bloque et quand tu lui amènes une information se rapportant à ça, il se met sur la défensive. Moi, ça m'a changé autant sur de bonnes choses que sur de mauvaises. Il y a des moments où en ne parlant que de sexe, tu remarques que ta libido est forte et au contraire, il y a des moments où le sexe te dégoûte, disons que ton corps change. Moi, si on me dit que ça ne les touche pas, je n'y crois pas. Les gens ne se demandent pas si ça nous touche. Tu fais la séparation, toujours, mais bien que tu sépares, il y a toujours une part que tu ne contrôles pas, qui sont les émotions internes, ça, tu ne peux pas le contrôler. Lorsque tu es dans un bar et que tu vois un mec qui t'attire physiquement, tu as instinctivement une sensation et ça, tu ne le contrôles pas. Avec le sexe, c'est la même chose, il y a une partie que tu contrôles mais une autre, non. Une personne qui se met au téléphone et blablate, ce n'est pas pareil... évidemment que ça ne les touche pas. Cela dépend de comment tu t'impliques dans l'histoire, moi je m'implique, donc ça te bouffe mais ça, ça arrive dans tous les métiers, ça ne bouffe pas le travail ? Quand tu es trop dedans, tu souffres. C'est très difficile de ne rien dire sur le travail, il y a toujours une anecdote, des choses à raconter. Ma vie est beaucoup plus tranquille depuis que j'ai arrêté le téléphone érotique. Si tu n'en parles pas, si personne ne le sait, peut-être que tu peux faire la séparation mais je le vis si naturellement que ça m'est très difficile de séparer parce que tout le monde parle de son travail à la maison. Je le vois avec des filles qui travaillent dans la prostitution, qui sont mariées et ont une vie normale avec leur mari et leurs enfants qui pensent qu'elle travaille ailleurs, pour moi ce serait complètement impossible, on le remarquerait ou ça m'échapperait, c'est que je parle de tout... ».*

Dans le travail sexuel, les limites existent, chaque personne en pose, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne varient pas avec le temps. Nous observons donc que certaines personnes savent très clairement ce qu'elles veulent faire ou pas. Cela nous montre qu'elles ont un pouvoir de décision, le pouvoir de dire oui ou non face à certaines situations de travail. « *Il faut avoir des limites. Ne pas avoir de rapport sexuel avec un animal, ni de masochisme. Avoir des rapports sexuels sans capote. Ne pas les laisser faire caca, pipi sur moi. Ça, ça ne me passe pas par la tête. Je ne sais pas si je pourrais m'y habituer* ». « *Je n'ai jamais voulu faire le grec, c'est quelque chose de très personnel, c'est humiliant. On donne très peu la bouche en*

général dans la prostitution, la salive, c'est le plus répugnant. Ce sont les deux choses qui peuvent nous dégoûter le plus ». Nous pouvons nous demander s'il existe, dans certains emplois non-sexuels, cette même possibilité de marquer ses limites. Ici les limites font référence à leur travail, c'est-à-dire, sexuel mais peut-être que nous ne trouvons pas dans les travaux non-sexuels, et pour ceux qui ne sont pas payés, des relations de sexe (harcèlement sexuel) que ces personnes doivent assumer si elles dépassent les limites ou non.

Il semble que dans le travail sexuel, les femmes qui exercent la prostitution vivent concrètement de multiples anecdotes qui aident à casser la routine dans le travail. Ce sont elles qui font que les femmes, même si elles ne trouvent pas ça drôle dans un premier temps ou que cela les laisse froides, apprennent ensuite la diversité de goûts et d'attitudes des clients face à la sexualité. Portant souvent sur des services sollicités ou des situations inattendues pendant les services, ces anecdotes sont seulement échangées dans l'intimité du travail. *« Par exemple, ils te paient un service et ensuite ils te disent qu'ils ne veulent pas que tu te déshabilles et tu t'assieds sur le lit et ils se mettent à parler. Il y a certaines manies des clients que les filles racontent, par exemple le gorille qui fait « ho ho ho... » quand il court... Tu ries quand tu racontes des choses qui se sont passées mais tu te dis c'est fort, il y a des services où tu flippes... comme les gens avec le fait de déféquer (« cropophagie »), cette histoire, c'est un... un mec venait... (c'est un service qu'on ne raconte jamais mais quand on est entre amis, des gens du même milieu, tu ris à en pleurer...) il arrivait et disait : « Qu'y a-t-il aujourd'hui pour manger ? » Il fallait que tu lui énumères la nourriture, le mec voulait donc que tu mâches et que tu vomisses et j'ai vraiment vomi et c'était n'importe quoi, tu t'étonnes de ce que tu es arrivée à faire ou de ce que tu as vu, ou de là où tu en es arrivée mais non... parce que c'est des anecdotes amusantes mais tu ris après coup, sur le moment, non. Ou les transformismes, on a un client qui se sent femme et il veut que tu lui mettes des robes et il te paie une heure et demie et la fille doit avoir une patience... « Mets moi une robe, ah non, pas celle-ci, on me voit le ventre, maintenant la lingerie, maintenant des bas, maintenant le petit tablier et un petit soulier ». Mais pour nous, ce ne sont pas des anecdotes, ce sont des services ».*

En ce qui concerne ces changements ou l'influence qu'exerce le travail sur l'orientation sexuelle, il semble que les personnes concernées soient en majorité hétérosexuelles. Il n'y a presque aucun homosexuel ou bisexuel dans le groupe des interviewé/e/s, même si dans la conversation on apprend que parmi les femmes qui exercent la prostitution, et par un certain processus d'apprentissage du plaisir, beaucoup perdent les peurs ou les tabous qui les empêchaient d'engager certaines relations avec des hommes autant qu'avec des femmes. Dans d'autres cas, les femmes découvrent qu'elles prennent plus de plaisir avec les femmes et gardent les hommes pour le travail. C'est, semble-t-il, une autre manière de séparer le travail de la vie intime : les hommes pour le travail, les femmes pour la vie intime. La désillusion à l'égard du sexe masculin tend à résumer les explications. *« Je vis avec une fille qui exerce la prostitution, c'est ma femme, on va l'appeler comme ça. Elle exerce tous les jours. J'y arrive assez bien sur les deux terrains, au niveau sexuel peut-être des fois mieux qu'avec un homme parce que déjà... sentir tant de fois l'humiliation d'être pénétrée... parce qu'on dirait que non, mais la prostitution influe sur ces terrains ».*

Les relations lesbiennes qu'on a rencontrées sont très similaires aux relations hétérosexuelles, c'est-à-dire que les rôles masculins et féminins y sont définis au sein du couple. *« On ne peut pas dire « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau » parce que j'ai vécu un cas très fort. Moi j'ai toujours aimé les hommes mais une fois, j'ai eu une amie et elle était comme un homme. Tu vois, j'aime d'un homme deux choses, qu'il soit possessif, dominant, avec du caractère, qu'il ne me rende pas la vie facile, j'aime ce qui est difficile, compliqué, j'aime qu'il me manie avec beaucoup d'autorité. Et bon, j'ai connu cette fille qui était plus que cela parce qu'un homme, tôt ou tard, il tombe à tes pieds. Avec le temps, elle a commencé à me plaire, elle m'a beaucoup plu, je ne suis pas tombée amoureuse mais je me suis sentie attirée ».*

Le travail sexuel peut influencer ou non sur la vie privée de ces femmes. En apprenant à mieux connaître leur corps, leur sexualité, ainsi que la sexualité de l'autre, elles arrivent à vivre des changements internes qui peuvent être positifs. *« Oui, parce qu'avant je ne ressentais pratiquement rien. Quand j'avais un fiancé, au début je lui faisais tout ce qu'il voulait mais ensuite je me lassais et je ne voulais plus rien savoir, je ne voulais pas qu'ils me touchent, je*

voyais ça comme une chose sale, ça me dégoûtait, je ne sais pas, peut-être que je n'étais pas amoureuse. C'était pour les retenir, pour leur plaire, c'est pour ça que je faisais l'amour avec eux mais moi, ressentir quelque chose... en fait je ne ressentais pas grand chose, je le faisais pour eux, pas pour moi. Et il arrivait un moment où ça ne me plaisait plus du tout de le faire. Et bon, moi quand ils me touchaient les seins, je ne sentais rien, ça me faisait mal. Mais là, je ne sais pas si je me suis habituée ou quoi mais ils me touchent les seins et ça dépend comment ils me les touchent mais ça me plaît, avant, non. Et je peux mieux contrôler, si je veux avoir du plaisir, j'en ai et si je ne veux pas, je n'en ai pas. Mais je peux avoir du plaisir avec un homme de 70 ans mais ça sera si je veux, mais avoir du plaisir pour la gueule non. Moi avant, je ne sentais rien et maintenant si, j'ai appris. Je peux agir, je sais le faire d'une manière ou d'une autre ou comme la personne veut ». Dans un même temps, nous rencontrons certaines personnes, spécialement parmi les partenaires de sex-shows qui forment aussi un couple dans la vie extra-professionnelle, qui à force de travailler tous les jours dans le sexe en arrivent à détester ça. « Nous sommes en couple dans la vie réelle et dans le spectacle. Nous commençons tous les 2 à faire des films, c'est pour ça que je te dis qu'après l'avoir fait 8 fois par jour, quand tu arrives à la maison tu ne vaud plus rien, tu n'as envie de rien faire avec ton partenaire, je parle au niveau sexuel, c'est pour ça que je te disais qu'à ce niveau là, tu peux en arriver à détester ton compagnon, tu n'as plus de vie privée pratiquement ». « Ma vie sexuelle a changé complètement, j'en suis arrivée à ne plus rien sentir du tout. D'une personne assez sensible sexuellement, j'en suis arrivée à ce qu'ils me touchent et que je ne sente rien ». On peut finalement dire que les personnes qui prennent part au travail du sexe en sont affectées de façon différente dans leur vie privée, ces différentes options les conduisant à vivre leur travail lui-même d'une manière ou d'une autre.

n) Façons d'expérimenter leur travail

Définir ou décrire la façon dont ces femmes vivent leur travail est une tâche ardue pour les enquêteurs. La diversité des réponses nous montre à nouveau que chaque personne est singulière et que chacune vit la situation d'une manière différente. Cette expérience peut varier selon le moment sous l'influence d'une infinité de facteurs.

Les filles ont l'air d'être d'accord sur un point, celui de considérer leur travail comme un emploi où elles louent leur corps, au même titre que n'importe quel autre emploi qu'on occupe pour ce qu'il nous rapporte et, dans ce cas, parce qu'il nous rapporte plus. Un travail aussi qui peut être vécu comme routinier dans certains cas, avec certains horaires ou un travail répétitif, et comme une boîte à surprises dans d'autres cas où chaque jour tout est différent, des rentrées d'argent aux clients, en passant par les services sollicités. Un travail enfin qui peut comporter de bons comme de mauvais moments. « Monotone, routinier, pareil que n'importe quel travail, il y a quelques règles à respecter, un horaire. Mais ici il n'y a pas d'humiliation, les patrons sont sympas si on compare avec d'autres boulots, avec d'autres ambiances où le chef t'embête tout le temps ».

Les intempéries affectent pas mal les femmes qui travaillent sur la route, le froid et le chaud extrême font que leur travail les endurent. « C'est dur, on est exposées aux intempéries avec le froid, la chaleur, tout... et il faut supporter coûte que coûte ».

Les femmes qui exercent la prostitution reconnaissent qu'elles acceptent ce travail pour le bien de leur famille, l'expérience individuelle semble passer en second plan, leurs regards se dirigeant vers les autres (leur famille dans ce cas). C'est l'un des rôles que les femmes disent devoir assumer, celui de ne pas faire attention à elles mais plutôt à ceux qui les entourent, à leur mari, à leurs enfants et leurs parents.

Pour les femmes qui exercent la prostitution, le genre de client qui sollicite le service est très important. Elles vivent aussi la prostitution comme un grand théâtre où leur rôle change en fonction du client et elles se montrent rarement telles qu'elles sont mais plutôt telles que le client les désire. « Chaque homme est un monde, le fait de tirer un coup, à la longue, c'est assez répétitif, mais il ne faut pas non plus que tu soies mécanique. Quant aux faits, tout le monde sait ce que c'est, mais ça peut être vécu de façon différente. Comme une aventure, tu te lances dans une aventure dont au départ tu n'as aucune idée et puis tu te retrouves là-dedans parce que tu gagnes de l'argent. Chaque jour est une aventure parce que tu ne sais pas combien tu vas gagner, ni ce que tu vas faire. Mais ça arrive aussi dans la vente ». « Je préfère être ici que dans

une usine ou un bureau, ou un magasin, ou n'importe quoi d'autre. Je n'ai aucune responsabilité, peut-être que c'est parce que je suis très tranquille. Je reste ici pendant 10 heures mais ça passe très rapidement, quand je regarde, il est déjà 6 ou 7 heures. Chaque client est différent. Certains sont plus ennuyeux, d'autres plus amusants, d'autres plus rapides et d'autres plus lents. Pour moi, c'est toujours la même chose, je rentre, voilà, je sors et ça y est, c'est toujours pareil, on peut le dire. Ce qui change, c'est les clients mais pour moi c'est toujours pareil. Il faut que tu fasses beaucoup de théâtre, tu dois dissimuler beaucoup ».

Pour les femmes immigrées, il s'agit du travail qui leur offre le plus de revenus dans leur situation illégale.

Les hommes qui font du spectacle pornographique considèrent que leur travail est plus difficile que celui des filles, de par l'exigence de l'érection. Nous constatons cependant qu'il y a là, derrière celui du stigmaté, le poids professionnel qui apparaît, l'exigence de bien faire son travail ainsi que la routine. L'expérience n'est pas la même que pour les femmes. Les garçons streepers ont une expérience positive de leur travail, sentir que les gens prennent du plaisir et les admirent les conduit eux-mêmes à bien le vivre. *« Je suis un homme et je parle comme un homme. Une femme ouvre les jambes et ça y est mais moi il faut que je bande et que je baise, tu comprends ? Si je n'y arrive pas devant le public, je me sens déprimé, déçu, ce n'est pas une question de mâle, non. C'est une question de professionnalisme, c'est que j'aime le faire bien. Je suis habitué à faire ce travail et je ne pourrais pas en faire un autre parce qu'il faudrait que j'apprenne à faire un autre travail. J'aime ça, je suis amoureux de ce travail... Il y a des choses que parfois... après avoir fait pendant deux mois toujours le même show, tu t'ennuies, tu te fatigues, la compagne commence à ne plus travailler de la même façon et moi aussi, c'est pareil et il faut en chercher un autre ». « J'aime ça. J'y prends du plaisir. Ce que j'aime, c'est de voir les gens qui se donnent du bon temps. Quand je vois les gens prendre du plaisir, ça me plaît, je me sens bien. La partie plus routinière ou qui m'ennuie le plus, c'est celle de la loge. Mais quand tu sors, les gens sont différents, ce n'est jamais la même chose ».*

Nous constatons que l'expérience de travail des responsables est positive, peut-être parce qu'elles ont abandonné la prostitution et occupent un poste plus élevé. *« Ce qui est important pour une responsable, c'est que les patrons autant que les filles disent que tu es valable. Je me sens très fière du travail que je fais, ça me plaît, la seule chose que je pense, c'est qu'il pourrait être plus reconnu. J'aime beaucoup mon travail, je m'y sens en sécurité, je m'y sens bien, il me valorise ».*

Le téléphone érotique est un travail qu'elles considèrent comme difficile, surtout de par la fatigue qu'il engendre. *« C'est dur dans le sens fatiguant, il faut que tu sois dedans, il n'y a que la voix. Tu dois jouer à le faire imaginer, il faut que tu fasses beaucoup d'efforts, il doit sentir ce que tu vis. Ce sont des émotions et ça fatigue. Et être au téléphone et attendre les appels, ce n'est pas de la mobilité, ça fatigue ».*

Pour ce qui est du **côté positif de leur travail**, c'est principalement l'élément économique qui l'emporte ; pour les streeper-teasers par exemple, c'est de l'argent facile. Pour les femmes qui travaillent dans la prostitution, ce n'est pas de l'argent facile mais de l'argent qui rentre rapidement puisqu'elles le gagnent au jour le jour. Le motif économique et celui du temps libre incitent fortement à continuer ce travail, et la difficulté de nombreux aspects se dissipe face à la perspective du gain d'argent. *« Tu gagnes beaucoup d'argent, tu ne travailles presque pas, tu rencontres des gens, j'ai plein de temps libre pour moi, je peux faire plein de choses, regarder la télé, me peindre les ongles, prendre le soleil ».*

C'est dans la connaissance qu'elles ont des hommes et du genre masculin que les femmes voient le côté positif de leur travail. *« Moi j'aime tout ce qui est relation avec les gens, comprendre le pourquoi des choses et leurs expériences me sert à moi. Je trouve ça très positif ».* Cela se passe comme si les hommes abandonnaient tous leurs rôles, laissaient tomber tous leurs masques et se montraient devant elles comme ils sont en réalité, pas seulement du point de vue sexuel mais aussi du point de vue psychologique. Elles apprennent à écouter les problèmes de leurs clients, à profiter de leurs conseils et de leurs expériences de vie. Il est positif de connaître une infinité d'hommes ainsi que la vie et l'histoire de chacun.

Certains sex-showers se sentent artistes et sont satisfaits lorsqu'ils constatent que le

public passe un bon moment. « *Tu t'amuses avec les gens, pendant que les gens se divertissent, tu es bien, tu te sens à l'aise, ça c'est une bonne chose, ils sont sympas avec toi. C'est un travail où l'argent est facile. Moi, en un quart d'heure, je gagne beaucoup de fric* ».

Les actrices de porno expliquent qu'elles considèrent leur travail comme créatif, comme quelque chose aussi qui leur offre l'indépendance, la possibilité de voyager et d'aller d'un côté ou de l'autre. « *La seule chose que tu as, c'est que tu es libre. Tu peux voyager dans toute l'Espagne, l'Europe. Tu peux te trouver beaucoup de buts, tu deviens plus intelligente parce que tu fais aussi un peu de psychologie, parce que comme tu sors avec les clients, il faut que t'écoutes les bêtises qu'ils te disent, qu'il soient contents, qu'ils s'amuse et tu leur prends leur fric* ».

Les femmes vivent également d'une façon positive les amitiés qui se créent et lorsqu'elle existe, la bonne ambiance dans le travail. « *Le côté positif, c'est que j'ai beaucoup d'indépendance, qu'il y a de la camaraderie et beaucoup de liberté* ».

Les réponses quant au **côté négatif du travail** tournent autour des clients et du secret lié au travail. Les clients qui apportent du positif dans le travail des filles leur amènent en même temps du négatif. « *Ce qui est ennuyeux, c'est les gens pénibles, ceux qui sont bourrés* ». « *Tu peux attraper des maladies. Un client bizarre peut arriver. Ça dépend comment tu le vis mais il y a plein de gens qui ont travaillé dans ce milieu et qui ont mal fini, tu sais ?* ». Les hommes qui ne respectent pas les filles, qui ne les traitent pas comme des personnes qu'elles sont, qui pensent qu'ils ont le droit de les humilier ou de les traiter comme des corps privés de sentiments parce qu'elles exercent un travail sexuel, et qui croient aussi qu'elles ne peuvent jamais dire non, ces hommes-là savent très bien quelles sont les conséquences lorsqu'ils leur collent l'étiquette de pute. Elles sont punies parce qu'elles sont ce qu'elles sont, parce que cela ne rentre pas dans le cadre des mentalités qu'une femme puisse exercer le métier de prostituée quelques heures par jour, c'est-à-dire offrir une partie de son corps ou son corps entier pour du sexe en échange d'argent. En plus des mauvais traitements verbaux, nous rencontrons aussi, même si ces cas se résument à certaines femmes qui travaillent dans la rue ou sur les routes, des mauvais traitements physiques, des cas de viols par exemple. Dans les lieux comme les appartements ou les clubs, les cas de violence forcée sont très contrôlés.

Certaines considèrent comme négative la désillusion qu'elles ressentent à l'égard du genre masculin.

Les hommes qui travaillent dans les spectacles pornos avec leur partenaire de travail rencontrent des problèmes d'intimité et de baisse du désir. « *Ce qui est ennuyeux, c'est que la relation de couple se brise. Lorsque tu arrives chez toi, tu n'as envie de rien. Au niveau personnel, ça te bouffe beaucoup et tu peux en arriver à haïr ton partenaire* ».

Les hommes se plaignent aussi du fait qu'il leur est difficile de commencer une histoire sentimentale avec des femmes parce que celles-ci prennent peur lorsqu'ils expliquent en quoi consiste leur travail. « *Certaines personnes, parfois, ont peur d'avoir une relation avec moi, ont peur de mon travail et c'est clair qu'elles ne se sentent pas sûres avec un mec qui fait un spectacle porno, et sentimentalement elles se sentent un peu insécures. Avoir des relations est un peu difficile* ». Les femmes semblent désirer un homme fidèle et ne peuvent pas comprendre la séparation qui existe entre le sexe travail et le sexe « amour », lorsqu'un homme a besoin de ce désir pour s'exciter et pour travailler. Les acteurs de spectacles érotiques sont dérangés par le fait que les gens pensent qu'il font un travail de prostituées. « *C'est la mauvaise réputation que tu te traînes, les gens pensent que parce que tu te déshabilles, tu es une pute et qu'ils peuvent t'acheter pour de l'argent* ». Ils considèrent aussi que le fait de cacher ce qu'ils font, le poids du stigmata, exerce une influence négative sur la réalisation de leur travail. « *C'est un monde tabou pour les autres, c'est un sous-monde, tu sais, tu ne peux pas dire à quoi tu te consacres dans la vie parce qu'ils te mettent de côté immédiatement, tu es tout de suite considéré comme la lie, les partenaires de tes amis se mettent à trembler* ».

Attendre les clients, voir passer les heures sans que personne ne tape à la porte ou n'appelle au téléphone, sans qu'aucune voiture ne s'arrête pour t'inviter à monter, c'est pesant. « *Ça fait beaucoup d'heures passées ici à l'intérieur, tu ne fais pas d'exercice. Tu es tout le temps en train d'attendre que vienne un client, heureusement que nous avons la*

terrasse ». La routine devient parfois néfaste.

Dans les cas des femmes qui jouent dans des spectacles pornos, ce qui est néfaste, c'est le fait de devoir racoler les clients du lieu, de devoir se rapprocher de la ligne qui sépare l'artiste de la prostituée.

Le stigmaté :

Faisons une mention spéciale au stigmaté, avec cette petite question : qui dit que cela n'existe pas ? Si même le correcteur d'orthographe de l'ordinateur ne reconnaît pas les mots « prostituées », « prostitution », comment ne pas cacher ce qu'on ne peut même pas écrire sans être censuré ?

Il est impensable qu'on puisse dire que le stigmaté de pute n'existe pas, ou même nier l'importance qu'il a dans la population. C'est l'**occultation** qui révèle le poids du stigmaté, l'occultation qui se fait du travail à la famille en passant par les amis, y compris lorsque l'enquêtrice réalise les entretiens. Les filles ne disent pas dans quel domaine elles travaillent principalement par peur du rejet. « *Les gens ne veulent pas parler de ce travail parce qu'il existe une peur, la peur qu'on te complique la vie. Ce monde est un monde très caché. L'important dans ce travail, c'est de ne pas avoir de traumatisme, le travail en lui-même n'est pas compliqué* ». La peur de perdre des amitiés est également présente, la peur aussi que les gens ne comprennent pas ce travail et se mettent en tête qu'ils ont affaire à des personnes marginales, à des femmes qui couchent avec tous les hommes, y compris avec ceux de leurs amies. « *Non, moi je dis que je suis employée de maison et que je m'occupe d'une dame. Je ne dis jamais ce que je fais. J'ai peur de faire peur et de perdre une amitié. C'est une partie de ma vie sur laquelle je ne peux pas m'ouvrir* ». Les filles dissimulent leur vie à leur famille, d'une part par peur d'être rejetée, d'autre part pour ne pas lui faire honte ni lui causer de la peine. Elles pensent qu'elles causeraient sinon à leurs parents beaucoup de douleur et de peine. Elles préfèrent donc se taire et assumer seules leurs souffrances plutôt qu'endosser l'étiquette de prostituée.

Le stigmaté frappe les femmes qui exercent la prostitution, celles qui font du striptease, les artistes porno, les responsables, et les propriétaires de clubs. « *Bien sûr que c'est un problème d'être une femme et de gérer un club. Quand j'ai monté l'affaire, ils m'ont dit que ça ne durerait pas un an et j'en suis à 13. A Vilanova (où il se situe), les gens me regardent et parlent de moi mais ça me passe au dessus, qu'ils parlent s'ils en ont envie* ». Le mot « pute » agit cependant comme un censeur du comportement sexuel des femmes, pour les femmes également qui ne sont pas travailleuses sexuelles et qui profitent de la sexualité par plaisir ou pour des situations de travail. N'importe quelle femme qui s'éloigne un minimum de ce qui est considéré comme vertueux peut recevoir le qualificatif de pute. C'est différent pour les hommes, qui parlent à leur proches et à leurs amis de leur travail d'artistes pornos ou de stripteaseurs.

Ce stigmaté obscurcit le travail des femmes et les empêche de le vivre pleinement. Elles choisissent bien les amis à qui elles en parlent, parce que ceux-ci les soutiennent à tout moment et savent garder le secret. Ce n'est pas la même chose avec les familles où il semble que dans un premier temps, personne n'accepte le fait que les filles réalisent ce travail. « *Ma famille ne sait pas que je travaille là-dedans, ils pensent que je m'occupe de personnes âgées, que je fais des petits boulots... Je ne peux pas le dire. Oh la la... s'ils le savaient, ils ne me laisseraient pas amener ma fille* ». Après la résignation, vient le fait de dire qu'il s'agit de leur vie et qu'elles font ça par nécessité, pour subvenir aux besoins de leurs enfants ou de leur propre famille. Mais lorsque la famille est au courant, elle continue encore à le cacher aux voisins et aux amis. « *Dans ma famille, ils le savent tous mais ils ne l'acceptent pas tous de la même façon. « Quel dommage, Alba, quel dommage... et pourquoi tu ne cherches pas un autre travail ? » Quel dommage ? Si je gagne plus que toi, que je suis bien, mieux considérée et que ce que je fais me plaît, je ne vois pas pourquoi c'est dommage. Disons que pour le couple, c'est ce qui coûte le plus, moi maintenant ça fait 3 ans que j'ai rencontré celui avec qui je vis, il m'a connu dans ce milieu, il est venu comme client, moi j'étais responsable. Et tout... et il m'a connu dans ce milieu et ça lui a été difficile d'assimiler le fait que j'étais la responsable. La première année, c'était « Laisse tomber ce travail », la deuxième « Non, maintenant j'ai compris » et la troisième « On pourrait*

monter une affaire ». Les mots « honte » et « douleur » sortent toujours avec force. « *Moi si, j'agis dans la transparence. Je suis passée à la télévision pour nous défendre, mon ex-mari y compris m'en a collé une belle. J'ai dit que mon ex-mari n'acceptait pas ça. Je l'ai dit à la télé pour défendre toute femme qui se retrouverait dans la même situation. Le père de mon fils a voulu m'enlever le petit et j'ai dû lui faire un procès. Il m'accusait de me consacrer au spectacle. C'est un sujet qu'il n'aime pas ; qu'il me passe l'argent dont j'ai besoin chaque mois, s'il ne peut pas me le donner, qu'il ne me dise pas ce que j'ai à faire. Mon fils, personne ne me l'a remis à flot, ni mes paiements, ni rien... Ma mère est le genre d'adulte typique : « Ah... quelle honte, ah... les gens, ah... les voisins... ».* C'est l'idée que tu en as toi, si tu ne le dis pas, c'est que tu te sens coupable de quelque chose. Dans l'entreprise, je ne peux pas le dire, c'est une maison d'édition technique. Si je le dis, ils me chassent, j'en suis sûre, ça serait un bordel monstre. Je suis obligée mais c'est pour des motifs économiques ».

La bataille livrée par les artistes pornos ou streepers pour qu'on ne leur colle pas l'étiquette de putes est immense. Pour elles, la séparation entre artistes et prostituées est énorme, même si elles ressentent cette étiquette chaque jour dans leur propre chair. La question des hommes « combien tu coûtes ? » est une des choses qui leur fait le plus mal et leur conscience entière tremble à propos des limites et des différences entre leur travail et celui de la prostitution. Leur refus devant de telles propositions et la nullité des réponses que leur font les hommes font qu'elles trouvent cela désespérant de ne pas être considérées comme des êtres susceptibles de se faire respecter. « *Et ensuite, les clients, quand tu fais un streep-tease dans un club, dans un cabaret et qu'ils te demandent : « Combien tu vaudrais ? ».* Ça fait un peu mal, bon, tu t'habitues, mais moi ça continue à me faire mal »...

Lorsque le voisinage est au courant de leurs activités, elles vivent de façon amère le chuchotement qui les entoure. Elles disent passer sans faire attention, mais elles reconnaissent que les gens les regardent avec des yeux différents.

Elles pensent cependant que le stigmate de pute est justifié par le simple fait qu'il s'agit de leur travail, qui constitue de ce fait la moitié de leur vie, comme n'importe quel autre travail. « *C'est intérieur, c'est que tu te sens discriminée, mal regardée. Autant que possible, nous rendons service à l'Etat. Tu es utilisée, offensée. Donc moralement, c'est déprimant, parce que tu sais que tu ne fais de mal à personne, même au contraire, peut-être aides-tu à ce qu'il y ait moins de viols et tu sais qu'en haut, on te rabaisse et que tu es critiquée. On ne le voit pas comme un travail, on ne t'offre pas la sécurité sociale. Il faut que tu ailles au bien-être social pour qu'ils te donnent une carte de sécurité sociale pour les pauvres. Pour les soins, quand tu es malade, tu n'es pas regardée pareil qu'une personne qui cottise à la sécurité sociale, le traitement du médecin est très différent pour une dame qui est chez elle et pour une prostituée, tout est très différent. Même le fait d'aller faire des courses dans un magasin est différent, on te regarde, c'est un autre domaine. C'est pour ça qu'on a l'habitude de vivre en dehors de la zone de travail pour que personne ne connaisse notre façon de faire, pour être traitées comme des personnes, pas comme des prostituées. A tout moment, tu es une prostituée. Quand tu sors de ton travail, tu veux être toi, pas toujours la prostituée parce que sinon tu t'enfonces, à aucun moment tu vas te sentir bien moralement ».*

Dans un même temps, elles utilisent ce stigmate pour se défendre, avançant que la femme qui couche avec différents hommes sans se faire payer est plus pute et transgresse davantage l'interdit (de façon négative). Ces femmes mariées qui ont plusieurs relations avec d'autres hommes sont impardonnables. « *Je suis habituée à ce qu'ils m'insultent dans la rue, ça ne me gêne pas mais quand ils me traitent de pute, je leur dis « et ta mère ».* Pour moi, celles qui vont avec les uns et les autres, ce sont aussi des putes ». « *La prostituée est une secrétaire qui veut monter en grade. Pour moi, celle qui suce son chef tous les jours avant de rentrer chez elle est plus, beaucoup plus pute. L'histoire, c'est qu'il y a des dames très putes et des putes très dames ».*

Nombre d'entre elles, afin d'éviter les conséquences du stigmate, ont l'habitude d'exercer dans un lieu différent de celui où elles vivent. « *Personne ne le sait, je me suis inventée tout un tas de films, que j'ai travaillé dans un restaurant, dans un bar. Je vis avec ma cousine et elle me demande tout le temps « Où travailles-tu ? » C'est pour ça que je ne travaille pas à Barcelone, à Barcelone, je gagne le double d'ici. Ce qu'il se passe, c'est que je ne veux pas que ma*

famille l'apprenne, quoi que je ne sois pas dans mon pays ; ici, il y a beaucoup d'équatoriens. Quand j'étais dans une maison à Barcelone et que des équatoriens entraient, il fallait que je me cache parce que tu as peur que quelqu'un te reconnaisse parce que si t'as pas de chance, il y en a un sur mille qui te reconnaît et qui te met dans la merde ».

Pour les travailleuses sexuelles, celles qui exercent avec le plus de force le stigmatisme sont les femmes non-travailleuses sexuelles, il n'est pas permis que d'autres femmes entachent leur « virginité », leur bonté, leur sexualité pour l'amour d'un homme qui est en même temps leur maître et seigneur.

Le stigmatisme semble ne pas concerner réellement le travail, ne pas avoir non plus l'intention de contrôler les femmes travailleuses sexuelles qui sont, elles, les têtes de turc. Le stigmatisme est quelque chose de plus profond et touche toutes les femmes qui entretiennent des relations sexuelles avec des hommes différents. Lorsque les femmes ne suivent pas les normes établies pour elles, c'est-à-dire ne se conforment pas à l'idéal de la femme fidèle, celle d'un seul homme, elles doivent payer le prix fort de cette étiquette : la marginalisation, le rejet, l'isolement, le non respect en tant que personne...

Certaines personnes octroient aux travailleuses sexuelles un rôle de victime de façon à influencer, à renforcer le stigmatisme de la prostitution et des prostituées, mais, pour être apparemment plus politiquement correct, ils déculpabilisent la prostituée : « Elles le font par obligation, à cause d'une situation de grande nécessité ». C'est une façon de pardonner à ces femmes qui, selon ces rédempteurs/trices, laisseraient tomber ce travail si elles avaient le choix. Envisager la prostitution comme une marginalisation, avec la pauvreté, la consommation de drogues, les maladies sexuellement transmissibles, c'est avertir brutalement de la façon dont une femme peut finir si elle ne se soumet pas à l'ordre.

A l'heure où on se demande comment cela se fait qu'il y ait tant de clients qui sollicitent des services, le fait qu'il existe tant de femmes prostituées ne pose pas de problèmes. Les hommes sont des êtres sexuels, les femmes, non, ou alors lorsqu'on leur reconnaît une sexualité, on leur impose l'obligation de la contrôler et on leur suppose de la force pour cela. Quel système serait en vigueur si les femmes étaient des êtres sexuels libres de choisir à tout moment l'homme qu'elles veulent sans avoir l'obligation de faire durer la relation éternellement ? Que se passerait-il avec cette capacité qu'elles ont à procréer, avec cette fonction d'éduquer les nouveaux-nés ? Que se passerait-il avec ces hommes dont elles auraient besoin comme nounous à la maison ?

A propos des attentes que leur offre le travail sexuel, la majorité parle du côté économique, d'un travail qui leur permet de vivre bien et d'économiser pour le futur. « *Je me suis vue la possibilité d'offrir à mon fils une meilleure qualité de vie sans rien faire de mal. Au Bagdad, je travaillais 4 heures. Personne ne me tripotait, personne ne me touchait. 300 mille et ça me permettait de passer toute la journée avec mon fils* ». Dans le cas des streepers, il s'agit de revenus complémentaires pour le quotidien. Certains parlent aussi de leur désir de monter sur le tableau d'avancement du travail sexuel. « *Tu rencontres des gens et tu te mets dans le porno, moi j'en suis là, je suis en train d'y réfléchir mais je ne sais pas, je ne suis pas encore très décidé. Moi pour ma part, je vais en tirer le meilleur parti et jusqu'au maximum que cela puisse monter. Rester où je suis, que je sois plus connu, encore plus connu. J'espère arriver plus haut que ce que je suis à présent* ».

A la question « retravaillerais-tu dans le travail sexuel », les femmes décident de répondre oui, même s'il semble que dans certains cas ce travail puisse avoir une influence négative sur leur vie, principalement dûe au stigmatisme. Certaines personnes disent même qu'elles auraient commencé à travailler plus tôt, d'autres avec certains changements préalables. « *Oui, mais sans enfants. Je n'aurais pas d'enfants, ça serait la seule chose qui changerait* ». « *Oui, mais je le ferais d'une meilleure qualité* ». D'autres au contraire ne reprendraient pas ce chemin. « *Non, c'est trop ce que l'on perd en tant que personne. Je ne suis pas proche des personnes qui m'estiment, laisser ceux qu'on aime, voir grandir ma fille, je pense toujours à ça* ».

Il est difficile de donner des explications à ces ambiguïtés, d'expliquer le fait que certaines personnes qui disent bien vivre leur travail ne recommenceraient pourtant pas... Le discours semble parfois perdre toute logique. Le fossé qui existe entre ce qu'elles font et

ce qu'elles devraient faire est immense. Il semble que la cause de telles ambiguïtés soit la bataille livrée entre leur profession et la façon dont celle-ci est perçue.

LA FAMILLE

L'institution familiale d'origine et la famille propre ont une grande importance pour celles qui travaillent dans le commerce du sexe, elles y font de nombreuses allusions directes ou indirectes. Leur idée de la famille suit les canons du modèle conservateur catholique traditionnel avec une solide perpétuation des structures et avec de forts liens filiaux. Être indépendante, pouvoir entretenir leur famille et surtout leurs enfants sont les arguments principaux qu'elles emploient pour justifier leur activité. Devant la loi et le contrôle social qui les dégradent en tant que personnes, les punissent et les marquent du stigmate d'une manière irréversible, elles emploient l'expression de dévouement à la famille et aux enfants comme une valeur suprême qui pourrait compenser l'indignité attribuée à leur travail. Face au stigmate, l'alibi qu'elles ont muri les fait se présenter comme des mères si intègres qu'elles sont capables de se prostituer pour leurs enfants. *« J'ai la responsabilité de toute ma famille et c'est quelque chose que je n'ai pas choisi. C'est devenu une obligation »*. *« Souvent je veux partir mais je le fais par nécessité. Je suis mère célibataire et je pense à ma famille pour me donner du courage, ils sont sous ma responsabilité »*. Cela donne énormément de dignité à leur travail et surtout à elles-même. Néanmoins, les paradoxes de la vie font qu'une chose aussi admirable que le fait de se sacrifier pour nourrir sa famille ne peut ou ne veut être expliqué ni reconnu et/ou remercié par les proches. Pour les immigrantes, la famille est un refuge, un souvenir, avec la distance elle s'est transformée en une institution idyllique qu'elles mettent directement en rapport avec leur pays d'origine. *« Je pense parfois que tout l'argent que je gagne ne m'amène pas le bonheur. Parfois je préférerais être dans mon pays, manger une assiette de riz, je serais beaucoup plus heureuse même si je n'avais pas tant... mais être avec les siens, voir passer les jours ... »*

Pour certaines d'entre elles qui ne sont pas mariées, c'est un état auquel elles veulent arriver ; au travers de cette idéalisation, elles entrevoient la famille comme un moyen de sortir de la prostitution, le mythe de Cendrillon et de son Prince (avec amour compris) est toujours vivant. *« Moi j'aimerais tomber amoureuse aujourd'hui même pour pouvoir dire : « Tu vois, j'arrête tout ça par amour, pas pour l'argent, par amour. Parce que si c'était pour l'argent, je n'arrêtera jamais »*.

Elles pensent que le modèle de la famille traditionnelle, conservatrice et bourgeoise ne doit pas être cassé ni corrompu par des images scandaleuses. Une certaine empathie se crée entre les femmes et la famille du client. Peut-être, au fond, s'agit-il de l'idée latente de la similitude entre la prostituée et l'épouse - l'âme de la maison - mère de famille. Même si elles n'ont pas la même vie, elles peuvent y voir des ressemblances dans le sens que les femmes des clients ne jouissent pas d'une liberté excessive, elles peuvent se sentir contraintes à faire l'amour, sans faire payer, mais en échange d'une maison et de nourriture et il se peut que ce soit pour ça qu'elles développent cette solidarité entre femmes dont les différences sur le terrain sexuel peuvent consister en réaliser un échange charnel pour de l'argent ou le faire sous d'autres formes moins explicites. Dans certaines occasions, elles expriment leur solidarité envers les femmes des clients, par exemple en parlant du préservatif ou en abordant d'autres thèmes. *« Au début, je n'en utilisais pas mais aujourd'hui, l'homme est rétif, et ils t'offrent plus d'argent pour réussir à ne pas l'utiliser, c'est déprimant parce qu'eux-mêmes devraient penser qu'ils ont une famille »*. *« On ne dit pas la vérité aux clients, par contre, eux, ils te la disent la vérité, jusqu'à la façon qu'ont leurs femmes de mettre leur chemise de nuit. On a l'habitude de penser que ce sont des fils-de-pute à partir du moment où ils sont capables de critiquer la femme avec qui ils se sont mariés. On se met à la place de leur femme, que tu le veuilles ou non »*. Dans un même temps, elles condamnent moralement, parce qu'elles les considèrent comme d'authentiques putes, les non-travailleuses sexuelles qui profanent le mariage par l'adultère ou les couples non-mariés. D'après elles, ce sont ces dernières qu'on devrait considérer comme des prostituées et non pas celles qui le font en se faisant payer, sous forme de travail, comme moyen pour nourrir leur famille.

Dans notre société, l'activité de n'importe quel membre de la famille et la

considération qu'on a pour lui sont un motif d'éloge ou d'opprobre, de satisfaction ou de frustration pour l'ensemble du groupe familial. *« Moi je ne regrette rien mais ce qui me fait peur pour ma famille, parce qu'ils ne le savent pas, c'est qu'ils l'apprennent »*. C'est pour cette raison qu'elles cachent leur travail à leurs familles en menant une double vie, surtout pendant les premières années. Elles essaient d'organiser leur semaine de travail de manière à pouvoir se libérer les jours de fête, les samedis soirs et dimanches, avec des horaires de travail justifiables devant la famille et les amis. *« Les jours fériés, on ferme, on le fait parce que beaucoup de filles ont de la famille et c'est très compliqué de justifier le fait de travailler un jour de fête parce que la majorité ne le sait pas »*. Le thème de l'occultation est étroitement lié au stigmate social. Malgré la double morale et l'hypocrisie sociale existante, une société qui passe sous silence et rend tabou la sexualité - dans certains secteurs ecclésiastiques, le sexe sans finalité reproductive est encore un péché - punit les travailleurs sexuels d'indignité sociale. Tant que ces idées prévaudront, la prostitution pourra difficilement être considérée au même titre que n'importe quel autre travail.

De toute façon, c'est une question de degrés et pour cette raison, il faut distinguer très clairement les entraîneuses et celles qui se prostituent de celles qui font du streep-tease ou des spectacles érotiques. *« Je n'en ai pas parlé, ça leur est venu aux oreilles, ils m'en ont parlé eux ; le streep-tease, il n'y a aucun problème, m'ont-ils dit, seulement du streep-tease et j'ai dit : « Seulement du streep-tease » et c'est ce que j'ai fait »*. Alors que les premières, surtout au début, s'habituent à cacher leur travail à cause du stigmate, les secondes, n'étant pas si mal vues, ne rencontrent pas autant d'obstacles pour le dire à leur famille, ou bien elles font allusion à une demi-vérité, une vérité dissimulée que la famille ne veut pas découvrir. *« Ma famille ne le sait pas. Parce que « yeux qui ne voient pas, cœur qui ne sent pas »*. Je leur ai dit à ma famille que je suis danseuse et que je danse la nuit. Ils sont d'accord avec ça mais si je disais plus... bon, je préfère ne pas rentrer dans des polémiques avec ma mère. Mes parents ne s'opposent pas à ce que je fais, sauf si je leur dis que je fais du streep-tease ».

La distance joue en faveur des immigrantes pour dissimuler leur occupation, mais elles nous ont expliqué que dans la plupart des cas, les gens savent pourquoi elles partent travailler et la famille le suspecte, qu'elles en parlent ou pas.

Parmi les membres de la famille, c'est aux parents et aux enfants qu'on cache le plus le travail dans le commerce du sexe, les frères et sœurs en sont par contre généralement les premiers informés. C'est une question d'échelle sociale : tandis qu'avec la majorité des frères et sœurs il s'établit une relation paritaire, avec les parents il existe une distance sociale qui conditionne un traitement respectueux, et on ne doit pas toucher aux thèmes tabous parce qu'on pense d'emblée qu'ils ne comprendront pas. *« Je ne leur ai pas dit. Ils sont d'une autre génération, je sais qu'ils ne comprendraient pas. Si je leur disais, ça leur ferait mal. La seule qui le sache, c'est une de mes sœurs »*. Quant aux enfants, on leur cache plus par peur que le stigmate s'étende à eux, parce que la société le condamne à l'ostracisme social. Ce n'est pas sans raison que « fils de pute » est une insulte internationale. *« La seule chose qui me préoccupe, c'est mon fils, que demain il puisse l'apprendre. Ils peuvent comprendre aussi, que tu as travaillé pour qu'il ne leur manque rien. Je crois que c'est pire si ses amis l'apprennent, si ta mère est une pute, c'est une salope »*.

Mais avec le temps, les familles de celles qui travaillent depuis plusieurs années l'apprennent et finissent par l'accepter. Dans certains cas, la mère comprend et respecte plus que le père, mais dans d'autres, c'est l'inverse qui se produit. A certaines occasions, ce qui fait le plus de mal à la famille n'est pas le travail en lui-même mais la pression sociale exercée par l'entourage, le qu'en-dira-t-on des amis ou de l'entourage proche. *« Bon, ça ne les bouleverse pas, ma mère n'aime pas trop ça mais elle s'y est déjà habituée »*. *« La majorité des prostituées ont des bonnes relations avec leurs parents. Surtout avec leur mère, c'est avec elle qu'il y a le plus de liens et même si elle exerce la prostitution, elle est toujours leur fille »*.

L'abandon de la prostitution

Le choix de continuer ou d'abandonner la prostitution prend un certain temps et est tout aussi important, voire plus, que le choix spontané de la commencer. *« Si tu te dis que tu vas faire ce travail, tu sais où tu vas et pourquoi, après tu te couches dans le lit, ensuite tu ne*

vas pas te mettre à pleurer. Parce que si tu veux travailler là-dedans, tu travailles, si tu veux gagner de l'argent, tu dois faire ce travail ou sinon il y a beaucoup d'autres manières. Il y a les filles de maison, baby-sitters ou ce genre de choses. Si une fille te dit : J'ai commencé parce qu'ils m'ont obligé ou je ne sais quoi et après je me suis sentie mal. Bon, elle se sent mal et après avoir encaissé le fric, que se passe-t-il ? Je te dis les choses comme elles se sont passées, je ne peux pas te dire que j'ai pleuré le premier jour et que je me suis sentie minable, non. Tu choisis de faire ce travail, tu y penses, tu y penses mais tu sais où tu vas. Donc si le premier jour tu n'aimes pas ça, tu dis bon, ça ne me va pas, je m'en vais mais si tu restes et qu'ensuite tu continues à te plaindre, ou bien tu es masochiste, ou alors tu n'es pas réaliste parce que tu es en train de t'inventer que tu es pure et que ce que tu es en train de faire te fait mal, mais néanmoins ça te plaît, parce que tu aimes l'argent, ce n'est pas que tu aimes te coucher dans un lit avec un autre homme, mais tu aimes l'argent et c'est tout. Tu te prépares psychologiquement en te disant que c'est un travail. Tu donnes et tu reçois, disons... c'est un travail, moi je le vois comme un travail ». Dans un premier temps, vu le fort stigmatisme qui entache ce travail, devant les enquêtrices qui représentent symboliquement la société en général et la morale dominante, presque toutes manifestent leur désir d'abandonner le travail. « Les filles pensent toujours qu'elles vont laisser tomber mais ce n'est jamais le bon moment et encore moins lorsqu'elles sont jeunes ». Néanmoins, à mesure que l'entretien avance, si un bon climat de confiance s'établit, toutes ne manifestent alors pas le désir d'abandonner. « Moi, je ne pense pas du tout à arrêter, disons que ce que je pense c'est continuer et en tirer parti au maximum tant que je suis jeune ». Certaines abandonnent définitivement, tandis que d'autres reviennent, que d'autres encore restent jusqu'à la fin de leur vie de travail, jusqu'à ce qu'elles ne soient plus aptes (à partir de quarante ans, elles commencent à perdre du terrain). « Pour le moment, non. C'est un travail qui a une vie courte, comme pour les sportifs, et je veux en profiter au maximum, en sortir le maximum de bénéfices. Ça fait un moment que je suis ici et je ne pense pas du tout à travailler dans un autre domaine ». D'autres continuent au-delà de cette limite et passent donc à des situations de marché plus défavorables. Il semble clair que tout travail sexuel s'avère généralement limité par une demande qui sollicite de préférence la jeunesse, l'expérience et la présence. Cela semble plus clair encore pour les artistes pornos et les streeppers qui se fixent eux-mêmes une limite d'âge pour arrêter.

Les motifs de ce futur départ sont différents selon la situation de chaque personne : certaines prostituées plus âgées espèrent trouver un emploi qui remplace celui qu'elles exercent actuellement. Les travailleuses sexuelles qui travaillent depuis peu (moins de deux ans) ne pensent pas encore à ce jour ; la vie étant très longue, elles disent ne pas pouvoir faire de prédictions pour le futur. Certains/es prétendent cependant économiser de l'argent pour monter leur propre affaire. « Je pose la limite à 28 ans. Ensuite, j'aimerais monter une affaire, un gymnase ». « Pour le moment, non, je me donne un délai de 5 à 6 ans. Je veux une sécurité, monter mon commerce pour vivre, me débrouiller, juste pour vivre et laisser quelque chose à mon fils. Avoir une sécurité pour le lendemain ». « J'espère trouver un travail mais en attendant, que puis-je faire ? On travaille et on vit au jour le jour, j'espère trouver un autre travail parce que sinon, un jour arrivera où je serai une vieille gâteuse à qui ils donneront 500 pesetas ». Mise à part la possibilité d'avoir des revenus pour économiser, d'acquérir des biens et/ou de monter une affaire, certaines rêvent aussi d'être délivrées dans le futur par un prince charmant. « Pour le moment, non, parce que ça me va bien jusqu'à ce que j'ai certaines choses dont j'ai envie comme une voiture, une maison ou un appartement, parce qu'une personne normale, elle met 20 ans pour avoir ça, moi peut-être qu'en 5 je le fais. Si je m'en allais d'ici, ça serait pour gagner plus, le double ou le triple. Mais comme je ne sais pas si dans un autre lieu je vais gagner plus, ben, je continue, en plus ici je suis bien, pour le moment je ne prends pas de risques. Peut-être aussi que j'arrêtera si je rencontrais quelqu'un et que je tombe très très amoureuse mais pour l'instant, je trouve qu'être avec quelqu'un est une perte de temps, jusqu'à ce que j'ai obtenu ce que je veux, rien ».

Etant donné leur irrégularité aux yeux de la loi, nombre d'immigrantes prétendent économiser pour pouvoir retourner dans leur pays et y monter une affaire, même si d'autres ne veulent pas parce qu'elles ont fait leur vie en Espagne. Mais que faire lorsque les années passent et que cette irrégularité est toujours présente. Que reste-t-il comme

option de travail pour une sans-papiers ?

Arrêter ne semble cependant pas toujours être facile ni avantageux : certaines femmes plus âgées ont déjà essayé mais ont recommencé en voyant que leur situation empirait. « *L'histoire, c'est que j'ai déjà arrêté et recommencé. Mais j'aimerais arrêter, sinon je ne prendrais pas des cours de gériatrie* ». D'autres expliquent que le fait de cacher ce travail à la famille de peur que les parents l'apprennent pourrait être un motif pour l'arrêter.

La sexualité

On ne nous apprend rien ou on nous enseigne très peu de choses sur la sexualité, notre société la passe sous silence. Peut-être l'empreinte laissée par la religion qui l'a convertie en tabou perpétue-t-elle notre ignorance ? Les individus, socialisés et conditionnés par cette culture de méconnaissance et de faute, commencent à transgresser et à apprendre, au travers de la pratique, de l'expérience et de la désinhibition, toujours dans le refuge de l'intimité mais en le reconnaissant rarement publiquement. Avec le sexe commercial, la dichotomie entre public et privé se brise et - comme on peut le voir dans le cas des prostituées qui travaillent dans la rue ou sur la route - son invisibilité disparaît.

L'attitude des prostituées envers la sexualité, c'est-à-dire envers leur travail, aide à créer des lois contraires à l'exercice de la prostitution, puisque si l'attitude de la prostituée envers son travail est positive, la prostitution ne devrait pas être considérée comme une profession parce que ça veut dire alors qu'elles sont des personnes hyper-sexuelles, nymphomanes qui ne devraient pas être payées pour ça et si on considère que la prostituée a une attitude négative envers la sexualité, la prostitution est un acte indigne, en plus d'être une forme de violence.

Ceux qui travaillent dans le commerce du sexe se rendent compte que peut-être à cause de l'occultation de la sexualité, du fait qu'elle soit tabou, tout un mythe s'est construit autour d'elle, forgé de doutes, d'insécurités, de problèmes non-résolus... et que celle-ci n'a pas forcément quelque chose à voir avec l'amour ou avec le mariage, comme on nous l'a appris.

Ils prennent aussi conscience que le système du plaisir sexuel est établi pour satisfaire les hommes, de manière à ce qu'ils aient plus de chances que les femmes d'atteindre l'orgasme. « *Moi, avant, je ne sentais presque rien. Quand j'avais un amoureux, au début, je lui faisais tout ce qu'il voulait mais ensuite, je me lassais et je ne voulais plus rien savoir, je ne voulais pas qu'il me touche, je voyais ça comme une chose sale, ça me dégoûtait, je ne sais pas, peut-être que je n'étais pas amoureuse. C'était pour les retenir, pour leur plaire, c'est pour ça que je leur donnais du sexe mais moi, sentir quelque chose... la vérité, c'est que je ne ressentais pas grand chose, je le faisais pour eux, pas pour moi. Et il arrivait un moment où je n'avais même plus envie de le faire. Et bon, s'ils me touchaient les seins, je ne sentais rien, ça me faisait mal* ».

Au fil du travail, les filles prennent conscience de leur corps, chose qui leur permet d'acquérir une grande connaissance d'elles-mêmes, de même qu'une grande capacité d'auto-contrôle. Elles commencent à reconnaître leurs goûts, leurs désirs..., et tout un processus d'apprentissage se déplace du domaine sexuel à l'espace intime. Certaines, y compris dans le travail, découvrent un plaisir qu'elles n'avaient pas expérimenté auparavant avec leur compagnon. « *Oui, beaucoup... parce que je ne m'exprimais pas comme je voulais. On revient aux tabous. Moi j'ai été mariée 6 ans avec le père de mon fils et je n'ai jamais été voir ailleurs. A ce moment-là, tu te dis, c'est de sa faute. Mais c'était de ma faute, de ne pas dire comment. Les hommes sont des ânes, ils croient que toutes les femmes sont pareilles. Mais moi aussi j'étais une imbécile de ne pas lui dire. Mais même moi, je ne connaissais pas mon corps. Disons, j'ai accouché, j'étais mariée et je ne connaissais même pas ma sexualité. Je n'osais pas lui dire : « Je ne ressens rien », mais ah la la... quelle honte... ah, non... Maintenant je connais ma sexualité et de plus, je n'en ai pas honte. En faisant ce travail, je me suis rendue compte qu'il y a beaucoup de femmes qui ne connaissent pas leur corps. Moi même, je ne m'étais jamais masturbée dans ma vie, d'abord parce que je ne savais même pas, alors comment je pouvais dire à un homme « Fais-moi ça » si moi-même je ne savais pas. Une femme doit connaître son corps, donc tu vas voir le mec et tu lui dis : « Ici, là, comme ça ». Eux n'hésitent pas à te dire ce qu'ils aiment* ». Sexuellement parlant, certaines travailleuses sexuelles reconnaissent qu'elles jouissent et

ont des orgasmes avec leurs clients.

Malgré tout, on cherche à obtenir une séparation entre le domaine personnel et celui du travail et pour ce faire, il existe tout un processus d'apprentissage. La stratégie évidente qui s'établit pour différencier les deux espaces est l'implication affective et émotionnelle, l'amour inclus dans le fait de faire l'amour et non dans celui de baiser. *« Je n'ai pas beaucoup de sexualité en dehors de mon travail. Je n'ai même pas envie. Quand j'étais plus jeune, quand j'ai commencé à travailler ici, j'allais en boîte car j'avais envie de sexe. Maintenant je cherche autre chose, pas seulement le sexe, je cherche la qualité, je cherche autre chose. Ce n'est pas baiser, c'est faire l'amour, ce qui est plus compliqué, plus difficile »*. La séparation radicale entre les deux milieux, qui est jugée comme schizophrène par certains diagnostics psychologiques précipités, apparaît pourtant comme une bonne stratégie pour préserver sa propre sexualité et arriver à un équilibre psychologique dans ce domaine. Cette séparation suppose en général l'exclusion du partenaire des « numéros » et « spécialités » et, dans la pratique, le rapprochement avec ce qui est préconisé par le droit canon. *« Ça, je le sépare très bien, quand je viens au Bagdad, c'est un monde à part, c'est le monde du travail. Tout ce qui se passe ici, je le laisse ici. Quand je passe les portes pour aller dehors, pour moi, c'est un autre monde, une autre vie. Ici c'est mon travail, je ne cherche pas tant à me faire des relations affectives, pour ne pas tout mélanger, pour ne pas ramener le monde du travail professionnel au monde extérieur. J'essaie toujours de mettre des limites à une relation de travail. Cela peut être de l'amitié, il peut y avoir un peu d'amitié mais toujours, surtout, du travail. Ne pas baiser et être sérieuse du point de vue affectif, pour séparer ma vie privée du travail. Et si je finis par avoir une relation avec mon partenaire de travail, ça serait déjà un ensemble, ça ne serait plus séparé »*.

Les premières relations sexuelles vécues par ces femmes dans leur vie non-professionnelle semblent se rapprocher de celles vécues par le reste des femmes, avec la même imagination quant à la première fois, la même vision du dépucelage comme une chose merveilleusement romantique et le même désir de faire ça par amour. *« J'avais 16 ans, il était présentateur-radio, il avait 21 ans, plus que moi, il me plaisait beaucoup, il m'attirait. Avec obsession, je suppose que c'est le premier amour de cet âge-là. C'est lui qui m'a dépucelée, c'est moi qui l'ai décidé. J'ai provoqué la situation, je désirais que ce soit lui. On est sortis ensemble un an »*. La plupart du temps, elles se retrouvent anéanties après la première fois dont peu se souviennent comme d'un acte spécial, même si presque toutes l'on fait avec un ami particulier. *« J'avais 14 ans, ça s'est passé avec mon fiancé et ça ne m'a pas plu, ça n'était pas comme je me l'étais imaginé »*. *« A 20 ans, avec le papa de ma petite fille. Ça n'a pas été terrible, j'avais imaginé que ce serait plus romantique »*. *« Très mal... moi j'étais une petite gamine qui ne savais pas ce que c'était de donner un baiser, je suis allée dans une boîte et j'ai rencontré un garçon qui m'a beaucoup plu. Et ce garçon m'a donné de la tendresse et il en a profité, ça a été la première nuit. Moi aussi je buvais de la bière, avant quand j'avais 15 ans, et ça je l'ai très mal vécu, j'ai beaucoup souffert. Ensuite, j'ai passé deux années sans recommencer, sans m'approcher d'aucun homme »*. Nous rencontrons aussi un cas où le dépucelage est l'œuvre d'un inceste.

Nous constatons que l'expérience des hommes est différente. Leurs souvenirs sont plutôt vagues. Les brésiliens interviewés ont commencé avec une travailleuse sexuelle. *« A 12 ans, avec une prostituée. Au Brésil, ça se fait beaucoup »*. *« Ça a été avec ma fiancée, elle était vierge. Ça s'est bien passé, normal »*. *« A 17 ans, une histoire du genre je te vois, je te baise et ciao... »*.

La religion

Comme dans d'autres études sur les prostituées espagnoles et latino-américaines, les interviewées sont en général croyantes, ce qui pourrait surprendre, leur activité étant condamnée par la religion. On peut dire en fait de la plupart d'entre elles qu'elles croient et/ou pratiquent « à leur manière ». Mais, outre ce que dit l'Eglise, la majorité de la population qui se déclare religieuse n'accomode-t-elle pas la morale à sa convenance et ne croit-elle pas « à sa manière » ? Sur ce thème, les témoignages des travailleuses sexuelles ne sont donc pas très différents de ceux du reste de la population. Cela va de celle qui se déclare agnostique *« Je n'ai pas de religion, je ne crois en personne, parce que je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui réponde à mes questions, je ne peux donc croire en aucune religion »* à

celle qui affirme fermement sa croyance « *Très catholique, très croyante. Je prie souvent avant d'entrer dans la salle* ». D'autres sont croyantes mais se démarquent de l'Église « *Croyante, mais j'ai peu de relations avec l'Église* ». « *La religion catholique est une pure contradiction. Si le pape vendait sa tiare, il n'y aurait plus de pauvreté dans le monde pour un bon moment. Je ne crois pas au Pape, ni aux nonnes, ni aux curés, je ne crois en rien. Je crois en quelque chose qu'il y a en haut, aucune idée si c'est un homme crucifié avec une barbe, si c'est un atome ou une molécule, ça m'est égal. Je ne sais pas quelle forme il a mais je crois en quelque chose. Je crois en « faire le bien » et ne pas regarder à qui* ». « *Je ne suis pas du genre messes. Je sais que quelqu'un a fait le monde mais je ne sais pas si le Dieu auquel ils nous font croire existe* ». D'autres encore croient sans passer par les médiations institutionnelles mais en communiquant de façon directe. « *Tu vas à l'Église et tu te repentis de tous les péchés que tu as fait, je ne suis pas de ce genre. Je rentre dans ma chambre un jour et je dis, bon, je suis là, Dieu, j'ai commis des erreurs mais je suis humaine, personne n'est parfait. Je ne suis pas du genre croyante typique qui dit : notre père qui êtes aux cieux... non. Je ne fais pas plein de prières. Des fois, je rentre dans une église mais c'est pour voir l'architecture. Je ne suis pas du genre hypocrite qui va à l'église à râbacher pendant des heures ou qui y va par obligation tous les dimanches. J'ai un Dieu et je le respecte, je parle avec lui lorsque j'ai besoin de parler mais je ne lui lèche pas les bottes* ».

La politique

Nous n'avons rencontré qu'une minorité de personnes qui votent. Le fait de ne pas voter est dû à deux facteurs : le premier est de ne pas avoir droit au vote du fait d'être immigrantes, aussi bien légales qu'illégales, en tout cas pas nationalisées espagnoles ; l'autre est le manque d'intérêt, le rejet du système.

Les réponses sont très radicales et catégoriques. Il semble que leur illégalité et l'occultation de leur travail se manifestent dans ce rejet de la société démocratique et de son droit de vote, d'un système qu'elles considèrent comme hypocrite, dans lequel les politiciens n'exercent pas leur travail en faveur des électeurs mais pour leur propre bénéfice. « *En règle générale, les gens du milieu n'ont pas l'habitude de voter. Moi je n'ai jamais voté. J'ai toujours pensé que les politiciens font ça pour se remplir les poches et ceci l'un à la suite de l'autre, il faut juste savoir que les politiciens sont les pires voleurs qu'on ait en Espagne* ». Quels droits ce système leur offre-t-il ? Les immigrantes n'accèdent ni au plein droit de citoyenneté, ni au droit du travail.

Le féminisme

L'opinion des prostituées par rapport au féminisme n'est pas très différente de celles des autres femmes du même niveau socio-culturel. Certaines n'acceptent pas les thèses sur l'égalité. « *Nous sommes différents. Les hommes sont faits pour certaines choses et les femmes pour d'autres, les hommes doivent faire certaines choses et les femmes d'autres. Je ne veux pas dire que la femme doit rester à la maison toute la journée mais par exemple, un homme est mille fois meilleur pour travailler à la truellerie* ». D'autres aussi se maintiennent dans la ligne de la fausse idée, dominante dans notre culture, qui dit que la vérité se situe à un point moyen et que seule la modération est correcte. « *Je n'aime pas les extrêmes, pour moi, nous sommes des êtres complètement égaux. Il y a des femmes très nulles et des hommes très nuls. Les femmes, nous sommes la force mentale. Nous avons la force au niveau interne, nous sommes plus résistantes aux problèmes, la preuve c'est toutes ces femmes qui élèvent leurs enfants. Elles sont la force brute. La femme est femme et l'homme est homme* ». « *Je suis d'accord mais sans aller trop loin : ni machisme, ni féminisme. Les extrêmes sont mauvais mais je crois que tu luttas pour une chose sur laquelle je suis d'accord, l'égalité. J'accepte ce que tu fais et je le respecte. Ce sont des bêtises, les femmes qui me disent que les hommes ceci, que les hommes cela, elles sont bêtes, c'est mon opinion* ». Comme parmi certaines femmes de la population en général, certaines sont conscientes qu'elles expriment quelque chose qui a à voir avec le féminisme ; elles nient le fait d'être féministes pour ne pas porter le poids du stigmatisme des stéréotypes que la culture dominante attribue aux femmes féministes. « *Il doit y avoir égalité. On peut faire ce que font les hommes, les femmes le font. Il y a égalité. Mais le machisme est toujours présent, tu as toujours besoin d'un mec, je ne sais pas... pour qu'il te pose un cadre, pour qu'il te fasse un trou dans le mur. Parce que si tu le*

fais, tu bousilles tout le mur, ça m'est arrivé, j'ai voulu le faire avec la perceuse, je voulais faire un petit trou et j'en ai fait un grand, après j'ai mis un tableau pour cacher les dégâts. Je ne suis ni contre ni pour, ça m'est égal, complètement. Je ne suis pas non plus féministe, je partage des idées, rien de plus. Mais il y a des choses que les femmes, nous faisons bien, et il y a des choses que nous faisons très mal ». Finalement, certaines se déclarent clairement favorables aux féministes et à leur thèses. « Ce sont des phénomènes, j'aime les thèmes qu'elles défendent, comme les mauvais traitements, des choses dans le style. J'adore ces femmes et quand j'ai cherché une avocate, j'ai toujours voulu qu'elle soit féministe. J'aime leur façon de penser, au moins elles luttent pour nous, quelqu'un doit le faire ». « Les femmes, nous sommes pareilles que les hommes. C'est très bien, nous avons les mêmes droits, tu peux faire le travail que tu veux. Les femmes, nous sommes le cerveau des hommes ». Parmi ces dernières, certaines soulignent la solidarité qui existe entre les femmes. « Les femmes devraient être plus amies entre elles. L'égalité de la femme pour la femme. Chacune a sa féminité, elle doit se découvrir ».

L'entreprise du travail sexuel

Les patrons/ onnes de clubs et d'appartements semblent avoir une mentalité de chefs d'entreprise, il leur apparaît très clairement qu'il s'agit là d'un commerce et de ce fait, ce qui les intéresse, c'est d'en tirer un bénéfice économique maximum : « *Je suis là où l'argent se trouve* ». Ils savent que l'affaire est ponctuelle et offre de gros revenus. Pour eux, le vrai patron ce n'est pas eux mais le client, parce que c'est lui qui paie. C'est le client que les filles doivent satisfaire, c'est lui qui va permettre qu'elles gagnent de l'argent.

Les femmes elles-mêmes reconnaissent que les propriétaires de clubs sont de bons chefs d'entreprise. En règle général, le fait d'« essayer les filles » ne semble pas être quelque chose de courant, même si cela peut arriver. Ce qui se passe par contre, c'est que le propriétaire peut avoir une préférée dans le club et que, comme les filles le disent, elle puisse devenir la responsable, même si elles reconnaissent que ce sont les filles elles-mêmes qui cherchent le propriétaire pour pouvoir monter en grade. « *En travaillant dans les clubs, j'ai aussi rencontré le genre de patron typique qui essaie en premier les filles, je me suis donc déjà trouvée dans cette situation, c'est la minorité grâce à Dieu. Ils en ont toujours une mais ce n'est pas que le patron les cherche, le patron a aucun moment n'a envie de tant de femmes. C'est plutôt la fille qui fait en sorte de séduire le patron, parce qu'elles sont nombreuses. En général elles deviennent responsables. Les chéries, ils les appellent les responsables* ».

Ce sont les appartements ou studios qui coûtent le plus d'argent en publicité. Les femmes qui sont dans la rue ou sur la route, non, elles se voient et les clients savent où les trouver. Les clubs de route n'ont pas non plus besoin de publicité parce que les locaux en sont visibles et les gens les connaissent, c'est la même chose pour les clubs-bars des grandes villes. Les lumières des néons inscrivant le nom du local accompagné du mot « club » sont une publicité suffisante.

Restons-en là avec les appartements qui, comme nous l'avons vu précédemment, sont les moins visibles, pour ne pas dire qu'ils ne le sont pas du tout. Rien ne distingue en effet un appartement où travaillent des travailleuses sexuelles d'un appartement de résidence. La localisation des appartements se fait par l'intermédiaire d'annonces publicitaires dans les journaux, dans la rubrique « Détente ». Nous pouvons par exemple observer plus de 500 annonces dans un journal régional de Barcelone. « *Nous investissons de 1 205 à 1 506 euros par semaine pour la publicité. Rédiger des annonces qui aient un pouvoir de conviction est aussi une des tâches de la responsable, afin que les gens les lisent et qu'elles attirent l'attention. Nous, nous avons une grande publicité et aussi des petites annonces, celles-ci nous les changeons presque toutes les semaines. Nous tâchons d'estimer l'effet des annonces, si les clients appellent ou non* ».

Il est également possible de trouver des annonces sur les pages du web.

A.N.E.L.A. : Association de chefs d'entreprise

Dans le cas espagnol, l'évidence de cette nouvelle forme d'organisation du travail nous est révélée par l'Association Nationale des chefs d'Entreprise de Locaux d'Entraîneuses.

Elle est élaborée à la mi-novembre 2000 alors qu'un groupe de chefs d'entreprise se réunit pour créer l'association (en assemblée constitutive). Le 18 février 2001, ils la font connaître aux médias par le biais de la première assemblée. Le 16 mai, le Ministère de l'Emploi approuve légalement l'Association.

L'association prétend à la défense des droits de ses adhérents, c'est-à-dire, des chefs d'entreprise, à la reconnaissance officielle de son entité en tant qu'interlocuteur légal face aux institutions étatiques et veut que la régularisation de la prostitution soit un fait. Elle soutient qu'avec la normalisation cesseront les exploitations et l'aspect sordide et veut être considérée comme une activité d'entreprise au même titre que les autres, reconnue comme une activité hôtelière spécifique. Elle souhaite également changer la législation devenue totalement obsolète, avec les énormes lacunes qui alimentent son côté arbitraire et qui supprime le droit à la libre entreprise. ANELA n'a pas été créée exclusivement pour obtenir de l'administration la réglementation des bars américains et de la prostitution, mais aussi pour défendre ses associés des abus qu'ils disent supporter de la part de l'administration (de la police). Prenons pour exemples les contrôles sans mandats, les insultes, gardes-à-vue, menaces...

Les membres de l'association veulent démontrer à la société que ces locaux qui étaient et continuent à être vus avec une certaine peur et méfiance sont des commerces normaux, régis par des personnes normales qui veulent régulariser leur situation et qui en ont tous les droits. Ils disent mener à bien ce processus de normalisation. Ceux qui font partie de cette organisation patronale sont aussi ceux qui pensent que l'exercice du sexe est légal et qu'il doit être permis entre adultes libres. Ils se déclarent contre l'utilisation des mineurs, contre la vente de drogues et la contrainte ou maltraitance des femmes.

Ils considèrent qu'ils sont des entrepreneurs du XXIème siècle qui se limitent à offrir, avec le plus de luxe possible et avec certaines garanties, les installations nécessaires pour que leurs clients et clientes (travailleuses sexuelles) puissent se fréquenter. Il s'agit de locaux où viennent ceux qui le désirent et qui disent objectivement ne déranger personne.

Ils pensent que les appartements leur font une concurrence déloyale car la majorité d'entre eux ne paient aucun type d'impôt en tant que commerce. Ils considèrent aussi la prostitution féminine dans la rue ou sur la route comme une concurrence et comme quelque chose à éradiquer. Ils avancent comme arguments le manque d'hygiène qu'offrent les femmes à leur clients et les dérangements occasionnés aux voisins qui cohabitent dans des quartiers où les travailleuses sexuelles offrent leurs services. Ils espèrent que la réglementation de la prostitution interdise son exercice en zones ouvertes. Avec ce genre d'opinions, leur mentalité conservatrice surgit très fortement, au point que leur discours ressemble beaucoup à celui des abolitionnistes, basé sur des descriptions de la réalité tronquées, dramatiques et victimisantes. Derrière ces idées, ils ne cachent pas leur objectif principal qui consiste à obtenir le monopole sur les femmes qui exercent la prostitution.

Livrer bataille à ce qu'ils considèrent comme une concurrence n'est pas pour l'instant leur principal objectif. Ils veulent qu'apparaisse la réglementation sur la prostitution et sur les locaux de prostitution qui deviendra officielle cet été en Catalogne, qui est déjà examinée par le gouvernement catalan et dont le décret est en cours de conception. Ce décret régira l'emplacement des locaux, la sécurité... Lorsqu'il sera rendu public, ils prétendent qu'ils vont déposer des plaintes et présenter cela comme une dénonciation particulière de la prostitution de rue et de route, des appartements qui en majorité ne suivent pas les règles du décret, car comme nous l'avons vu précédemment, ceux-ci ne se différencient pratiquement pas des habitations.

Ils disent que les travailleuses sexuelles n'ont pas d'obligation temporelle de travail, ni d'horaire hebdomadaire. Les femmes ont la complète liberté d'entrer et de sortir lorsqu'elles le veulent et n'ont aucune obligation envers le patron exceptée celle de payer leur chambre comme n'importe quel client d'hôtel. Nous savons par le biais des entretiens réalisés que cela n'est pas certain et que même si les femmes sont inscrites comme clientes de l'hôtel, en théorie ou légalement, elles doivent respecter les horaires de travail... et les règles dans ces locaux sont beaucoup plus rigides que dans d'autres clubs. C'est toujours

pour les patrons une façon d'échapper aux charges du monde du travail.

Ils disent aussi qu'ils sont disposés à dénoncer tous les clubs dans lesquels ils ont la preuve que des femmes sont obligées de travailler pour des mafias. Nous pouvons nous demander comment ils savent ces choses. Cela apparaît clairement lorsqu'on connaît les personnes qui font partie de l'Association, leurs complicités avec la police, avec les politiciens, avec certains personnages qui ont de grosses rentrées d'argent au travers d'affaires immobilières, la manière qu'ils ont de faire leurs affaires, pendant de grands festins où l'alcool coule à flots... Ils ont le pouvoir d'obtenir l'information, ce qui revient au même que détenir le pouvoir lui-même. Ils savent ce qu'il se passe dans leurs clubs et dans les autres. Utiliser l'information en leur faveur est quelque chose qu'ils appliquent à la perfection.

Les prostituées peuvent disposer d'un épigraphe spécifique dans le cadre de l'impôt sur les activités économiques dans le régime autonome. Si elles paient leurs impôts, elles obtiennent alors les mêmes droits que les travailleuses à leur compte. A aucun moment pourtant ils ne pensent à déclarer les femmes comme travailleuses de l'entreprise. Ils suivent les notions d'économie de marché les plus « modernes » et « libéralisatrices », où tous les frais sont à la charge des travailleuses. Il faut un bon travail, sinon, ils perdent une travailleuse.

Mais cette philosophie théorique, qui consiste à n'avoir aucun type de rapport avec les femmes travailleuses sexuelles, perd sa logique lorsque parmi leur postulat, les patrons obligent les femmes à passer des contrôles de santé pour pouvoir exercer leur travail dans ces clubs. Ils vont même plus loin en créant des cartes de santé où il est possible de vérifier l'historique médical des travailleuses, cartes de santé utilisées par tous les clubs de l'Association.

Un autre fait caractéristique est la garantie de qualité Anela, par laquelle ils prétendent indiquer aux clients et aux travailleurs qu'ils sont en règle avec la loi. Ils garantissent ainsi la qualité du service : communiquer à la société en général l'existence des locaux d'entraîneuses avec une différence marquée, être à jour avec les impôts d'Etat, tenir à jour le livre du personnel et de la sécurité sociale, disposer d'un contrôle médical du personnel et des clientes, faire en sorte qu'aucune des femmes ne fasse l'entraîneuse contre sa volonté, qu'elles soient majeures et que le trafic ainsi que la consommation de drogues à l'intérieur du local soient poursuivis. Ceci réaffirme encore plus leur désir d'avoir le monopole et de discréditer les clubs qui ne font pas partie de leur association. Eux sont les « légaux », quant aux autres, qui sait ?

Les protecteurs d'Anela sont les avocats, une grande équipe formée par ces professionnels est chargée de bouger toutes les pièces possibles pour atteindre leurs objectifs. Ils semblent avoir l'avantage dans le jeu parce que comme cette « alégalité » existe en Espagne, ils peuvent tout inventer et ce qu'ils veulent, c'est ne rien laisser en place.

Ils ont aussi un page sur le web : www.anela.cc, avec laquelle ils ont créé un lien entre Anela et la société. Il existe une zone réservée aux associés, où ils peuvent obtenir de l'information et des documents mis à leur disposition par le cabinet juridique.

Un des autres aspects de leurs objectifs consiste à avoir un bon contact avec les médias où ils séparent toujours les clubs qui font partie d'Anela des autres. Ils invitent ainsi les médias à venir dans les clubs, à avoir des entretiens avec les filles... C'est une autre manière de marquer la différence entre ceux qui font partie de l'organisation et les autres.

Les clients ne restent pas non plus en marge, de fait, ce sont eux qui constituent leurs sources de revenus, leur marché, ce sont eux aussi qu'il faut convaincre pour qu'ils aillent dans les clubs. Ils n'hésitent pas à dire que les campagnes publicitaires servent : « Non seulement à satisfaire une politique déterminée de marketing, mais encore à obtenir que le client différencie les locaux associés et discrimine ceux qui ne le sont pas ».

Extrait de leurs publications publicitaires :

« Et toi , où vas-tu ?

Si dans tes moments intimes, tu préfères choisir un bar d'entraîneuses, fais-le avec toutes les

garanties possibles. Seule l'Anela réunit les principaux bars américains d'Espagne placés sous de rigoureux contrôles de qualité et de salubrité. Les locaux Anela sont des établissements hôteliers où la transparence est la philosophie de travail principale. Suivant trois prémisses de base : Non aux drogues, non à la pédérastie, non à la séquestration de personnes. Lors de ta prochaine sortie, regarde où tu vas et choisis uniquement des établissements qui présentent le logo d'Anela à l'entrée ».

Mais pour que personne n'oublie que tout est calculé, ils ont aussi fait attention à ce que les fournisseurs soient les mêmes pour tous les locaux, avec les bénéfices économiques qui leur sont accordés. Celui qui offre les prix les plus adaptés obtiendra le droit de pouvoir compter sur ces nouveaux clients.

Leurs objectifs :

1. L'obtention de règlements locaux et d'une législation autonome pour les établissements publics consacrés à la prostitution (exemple : Bilbao)
2. L'obtention de l'épigraphe correspondant à la cotisation à la sécurité sociale dans le régime autonome ou pour le compte d'autrui dans les situations où cela est nécessaire.
3. L'identification des locaux membres de cette association professionnelle avec une distinction qui assure au client les garanties de qualité du service.
4. La dénonciation et la lutte contre la concurrence illégale existant dans la rue ou les locaux non-habités, de par le manque de garanties de sérieux, de sécurité, de propreté et d'hygiène que ces établissements seraient tenus de respecter.
5. L'appui et la défense des services communs de l'association contre tout procédé arbitraire visant n'importe lequel de ses associés.
6. Des études et des propositions afin de réduire les coûts des fournisseurs et l'obtention de leur homologation.
7. La création de services d'assistance médicale, financière (distributeurs automatiques) et conseils.
8. L'édition d'une revue du secteur qui serve de lien et d'information entre les associés.

Même si ces clubs représentent actuellement une minorité de 10%, il est très clair pour eux que l'union fait la force. Nous l'avons vu à la télévision, écouté à la radio, lu dans les journaux... La création récente de leur organisation et les pas qu'ils ont franchi méritent une attention spéciale. On ne peut passer sous silence leur progression, ni oublier que leurs principes plaident pour le plus redoutable libéralisme économique, la seule chose qui les intéresse étant les bénéfices des patrons.

Chapitre 6

Quand le sexe travaille : aspects théoriques et débats autour du travail du sexe

1.1 Comment aborder de manière conceptuelle les activités que nous avons étudiées

?

Les débats actuels mal posés, des impressions de mal-aise...

Qui oserait dire que les animations pornographiques propre au téléphone rose ou encore la vente de cassettes pornographiques, dans l'ambiance saturée de bruits des salons de l'érotisme, ne sont pas un travail, ou plus précisément une activité rémunérée ? De la même manière, qui oserait dire qu'il ne s'agit pas là d'une forme de violence ? Le sexuel appartient, en effet, à l'intime de chaque personne, qu'elle soit cliente de services sexuels, consommatrice dans un établissement de rencontre ou encore employée d'une manière ou d'une autre afin de fournir des services répondant aux demandes sexuelles de client-e-s. Nous avons ainsi pu constater que l'exercice de ce travail entraîne des violences spécifiques, comme ce que nous avons qualifié de *pollution* dans le cadre de notre étude sur l'échangisme. Il nous faut à présent essayer de comprendre quels sont les rapports existant entre le travail lié à l'intimité d'une personne, son corps et la pollution subie ; analyser par exemple de manière comparative les métiers que nous exposons ici et celui d'une infirmière ou d'une masseuse, etc.

Au vu du développement des dispositifs commerciaux sensés répondre aux demandes sexuelles masculines⁷⁹, de la nécessité de pouvoir « penser » ces questions, nous avons largement fait savoir notre opposition aux formes de débats actuels, au sein d'un pôle se réclamant de l'égalité entre hommes et femmes, débats que nous exposons ci-après. Par les effets de confusion et d'opposition qu'ils provoquent, ces débats, sensés opposer les tenant-e-s d'une ligne abolitionnistes à ceux/celles d'une ligne légationiste ou réglementariste⁸⁰, nous semblent largement contre-productifs. De plus, se réclamant du féminisme, les deux présentations nous semblent souffrir de maux complémentaires : refus de compréhension vis-à-vis de l'état transitoire des formes actuelles d'alliance pour les abolitionnistes (du moins ceux/celles qui participent aux débats actuels, on lira ici la position d'Alain Lipietz qui réfute certaines notions et définitions véhiculées par des associations), refus d'intégrer une perspective politique égalitaire à long terme pour certaines associations réglementaristes.

Bien sûr, nous ne nous berçons pas d'illusions réductionnistes. Les oppositions exprimées sur la prostitution cachent aussi d'autres divisions plus sociologiques :

— les effets générationnels : entre ceux/celles se réclamant du militantisme qui ont accompagné les associations de luttes contre le sida comme Aides ou Act-Up et qui ont donc concrètement rencontré les personnes prostituées, et les militants-es plus âgés-es, comme celles ou ceux qui organisaient l'accueil et l'aide d'autres personnes prostituées sur

⁷⁹ Il y a des clientes et des consommatrices de services sexuels, y compris lesbiens. Nous nous attachons ici à discuter les différentes manières de problématiser l'analyse du travail du sexe. En privilégiant une analyse des rapports sociaux de sexe, nous pensons que le service sexuel, comme la violence du viol, du rapt et du trafic de femmes, correspond à un mode d'organisation viriarcal qui permet aux hommes de forcer ou de payer pour obtenir une sexualité dans les termes où ils la désirent sans que les désirs (sexuels) des femmes utilisées, payées ou forcées ne soient prises en compte.

⁸⁰ L'appellation diffère de pays en pays.

le boulevard de Clichy avec le Père Talvas après la seconde guerre mondiale⁸¹.

— les positions différentes dans les analyses féministes, entre celles ou ceux qui privilégient une analyse différentialiste et ceux qui se réclament de manière constructiviste de la suppression du genre,

— et bien d'autres différences morales comme la position sur le droit autonome des femmes à pouvoir avorter.

Néanmoins, il existe un fond commun tiré de l'expérience féministe, et c'est sur cette question que nous allons revenir. Ce retour est d'autant plus important pour les femmes et les hommes que nous avons rencontrés, que l'opposition théorique actuelle finit par les invisibiliser, ce qui a pour conséquence de renforcer les violences subies.

=====

Extraits d'un texte d'Alain Lipietz, Député européen, daté du 17/9/2000, paru sur la liste de discussion préparatoire aux États Généraux de l'Ecologie Politique⁸².

HISTORIQUE Jusqu'au milieu du XIXe siècle, les politiques publiques se partageaient entre deux doctrines :

o Le prohibitionnisme. Fondé sur la condamnation de la prostituée elle-même, il interdit à toute personne de se prostituer, au nom de critères moralistes d'inspiration religieuse ou idéologique (comme en Union soviétique), qui se rattachent en réalité à une défiance envers la sexualité.

o Le réglementarisme (ou légalisme). Fondé en fait sur les mêmes critères moralistes, il codifie la prostitution par la loi et le règlement, au nom du « moindre mal ». Pour défendre les bonnes mœurs et lutter contre les maladies vénériennes, il enferme les prostituées sous le pouvoir des proxénètes et délègue à ceux-ci le soin d'assurer leur invisibilité et leur hygiène. Dès la fin du XIXe siècle, les premières féministes, au nom de la liberté sexuelle des femmes et de leur libération face à une idéologie dominante (pour qui le corps des femmes appartient aux hommes à travers le mariage ou la prostitution), engagent la lutte pour « abolir » le réglementarisme et reçoivent le soutien des forces progressistes, dont beaucoup sont assurément moralistes. Ce mouvement « abolitionniste » semble triompher lors de la « fenêtre démocratique » qui accompagne la naissance de l'ONU, avant l'ouverture de la guerre froide (1948). Après les succès remportés dans certains pays (en France : la loi Marthe Richard et la fermeture des maisons closes, en 1946), l'ONU adopte la célèbre (et très peu lue !) Convention de 1949 qui à la fois officialise la doctrine « abolitionniste » et unifie les bases juridiques de la lutte internationale contre la traite et le proxénétisme. En voici la première phrase : « Considérant que la prostitution et le mal qui l'accompagne, à savoir la traite des êtres humains en vue de la prostitution, sont incompatibles avec la dignité et la valeur de la personne humaine et mettent en danger le bien-être de l'individu, de la famille et de la communauté. » Il est parfaitement clair que, dans cette phrase, le mot « prostitution » vise l'acte de prostituer autrui (on ne voit pas comment la traite, c'est-à-dire la circulation de prostitué-e-s entre proxénètes, pourrait être le mal qui accompagne la prostitution de soi-même !). Elle affirme donc que, contrairement au salariat, l'acceptation de la prostitution nuit au bien-être des individus (les prostituée-s), et des « familles et communautés » (qui vendent leurs enfants à des proxénètes). Cette définition d'ailleurs est précisée dans les deux premiers articles : - Article premier. Les Parties à la présente Convention conviennent de punir toute personne qui, pour satisfaire les passions d'autrui, 1) Embauche, entraîne ou détourne en vue de la prostitution une autre personne, même consentante ; 2) Exploite la prostitution d'une autre personne, même consentante. - Article 2. Les Parties à la présente Convention conviennent également de punir toute personne qui 1) Tient, dirige ou, sciemment, finance ou contribue à financer une maison de prostitution ; 2) Donne ou prend sciemment en location, en tout ou en partie, un immeuble ou un autre lieu aux fins de la prostitution d'autrui. Dans ces articles, la mention « même consentante » est doublement décisive. Juridiquement, elle empêche le proxénète de « renverser la charge de la preuve » sur le/la prostitué-e (le proxénète ne peut alléguer que sa victime était consentante). Sur le fond, elle s'inscrit dans le mouvement de résistance séculaire, affirmant que même la misère ne peut rendre légitime d'acheter le service du corps d'autrui en vue de l'exploiter, au-delà de certaines limites définies par une conception de la

⁸¹ Comme nous l'avons déjà indiqué dans notre intervention : Welzer-Lang D., *Prostitution et travail sexuel : apports des recherches et débats moraux*, Colloque National : Les violences à l'encontre des femmes, Institut d'Etudes Européennes, *Le monde diplomatique*, Université Paris 8, 21-22 novembre 2000.

⁸² Une position similaire quant à l'abolitionnisme a été présentée par Lilian Mathieu (2002).

« dignité de la personne humaine ». On peut louer les bras d'un maçon, on ne peut louer ni acheter la capacité du corps humain à produire du sang, ni celui du vagin à recevoir du sperme. En revanche, la Convention de 1949 affirme la totale liberté des personnes (au sens de la légalité) à se prostituer elles-mêmes, c'est-à-dire à offrir le service de leur corps contre argent. **L'article 6, pendant de l'article 2, libère donc le/la prostitué-e en même temps qu'il condamne le proxénète : Article 6. Chacune des Parties à la présente Convention convient de prendre toutes les mesures nécessaires pour abroger ou abolir toute loi, tout règlement et toute pratique administrative selon lesquels les personnes qui se livrent ou sont soupçonnées de se livrer à la prostitution doivent se faire inscrire sur des registres spéciaux, posséder des papiers spéciaux, ou se conformer à des conditions exceptionnelles de surveillance ou de déclaration. Cette abolition de la réglementation ou de la législation donne son nom à la nouvelle doctrine : l'abolitionnisme. Loin de constituer la personne prostituée en « inadaptée sociale » passible d'une réglementation exceptionnelle, la Convention de 49 proclame son émancipation et la constitue en sujet de plein droit. Chose inouïe pour l'époque, elle étend même aux étrangers le droit des « personnes lésées » à se porter partie civile contre les actes de traite et de proxénétisme (art. 5).** Tous les autres articles de la Convention ne concernent que la lutte contre le proxénétisme et la traite internationaux. La Convention ne sera évidemment pas ratifiée par les pays prohibitionnistes, et un grand nombre de pays resteront réglementaristes (7 sur 15 dans l'Union Européenne). Pire, dans les faits, l'esprit émancipateur de la Convention sera étouffé dans les pays qui la ratifieront sous des couches réglementaristes ou prohibitionnistes. Ainsi, après 1946, la France maintient un fichier sanitaire des prostituées et réprime le « racolage sur la voie publique », même passif ; en 1960, le régime gaulliste impose, par une série d'ordonnances, une définition du proxénétisme si extensive qu'elle met en permanence la prostituée en position de... complicité de proxénétisme ! Cette situation conduira à des « révoltes de prostituées », comme en 1975, dirigées non contre les libertés de 49, mais contre les abus de la police et du fisc qui ne les respectent pas. Cette auto-organisation aboutira ici ou là à une émancipation plus réelle vis à vis des proxénètes. Mais les combattantes de cette époque (les « prostituées libres ») avertissent aujourd'hui qu'elles représentent « un monde en voie de disparition ». Le proxénétisme revient en force. Il s'appuie sur l'immense misère de l'Est et du Sud (on évalue à 4 millions les victimes de la traite internationale, mais le nombre de prostituées « sur place » est bien plus élevé) et sur la constitution d'une immense masse de capitaux « sales », née du développement spectaculaire des mafias, avec la corruption, le trafic des drogues, la mise à l'encan des débris du « camp socialiste », etc. Cette montée du proxénétisme avec la globalisation libérale se traduit aujourd'hui par une offensive sans précédent, y compris dans les arènes internationales (ONU, UE), de lobbies qui cherchent à re-légaliser le proxénétisme comme forme la plus courante du blanchiment de l'argent sale. L'objectif ultime de ces lobbies est l'abrogation de la Convention de 49, base de tout l'édifice international de lutte contre le proxénétisme. Une de leurs objectifs intermédiaires est de supprimer la mention « même consentante ». D'où l'apparition de la formulation « prostitution forcée » dans les textes internationaux, y compris dans la Résolution du Parlement Européen (rapport Sorensen) sur la traite, reflet des positions des pays réglementaristes.

Or s'il est essentiel (Art. 6 de 1949) de reconnaître l'existence et la légalité d'une prostitution « libre » vis à vis des proxénètes, il est extrêmement dangereux de laisser entendre qu'il existe une « traite de prostitué-e-s libres ». La plupart des rabatteurs qui écumant l'Europe Centrale et Orientale promettent aux filles des emplois de mannequins ou de serveuses ; même si celles-ci ne sont pas dupes, elles sont loin de deviner la situation qui leur sera faite : atroce surexploitation, violences, confiscation des papiers, chantage sur la famille et les enfants, camisole chimique des drogues. C'est pourquoi la Commission Européenne, suivant les Conférences de l'ONU, précise : « Il est vain d'invoquer le consentement de la personne prostituée lors de son entrée dans le système prostitutionnel, car celui-ci l'enferme dans un quasi esclavage ». Au Parlement Européen, beaucoup de Verts (et même des femmes socialistes et communistes) n'hésitent cependant pas à voter de telles formulations (« prostitution forcée », etc.) parce qu'ils ou elles l'entendent comme une évidence : « Toute prostitution est en fait forcée, même celle qui se croit libre, car elle découle d'une situation de misère ». Ce qui est vrai dans 95% des cas, mais autorise en effet les glissements de l'abolitionnisme vers une sorte de « prohibitionnisme au grand cœur » : on veut bien aider la personne prostituée, mais à condition qu'elle veuille sortir de la prostitution... Ce refus de défendre la prostituée (libre ou sous la domination d'un proxénète) dans l'exercice même de son activité constitue malheureusement un argument pour les partisans d'un « néo-réglementarisme » : celui qui veut re-légaliser le rapport proxénètes / prostitué-e-s / clients afin de le contrôler, « comme un moindre mal », non pas dans l'intérêt des bonnes mœurs et de la santé publique, mais de la prostituée elle-même. Le néo-réglementarisme, défendu par des militants d'Act-Up et une petite minorité des réseaux de prostitué-e-s et d'aide aux prostitué-e-s, est également défendu par une partie des Verts, contre les positions traditionnellement abolitionnistes de l'écrasante majorité des forces progressistes (de la CGT à SUD) et féministes, et

bien sûr des Verts. Il converge avec les objectifs des lobbies pro-proxénétisme sur un objectif : la répudiation de la Convention de 49. Même si on retrouve, parfois, dans certains textes des néo-réglementaristes, des falsifications de la Convention de 49 typiques des documents des lobbies réglementaristes, reprises sans examen et de bonne foi, on ne peut en aucun cas assimiler ces positions néo-réglementaristes à celles des lobbies de proxénètes. Pas plus que la défense de l'abolitionnisme par les Verts et les féministes ne peut être assimilée à une hypocrisie puritaine (« Faites-le chez vous si vous voulez, mais vous avez tort, ma petite, un jour vous finirez par comprendre »). Nous sommes persuadé-e-s que les Verts partagent assez de valeurs pour lutter ensemble dans notre société pour la disparition du « système » prostitutionnel, et défendre dans les arènes internationales le souffle émancipateur de la Convention de 1949, tout en luttant pour les droits de la personne et les droits de citoyenneté des prostitué-e-s, et pour que nul ne soit contraint à la prostitution par la force ou la nécessité. Vaste programme, programme utopique ? Ni plus ni moins que la lutte pour la sortie du nucléaire, contre la dérive de l'effet de serre, ou pour un monde responsable et solidaire !

1.2 Principes épistémologiques des analyses féministes dans les sciences sociales

Il est difficile d'essayer de poser autrement un débat quand il suscite autant de rages. Pourtant la compréhension des mesures aujourd'hui nécessaires pour réduire les violences que subissent les femmes et les hommes dans le travail du sexe, passe par une réflexion théorique.

Décentrons notre regard. Quand il a fallu analyser les formes quotidiennes d'appropriation des femmes à travers le mariage, dans deux approches différentes, Christine Delphy (1970) et Colette Guillaumin (1978 a, b) ont décrit par le détail la situation des femmes mariées, appropriées individuellement et collectivement par le groupe (ou la classe) des hommes. La rigueur des analyses critiques qui ont abouti aux notions de patriarcat et de sexage ne s'accompagne pas de rejets des femmes opprimées par leur mari. Bien au contraire, les sociologues ont cherché à développer les conditions qui faciliteraient la libération des femmes, de leur joug domestique. Nous pourrions citer ici Simone de Beauvoir ou nos propres travaux sur les hommes violents. A chaque fois en effet, le féminisme a mis en évidence une **alliance entre les femmes et les opprimées**, la lutte contre les divisions que créent les catégories du genre et les pratiques des hommes, pris ici comme des dominants. Cependant pour ce faire, il a fallu créer des outils théoriques capables de rendre compte de cette domination ; c'est ainsi que des auteurs comme Nicole-Claude Mathieu ont explicité les biais inhérents aux analyses dites académiques, et **la nécessité de quitter l'androcentrisme**⁸³ des sciences sociales. Pour lutter contre les effets produits dans les consciences dominées des femmes, de nombreuses auteurs ont invité des femmes, chercheuses ou activistes à **valider la subjectivité des femmes** et des opprimées. Ensuite d'autres sociologues comme Danièle Kergoat ont décrit **l'articulation des rapports sociaux de sexe avec d'autres rapports sociaux** : de classes, de générations, d'ethnies, etc.

Bref, le courant féministe, comme d'autres écoles théoriques invitent à une prudence épistémologique qui sache remettre en avant la sexuation des points de vue, y compris des points de vue dits savants.

Les débats actuels tournent autour de personnes qui se prostituent dans la rue et il est question de savoir aussi si les termes : métier, travail, etc. sont adéquats, et si la notion de travail du sexe, de travailleuses et travailleurs du sexe peut représenter leur activité. Bien évidemment, en ce qui concerne notre travail, ces réflexions sont en partie dépassées. Les

83 Par androcentrisme nous entendons : « la tendance à exclure les femmes des études historiques et sociologiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont situées » comme dit Mathieu (1985) « [la] mystification collective visant pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin et les rapports réels entre eux » (Welzer-Lang, Pichevin, 1992).

femmes et les hommes rencontré-e-s dans cette étude sont, en effet, souvent officiellement salarié-e-s, employé-e-s pour mettre en œuvre ou mettre en scène, parler, montrer, vendre, louer objets, corps et/ou fantasmes qui permettent aux clients de satisfaire des désirs liés à ce qui est appelé la sexualité masculine.

Il n'est toutefois pas inutile de revenir sur les débats en cours à propos de la prostitution

1. 3 Les débats actuels sur le travail sexuel, la prostitution

Dans un premier temps, nous poserons les termes du débat politique et idéologique au sein du féminisme français à propos de ce qu'il convient de nommer pour le moment « le fait prostitutionnel ». Ce travail préalable sur ces différentes approches, nous permettra alors d'en saisir les tensions et enjeux politiques qui inspirent les « politiques criminelles » (Legardinier, 2001), terme juridique qui demande également à être explicité.

Depuis J. Butler jusqu'à M-V Louis, les féministes, théoriciennes et politiques, n'ont approché principalement « la prostitution » qu'en la considérant, soit comme une forme de violence contre les femmes, soit, sous l'autre versant d'une telle vision dichotomique, comme un travail, réduisant parfois l'activité de prostitution à « un métier comme un autre ». A la lecture du *Dictionnaire critique du féminisme*, nous constatons que ce terme est le seul qui fait l'objet de deux définitions, ce qui illustre, de fait, cette scission politique.

Nous proposons de sortir d'un certain enfermement idéologique mettant dos à dos misérabilisme et populisme. En effet, si d'un côté les unes s'inscrivent dans la tradition abolitionniste classique par des discours et des politiques de lutte pour l'éradication de la « prostitution », de l'autre côté, il s'est construit, autour des réponses à l'épidémie VIH, un courant et des politiques que l'on pourrait qualifier dans un premier temps de « réalisme pragmatique », qui ne s'inscrivent ni dans le réglementarisme, ni dans l'abolitionnisme (au sens de l'abolition du réglementarisme).

La première définition donnée par Legardinier dans le *Dictionnaire critique du féminisme* (2001) insiste sur « l'exploitation sexuelle d'autrui » dans le « système prostitutionnel » et dénonce la « banalisation de la prostitution » dans le système d'économie libérale mondial qui développe le trafic. Cette « normalisation » a pour but de rendre invisible les violences contre les femmes. Elle propose de lutter contre la prostitution aux côtés des abolitionnistes catholiques français (Mouvement du Nid) et de développer des approches centrées sur la pénalisation ou l'éducation des clients, comme en Suède. Les débats de l'été 2002 en France ont montré l'actualité de telles positions.

La seconde définition (Pheterson 2001) situe la prostitution dans un *continuum* d'échange économique-sexuel, qui concerne l'ensemble des rapports hommes-femmes comme en tant qu' « une institution qui sert à la régulation des rapports sociaux de sexe ». Il s'agit également d'une des rares possibilités de survie économique pour les femmes migrantes. Le « stigmatisme de pute » est, quant à lui défini comme un instrument de contrôle de l'ensemble des femmes. Pourtant, les prostituées elles-mêmes s'organisent pour être reconnues ; se pose alors la question de la définition de la prostitution comme travail, ainsi que l'accès des femmes prostituées « aux droits civiques et humains » et la fin du « harcèlement sexiste raciste et colonialiste des autorités publiques ».

Nous proposons d'approfondir ces deux points de vue pour rebondir ensuite sur le sens de cette scission idéologique, car au fond, ne s'agit-il pas avant tout de déconstruire des termes et expressions chargés idéologiquement : « la prostitution », « les prostituées », « le proxénétisme », « le système prostitutionnel », « le système proxénète », « les trafics »...

A. Le point de vue abolitionniste

L'article de Legardinier (2000) définit « la prostitution » avant tout comme « une organisation lucrative, nationale et internationale, de l'exploitation sexuelle d'autrui ». Elle rejoint et s'inscrit directement dans la lignée de la sociologue Marie-Victoire Louis, dans son projet politique de refus de toute marchandisation du corps et de la sexualité.

Elle propose, en effet, de substituer l'expression « système proxénète » au terme de « prostitution », car dit-elle, « la prostitution », en tant qu'« expression de l'interpénétration complexe de deux systèmes -patriarcal et marchand - n'a pas été analysée comme tel. Elle était « expliquée » par les prostituées, censées, à elles seules, incarner le système et le marché. » Or, on ne peut penser « la prostitution » sans envisager la responsabilité du proxénète et celle des clients, au profit desquels le marché est organisé. C'est cette triade cautionnée par les états que la sociologue définit comme le « système proxénète », qui « est l'une des manifestation de la domination patriarcale qui organise et rend légitime la mise à disposition sexuelle de certains êtres humains -des femmes de tous âges dans l'immense majorité des cas- pour maintenir et conforter le pouvoir masculin » (Louis, 2001). Le client « achète un droit d'accès pour un temps donné » à une femme, que l'on sacrifie. « La prostitution » ne peut pas être dissociée de ce système, parce qu'il n'existe pas, selon elle, de prostituée sans proxénète.

Elle constate de plus, dans l'évolution des politiques européennes, une régression de la position abolitionniste et en dénonce les conséquences. En particulier, cela conduit à banaliser « la marchandisation des sexes et des corps » des femmes, dans l'économie capitaliste néo-libérale et à invisibiliser les violences qu'elles subissent. Cette normalisation de l'exploitation du corps des femmes, qui inclue le trafic transfrontalier, est contraire à toute éthique humaine. Elle estime qu'il ne peut pas exister de droit à se prostituer, car c'est un acte dégradant de la dignité humaine en soi, et bien sûr, elle récuse les notions de « prostitution libre » ou de « prostitution forcée », puisque aucune forme de prostitution ne peut être associée à l'idée de liberté. La seule liberté pour une femme est en effet de quitter la prostitution, car une femme prostituée est fondamentalement aliénée, même lorsqu'elle dit parler de sa propre initiative. Aussi, Marie -Victoire Louis (2001) ne lutte-t-elle pas « contre l'exploitation de la prostitution, mais contre la prostitution ou plus exactement contre le système prostitutionnel ».

Les positions de Marie -Victoire Louis sont largement relayées dans le champ des sciences humaines et de la sociologie, comme par exemple lors du IIIème Congrès Marx en 2001, par C. Lesselier, R. Poulin etc. On affirme par exemple, que l'« une des formes de l'appropriation des femmes au service des hommes et sa légitimation en tant que métier renforcerait le système patriarcal et capitaliste », et que, même si des prostituées revendiquent une reconnaissance ou une parole, « sauf à tomber dans un subjectivisme et un relativisme qui interdisent toute réflexion et aboutissent à des absurdités, on ne peut pas considérer que toute parole venant d'un groupe ou d'une personne opprimée est automatiquement, et quelle qu'elle soit, une parole vraie et toute revendication une revendication juste » (Lesselier 2000).

M.V. Louis situe le système prostitutionnel à l'intersection du système capitaliste libéral et du système patriarcal mais aussi comme la forme de violence la plus extrême de la domination masculine, qu'il faut abolir radicalement. Il s'agit donc d'abolir le « système proxénète » ; ainsi tous ceux ou celles qui ne partagent pas ce point de vue sont-ils considérés comme des ennemis, collaborateurs du système; c'est pourquoi, lorsqu'elle en parle (2001), elle les définit indifféremment comme un « lobby pro-prostitution » ou comme des « néo-réglementaristes » et dénonce le « panégyrique insupportable de l'économie libérale impérialiste, y compris dans ses plus ignobles manifestations ». C'est ainsi que sont décrites toutes approches qui ne définissent pas d'abord l'échange

économico-sexuel que représente la prostitution comme une forme de violence, parce que « le corps n'est pas une marchandise ».

Or, c'est ne pas saisir la réalité de l'échange économique-sexuel que de penser qu'il s'agit là d'une marchandisation du corps. En effet, si le rapport social d'échange entre sexe et argent existe, l'acte (service) sexuel produit par une femme contre de l'argent donné par un homme ne se situe probablement pas dans une perspective fixiste et uniforme, comme le démontrent Paola Tabet (1987) et Gail Pheterson (2001). LE corps de LA femme en soi n'existe pas et parler de sa « marchandisation » de manière ontologique est problématique.

Par ailleurs, comme nous le verrons plus loin, les catégories juridiques et de sens commun qui définissent le « proxénétisme » empêchent aussi de rendre visibles d'autres sphères de commerce du sexe, rendues plus légitimes par la modernisation néo-libérale et les nouvelles organisations du travail qui en découlent.

B *Le prisme de « la prostitution »*

Pourtant, d'autres analyses posent aussi comme bases de lecture le patriarcat et le capitalisme. Pour Gail Pheterson (1996), les concepts de prostitution et de prostituée sont construits comme des instruments sexistes de contrôle social des femmes ; ils sont inscrits dans les pratiques légales elles-mêmes discriminatoires. Ces outils biaisent l'approche scientifique du phénomène et l'étude des relations de pouvoir entre les sexes. Pour elle, l'intérêt n'est pas de se centrer sur la question spécifique de la prostitution comme une fin en soi, mais, à travers cet éclairage, de considérer le combat des femmes pour leur autonomie sociale, psychique et sexuelle.

Dans les travaux de recherche disponibles, la prostitution est considérée comme une identité fixe et figée, alors qu'il ne s'agit que d'un statut social construit, contingent et momentané. La construction de ce concept implique que la prostitution devienne une caractéristique du « féminin ».

La construction des critères de définition des genres est asymétrique, le « masculin » est associé à la noblesse et le « féminin » à l'honneur (Pheterson 2001). La noblesse implique une forme d'immunité morale, (d'ailleurs les hommes clients tiennent des propos sur leur propre immunité physique : « tu peux me faire confiance, je n'ai rien, sous-entendu tu ne crains rien, donc faisons ça sans préservatif »), alors que l'honneur est lui associé à la vertu, à l'innocence, la chasteté et joue comme un impératif moral de genre pour les femmes. Les femmes doivent se protéger, ou doivent être protégées devant les risques de corruption de leur innocence, corruption qui leur serait seulement fatale à elles

Ainsi peut-on faire la différence entre les « femmes honorables » et « non honorables ». Cette division des femmes est peut-être la fonction politique la plus insidieuse du stigmate de pute ; de nombreuses libertés sont alors incompatibles avec la légitimité féminine : l'autonomie sexuelle, la mobilité géographique, l'initiative économique et la prise de risque physique. L'honneur, la vertu, l'innocence et la chasteté au contraire impliquent le respect des femmes nobles ou honorables.

Ainsi, le stigmate « pute » contrôle implicitement toutes les femmes. Leur crime : la non-chasteté.

Gail Pheterson, se référant aux travaux de Collette Guillaumin (1992), rappelle les quatre institutions clefs qui régulent les relations entre femmes et hommes, c'est-à-dire sont : l'hétérosexualité obligatoire, le mariage, la reproduction et la prostitution. La prostitution est cependant illégitime pour les femmes, alors que les autres critères sont les bases de la légitimité des femmes « honorables ».

Comme Paola Tabet, elle situe elle aussi la prostitution dans un *continuum* d'échanges économique-sexuels entre les sexes ; la différence légale entre le mariage et la prostitution se situe entre l'appropriation privée et publique des femmes.

Les lois du mariage, comme celles de la prostitution, renforcent les discriminations envers

les femmes, et le contrôle des hommes sur leur sexualité et sur la reproduction. Les femmes sont requises pour rendre des services sexuels aux hommes, dans des contextes définis comme légitimes et illégitimes. Il n'est pas transgressif pour les hommes d'user sexuellement des femmes dans les voies traditionnelles de relation ; ce qui l'est, c'est l'usage non autorisé : adultère, viol non marital, inceste ou proxénétisme. Il n'est pas non plus transgressif pour les femmes de recevoir de l'argent ou des biens contre les services sexuels. Ce qui l'est, c'est de demander , de prendre l'argent ou même de refuser de servir les hommes dans tous les domaines (par exemple, en insistant sur leur propre plaisir, en refusant le mariage, en clamant l'autonomie lesbienne).

On comprend alors ce qui pourrait être le paradigme de l'asymétrie et du maintien des femmes hors de toute possibilité d'autonomie : il veut du sexe, elle a besoin d'argent. Or, pour Gail Pheterson, la prostitution « offre peut-être plus de liberté aux femmes que n'importe quel travail disponible sur le marché », alors que les dispositifs législatifs et moraux, (qu'ils soient réglementaires ou abolitionnistes) se présentent comme des systèmes de protection (de « l'honneur ») des femmes et justifient ainsi les poursuites, persécutions, arrestations, emprisonnements, viols, et crimes de prostituées.

Enfin, Gail Pheterson remarque que « de la même manière que le stigmate de pute et les lois anti-prostitué-e-s sont essentiellement des instruments sexistes de contrôle social, elles sont souvent appliquées de façon raciste et xénophobe, pour satisfaire des stratégies parallèles de répression, tel le contrôle des migrants. Le stigmate de pute est un outil de répression d'Etat dans les démocraties modernes ». La pertinence de cette réflexion est d'ailleurs largement prouvée par l'actualité.

Elle propose de développer une solidarité féministe avec les prostituées. Cette solidarité implique de défier l'hypocrisie du système hétéro-sexiste. Son ouvrage pose une analyse féministe des relations de pouvoir, du travail, de la réalité matérielle, du statut social, du corps, et de l'histoire.

Elle propose aussi, préalablement à toute action ou réflexion, de démystifier la division des femmes entre mauvaises, bonnes, et perverses, car elle remarque que les femmes qui clament l'auto-détermination en tant que prostituées perdent le statut de victime et, de ce fait, la sympathie idéologique, la compassion humanitaire.

Etant donné qu'elles sont considérées comme le type même de la victime du patriarcat et du capitalisme, les prostituées sont encouragées à quitter leur travail, alors que les travailleurs sont encouragés à s'organiser et à demander de meilleures conditions de travail. De plus, paradoxalement, on conseille vivement aux femmes mariées de s'assurer un revenu indépendant légitime, conciliable avec leur vie familiale, alors que les putes, elles, sont sommées d'abandonner les négociations, d'échapper à la prostitution plutôt que de résister et demander des droits. C'est pourquoi Gail Pheterson propose de « définir la putain de façon neutre comme travailleuse du sexe ».

Avec les travaux de G. Pheterson, on a ainsi une meilleure compréhension des politiques prostitutionnelles et du paradoxe du système français. Cette politique tend à renforcer le contrôle social des femmes en mettant en avant la catégorisation « prostituée » et en la limitant à une activité particulière et visible : la prostitution de rue. Les autres formes d'échange économique-sexuel sont ainsi occultées au profit de la lutte contre la prostitution. Paola Tabet décrit pour sa part la différence entre le mariage et la prostitution comme celle de l'appropriation privée *versus* l'appropriation publique des femmes (1987). Elle évoque la « situation répandue dans les sociétés occidentales actuelles où la libération sexuelle » aboutit plus à un usage multiple et accéléré des filles, selon les modalités obligatoires d'une sexualité de consommation masculine, qu'à un épanouissement érotique multiforme. De ce fait, elle en appelle à la « nécessité et l'intérêt d'une recherche systématique des relations entre formes d'organisation socio-économiques, formes des rapports de sexe et manipulations sociales de la sexualité ». Les femmes sont divisées selon une séparation « verticale », avec d'un côté celles affectées plus ou moins professionnellement à l'exercice de la sexualité et de l'autre celles assignées à la reproduction.

On voit ainsi à l'œuvre une forme de dissociation entre sexualité et reproduction, une division entre catégorie de femmes, entre sexualité de reproduction et sexualité non reproductive.

C. *Les choix politiques par rapport à « la prostitution ».*

Les mêmes motifs idéologiques généraux opèrent dans l'orientation de la politique des pouvoirs publics. La définition et le traitement juridique du phénomène prostitutionnel sont en effet, très directement liés aux principes du droit canonique concernant la sexualité. Ce dernier préconise très rigoureusement l'absence de sexualité pour les gens d'Église ainsi que son exercice dans le cadre unique du mariage. Sexualité non conjugale, homosexualité, vénalité, ou pratiques non liées directement à la reproduction relèvent du péché et de la débauche et parmi ces comportements « déviants », la prostitution s'autonomise néanmoins, puisqu'elle fait l'objet d'un appareil législatif, administratif et pratique dépassant le simple cadre de l'interdiction univoque. Comme le remarque L. Ouvrard (2000), l'imprégnation des institutions par le registre moral est très directement illustrée par la désignation du corps de police chargé du contrôle de la prostitution : littéralement : « les mœurs ».

La même auteure rappelle trois approches historiques de la prostitution d'un point de vue juridique : le prohibitionnisme (du règne de Louis XIV à la fin de l'Ancien Régime, particulièrement intensifié avec l'apparition de la syphilis), le réglementarisme (du Directoire jusqu'à la moitié du XX^e siècle), et l'abolitionnisme (présent dès le dernier quart du XIX^e siècle dans les mentalités européennes, et qui arrivera en France dans les années 1960 pour prévaloir aujourd'hui). Fait remarquable bien qu'évident dans le sens commun, toutes ces approches partagent une orientation en terme de « politique criminelle ».

Cette dernière « en tant qu'attitude d'un État [...] désigne l'ensemble des moyens mis en oeuvre pour répondre à une situation donnée, désignée comme fléau social, déviance ou délinquance » (Ouvrard 2000 : 30). M. Delmas Marty (1992 : 13) évoque à son propos la réponse du « corps social [...] au phénomène criminel ». Cette orientation générale se décline à nouveau en différentes options idéologiques, impliquant chacune des stratégies juridiques spécifiques. Ainsi, le prohibitionnisme condamne et réprime directement la prostitution elle-même. L'échec des mesures répressives conduit cependant à la création d'une réglementation, afin notamment de gérer efficacement le péril sanitaire. De « mal » qu'elle était, la prostitution se change en « mal nécessaire » qu'il faut contrôler, à défaut de pouvoir l'interdire. Les pouvoirs publics déploient alors un système de contrôle administratif, non législatif ; en effet, ils désignent des lieux où elle peut s'exercer et imposent un contrôle par la police et les services sanitaires (qui vérifient l'état de santé des prostitué-e-s). Ces mesures ont également l'avantage de rendre la prostitution moins visible. Ce traitement est remis en cause de manière législative, avec l'abolition des maisons de prostitution en 1946, et celle du fichier sanitaire et social en 1960.

Le contexte historique particulier de l'après-guerre voit en effet l'émergence et le développement d'un discours en terme de « droits de l'homme ». Sous l'impulsion des Nations Unies, plusieurs États créent des groupes de travail. Le magistrat G. Pinot conclut son rapport de 1975 au gouvernement sur la nécessité de « redonner aux femmes prostituées une plus grande dignité⁸⁴ ». Une telle position humaniste aurait pu déboucher sur une analyse en terme de reconnaissance sociale et de droits, son influence est cependant plus ambivalente : actuellement, le phénomène prostitutionnel mobilise des concepts aussi variés et opposés que l'esclavage, la dignité humaine ou la liberté individuelle.

84 Rapport Pinot, Mission d'information sur la prostitution, décembre 1975. Cité par L. Ouvrard (2000), p. 35.

Le point d'achoppement des discours militants et institutionnels réside dans la contradiction pratique entre, d'une part le principe moral humaniste de la libre disposition que devrait avoir chacun et chacune, de son corps, et d'autre part, celui du respect de la « dignité humaine », valeur morale définie par notre société. De ce fait, écrit L. Ouvrard, « [...] la prostitution suppose que les états se déterminent par rapport au corps humain et aux prérogatives de l'individu sur celui-ci » (Ouvrard, 2000 : 37). En effet, nous le verrons dans ce qui suit, le contact physique est l'un des éléments constitutifs de la définition de la prostitution.

Du point de vue de la politique criminelle abolitionniste et selon ces mêmes bases humanistes, la prostitution est désignée comme un « fléau social » qui ne peut faire l'objet d'aucune réglementation ; aussi, notre appareil législatif n'aborde pas directement cette activité (à la différence du proxénétisme et du racolage qui sont réprimés). Un des arguments de cette orientation est une critique de la discrimination réglementariste faisant de la seule femme prostituée, l'objet des contraintes et des mesures de contrôle. On remarque, par exemple, que le client ne subit aucun contrôle sanitaire. Dans cette perspective, les prostitué-e-s sont des victimes pour lesquelles il faut mettre en place des systèmes de prévention et de réinsertion. Ce système juridique s'appuie sur un support international depuis 1949, à travers la Convention des Nations Unies pour la répression de la traite des humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui.

Comment alors la prostitution est-elle définie dans ce cadre ? Il s'agit du « fait de proposer ou de rechercher un acte sexuel contre rémunération ». M. Roger Dufour-Gompers la présente comme le « fait d'accepter ou de proposer... des relations de plaisir sexuel pour de l'argent ou des avantages sans qu'il y ait de relation affective comme composante essentielle⁸⁵ » (Ouvrard, 2000). Dans cette perspective, la personne prostituée est donc, soit active, soit passive face au client, et réciproquement (bien que le client soit souvent ignoré). La Cour de cassation donne, en 1996, la définition suivante : « se prêter, moyennant rémunération, à des contacts physiques de quelques natures qu'ils soient, afin de satisfaire les besoins sexuels d'autrui⁸⁶ ». Ici, la notion de « besoin » n'est pas anodine et il y aurait beaucoup à en dire du point de vue des rapports sociaux de sexes, donnant aux hommes une sexualité pulsionnelle.

L. Ouvrard (2000 : 20) propose également le critère de la visibilité, distinguant ainsi « prostitution de voie publique, prostitution en maison et prostitution à domicile ». Elle signale plus loin le développement de nouvelles technologies de communication, en évoquant uniquement l'émission à domicile de l'offre et de la demande prostitutionnelles. La définition demeure donc, toujours celle d'une interaction dans un cadre interindividuel. La même auteure signale, d'autre part, qu'aux yeux des systèmes juridiques, comme à ceux des sciences sociales jusqu'à récemment, le fait de se prostituer est communément attribué aux femmes, en dépit du développement de la prostitution masculine.

Le corps est l'élément déterminant de toute définition du concept de prostitution. Un décret de 1947, limite la prostitution aux « rapports sexuels ». Ce texte est abrogé en 1960, pour désigner « tout acte sexuel ». En 1996, la Cour de cassation inclut les « contacts physiques, de quelque nature qu'ils soient » (cité par Ouvrard 2000 : 22). L'autre élément déterminant des définitions de la prostitution est le caractère vénal de cette activité. Faut-il alors, comme le soulève l'auteure (22), « considérer comme prostitution tout acte sexuel impliquant une compensation ou une transaction économique ? Au regard de la définition juridique de la rémunération, une réponse affirmative s'impose puisqu'elle englobe, en tant que terme générique, toute prestation, en argent ou même en nature, fournie en

85 Cité par C. Ouvrard (2000).

86 Cass. Crim. 27 mars 1996, Bull. crim. n° 138, p. 396; Droit pénal 1996, comm. 182; J.C.P. 1997. I. 4031; R.S.C. 1996, p. 853, obs. Yves Mayaud. Cité par Ouvrard (2000), p. 20.

contrepartie d'un travail ou d'une activité... »

En ce qui concerne l'arsenal répressif, la personne prostituée est généralement considérée comme l'auteur de la faute. Le client, quant à lui, « bénéficie d'une sorte de silence consensuel » (Ouvrard 2000 : 18). Le droit pénal français ne considère pas comme racolage l'adresse du client aux prostitué-e-s, à l'exception de la rémunération de la prostitution d'autrui (proxénétisme par entremise) et des transactions impliquant les mineurs de quinze ans (notamment dans le cadre de la législation développée autour du tourisme sexuel).

Quant au proxénétisme, le droit français n'en donne pas une définition générale. Le code pénal évoque néanmoins quinze cas de proxénétisme. La tendance est très nettement à la répression, et ce depuis la fin du XVIII^e siècle. Une distinction est cependant faite entre un proxénétisme « de contrainte » et un proxénétisme de « soutien ». Dans le premier cas, « la brutalité des procédés employés (violence physique) ou les actes d'intimidation, les ruses et les pressions (violence morale) ont pour objet de forcer une personne à se prostituer ou à continuer de se prostituer. Par ailleurs, la contrainte peut se manifester par la mise en place de réseaux de prostitution, internationaux ou non, de forte puissance financière et permettant parfois d'alimenter d'autres formes de criminalité » (Ouvrard 2000 : 24).

Le droit pénal français témoigne donc actuellement d'une certaine ambivalence, selon laquelle la personne prostituée est à la fois coupable de racolage et victime du proxénétisme. Ce dispositif idéologique de répression/protection intègre ainsi les deux pôles de la logique de domination masculine.

En résumé, « le législateur semble toujours se disperser : le droit pénal sanctionne la personne prostituée pour racolage public, mais la considère comme victime du proxénétisme ; le droit civil s'intéresse à elle en cas de trouble de voisinage, de résiliation de bail ou de mariage, mais l'ignore en matière de protection du corps humain ; le droit fiscal la soumet à l'impôt sur le revenu ; le droit de la sécurité sociale lui réclame des cotisations ; le droit social tente d'organiser sa réinsertion ; le droit public présente le fait de se prostituer comme une liberté publique ; le droit international la condamne en tant qu'atteinte à la dignité humaine... » (Ouvrard 2000 : 26).

L. Ouvrard propose de résumer les trois approches de la prostitution reconnue d'un point de vue juridique à deux orientations antinomiques et à quatre options de politique criminelle qui en découlent. Cette perspective nous paraît plus dynamique. A partir d'une première orientation privilégiant la libre disposition du corps humain, on peut tout d'abord concevoir la prostitution comme une liberté, suscitant une politique de tolérance ; la volonté personnelle de la personne prostituée est alors reconnue, et c'est dans ce cadre de citoyenneté qu'elle entre en rapport avec les pouvoirs publics. Cette libre disposition pourrait également impliquer une politique de reconnaissance, qui se traduirait par la définition d'un statut juridique et l'accès à des droits.

Une seconde orientation rejette l'idée de patrimonialité du corps humain et refuse donc toute transaction financière sur le corps ; la prostitution est ici comparable à l'esclavage, et elle est de ce fait inacceptable et incompatible avec la « dignité humaine ». Là encore, cette base de réflexion peut donner lieu à deux attitudes : une politique d'interdiction d'un côté (avec pénalisation des personnes prostituées elles-mêmes), de l'autre une politique de victimisation. Remarquons toutefois qu'en pratique, les deux ne sont pas incompatibles.

Au terme de cet exposé, plusieurs constats s'imposent. Tout d'abord « la prostitution », définie comme rapport corporel interindividuel impliquant une transaction. Cet unique objet de l'appareil législatif français est un concept éminemment réducteur, face à la diversité des pratiques en jeu, dans le cadre commercial de l'offre et de la demande sexuelle. Les caractéristiques du proxénétisme exposées par le droit pénal sont elles-

mêmes inadaptées au regard des nouveaux cadres d'exercice et de prestations liés aux technologies d'information et de communication (TIC).

-Sur ce sujet, les objectifs définis par l'Office Central de Lutte contre la Criminalité liée aux Technologies de l'Information et de la Communication, créé en mai 2000, sont éloquentes. Aussi tenir le discours inverse serait en réalité plus juste, tant cet organisme est muet sur la question des prestations à caractère sexuel, excepté dans le cadre des atteintes aux mineur-e-s.

Ainsi, non seulement le cantonnement au concept de « prostitution » est inapte à traiter la complexité du marché du sexe et de ses implications tant individuelles que politiques, mais de plus il représente un véritable obstacle à une analyse compréhensive. D'un point de vue social plus général, la prostitution est un construit dont l'exemplarité occulte un ensemble très vaste d'échanges économico-sexuels. On a vu, dans ce qui précède, comment la définition juridique mais également celle des sciences sociales, qui attribuent généralement le statut de prostituée de manière exclusive aux femmes, tendent à en faire une caractéristique du féminin. L'analyse de Gail Pheterson donne également un nouvel éclairage à la notion de dignité humaine appliquée aux femmes (et aux enfants), dans un contexte de rapports sociaux de sexe ou il s'agit de contrôler leur autonomie, via la « protection » de leur « vertu » ou de leur « honneur ». En bref, « le stigmate de pute » véhiculé par les choix d'une politique criminelle, quels qu'ils soient, s'insère dans un dispositif idéologique qui maintient un idéal de féminité au sein duquel l'usage/l'exercice de la sexualité est strictement régulé. On retrouve là les prescriptions politico-morales diffuses et institutionnelles d'une sexualité légitime exercée dans le cadre du mariage et de la reproduction. L'absence du client dans les textes légaux situe bel et bien l'illégitimité du côté de la femme prostituée. Ce stigmate, présent y compris dans les politiques de victimisation ou le proxénétisme seul est considéré comme criminel, tend à réduire les capacités des personnes prostituées à organiser et réguler directement leur activité.

Synthèse

Les analyses disponibles sur la commercialisation de la sexualité, concernant la place des femmes, sont essentiellement centrées sur sa part visible, qui est la prostitution dans sa définition limitative, en l'occurrence le fait d'avoir des relations sexuelles contre rémunération. Certaines d'entre elles posent la prostitution comme le paradigme de la violence contre les femmes et ne l'envisagent pas hors de la contrainte du proxénète. Elles se battent pour la disparition du système et pour la protection des femmes contre celui-ci en prônant l'abandon de la prostitution. D'autres en revanche, replacent le problème dans la perspective plus large d'un échange économico-sexuel qui concerne l'ensemble des femmes dans leurs rapports sociaux aux hommes, et de ce fait proposent d'envisager des stratégies de résistance pour les femmes, stratégies qui passent en particulier par la reconnaissance de cette activité comme un travail. Ceci permettrait aux femmes de se réapproprier des droits et du pouvoir, et de s'organiser collectivement.

Au-delà de ces clivages idéologiques parmi les féministes, nous avons fait le constat d'une insuffisance dans le traitement des autres activités commerciales du sexe à partir de ces formes conceptuelles centrées sur « la prostitution ». Nous avons vu également que les dispositifs juridiques, qui « collent » étroitement à ces définitions, les renforcent en même temps et ne permettent pas non plus de sortir de cet enfermement conceptuel.

Nous pouvons en revanche retenir deux axes de réflexion susceptibles d'être développés pour progresser dans notre tentative de trouver une définition large et exhaustive du « travail du sexe ». Il s'agit du concept d'échange économico-sexuel de Paola Tabet et du lien entre « prostituée » et « travailleuse » établi par Gail Pheterson. Cet approfondissement mobilisera également les travaux sur la division sexuelle du travail.

Toutefois, analyser les formes actuelles de travail du sexe nécessite — aux risques d'exaspérer celles et ceux qui pensent que les faits sociaux sont des données immédiatement lisibles — que l'on s'attache aux rapports entre le travail, le travail du sexe en particulier, et la division sexuelle.

PARTIE II.

« Travail sexuel » et division sexuelle du travail.

A. Division sexuelle du travail comme enjeu des rapports sociaux de sexe.

Penser les violences dans le travail du sexe impose d'autres détours théoriques, concernant notamment la division sexuelle du travail.

C'est à partir du refus de hiérarchiser les rapports sociaux, qu'émerge la problématique de la division sexuelle du travail et des rapports sociaux de classes et de sexes. Dès 1984, Danièle Kergoat proposait le concept de « co-extensivité » pour penser l'imbrication des deux rapports sociaux. La division sexuelle du travail prenait alors valeur de concept analytique : « la division sexuelle du travail comme un enjeu des rapports sociaux de sexe : la réflexion en termes de rapports sociaux de sexe est tout à la fois antérieure et postérieure à celle en termes de division sexuelle du travail : elle lui est préexistante comme notion, mais postérieure comme problématique. » (1992 : 18). Autrement dit, il s'agit de rendre optimal un programme de réflexion critique basé sur la déconstruction des rapports sociaux en jeu aussi bien dans le capitalisme que dans le patriarcat.

Toutefois, si l'on considère les études depuis *Le Sexe du Travail*, et les travaux individuels et collectifs qui ont suivi, dont l'important travail conceptuel sur la division du travail comme enjeu des rapports sociaux de sexe, il apparaît d'ores et déjà nécessaire pour D. Kergoat de « réimpulser » la force subversive de cette problématique. Si en 1992, elle utilisait le terme de « co-extensivité », elle lui préfère, en 2000, le terme de « consubstantialité ».

A la lumière des débats contemporains d'ordre épistémologique et politique autour de la caractérisation et de la sexuaction du social, il s'agissait finalement de se donner les moyens de « pouvoir penser l'utopie dans le même temps que l'on analyse le fonctionnement du social » (Kergoat 2000) ou, pour le dire autrement, de faire « apparaître les nouvelles figures de l'antagonisme social et les potentialités de l'action collective des dominé-e-s » (Vakaloulis, 2001) C'est donc tout à la fois la transversalité et l'interpénétration constante des rapports sociaux qui permettent de « comprendre l'émergence de nouvelles configurations pouvant tendanciellement remettre en cause l'existence même de cette division » (Kergoat 2000 : 37).

Paradoxalement, nous constatons cependant que la précarisation sociale et la flexibilisation de l'emploi trouvent toute légitimation dans les formes instituées de division sexuelle du travail. De plus cette flexibilisation contribue, en même temps, au renforcement et à la reproduction des formes les plus stéréotypées des rapports sociaux de sexe.

Il suffit de voir comment se construit la rationalisation de l'exploitation économique des femmes sur la base des principes patriarcaux régissant, de concert avec les principes capitalistes, la segmentation d'un marché du travail. C'est ce que décrit C. Delphy (2001), à travers l'articulation du mode de production domestique, comme base économique du patriarcat, avec le mode de production capitaliste.

Dans le cadre de cette problématique et à la lumière d'une approche critique de la conceptualisation des théories de la division sociale et sexuelle du travail, Hélène Hirata plaide en 1997 pour une extension des confrontations disciplinaires. Elle interroge, entre autres, les contributions en anthropologie sociale et en psychodynamique du travail dans la théorisation des modalités de construction des hiérarchies sexe / genre, pour finalement

promouvoir l'intérêt d'un rapprochement des perspectives disciplinaires.

De cette perspective générale, Miriam Glucksmann réoriente également l'analyse du travail dans une « organisation sociale globale du travail » comme dispositif conceptuel opérationnel ; elle inscrit ainsi le travail dans un « tissu de relations sexuées, personnelles et le plus souvent sexualisées, soit en même temps dans l'économique, le politique et le genre » (1997). Parmi les apports des autres disciplines dans le champ des recherches sur le genre, les études en psychodynamique du travail posent, quant à elles, l'importance de la place des rapports sociaux de travail dans la construction de l'identité sexuelle. En commun avec la sociologie du travail et des rapports sociaux de sexe est définie la centralité du travail dans la production du genre, et plus encore dans l'identité de genre virile (Dejours, 1997).

Alors que masculinité et féminité désignent l'identité sexuelle — « la capacité à « habiter » et à aimer son propre corps et à en « jouer » dans les relations érotiques —, la virilité et la muliérité désignent de façon non symétrique le conformisme aux conduites sexuées requises par la division sociale et sexuelle du travail » (Molinier, Welzer-Lang, 2000 : 74).

L'idéologie défensive de la virilité serait donc « la radicalisation du système viril de défense contre la souffrance et les effets pathogènes de la peur dans les situations de travail, sous différentes formes » (Dejours, 1997). Ainsi, l'adhésion à cette idéologie défensive, plutôt que l'expérience de défendre sa singularité, soit sa masculinité, augmente les chances pour un homme de réussir socialement et ce au détriment des femmes. Mais est-ce à dire que les femmes qui aspirent à une carrière « valorisée », ne peuvent qu'adhérer au système de défense viril et mépriser du même coup leur propre sexe ? (Molinier, 1997 : 345⁸⁷). On sait, depuis les travaux de Pascale Molinier sur le travail infirmier, qu'il existe des stratégies de défense construites par les femmes, là où « la nécessité de s'effacer comme sujet au profit d'une disponibilité universelle et l'apprentissage à mépriser le corps féminin jouent comme incitations au masochisme⁸⁸ ». Cette dernière propose alors des éléments de réflexion sur l'articulation entre autonomie morale subjective et identité sexuelle⁸⁹. Elle suggère la féminité comme programme de réflexion critique de la déconstruction de la virilité sociale. Il s'agit de la féminité en tant que subversion de la muliérité, « statut de soumission conféré aux femmes dans les rapports sociaux de sexe ». En référence à l'analyse de N.C Mathieu (1991) sur la « conscience dominée » des femmes, elle définit la muliérité comme « le néologisme qui désigne l'aliénation de la subjectivité féminine dans le statut de soumission » (Molinier, Welzer-Lang 2000 : 74). La « féminité serait ce par quoi la subjectivité parvient à se décoller et de l'auto-dépréciation inhérente au vécu de soumission, et de l'écueil de la virilisation » (Molinier 1996 : 60).

Finalement, alors que pour les hommes la virilité serait promesse de valorisation dans le monde du travail, la division sexuelle du travail permet difficilement la reconnaissance et la valorisation des « savoir-faire discrets » féminins. Homme-culture et femme-nature, telle est l'asymétrie entre les univers masculins et féminins de la qualification et de la compétence que propose d'interroger D. Kergoat (2001), au regard des études axées davantage sur la dynamique des relations entre travail, technique, rapports sociaux de sexe et organisation (Chenut, 1987). Il s'agit de comprendre comment la « qualification », comme caractérisation du masculin, préexiste à la détermination technique. Dans le cadre de la construction mutuelle des techniques et du genre, on peut dès lors parler de « co-construction d'une pratique technique » (Chabaud-Rychter, Gardey, 2000 : 217). En effet, la notion contemporaine de « compétence » telle qu'elle est utilisée dans le monde du travail peut s'avérer finalement être un véritable obstacle pour une reconnaissance et une

87 Nous reprenons ici de façon interrogative une affirmation de P. Molinier, dans le *Dictionnaire critique du féminisme*.

88 Pour les infirmières, « réussir, c'est d'abord disparaître comme corps » dit-elle, p.347.

89 Elle définit l'autonomie morale subjective d'après Pharo (1996).

L'autonomie morale subjective serait fondée sur la capacité « de comparer l'expérience de la souffrance [que le sujet] perçoit en lui même et chez les autres à l'aide des contenus moraux qui lui sont transmis par le langage, c'est-à-dire les concepts de sens commun et les règles de conduites » (Molinier, 2001 : 61).

valorisation de certains métiers dits féminins comme la plupart des métiers de services. Dans la définition de « métier », on retrouve l'idée d'une activité associée « à la maîtrise de l'ensemble du processus de production, à un acte de création (...) la notion de métier renvoie alors à des règles d'action qui s'apparentent à des règles de l'art » (Kergoat, 2000).

On ne peut que reconnaître ici toute la portée scientifique des travaux de Paola Tabet en 1979, autour du « gap technologique ». Ainsi, partant de la division socio-sexuée du travail analysée en tant que relation politique entre les sexes, le travail de Tabet vise à la reconnaissance de l'importance fondamentale du contrôle des outils, en posant au départ l'hypothèse d'une différence qualitative et quantitative des outils mis à disposition de chacun des deux sexes. A travers l'analyse de données ethnologiques, elle démontre ainsi le gap historique entre techniques et travail masculins et féminins. Finalement, en désignant ce contrôle de la production et de l'emploi des outils et des armes par les hommes comme le roc solide sur lequel s'est fondée la domination masculine, Paola Tabet en fait la « condition sans laquelle ils auraient difficilement pu atteindre une appropriation aussi totale des femmes, une telle utilisation dans le travail, la sexualité, la reproduction de l'espèce⁹⁰ ». Dans son appel pour une anthropologie, non plus des hommes mais du genre humain, elle rejoint alors les récentes études féministes sur la nécessité de se demander « quelles ont été les formes effectives de la participation des femmes au processus technique et à l'élaboration de la connaissance, en repérer les coupures et les blocages et les mettre en rapport avec d'autres facteurs de l'évolution technique et des structures sociales » (Tabet 1998 : 75).

C'est de cette façon, qu'à l'image du « gap technologique » de Paola Tabet, certaines féministes (Chabaud-Rychter D. et Gardey D. 2000 : 219) ont pu exposer la manière dont les nouvelles technologies de l'information et de la communication se construisent, c'est-à-dire sur la base d'une culture technique à l'épreuve du genre masculin. Leurs premières études ont révélé l'intérêt de « réviser » certaines dimensions de la théorie générale de l'innovation technique développée par M. Callon. Après une première approche critique de l'utilisation androcentrée de cette sociologie des sciences et techniques, cette théorie retrouvait rapidement toute sa dimension heuristique dans le cadre d'une analyse entre activités techniques et rapports de genre. A l'époque d'un certain « nouvel esprit du capitalisme », quelques travaux déjà ont pu mettre en évidence la façon dont les rapports entre techniques et genre ont contribué à l'émergence de nouvelles formes d'organisation du travail.

Ainsi en 1995 R. Pearson, à la suite de premiers travaux sur « genre et santé dans les activités informatisées dans les pays en voie de développement », propose d'approfondir une réflexion sur les conséquences de ces transformations technologiques et la délocalisation des emplois informatisés peu qualifiés (saisie et traitement de données informatiques) dans ces pays. Elle montre la nécessité d'articuler l'étude des effets de cet essor technologique sur la division internationale du travail avec « l'introduction des innovations organisationnelles en entreprise, dans la mesure où c'est l'ensemble de ces facteurs qui a une incidence sur les modalités de mise au travail et sur les conditions de travail et de santé » (Pearson, 1998 : 60). Elle en appelle alors à la responsabilisation des pays développés, à propos des conséquences sur les problèmes de salaires des femmes, la sécurité et la santé des travailleuses dans ces entreprises.

Si d'une part les concepts et notions qui viennent d'être exposés permettent de rendre plus intelligible l'émergence de « nouvelles formes de domination par le maniement managérial de la menace à la précarisation du néolibéralisme » (Dejours, 1998), et la banalisation de l'injustice sociale, on ne peut hélas que constater, avec Christophe Dejours, notre propre contribution à la production et reproduction de l'injustice sociale, et ce, faute de moyens conceptuels indispensables pour une analyse critique du monde du travail

90 Cet article est republié dans Tabet (1998).

contemporain de la modernisation capitaliste. Cependant il ne s'agit pas de considérer le capital comme un « tyran à abattre », mais bien de l'appréhender comme un « rapport social entre personnes qui s'établit par l'intermédiaire des choses » (Karl Marx), c'est-à-dire un rapport antagonique et productif qui structure le déploiement des figures sociales de la modernité.

Finalement, prétendre contribuer modestement à une critique sociologique de la modernisation capitaliste, à travers une approche en termes de rapports sociaux de sexe/genre, nous paraît tout au moins être une condition intellectuelle pour passer d'une contemplation compatissante des « victimes aux bouches muettes » à une politique de l'émancipation des dominé-e-s.

B. Du *continuum* de l'échange économique-sexuel à la notion de « travail du sexe ».

Il s'agira dans cette partie, d'exposer l'intérêt heuristique d'une conceptualisation en terme de « travail du sexe » et non plus de « travail sexuel », à partir de la notion de « *continuum* d'échange économique-sexuel » de Paola Tabet. Nous comprendrons alors comment le passage de la notion de « travail sexuel » à celui de « travail du sexe » suit la même analyse réflexive qui a permis à P. Tabet de mettre en évidence ce processus « la dissociation fondamentale entre le service sexuel comme travail et la sexualité comme expression et vie personnelle de la prostituée » (Tabet, 1991 : 237).

En axant son objet d'étude sur « les relations sexuelles impliquant une compensation, l'échange de la sexualité contre quelque chose d'autre qu'elle-même » (Tabet, 1987 : 1), Paola Tabet posait alors comme hypothèse l'existence d'un *continuum* dans les formes de relations sexuelles entre hommes et femmes impliquant un échange économique-sexuel⁹¹. Elle décrit dans un premier temps, à travers de riches données ethnologiques, « le passage graduel de l'inexistence d'une mesure précise et définie de la rétribution faite directement à la partenaire féminine (...) et de l'inexistence d'une délimitation rigoureuse (même quantitative) des services, à la définition du rapport et à sa quantification rigoureuse en termes :

- 1) d'argent, avec un passage graduel du don plus ou moins obligatoire et de nature variée au prix ou tarif ;
- 2) de temps ;
- 3) de spécificité ou, si l'on veut, de spécialisation du service (avec la séparation du service domestique et du service sexuel) ;

pour en arriver enfin à la définition et au prix de chacun des actes ou services fournis. » (Tabet, 1987 : 11)

En centrant sa réflexion sur l'échange économique, elle examine dans un premier temps la pertinence du *continuum* quant à l'échange économique même. Ce sont les travaux de l'ethnologue Jill Nash (1981), sur trois sociétés voisines de Bougainville dans le Pacifique, qui lui permettent de s'interroger sur l'importance du sens dans lequel se fait la transaction économique et d'une façon plus générale, sur la « valeur d'échange des actes sexuels ». De plus en considérant tous les actes sexuels féminins comme une catégorie unique, en y intégrant les actes sexuels accomplis dans le mariage, le traitement de la sexualité des femmes apparaît dans ces trois sociétés comme une variable en corrélation tout à la fois avec la complexification socio-économique de ces sociétés, et avec le développement plus ou moins grand de la stratification sociale⁹². La démonstration de J. Nash pose finalement

⁹¹ Il s'agit, à travers l'énoncé de ce *continuum* d'interroger la potentialité « d'une déconstruction de l'actuel concept de prostitution, qui s'avère inutilisable et chargé d'idéologie » (Tabet, 1987 : 3).

⁹² Nash J. (1981 : 120) citée par Tabet (1987 : 13) : « La sexualité des femmes leur est aliénée, elle entre dans le système d'échange, où son affectation peut-être contrôlée par d'autres qu'elles-mêmes. La sexualité masculine n'a subi aucune évolution parallèle. »

que l'aliénation de la sexualité féminine s'opère par le biais de son intégration aux systèmes d'échange économique.

Dans un deuxième temps, en posant les questions suivantes : « qui est la personne qui échange, quel est l'objet de l'échange ? », P. Tabet inscrit de façon dynamique sa réflexion sur « un terrain de conflit politique ouvert entre les sexes, où se redéfinit de *facto* le rapport entre les sexes en un point essentiel : la relation sociale dans laquelle la transaction concerne la sexualité » (1987 : 21). Elle rend ainsi définitivement obsolète la dichotomie stéréotypée communément admise, entre d'un côté le « mariage à vie » et de l'autre les « rapports prostitutionnels de quelques minutes ». Elle situe et rend efficiente la séparation entre : « d'une part, un rapport d'échange économique-sexuel géré au moins à titre de partenaire, donc de sujet, par la femme qui accomplit l'acte ou service sexuel et, d'autre part, une transaction concernant là encore la sexualité de la femme (outre son travail et sa capacité reproductive) mais gérée par d'autres qu'elle⁹³. » (1987 : 21)

Enfin, comment expliquer la discordance entre deux situations de rapports sexuels rémunérés, dont l'une serait institutionnalisée et vécue par toutes les femmes, et où l'autre résulterait d'un choix fait par certaines femmes ? Paola Tabet propose de considérer partiellement la position de Claude Lévi-Strauss sur l'échange des femmes et de la reprendre à la lumière des travaux de G. Rubin sur les rapports entre les sexes, dans lesquels elle met en évidence l'essence profonde « d'un système dans lequel les femmes n'ont pas les pleins droits sur elles-mêmes ». (Rubin, 1975). Autrement dit, sur le plan sexuel et domestique, il en découle une « asymétrie et une non-réciprocité telles, que les femmes ne peuvent fournir rien d'autre que des services » (Tabet 1987 : 28). En posant l'unidirectionnalité de l'échange économique, P. Tabet définit les catégories de « prostituée, putain ou prostitution » par une relation constitutive des rapports de pouvoir entre les sexes : « cette catégorie est une fonction des règles de propriété sur la personne des femmes dans les différentes sociétés, et plus précisément, la transgression ou la rupture de ces règles » (Tabet 1987 : 46).

Ce travail ethnologique de défrichage de terrain aura donné les premiers éléments de compréhension indispensables pour « commencer à analyser les types de relations sexuelles impliquant une compensation et en même temps, procéder à leur recontextualisation dans les structures sociales dont elles font partie » (Tabet, 1987 : 49). A la suite des travaux de Tabet sur la construction socio-historique de l'échange économique-sexuel, fonction de la complexification socio-économique des sociétés et en suivant les pistes de l'anthropologie dynamique de G. Balandier (1988), nous avons livré, dans notre étude sur la prostitution de rue lyonnaise, les premiers éléments de la transformation du paysage prostitutionnel : modification des conditions et formes d'exercice, rites, normes, repères symboliques, évolution des relations inter-genres et intra-genres (Welzer-Lang, Barbosa, Mathieu, 1994). Cette étude révèle, entre autres, comment les prostituées de rue travaillent de plus en plus en « free-lance », et permet d'en finir avec le mythe du proxénétisme organisé et construit sur l'assujettissement et l'appropriation totale de ces femmes. Il n'est donc plus question d'enfermer les personnes exerçant dans la rue dans des schémas misérabilistes de dépendance et d'exploitation par des réseaux de proxénétisme ; de fait, cette approche représentait à l'époque une avancée considérable quant à la façon d'appréhender les conditions de travail dans la rue. En ce qui concerne ces dernières, l'arrivée d'une nouvelle catégorie de travailleuses sur le trottoir, les « transgendres », va apparaître, dans un premier temps, comme un facteur des principales transformations

93 P. Tabet (1981 : 21) cite ainsi C. Lévi-Strauss (1967 : 134), pour qui « la relation globale d'échange qui constitue le mariage ne s'établit pas entre un homme et une femme où chacun doit, et chacun reçoit quelque chose : elle s'établit entre deux groupes d'hommes, et la femme y figure comme un des objets de l'échange et non comme un des partenaires entre lesquels il a lieu. »

Précisons tout de même que P. Tabet pose une réserve quant à l'universalité de l'échange des femmes que décrit Lévi-Strauss.

organisationnelles de la prostitution de rue. Nous écrivions : « les transgenders comme des individus qui se prostituent en s'affichant d'un genre différent de celui de leur naissance, notamment par l'utilisation de traitements réversibles. Ainsi les travestis hormonés ou non, les transsexuels non opérés, qui ne souhaitent pas être opérés ou sont en attente d'opération, appartiennent à cette catégorie. La catégorie ainsi définie est une tentative de clarification et de classification sociologique des femmes et des hommes prostitué-es. Loin de nous l'idée de vouloir réduire ces personnes aux manières qu'elles ont de se présenter sur les trottoirs. Et pour être encore plus explicite, la catégorie transgender appartient de plein droit à un champ particulier de la sociologie du travail, absent pour l'instant en France, mais naissant à l'étranger. L'appartenance à la catégorie transgender ne présuppose rien de la manière dont se présentent ces personnes dans la vie sociale hors de leur activité professionnelle, que ces personnes se présentent en hommes, en femmes, ou qu'elles préfèrent varier leur présentation de soi » (Welzer-Lang et alii 1994 : 68).

Le travail de conceptualisation du rapport entre sexe et genre de Nicole-Claude Mathieu (1991) permettait alors d'interpréter la prégnance de ces agents provocateurs de désordre et de confusion dans le champ du commerce du sexe qui, loin de remettre en cause la domination masculine, souligne, reflète et renforce finalement la hiérarchisation des genres.

De la même manière, dans une autre étude sur « la sexualité-machine à l'ère du sida », avec Sandrine Durand, nous avons réitéré les observations et les hypothèses sur le sens de l'apparition de cette catégorie. Aussi y avons-nous défini le minitel rose comme un outil post-moderne qui « donne à voir tous les éléments d'une prise de conscience des constructions sociales sexuellement différenciées des genres et du désir » (Welzer-Lang et Durand 1994 : 156). On y découvrait un terrain particulier d'échanges sexuels, organisés selon « trois logiques qui se rencontrent et parfois se complètent : il s'agit de celles du serveur, des client-e-s et des animatrices/teurs » (Welzer-Lang et Durand 1994 : 48).

Enfin, dans une analyse sur la participation de l'échangisme dans la recomposition de la prostitution et de la concurrence entre différents modes de gestion de la « polygamie » masculine, en collaboration avec I. Million, nous avons décrit la porosité des frontières entre les formes de sexualités tarifées, les lieux non-conformistes et le « travail sexuel » (Welzer-Lang, 1998 : 451-478). A une époque caractérisée à la fois par la présence record des femmes dans les emplois les plus précaires et la mercantilisation de leur « capital sexuel » (Brohm, 1996), et en conformité avec les représentations collectives de la différence des sexes et des stéréotypes de genre (Mathieu, 1973 ; Guillaumin, 1978), là où les clubs échangistes « offrent une bouteille de champagne au plus beau strip-tease féminin », la « sexualité-machine » permet à certain-e-s travailleur-euse-s du sexe d'améliorer leur niveau de vie ». Entre le S.M.I.C horaire pour « faire du cybersex », une somme d'argent, estimée alléchante, pour accompagner un connecté en club échangiste, ou pourquoi pas une invitation en Polynésie d'un internaute connecté depuis les îles Fidji sur un site Internet de strip-tease interactif, on peut s'interroger sur les potentialités de choix rationnels quant à ces diverses formes de rétributions-rémunérations.

Finalement, dans la lignée des études sur les transformations du paysage prostitutionnel, et plus largement celles de notre équipe concernant le commerce du sexe nous proposons alors une première définition de cette sphère d'activité : « Le travail sexuel se définit comme une sphère marchande où s'effectue la rencontre entre une offre et une demande, et dont l'intention est l'échange d'un service sexuel, quel qu'il soit, contre de l'argent. Vu ainsi, le travail sexuel intègre la prostitution mais la dépasse largement » (Welzer-Lang , Chaker, 1999).

Manifestement, au regard des dernières observations sur la complexité du commerce du sexe, il apparaît que la notion de « travail sexuel » est insuffisante. En effet, elle fait

référence à ce que P. Tabet décrit dans les échanges économique-sexuels où les femmes sont objets de l'échange économique et non partenaires ni sujets. Elle renvoie également à une notion d'identité féminine sexuée-sexuelle, de disponibilité sexuelle et non à une activité de travail définie comme une prestation ou un service sexuel qui requiert des qualifications.

Si, jusqu'à présent, l'approche théorique du « travail du sexe » s'est avant tout réalisée à travers des exemples appartenant à la kyrielle de formes d'activité qui peuvent être rassemblées sous ce terme, il n'en a toutefois jamais été donné de définition, au sens d'un énoncé distinctif de ce qui le caractérise. Qu'en est-il du côté des travaux anglo-saxons ? Barry M. Dank, en présentant la complexité de ce champ — « les concepts de travail du sexe et de travailleurs/euses du sexe englobent une multitude de formes de commerce du sexe : la prostitution, la pornographie, les shows érotiques, le téléphone rose, les maîtresses dominatrices et d'autres encore. Et chaque forme de travail du sexe est en-soi complexe » (Dank, 1999 : 1⁹⁴) —, rappelle aussi la contribution des technologies de l'information et de la communication dans l'explosion de l'industrie du sexe.

En pointant du doigt les articles que l'on peut considérer comme relevant d'un féminisme puritain, il dit : « on reconnaît dans la condamnation des travailleuses du sexe, au coeur de la pensée féministe traditionnelle, l'idée que les femmes ne pourraient pas prendre librement la décision d'être travailleuse du sexe, ceci étant en contradiction avec ce qu'est « être une femme » (Dank 1999 : 3). Il donne alors quelques exemples d'actions menées par les « pro-sex feminists and feminist sex workers and performance artists » en écho aux « feminist imageries of sex workers as helpless victims », actions parmi lesquelles on trouve le décret du 1^{er} Mai désigné symboliquement depuis 1998, comme la journée de solidarité aux travailleuses et travailleurs du sexe à San Francisco.

Au niveau international, ce sont les études féministes anglo-saxonnes qui ont mis en évidence la nécessité de faire reconnaître les droits des personnes exerçant dans les sphères du commerce du sexe. Autrement dit, pour ce qui est des formes contemporaines de travail du sexe, il s'agit de leur permettre de bénéficier pleinement des mêmes droits que tout-e travailleur-euse. On reconnaît alors comment finalement les termes de « sex workshop » et « sex work » imposés par les travailleurs et travailleuses du sexe émanent de leur propre volonté de « redéfinir le sexe commercial, non plus comme la caractéristique sociale ou psychologique d'une classe de femmes, mais bien comme une activité source de revenus ou une forme d'emploi pour des hommes comme pour des femmes⁹⁵ ».

Le groupe d'étude qui s'est formé autour de J. Bindman (Bindman 1997) a permis de sensibiliser l'Organisation Internationale du Travail sur son rôle dans la reconnaissance des formes de travail dans l'industrie du sexe.

Tout en rappelant que parmi les organisations intergouvernementales, l'Organisation Internationale du Travail est en principe la mieux placée « to the task of regulating working conditions to accommodate the special features of the sex industrie » (Bindman 1997), cette étude se veut être un programme de réflexion et d'action pour en finir avec l'exclusion des travailleurs et travailleuses du sexe, une exclusion qui contribue de fait à laisser le champ libre à toutes les formes d'exploitation dans l'industrie du sexe.

- « Defining sex work as a form of labour
 Negotiation and performance of sexual services for remuneration
 1. with or without intervention by a third party
 2. where those services are advertised or generally recognised as available from a specific location
 3. where the price of services reflects the pressures of supply and demand.

94 Traduction de Saloua Chaker.

95 Bindman, 1997, traduction de Saloua Chaker.

In this definition, « negotiation » implies the rejection of specific clients or acts on an individual basis. Indiscriminate acceptance by the worker of all proposed transactions is not presumed -- such acceptance would indicate the presence of coercion. »

Le choix du terme « labour », plutôt que « work », qui se traduisent tous deux par « travail », semble marquer la volonté d'intégrer pleinement au secteur économique formel une forme de travail qui peine à être non seulement visible mais plus encore reconnu. A partir de là on pourrait faire valoir des droits dans le cas de situations d'exploitation au travail. Le mot « labour » recouvre une acception plus économique ou marchande que le terme sans doute plus générique de « work ». Au-delà de la dimension purement économique, il s'agit aussi d'éviter toute définition en creux de certaines formes de travail du sexe, que l'on retrouve dans des processus d'institutionnalisation de « petits boulots », reproduisant une division du travail des plus traditionnelle.

Enfin, les choix d'une traduction par rapport au champ sémantique auquel font appel les termes « work » et « labour » se retrouvent dans les courants de la sociologie du travail, française comme anglo-saxonne, quant aux approches et débats théoriques contemporains autour des constructions sexuées des « métiers », « professions », et « jobs », et à l'enjeu qui s'y trouve sous-tendu à propos de la reproduction ou non des stéréotypes de genre.

Nous pourrions traduire cette définition de la façon suivante :

« Définir le travail du sexe comme forme d'activité de travail.

La négociation et la prestation de services sexuels contre rémunération.

1. Avec ou sans intervention d'un tiers

2. Dans des espaces dont il est fait une publicité à cet effet ou reconnus comme proposant l'accès à ces services

3. Des services dont les tarifs reflètent les contraintes de l'offre et la demande.

Dans cette définition, la « négociation » implique le rejet de certains types de clients et d'actes, sur une base individuelle. L'acceptation sans distinction, par le-la travailleur-euse, de toutes les transactions proposées n'est pas une donnée de départ, mais serait alors l'indicateur d'un effet de coercition. »

Cette définition reflète la détermination politique d'en finir avec la stigmatisation et l'exclusion des personnes qui exercent dans ce champ. C'est là une condition nécessaire pour permettre de dénoncer les abus et exploitations spécifiques ou non au commerce du sexe, un commerce construit socio-historiquement sur le socle solide de la domination masculine.

Enfin, cette définition proposée par les anglo-saxon-ne-s à l'Organisation Internationale du Travail, reprend de façon officielle et opérationnelle ce qui, pour P. Tabet, différencie un service sexuel comme activité de travail, des autres formes de services. Elle le définissait, en effet, depuis son concept dynamique de *continuum* d'échange economico-sexuel, comme « une prestation de services spécifiques, définie et contractualisée quant à sa durée » (Tabet 1991 : 241). On y retrouve également en filigrane, le paradigme de G. Pheterson de « service féminin / compensation masculine », et ce que Delphy appelle « le bon droit des hommes à disposer du travail gratuit des femmes » (Delphy 2001) et ce, de façons extrapolées lorsqu'il est question de satisfaire les désirs de sexualités mâles. G. Pheterson le décrit très bien lorsqu'elle s'attaque à une lecture critique de la définition du Concise Oxford Dictionary : « se prostituer, c'est vendre son honneur pour un vil profit ou faire usage infâme de ses compétences » (Pheterson 2001 : 57). Et Nicole-Claude Mathieu d'y ajouter, en note de la traductrice, la définition donnée par le Petit Robert du mot « prostituée » : « femme qui se livre à la prostitution, en se donnant à quiconque la paie. »

Le « déshonneur féminin » ne réside-t-il pas dans le fait de négocier une prestation sexuelle, c'est-à-dire ce qui revient pour la société « straight » — « celle qui se considère comme légitime, légaliste et forcément sans rapport avec la prostitution » (Pheterson

2001 : 69) — à « vendre son honneur de femme ». Autrement dit, cette prestation de service a aussi pour spécificité la mise en forme d'une sexualité séparée des autres composantes des rapports sociaux hétérosexuels institutionnalisés (prise en charge affective, domestique et de procréation).

A propos de l'efficience de la définition de l'OIT, la précision sur les termes et clauses de la négociation rappelle qu'un-e travailleur-euse du sexe doit être à même d'accepter, de refuser, de choisir, de consentir, de céder, d'éviter tout contrat, autant de déterminations qui dépendent finalement des positions de chacun-e dans les rapports de pouvoir entre les sexes, rapports qui déterminent le degré effectif de contrôle et de gestion de ses conditions de travail. Dans ce cas, c'est vraisemblablement l'isolement et la précarité sociale de chaque travailleur et travailleuse qui détermineront ses capacités à s'extraire des rapports de pouvoir et de domination inhérents à toute organisation du travail. Il n'est donc pas question de « non-discrimination », ou encore de « se donner à quiconque la paie », mais bien de façon idéal-typique d'un choix rationnel des clauses d'un contrat, déterminé par le paradigme marchand du néolibéralisme et des rapports de sexes.

Que l'on prenne comme grille de lecture le *continuum* de l'échange économique-sexuel de Paola Tabet, le « prisme de la prostitution » de Gail Pheterson ou la définition proposée à l'Organisation Internationale du Travail, un biais commun apparaît : l'invisibilité toujours entretenue de certaines activités liées à des formes plus contemporaines de commerce du sexe. Non pas que ces activités relèvent d'un secteur économique informel, mais plutôt qu'ils apparaissent dans la vague de ces nouveaux emplois de service, typiques de la précarisation de l'emploi sous l'impulsion des technologies de l'information et de la communication. Ce sont ces mêmes formes d'activités de travail issues de la segmentation et de la dualisation du marché du travail qui sont alors destinées et présentées comme les plus « appropriées » aux femmes.

En effet, les activités de travail du sexe typiques des secteurs d'activité des services informatisés, telles que celle d'animatrice de messageries roses, ne peuvent être représentées dans ces configurations du travail du sexe. Il s'agit, dans ces cas-là, d'emplois salariés précaires avec un turn-over important. On comprend ici toute la difficulté de notre entreprise compréhensive : décrire dans le détail une activité légale en la référant au travail du sexe alors que les définitions empiriques forgées en sciences sociales n'ont pas encore intégré ce type de service.

Le contenu des formes de travail que nous présentons dans ce rapport, s'est construit sur les mêmes bases que les formes plus traditionnelles de travail du sexe, compréhensibles à travers le paradigme de G. Pheterson de « service féminin/ compensation masculine ». Il apparaît cependant que toute la complexité du champ de l'industrie du sexe liée aux TIC ne peut se comprendre qu'à la lumière des transformations organisationnelles contemporaines du néolibéralisme. Ainsi, s'agissant de ce champ particulier, le contexte économique-politique d'émergence d'une industrie du sexe TIC hyperbolique à l'image du néolibéralisme croît de façon exponentielle « selon le paradigme marchand qui s'impose désormais comme le vecteur civilisationnel de la modernisation néolibérale » (Vakaloulis; 2001).

Synthèse

Dans le sens commun et dans la sociologie française, ce sont les notions de « prostitution », « prostituée », « proxénétisme », « système proxénète » qui sont utilisées. Elles sont construites sur des systèmes de valeur qui assignent aux femmes des places de victimes de

la domination masculine, soumises à une obligation de « service sexuels » par les hommes en général, clients ou proxénètes. Le système juridique français élabore ce système de valeur au travers des textes du code pénal, qui lui, définit le proxénétisme et le racolage, laissant le fait de se prostituer à la sphère de l'activité privée, et donc non productive. Dans les textes internationaux, les personnes qui se prostituent sont désignées comme des victimes. Les politiques publiques françaises quant à elles sont organisées autour de la répression du proxénétisme et de la pénalisation du racolage, d'une part et de la réinsertion des personnes prostituées, qui, si elles ne sont pas des délinquantes, demeurent des inadaptées sociales (ordonnances de 1960).

Le problème que nous rencontrons dans nos recherches est que ces prénotions ne sont pas opérationnelles lorsqu'on veut étudier d'autres champs de la sexualité payante, tel le téléphone rose ou l'usage d'Internet, ou plus largement les technologies de l'information et de la communication ; ou des activités périphériques liées à la sexualité payante : les commerces de restauration, la vente d'objets (vêtements, revues, gadgets...), etc.

Les questions qui se posent alors sont de savoir si les femmes qui travaillent dans ce secteur de l'industrie de service sont, ou non, des « prostituées », si leurs employeurs sont, ou non, des « proxénètes », en un mot si les grilles de lecture disponibles nous permettent d'analyser ces phénomènes plus ou moins récents. Pour les NTIC, les définitions de la « cybercriminalité » sont en cours d'élaboration dans les dispositifs juridiques, mais la réalité du e-commerce du sexe n'a pas attendu l'élaboration des cadres juridiques pour se développer. Quant aux multiples métiers présents dans le commerce du sexe et autour de lui, la pollution observée y est liée non pas aux métiers en eux-mêmes, mais au cadre d'exercice du travail.

Le premier écueil que nous avons rencontré réside dans le fait que les termes « travail sexuel » ou « travail du sexe » sont tabous, et que, si on les utilise pour analyser les réalités du commerce du sexe, on est vite désigné comme « lobby pro-prostitution » ou stigmatisé comme non légitime dans le champ des analyses féministes ; comme si l'opprobre lié à l'objet de la recherche produisait l'illégitimité des chercheur-e-s. Nous avons nous-mêmes contribué-e-s à développer le concept de commerce du sexe, de « marché du sexe » (Welzer-Lang (1997, 2001), dans le champ en construction de la sociologie des sexualités,. Certaines des féministes, souvent hors du champ du féminisme francophone, ont commencé la conceptualisation des échanges économico-sexuels envisagés comme des rapports sociaux, ce qui permet de sortir de la catégorisation « putain » ou « prostituée ». Ainsi, le « stigmaté de pute » est déconstruit et analysé comme instrument de contrôle social, et de fait, la déconstruction des notions articulées à la « prostitution » permet l'introduction des notions de « sexe commercial » (Pheterson 2001).

Outre notre volonté de contribuer à réduire les violences sexistes liées au commerce du sexe, — tout en nous interrogeant bien évidemment sur la cosubstantialité des violences sexistes et liées à ce commerce —, notre projet est de poursuivre ce travail de déconstruction des notions, d'approfondir les concepts afin de définir un objet sociologique au sens classique du terme. Cet objet sociologique ne peut pas se limiter aux notions de « prostitution », « prostituées », comme le fait remarquer G. Pheterson, car celles-ci sont inopérantes pour penser les rapports de classe et de sexe et surtout leurs transformations, à l'œuvre dans l'organisation sociale contemporaine.

On parvient ainsi à élaborer et à définir de nouveaux concepts, et en particulier celui de « travail du sexe » qui permet d'inclure comme constituant ses propres composantes pragmatiques, les pratiques de prostitution, de pornographie, celles des nouvelles technologies de l'information et de la communication, et plus généralement ce que recouvrent les « échanges économico-sexuels » dans la sphère privée comme dans la sphère publique, particulièrement dans la production industrielle ou artisanale de services. Pour le dire autrement, le travail du sexe regroupe l'ensemble des activités, des métiers, des dispositifs créés ou orientés pour la satisfaction sexuelle des client-e-s. Conformément

à la domination masculine en œuvre dans ce secteur, comme dans l'ensemble de la société, le travail sexuel est le plus souvent tourné vers la satisfaction des sexualités masculines ; et ce, quelles qu'en soient les formes.

Cette contribution à l'élaboration de concepts opérationnels, devrait permettre dans un premier temps d'approfondir les travaux sur la division sexuelle du travail, dans la sociologie du travail ; car, même si celle-ci développe des concepts utiles sur la santé au travail ou la souffrance liée à l'implication psychique, elle reste largement muette sur le commerce du sexe, son organisation, les profits qu'il génère et ses conséquences sur la vie et la santé des travailleuses.

Notre travail apporte aussi un éclairage complémentaire sur l'étude des rapports sociaux de sexe, et en particulier sur la construction de la « virilité » et de la « féminité », et des rapports de domination/services qui les accompagnent dans l'ensemble des rapports entre les hommes et les femmes : dans les champs de l'usage des techniques, du travail, de l'économie, du public et du privé, de la famille, etc.

Conclusions :

L'apport de ce rapport

Recompositions actuelles dans le champ du commerce du sexe

Au terme de ce voyage dans le commerce du sexe, il nous faut conclure. Nous le ferons en mettant en perspective les résultats de notre enquête (ethnographies, entretiens) avec nos travaux précédents, que ceux-ci concernent la prostitution de rue, le minitel rose, ou l'échangisme (Welzer-Lang, Mathieu, Barbosa, 1994 ; Welzer-Lang, Durand, 1994, Welzer-Lang Daniel, 2001). Nous n'en doutons pas, ce rapport va surprendre quiconque n'est pas informé-e des réalités des pratiques que nous avons étudiées. Comparativement au secteur marchand, déjà organisé et structuré au niveau mondial, le débat intellectuel est à la traîne. La nature des débats qui ont agité la France l'été 2002 — lors de la rédaction de ce rapport — en sont la preuve. Trop de prises de positions ne reflètent que des propos de sens commun, des stéréotypes misérabilistes et des positions morales ne s'appuyant sur aucune réalité sociale observée, des « propos d'apéro » comme dit Liliane Kandel⁹⁶.

Nous l'avons souvent dit en colloques, en interviews, et nous le montrons dans ce rapport : prendre en compte les réalités du travail du sexe et du travail sexuel, d'autant plus dans une visée préventive, impose de ne pas limiter analyses et débats aux seules prostitué-e-s de rue. Le commerce du sexe, comme toutes les formes de commerce, se développe. Les fiches métiers, la typologie sommaire que nous avons présentée, en montrent l'apparente complexité et l'extrême diversité. Au vu des violences observées, le développement de ce commerce pose problème. Comme tout un-e chacun-e, nous ne pouvions pas ne pas questionner la causalité d'une telle diffusion.

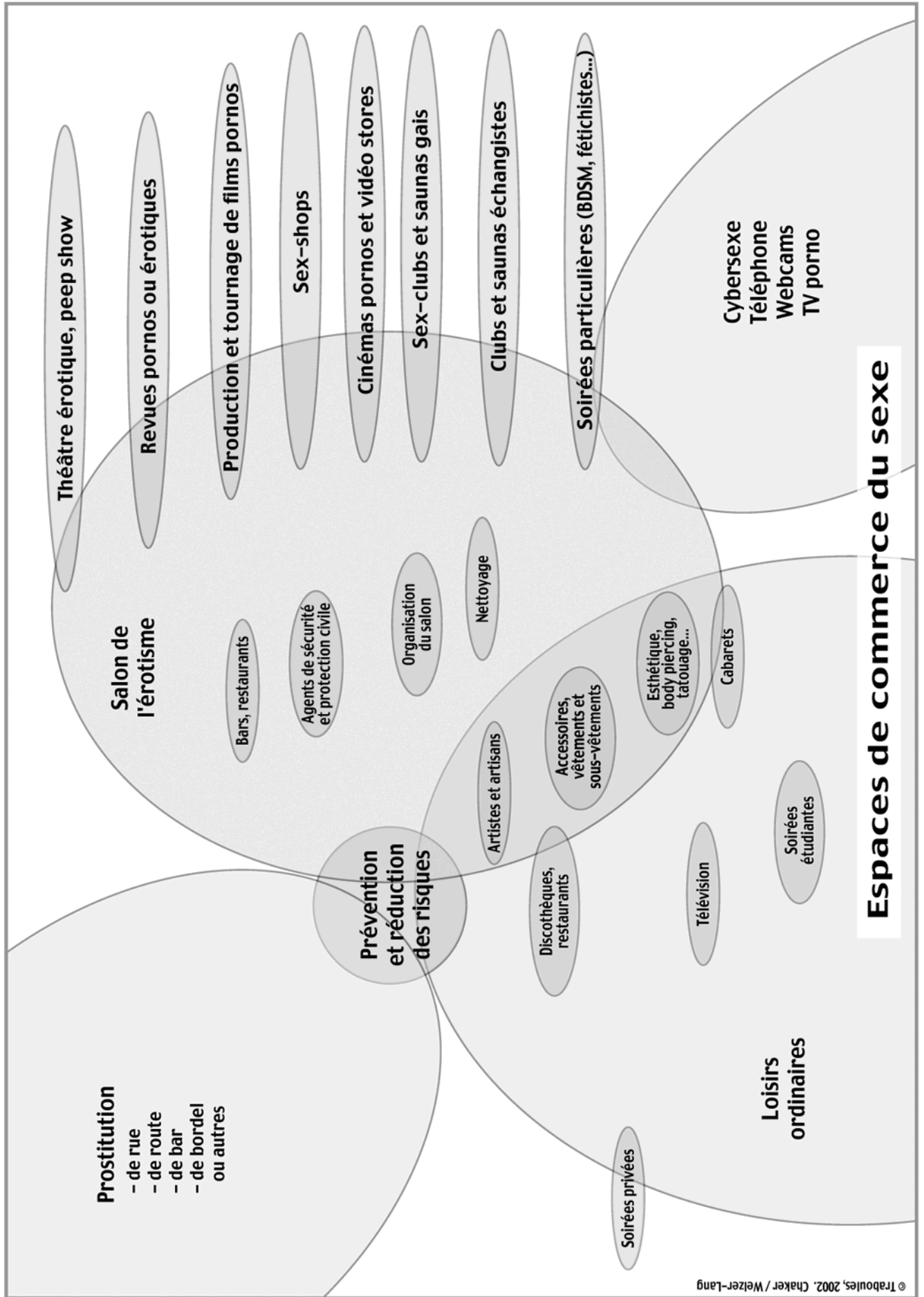
Dans cette conclusion, après avoir reproduit nos schémas présentant les espaces du travail du sexe, nous abordons successivement :

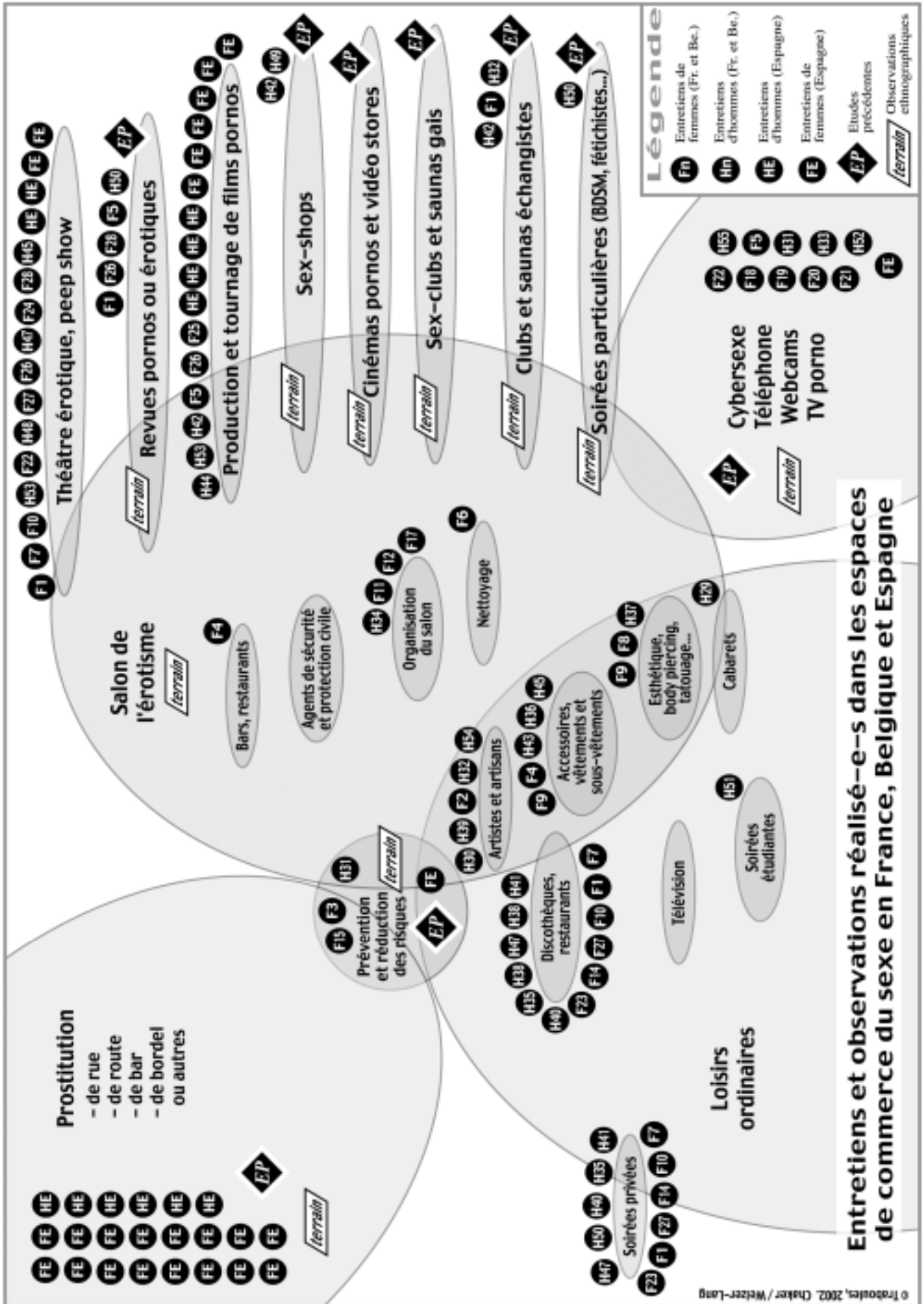
- les transformations actuelles du commerce du sexe en lien avec les modifications récentes des formes de sexualité.
- La mondialisation de ce commerce et ses effets de recomposition et de concentration.

Nos recommandations à la Commission Européenne se trouvent à la suite de la conclusion.

Précisons pour ceux, celles qui ne liraient que cette partie du rapport, que nous abordons ici essentiellement la question du travail du sexe en dehors de la prostitution de rue.

⁹⁶ Sur la liste de discussion féministe gérée par l'Equipe Simone/SAGESSE, Études Féministes <etudesfeministes-l@simone.univ-tlse2.fr>, 23/08/2002.





Entretiens et observations réalisés-e-s dans les espaces de commerce du sexe en France, Belgique et Espagne

© Inrobes, 2002. Chaker / Weitzer-Lang

1 / Des demandes en évolution

Le commerce du sexe change, il n'est pas le seul à changer. La place qu'occupe la sexualité dans les modes de vie est aussi en évolution. On peut sans doute faire l'hypothèse que l'extension actuelle du commerce du sexe a pour origine les différents mouvements, concordants et contradictoires, qui prennent eux-mêmes leur source dans les modifications des modes de vie, dont la sexualité et le travail du sexe sont les miroirs à peine déformants.

Il n'y a pas si longtemps, le commerce du sexe s'ancrait essentiellement dans la prostitution.

La prostitution correspondait classiquement à une forme de gestion dichotomique des désirs sexuels masculins. D'un côté la femme légitime, de l'autre, la femme maîtresse ou prostituée, payée, chargée de satisfaire les désirs sexuels ; une femme⁹⁷ affectée de vertus érotiques. Les valeurs morales, notamment l'association de la sexualité au sale, au désordre, favorisaient cette séparation entre affects conjugaux et familiaux avec les femmes respectables, mères des enfants, et sexualité libidinale avec d'autres ; même si les relations avec les personnes prostituées n'étaient pas — notamment pour les clients réguliers — dénuées d'affects.

Dans les dernières décennies, parallèlement à la désaffection de certains hommes pour la prostitution (le nombre de jeunes gens qui déclarent avoir été initiés sexuellement par une prostituée est aujourd'hui résiduel (ACSF, 1993)), le travail du sexe hors prostitution de rue a, en partie, remplacé les formes classiques de prostitution, notamment pour des clients des classes moyennes et supérieures. Aujourd'hui, sans même parler du confort des relations dans des lieux clos, chauffés, considérés comme plus sécurisés, il vaut mieux se déclarer « libertin » ou « non-conformiste » que client de prostitué-e-s. Tout se passe, comme le dit Lilian Mathieu (1998), comme si les hommes étaient soumis à une injonction de séduction.

Ainsi, le nombre de prostitué-e-s de rue a chuté depuis une vingtaine d'années. Remarquons d'ailleurs que les jeunes femmes prostituées victimes de traite des femmes et originaires d'Afrique ou des anciens pays de l'Est sont venues compenser le déficit en femmes jeunes dans la pyramide des âges sur le trottoir⁹⁸. Globalement, le nombre de prostitué-e-s de rue a baissé.

Ce constat n'explique pas pour autant toute l'extension actuelle des territoires liés au travail du sexe.

Des sexualités récréatives en extension

Lors de notre étude sur l'échangisme (Welzer-Lang, 1998, 2001), nous avons déjà noté la brèche que représentait cette pratique dans la division sexuelle vécu dans les couples hommes/femmes. Nous avons notamment expliqué l'apparition de désirs de sexualités récréatives et la complexité des rapports sociaux de sexe. Nous pouvons étendre nos réflexions sur l'échangisme aux autres formes de commerce du sexe.

La famille, devenue plus *relationnelle* (Durkheim, 1921), est en perpétuelle évolution. Confrontée ces dernières décennies aux récusations féministes de la domination masculine, à la remise en cause des rapports sociaux de sexe qui construisent les couples, elle a même vu récemment ses bases hétérosexistes et homophobes contestées par les mouvements gays et lesbiens. La lente émergence de *l'individu-e*, qui constitue le grand tournant des années 60, est consubstantielle avec l'entrée du désir sexuel dans la famille ; pour les

⁹⁷ Qui pouvait d'ailleurs être parfois un homme.

⁹⁸ Rappelons qu'en 1992 lors de notre étude sur la prostitution lyonnaise, 50 % des femmes qui exerçaient sur le trottoir de Lyon avaient plus de 40 ans, et 20 à 25 % d'entre elles, dépassaient la cinquantaine. De plus, une femme prostituée sur trois était un homme de naissance. Ce sont eux, elles, que nous avons qualifié-e-s de *transgenders* (transgenres) (Welzer-Lang, Mathieu, Barbosa, 1994).

hommes comme pour les femmes. Poursuivant la diffusion du *dispositif de sexualité* dans la famille (Foucault, 1984 : 140-142), une multiplicité de modèles sont apparus, dont l'échangisme n'est qu'un pôle émergent, comme le sont d'ailleurs aujourd'hui au Japon les « sans sexe » qu'évoque la sociologue Chizuko Ueno (1995). Multirelationnalité sexuelle et non-sexualité conjugale sont les deux extrêmes d'une pratique qui s'étend et se diversifie.

Dans le même temps, de plus en plus de personnes, hommes ou femmes, vivent seules, que cette forme de vie soit considérée comme un choix ou non. Il est alors tentant pour elles de recourir à des formes de rencontres affectives et/ou sexuelles proposées par le commerce du sexe⁹⁹.

Et de nouveaux bordels

L'extension de la sexualité récréative pour gays ou pour couples, l'accueil d'hommes seuls (et de quelques rares femmes seules) dans les sex-clubs, ne doit pas nous faire oublier qu'à côté de la prostitution traditionnelle, s'ouvrent aujourd'hui des « nouveaux bordels » dont nous avons présenté la version espagnole. Aux anciennes formes de contraintes et de violences (aujourd'hui réprimées par les lois), le libéralisme propose une prostitution « propre » [qui ne pollue pas les rues des centres-ville¹⁰⁰], rationalisée, moderne, où les femmes sont « libres » de travailler ou non¹⁰¹. « Le libéralisme moderne [...] a promu une éthique et un idéal de liberté individuelle tout en subordonnant l'exercice de cette liberté à une soumission à des formes nouvelles et insidieuses d'autorité et à des mécanismes de contraintes de plus en plus intériorisés » nous dit David Halperin (2000 : 35).

A la violence physique des anciens proxénètes se substitue la violence du libéralisme mondialisé qui exploite le différentiel de richesse entre les pays du Nord et ceux du Sud, tout en dépossédant les femmes prostituées d'une partie de leurs gains. La différence, et elle est de taille, est que cette exploitation du travail du sexe se fait au nom de la liberté individuelle.

Et les clients affluent, nous avons pu le constater.

Les clients et les consommateurs

On le voit, une kyrielle de modèles émerge à travers le commerce du sexe et explicite sa large diffusion actuelle. L'utilisation du commerce du sexe n'est pas monocausale.

Est-ce à dire que nous pourrions opposer les clients classiques de la prostitution payant une personne à l'acte, aux nouveaux consommateurs venus en couple ou non rétribuant une structure qui offre des possibilités de rencontres sexuelles ?

Nous ne le pensons pas. Dans l'ensemble des espaces du commerce du sexe, nous trouvons côte à côte des hommes et des femmes qui veulent modifier les rapports sociaux de sexe et qui se heurtent aux représentations stéréotypées du genre vécues dans la pornographie, et des hommes qui manifestent des visions extrêmement machistes de la sexualité. Là aussi les codes se brouillent. À côté de nouvelles productions érotiques et pornographiques (parfois initiées par des femmes) apparaissent massivement des mises en scènes de violences faites aux femmes.

Pour expliquer cela, une autre hypothèse nous semble importante à exposer.

Le commerce du sexe comme résistance masculine au changement

⁹⁹ Par manque de temps, et pour une plus grande lisibilité de la recherche, nous n'avons pas intégré les nouvelles formes de mises en relation dans notre étude sur le commerce du sexe : agence de rencontres, clubs sur internet, etc. Ces officines sont en nette expansion et, pour certaines, en rapport direct avec le commerce du sexe ; notamment dans l'utilisation de femmes étrangères comme substitut au célibat masculin.

¹⁰⁰ N'oublions pas qu'actuellement en France, les arrêtés anti-prostitution prétendent lutter contre les nuisances et les pollutions créées par les personnes prostituées et les clients (bruits, préservatifs à terre...).

¹⁰¹ Comme nous l'ont fait remarquer les propriétaires des hôtels que nous avons visité.

L'hypothèse que nous avons développée lors d'une journée du CNRS consacrée à la Nouvelle Pornographie le 18 juin 2002 est que le commerce du sexe actuel, dont la nouvelle pornographie est partie prenante¹⁰², est aussi une forme de résistance masculine aux changements, une forme de vengeance pour certains hommes qui n'arrivent plus à trouver dans les rapports sociaux de sexe ordinaires les femmes dont ils disent avoir le besoin ; ou qui refusent les propositions de changements exprimées par des femmes qui veulent bien s'amuser dans la sexualité, mais en en négociant aussi les modalités. Pour des hommes, des mâles, qui n'arrivent plus à vivre de la manière dont on les a socialisés comme hommes traditionnels, c'est une forme d'exutoire d'une sexualité masculine très hétérocentrée. Quand la violence institutionnelle du mariage ou les rencontres ordinaires ne garantissent plus la mise à disposition de femmes soumises aux désirs masculins, la libre-adhésion de femmes payées pour ces tâches vient les remplacer¹⁰³.

Bien sûr, on ne peut réduire toute la pornographie à cela. On nous objectera que dans la « nouvelle pornographie » — ou en même temps que le nouvelle pornographie — des femmes, dont certaines se réclament du féminisme (le féminisme pro-sexe), écrivent, tournent, que d'autres essaient d'utiliser la pornographie comme outil libérateur (Ovidie, 2002). Cela est incontestable, et dans le cadre de cette étude, nous en avons même interviewé certaines. La pornographie est aussi un enjeu de luttes au sein duquel des femmes critiquant sexisme, misogynie et patriarcat, revendiquent d'autres paroles, d'autres places et un statut de créatrices à part entière. A l'inverse d'Ovidie (2002 : 166), nous pensons même que les écrits et publications de Catherine Breillat, Virginie Despentes, Annie M. Sprinkle, Ovidie, Catherine M... font tendance. En opposant une parole et des fantasmes pornographiques pensés, écrits, voire diffusés par des femmes, en prônant une alliance entre créatrices et travailleuses du sexe¹⁰⁴ et pour d'autres raisons (le refus de l'homophobie, de la victimologie, etc.) elles s'opposent objectivement aux tendances pornographiques qui réduisent les femmes à leurs seuls orifices¹⁰⁵. Sans vouloir jeter l'opprobre sur leurs productions, force est de constater le peu de clients rencontrés qui reprennent à leur compte ces discours libérateurs ; y compris parmi les fans d'Ovidie. Autrement dit, notre hypothèse sur le succès actuel de la pornographie comme résistance masculine à vivre des rapports plus égalitaires avec des femmes, voire comme vengeance de certains hommes contre les positions féministes qu'adoptent de plus en plus de femmes ; ne doit pas être confondue avec la condamnation systématique de l'érotisation des corps, de leurs mises en scène. Nous ne saurions confondre notre position de chercheur-e-s empiriques associé-e-s aux luttes contre les violences faites aux femmes, à une position citoyenne d'entrepreneur-e de morale.

Une multiplicité de modèles érotiques intimes

Ces évolutions et la multiplicité des formes de commerce du sexe s'ancrent dans un éventail de modèles érotiques, ou plus exactement d'« orientations intimes », mises en valeur par Michel Bozon. Ces orientations intimes constituent « des configurations distinctes, en nombre limité [...] associant de manière stable des pratiques de la sexualité et des représentations de soi ». Ces types d'orientation intime constituent de véritables cadres mentaux qui délimitent l'exercice de la sexualité, définissent le sens qui lui est donné « et indiquent le rôle que la sexualité joue dans la construction de soi. Les orientations intimes sont au fondement de classements sexuels des individus [...]. Elles prennent leur source dans des processus biographiques et font corps avec les individus [...]. Les

¹⁰² Nous appelons « nouvelle pornographie » ce dont parlait Patrick Baudry à cette journée : une porno qui copie la porno amateur, une porno apparue depuis 1995 et qui se diffuse, sous une forme ou une autre, partout de manière massive, à travers tous les modes de communication (presse ado, internet, pubs, TV...).

¹⁰³ Voir chapitre 3 la communication à cette journée qui argumente plus finement cette hypothèse.

¹⁰⁴ *Quarante raisons pour lesquelles les putes sont mes héroïnes* par Annie M. Sprinkle, <http://ovidie@ovidie-pornslut.com/Annie%20Sprinkle/Les-Putes.htm>.

¹⁰⁵ Nous laissons aux sémiologues le soin d'analyser le contenu de ces productions.

orientations intimes constituent un niveau social intermédiaire qui, simultanément, subit l'influence de fonctionnements macro-sociaux et joue un rôle dans les processus de mise en cohérence du sujet » (Bozon, 2001 : 13).

L'ensemble de ces tendances a trouvé dans le libéralisme un cadre propice. Le libéralisme économique a généralisé les possibilités de services payants. Le commerce du sexe, pour les hommes gays (Mendes-Leite, 1999), puis pour les autres — hommes ou femmes hétéros ou bisexuel-le-s, et couples hommes/femmes —, a offert un cadre normatif alternatif tant à la prostitution de rue qu'aux rencontres informelles et gratuites dans l'espace public (ou privé). Aux services tarifés d'une personne, au hasard et aux éventuels dangers¹⁰⁶ se substitue alors l'accès à une sexualité négociable, plurale mais sécurisée, contrôlée, bref normalisée. Toutefois, les lieux de rencontres et les backrooms décrits par Rommel Mendes-Leite, qu'ils concernent des homosexuels identitaires (qui se revendiquent comme tels) ou non, donnent à voir des sexualités entre hommes, entre égaux. Ce qui n'est pas le cas des rapports entre hommes et femmes.

Des sexualités normatives

Construit sur les mêmes modèles de domestication de la sexualité que les établissements pour hommes, le commerce du sexe hétérosexuel montre une lutte sous-jacente, mais permanente, pour que les femmes, les compagnes et/ou les femmes qui fréquentent ces lieux, adoptent un modèle de sexualité récréative hérité des modèles sexuels masculins. Ceci est largement favorisé par la pression exercée par des hommes consommateurs qui cherchent dans le commerce du sexe à se réassurer et à (re)légitimer des formes de sexualités viriles contestées par ailleurs.

Dans le milieu libertin (type sex-clubs), nous serions donc en partie en présence d'une nouvelle tentative, initiée par les hommes, de dépasser la dichotomie traditionnelle qui organisait la gestion multisexuelle des désirs masculins. Ceci est d'autant facilité par le leurre, l'effet d'annonce, que constitue l'appellation échangiste elle-même¹⁰⁷. Mais cette *utopie* « conjugale » qui vise à dépasser les territorialisations masculines et féminines des sexualités (le fait de s'amuser ensemble), se heurte aux formes masculines de gestion et de contrôle du commerce du sexe qui instrumentalisent ce que la pornographie décrète être le désir féminin, et à la définition fondamentalement masculine de cette forme d'utopie elle-même.

En l'état, même ouvrant sur des formes de sexualités moins hétéronormatives, en particulier sur les bisexualités ou la multisexualité conjugale (le dépassement du « deux »), l'échangisme ou les autres formes de travail du sexe récréatif n'ont rien d'une sexualité libérée des stéréotypes sexistes. Au contraire, intégrant l'émergence (récente) du désir féminin dans le couple, et sous couvert d'un discours libéral, la recomposition actuelle du commerce du sexe apparaît comme une énième tentative pour perpétuer le pouvoir masculin, mis à mal ces dernières années par les luttes des femmes.

Plus, face au manque d'appétence des compagnes et des femmes en général pour les pratiques sexuelles, souvent extrêmement stéréotypées, que propose le commerce du sexe, et/ou au refus d'autres hommes de voir leur compagne s'adonner à une sexualité collective, de nombreux et nombreuses professionnel-le-s sont embauché-e-s sous une forme ou une autre. Leur salariat est la marque des rapports de pouvoir existant entre ceux qui consomment du sexe et celles/ceux qui sont payé-e-s pour offrir des services disponibles à cette consommation.

¹⁰⁶ L'intériorisation des campagnes sécuritaires a aussi sans doute joué un rôle dans le glissement qu'opèrent certains clients vers d'autres lieux de commerce du sexe.

¹⁰⁷ D'après nos comptages réalisés à partir des petites annonces, la population échangiste est composée d'environ 40% de couples hommes/femmes, et de 50% d'hommes seuls ; soient environ 70 % d'hommes (Welzer-Lang, 1998, 2001).

Une porno produite par des femmes

C'est dans ce cadre contrôlé et normatif qu'apparaissent aujourd'hui quelques essais, mis en scène par des femmes pour donner un contenu plus égalitaire aux représentations de la sexualité. Quels seront les effets des actions de ces femmes qui essaient, parfois, de se dégager des impositions masculines ? Devront-elles masculiniser leur érotique et se (re)conformer aux stéréotypes machistes ? Arriveront-elles à faire valoir un autre type de commerce ou à produire des inflexions significatives sur le commerce de sexe actuel ? Verra-t-on des femmes utiliser de manière massive le travail du sexe comme le font les hommes aujourd'hui ? Assisterons-nous dans le futur, dans le travail du sexe comme dans l'ensemble de la société, à une atténuation de la division sexuelle du travail au profit d'un renforcement de la division par classe où hommes et femmes aisé-e-s utiliseront les services de personnes rétribuées pour satisfaire leurs désirs sexuels ? Il est trop tôt pour le dire.

En tout cas, le commerce du sexe constitue aujourd'hui un socle hétéroclite où se croisent (ex)clients de prostitué-e-s devenus consommateurs de sexualités récréatives, de couples hommes/femmes, d'hommes voulant vivre leurs rapports sexuels entre hommes dans le secret sécurisant des établissements commerciaux, et quelques femmes pourfendant la misogynie du milieu.

L'ensemble de ces personnes, commerçant-e-s et industriel-le-s compris-e-s, forment une sphère florissante de l'économie et un gisement d'emploi à intégrer dans nos analyses sociologiques, y compris d'ailleurs comme nous l'avons montré chapitre 5, en termes de proxénétisme industriel.

2 / Le contexte actuel : mondialisation et extension/recomposition des services du commerce du sexe

Le commerce libéral se mondialise, le commerce du sexe aussi. D'un côté, notons la traite des femmes, l'immigration aux fins de prostitution de milliers d'entre elles d'abord poussées par la misère économique et le besoin de survivre. De l'autre, signalons les délocalisations de services télématiques vers les paradis fiscaux et l'embauche aux tarifs locaux d'animatrices de téléphone rose et webcams pour les strip-teases en direct sur Internet, voire aussi la production d'objets pornographiques dans les pays du tiers-monde et la diffusion mondiale de chaînes TV pornos par satellites.

En ce sens, quelles que soient les volontés réglementaristes locales, les réflexions se doivent d'être européennes et mondiales.

Dans ce contexte, nous assistons à des phénomènes concordants.

Concentration des moyens et capitaux/captation de clientèle

Comme d'autres formes de négoce, le commerce du sexe est soumis aux tendances libérales de concentration. Les salons de l'érotisme (quelles qu'en soient les appellations exactes), très populaires en Belgique, naissants en France, en sont une forme intéressante. Ces salons associent, avec une proportion qui varie d'un organisateur à l'autre, — des formes traditionnelles du commerce du sexe (sex-shops, lingerie érotique, strip-tease, théâtre érotique...), — des producteurs nationaux ou européens (revues pornographiques ou érotiques, vidéos-porno, sites webs, vendeurs de piscines, jacuzzis, de produits divers, lignes de rencontres) — des commerçants locaux ou régionaux (clubs échangistes, saunas, sex-shops, sex-clubs, parfois des discothèques grand public [voir après], des créateurs et créatrices divers-e-s et varié-e-s (Body painting, piercing, tourneurs sur bois, peintres, vidéastes...) — et des commerces présents dans tous les salons (bar, restauration...). On y trouve aussi des stands de prévention SIDA.

Outre les métiers, les activités, les « petits boulots » liés directement à la sexualité masculine, ces salons génèrent aussi un ensemble d'emploi « ordinaires », allant de la « dame-pipi » aux agents de sécurité, en passant par les serveurs et serveuses, mais les métiers exercés dans ces lieux particuliers sont alors soumis à des contraintes et à des pollutions spécifiques. Nous avons ainsi recueilli beaucoup de plaintes où des jeunes femmes, travailleuses du sexe ou non, dénonçaient des formes de harcèlement. Dans cette volonté de globaliser les services payants liés à la sexualité masculine, nous avons pu aussi observer la volonté de certains responsables de salons de s'ouvrir aux communautés gays par les formes de strip-tease proposées, l'embauche d'agents de sécurité ou d'animateurs gays. Nous avons pu alors constater *de visu* l'efficacité de ces dispositifs contre les agressions homophobes.

Organisés par des sociétés possédant de gros capitaux, ou par des agglomérations de petits commerçants qui s'associent pour faire vivre ces événements, ces salons sont une forme actuelle de concentration de moyens visant à quitter l'éparpillement qui sous-tend en général l'implantation des petits commerces dans les espaces urbains. Les salons de l'érotisme sont la forme fédérative actuellement la plus accomplie d'exposition du commerce du sexe en dehors de la prostitution.

Les performances artistiques annoncées, la présence de porno-stars, et les campagnes de publicité massive amènent une quantité importante de clients : jeunes mâles en bandes, couples homme/femme (des plus jeunes aux plus âgés), quelques rares femmes seules, quelques groupes de jeunes femmes et beaucoup d'hommes seuls. D'après nos comptages (empiriques), les femmes (travailleuses du sexe comprises) représentent entre 20 et 40% du public suivant les jours, les heures.

Et on retrouve ce même phénomène de concentration de capitaux et moyens/captation de clientèle dans les bordels que nous avons étudiés en Catalogne (cf chapitre5), où officient un nombre important de travailleuses du sexe (de 20 à 50 pour les plus petits à 150 pour les plus grands). L'entrée (payante) dans la salle/bar de rencontre, la restauration servie aux femmes prostituées, la location du téléphone portable, les services d'un coiffeur (ou d'une coiffeuse), sont autant de services vendus par les « propriétaires d'hôtels » aux hommes clients et aux travailleuses du sexe. Ces « propriétaires » ont investi dans des locaux modernes, souvent neufs, érigés dans la périphérie des villes, près des centres commerciaux ou des concentrations industrielles, et ils rentabilisent leurs mises en exploitant (au sens littéral du terme) le travail du sexe fourni par les prostituées. Devant la modernité que représente un grand bar où des femmes, souriantes, pas farouches et... en tenue légère, proposent leurs services à tout client qui le désire, et ceci pour un prix fixe (de 45 à 60 euros) perçu par l'établissement ; devant un lieu où on sort en bandes d'hommes, où les compagnes ne peuvent savoir qui, dans le groupe des conjoints, « est monté » et qui, par fidélité, est resté au bar (l'accès est interdit aux non-prostituées), le succès est garanti. Ces nouveaux bordels en voie de reconnaissance obligent les anciens clubs à fermer ou à se transformer.

Quant aux sociétés de cybersexe, l'ethnographie parle d'elle-même. La concentration de moyens, la cotation en bourse, la diversité des activités (téléphone rose, internet/minitel rose, TV porno...) font que ces sociétés se retrouvent parmi les leaders de l'Internet européen.

- Porosité des frontières

Nous venons de le signaler, des discothèques ordinaires sont également présentes dans les salons de l'érotisme. De la même manière, il y a de plus en plus de cages à barreaux (pour des exhibitions) dans ces mêmes discothèques¹⁰⁸ qui annoncent, comme d'autres aussi le

¹⁰⁸ Nous remercions Rudy Bensoussan de nous avoir communiqué cette information.

font par *flyer* interposés, des show, des strip-tease...

Dans les années 90, nous avions d'une part, trois pôles qui organisaient autour d'eux les activités du commerce du sexe : — la prostitution, de rue ou en établissement — les clubs de rencontre à vocation sexuelle : clubs échangistes, *backrooms* gays, saunas... — les petits commerces : cinéma porno, sex-shops... D'autre part, nous avions les activités de loisirs : bals, discothèques, clubs de sports, etc. Boîtes de nuit et discothèques rassemblaient la jeunesse en quête de rencontres affectives et/ou sexuelles dans des jeux de drague traditionnels.

Ces deux types d'espace étaient clairement et nettement différenciés.

Aujourd'hui, nous assistons à une porosité des frontières entre commerce du sexe et commerce de loisirs nocturnes, comme entre les différentes formes du commerce du sexe lui-même. Non seulement les clubs échangistes ou les *backrooms* gays ont quitté la semi-clandestinité pour apparaître souvent dans les médias, mais en plus, les boîtes de nuit affichent aujourd'hui des prestations et des équipements qui étaient auparavant spécifiques aux commerces du sexe.

Une comparaison visuelle est plus parlante que de nombreux discours. Laissons donc au lecteur, à la lectrice, le soin d'essayer de déterminer, entre ces deux publicités, celle qui se réfère à une exhibition dans un club échangiste, et celle qui concerne une banale discothèque.

LE TABOO
CLUB LIBERTIN



2 stars du X
à partir de 23h

SOIRÉE PRIVÉE
INVITATION POUR 1 COUPLE

SEX IN APOSIA



KATARINA

à partir de 23h00

2 STARS DU X
SOIRÉE PRIVÉE
INVITATION POUR 2 PERSONNES

DIMANCHE 21 AVRIL
à partir de 23 h

Pour la clôture du salon EROTICA
la direction et le personnel du
TABOO
vous invitent à notre

Mega soirée
STARS DU X
(DRUNA & KATARINA)

à ne manquer sous aucun prétexte.
SOIRÉE TORRIDE

**[sex sensible
s'abstenir]**

1, chemin des étroits - Toulouse
periph/sortie 24 - dir. la Croix-Falgarde
tél : 05 61 32 92 93 - www.taboo.fr

MERCREDI 24 AVRIL 2002
à partir de 23h00

SOIREE PRIVEE

**SEX
I
N
APOSIA**

SHOW HARD
SEXY - SHOW - DANCE
TOPLESS
ECRAN VIDEO GEANT
EROS

EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉ AUX ADULTES
NIGHT CLUB APOSIA
9 rue Jean Rodier - Toulouse - 31 Montauban
05 62 71 84 11

La direction se réserve le droit d'entrée
interdit aux moins de 18 ans

On retrouve cette porosité des frontières dans les activités, nouvelles en France et en Espagne mais pas en Belgique, que l'on désigne sous le nom d' « enterrement de vie de garçon », où un groupe (amical) appelle une call-girl (ou un call-boy) pour effectuer un strip-tease.

Mobilités professionnelles

Une autre difficulté se présente lorsqu'il s'agit de typifier métiers et activités du travail du sexe. Hormis quelques places bien déterminées, il est courant de voir une femme — notamment au début d'une carrière — passer du rôle de vendeuse de revue porno à celui de serveuse/animatrice dans un club échangiste, d'hôtesse de bar américain à animatrice de téléphone rose, ou de voir de la même manière un homme passer de vendeur de sex-shop à producteur de films pornos, etc.. Et ceci alors même que certaines activités, même si elles sont rémunérées (serveuse/animatrice de club échangiste, animatrice d'un concours « Miss T-Shirt mouillé »), ne sont pas identifiées par les femmes comme du travail sexuel. D'autres encore vont assister des professionnel-le-s dans un salon de l'érotisme de manière bénévole avant de tourner dans des productions pornographiques, etc.

Pour le dire autrement, un nombre important d'activités et de métiers liés au travail du sexe ont des contours flous, n'exigent pas de savoir-faire spécifiques et servent de bancs d'essai, de tests, avant que des femmes ou des hommes optent définitivement pour le travail sexuel. De plus, les professionnel-le-s du sexe semblent montrer des mobilités professionnelles importantes à l'intérieur même du travail du sexe et/ou entre travail du sexe et travail extérieur à ces activités, notamment dans la création artistique. Parfois aussi, certaines femmes ont quitté le travail du sexe pour un « beau » mariage, ou inversement.

Des violences subies par le personnel

De la violence institutionnelle liée à la non-reconnaissance de ces activités et métiers, à des formes de somatisations corporelles (chutes de cheveux, prises ou pertes de poids, troubles gynécologiques) dûes aux conditions de travail, en passant par la violence liée au stigmate attaché à cette sphère d'activité et les agressions/harcèlements de certains clients, notre rapport donne de nombreux exemples de violences subies par des femmes et des hommes dans le commerce du sexe.

Une asymétrie hommes/femmes

Comme dans la prostitution de rue (Welzer-Lang et al, 1994), les violences subies par les femmes ne sont pas similaires, ni symétriques à celles qui sont subies par les hommes. Non seulement de nombreux hommes rencontrés lors des salons de l'érotisme, main-d'œuvre gratuite de petits commerces, sont payés en nature (entrées gratuites dans les clubs, invitations à des soirées privées), mais surtout nous avons été marqué-e-s par le détachement que manifestent les hommes à propos de leur travail.

D'une part, la direction du personnel (hommes ou femmes) dit ne pas gérer personnel masculin et féminin de la même manière, ce que nous avons pu constater dans les entreprises de cybersexe et dans les sex-clubs. De l'autre, l'articulation vie professionnelle/vie privée est différente selon les sexes. Si nombre de professionnels sont gays (ce qui n'est pas vrai cependant dans le milieu du strip-tease), le stigmate attaché au travail du sexe varie plus encore avec le genre de la personne que selon sa tendance sexuelle. Pour une femme par exemple, le fait d'être associée au travail sexuel force la comparaison avec la pute, la salope ; pour un homme, non.

A qui se plaindre ? A qui demander conseil ?

Invisibles dans les débats actuels sur le travail sexuel, occulté-e-s par les employeurs de téléphonie qui masquent la réalité des charges de travail en faisant signer des contrats de travail [en France, mais pas encore partout en Espagne] où il est écrit noir sur blanc que les

propos pornographiques ne sont pas tolérés (sic), ou bien encore embauché-e-s « au noir » dans les petits commerces, dans un lot d'économies souterraines (mais lucratives), la situation du personnel que nous avons rencontré est inquiétante.

Nous l'avons dit lors d'entretiens avec la presse régionale de Toulouse, ou plus exactement nous avons mentionné la difficulté pour les animatrices de téléphone rose de pouvoir parler à des inspecteurs/trices ou à des médecins du travail. Les réactions furent rapides, nous avons été menacés de procès en diffamation ! A n'en point douter, des mesures spécifiques doivent être prises pour résoudre ces questions.

Conseils/recommandations

1 - Permettre ce type d'étude en pérennisant leurs financements

La limitation des subventions à une seule année pour cette recherche ne nous a pas permis de mener notre travail de terrain à bien, du moins à conclure le processus de concertation et de mobilisation des personnels que nous avons engagés.

La première recommandation — en guise de préambule — s'adresse donc à nos propres financeurs européens. Annoncer la louable intention de vouloir lutter contre les violences faites aux femmes ne suffit pas, encore faut-il en donner les moyens aux chercheur-e-s en leur accordant des délais décents pour effectuer un travail qui se concentre sur l'invisible, qui ethnographie le secret des hommes, des clients, qui cherche à approcher au plus près un personnel éparpillé et atomisé.

Nos collègues, nos partenaires, nos évaluateurs et évaluatrices jugeront du travail que nous avons effectué en douze mois. Seule notre éthique anti-oppressive, notre volonté farouche de lutter contre les violences sexistes, explique l'ampleur du travail réalisé.

2 - Développer une politique d'alliance contre les violences sexistes

La lutte contre les violences masculines domestiques a d'abord consisté à soutenir les principales victimes de ces violences, les conjointes violentées, puis dans un second temps à s'adresser aux hommes agresseurs ; et cela quelles que soient les positions éthiques ou politiques sur le mariage et l'hétérosexualité. Les forces progressistes qui veulent lutter contre les violences sexistes dans le travail du sexe doivent clairement annoncer une alliance avec les personnes qui officient dans ce type d'activité. Souvent, à tort ou à raison, la position des associations qui se réclament du féminisme a d'abord été perçue comme une lutte (et un affrontement) avec les personnes prostituées.

L'alliance, quelles que soient les formes de regroupement que pourront décider les personnes travaillant dans le commerce du sexe (syndicat, groupe communautaire ou autre), permettrait aussi une interconnaissance des réseaux, une baisse de la méfiance que nous avons aperçue à l'égard des militantes féministes dans ce milieu, une prise de conscience enfin de certains aspects normatifs et sexistes imposés aux personnes travaillant dans cette industrie.

Cette alliance pourrait être formalisée dans des observatoires nationaux, et/ou dans un observatoire européen sur le commerce du sexe où pourraient siéger associations, responsables politiques, chercheur-e-s et personnels de ces services. Cette proposition rejoint celle formulée par Malka Marcovich dans son rapport au Secrétariat d'État aux Droits des Femmes (France) où elle invite à « rendre visible les différentes formes contemporaines de ce système et les différentes activités et ramifications de l'industrie du sexe en France » (2002 : 52).

3 - Informer le personnel qui œuvre dans le commerce du sexe

L'extrême éparpillement des activités liées au commerce du sexe, l'invisibilité volontaire de certaines activités, la pseudo-clandestinité d'autres ainsi que le stigmatisme associé à ces métiers, n'ont jamais permis une information claire sur les droits des personnels, hommes et femmes, y compris sur leur droit à ne pas subir de violences.

Dans ce secteur très lucratif, tout est fait pour éviter que les gens salarié-e-s, sous une forme ou une autre, ne constituent pas de collectif de travail capable de s'opposer aux employeurs.

Une mission spécifique pourrait être confiée aux associations qui travaillent déjà dans la prostitution afin de réaliser du matériel de prévention pour ces personnes. L'accueil chaleureux reçu par notre équipe de chercheur-e-s dans les divers salons et autres lieux de sexe que nous avons visité pour cette étude, les discussions que nous avons eu autour de nous, nous font dire que cette initiative serait extrêmement bien accueillie.

4 - Quitter le sens commun et refuser les spécifismes de ce travail

Quelles que soient les positions éthiques, morales ou idéologiques qui concernent la prostitution, comprendre ce que vivent hommes et femmes dans le commerce du sexe nécessite de quitter le particularisme du travail du sexe de rue et le spécifisme du travail du sexe.

Nous venons de montrer la complexité dans laquelle vivent des milliers de personnes travaillant dans cette activité. Nous avons aussi montré comment cette sphère, diversifiée à l'envi, était analysable avec les outils de la sociologie du travail, la problématique des rapports sociaux de sexe. L'adoption d'une attitude spécifique pour regarder ces activités et ces métiers aboutit, *in fine*, à conforter la stigmatisation de ces professionnel-le-s et leur isolement social.

Lutter contre les violences sexistes présentes dans le travail du sexe demande d'adopter une attitude « généraliste » et globalisante qui réintègre dans la loi générale les femmes et les hommes qui vivent de ces activités et travaux. Il s'agit aussi de faire appliquer dans ce secteur, comme dans d'autres, les lois contre les violences au travail.

Dans un premier temps il nous semble important de réintroduire ces professions, ces métiers, dans la nomenclature générale des emplois.

5 - Développer des études sur les pollutions particulières que créeraient ces activités

Nous avons parfois entendu dire que la prostitution était assimilable à un viol, que les femmes survivantes d'incestes étaient majoritaires dans la prostitution de rue ou de bordel¹⁰⁹, ou bien même que les violences subies dans le travail du sexe étaient irrémédiables... D'autres auteures, sans nier les souffrances vécues dans le travail du sexe, comparent celui-ci avec les autres métiers dits féminins qui s'occupent du corps : infirmières, esthéticiennes, femmes au foyer... Sont alors analysées les résistances individuelles et collectives que mettent en œuvre les femmes (ou les hommes) pour parer aux violences subies.

La lutte contre les violences sexistes doit quitter le flou des appréciations fortement teintées d'idéologisme pour faire un état réel des violences et pollutions subies par les personnes (hommes et femmes). Il est particulièrement important de mener des travaux en épidémiologie ou en psychodynamique du travail pour faire un état des lieux des violences, des pollutions produites par le travail du sexe, de les comparer à d'autres métiers (ou activités¹¹⁰) exercés par des femmes, ou par des hommes mis socialement en position de femmes.

6 - Former les relais traditionnels

¹⁰⁹Sans qu'aucune étude de cohorte n'ai jamais comparé des femmes prostituées et des femmes non prostituées.

¹¹⁰ Il est courant que le travail des femmes soit invisibilisé ou déqualifié dans un refus de considérer les activités féminines au même titre que celles produites ou effectuées par des hommes.

Aider à lutter contre la non-assistance des personnels liés au travail sexuel passe par une information/mobilisation des structures traditionnelles chargées d'accompagner les salarié-e-s : médecine du travail, inspection du travail. A de nombreuses reprises, des salarié-e-s de téléphone rose, des employé-e-s d'établissements échangistes et autres vendeurs/euses de sex-shops, se sont plaint-e-s de ne pas trouver secours auprès de ces professionnel-le-s ; alors que dans ce secteur, sous prétexte de spécifisme, la législation du travail est souvent réinterprétée au gré des besoins patronaux.

D'après nos propres constats, la pseudo-spécificité de ces métiers aboutit pour l'instant à généraliser les rétributions au salaire minimum, le vol des droits à l'image, l'exploitation gratuite de la voix, la déqualification des métiers artistiques, etc.

Même si notre projet de travail en commun n'a pu se réaliser au vu de l'arrêt des financements, plusieurs médecins ou inspecteurs/trices du travail nous ont fait valoir leur non-connaissance de ce type d'activités, de métiers, et leur impuissance devant les ruses que développent les employeurs (dissimulation de l'activité réelle lors des inspections pour le téléphone rose, non conformité des contrats de travail avec la tâche réelle exigée, non respect des pauses, intrusions dans la vie privée, etc.).

Il est important que les règles du droit du travail puissent s'appliquer dans les secteurs que nous avons étudiés. Cela passe par une formation/concertation avec les services chargés du respect de ces règles.

De même, il est important d'informer les associations qui agissent dans les autres secteurs du travail du sexe, de les aider à pouvoir intervenir auprès de ces populations. Notre expérience extrêmement positive avec Espace P. à Bruxelles, Cabiria à Lyon, ou avec Couples Contre Le Sida (Midi-Pyrénées) montre la faisabilité de ce travail d'information.

7 - Prévention auprès des clients

A côté des nouveaux bordels, où la relation contractuelle est clairement établie, de nombreuses autres activités du travail sexuel sont masquées aux yeux des clients. L'homme client est, ou peut être persuadé que les soi-disant jeunes filles qui lui répondent sur les lignes roses sont les authentiques *salopes* que promettent les publicités qui s'étalent dans les villes. L'homme client est, ou peut être persuadé que la jeune fille qui se colle à lui au cours d'un slow langoureux dans un lieu libertin est réellement attirée par ses cheveux gris, sa bedaine et ses mains baladeuses. L'homme client est, ou peut être persuadé que les femmes qui figurent dans les bandes vidéo pornos aiment être maltraitées, prises sexuellement à répétition par n'importe quel homme inconnu.

Le secret actuel sur le commerce et les métiers liés à la sexualité masculine entretient le doute, le flou ; du moins autorise les hommes clients, consciemment ou inconsciemment à coller leurs rêves d'une sexualité prédatrice sur le corps des femmes soi-disant disponibles à leurs fantasmes tarifés.

Que l'homme soit client ou consommateur, qu'il paie une personne à l'acte, qu'il s'acquitte d'un droit d'entrée dans une structure commerciale ou qu'il accepte le débit immatériel de sa facture téléphonique, il est important de le responsabiliser en l'informant du fonctionnement des coulisses du travail sexuel.

Une première prévention pourrait consister à casser le secret qui entoure ce secteur économique.

Une seconde pourrait être menée en collaboration avec les personnes qui travaillent dans le commerce du sexe. Non seulement ces débats entre clients/consommateurs et personnels permettraient de rompre l'isolement social de ces dernier-e-s, mais ils permettraient aussi de mettre en place des codes de bonnes conduites, de pratiques

positives qui éviteraient les violences actuelles.

8 - Penser demain, ouvrir les débats

Mais ce n'est pas tout. Aujourd'hui les débats autour du travail du sexe, des hommes clients ou consommateurs, semblent se réduire à une seule et unique question : interdire ou non. Comme si la violence sexiste était consubstantielle à cette forme de travail. Comme si les tentatives actuelles de certaines femmes, certains hommes, et certains transgenres pour penser autrement les rapports entre obscénité et érotisme étaient vaines. Comme si les rapports sociaux et les représentations culturelles ne construisaient pas le travail du sexe lui-même.

Les rapports sociaux de sexe changent, la sexualité en suit les nouveaux contours. Sans doute, comme citoyen-ne-s (et non comme expert-e-s), nous pouvons partager la critique du libéralisme, reprendre les thèses marxistes sur l'aliénation et l'oppression que crée le travail, travail sexuel compris. Nous partageons aussi une vision utopique d'un monde sans domination. Qu'elle sera alors la place de la sexualité ?

Pour l'instant, dans un pragmatisme forgé dans les associations de prévention rompues aux actions de réduction des risques, nous savons le danger de prendre nos désirs pour des réalités totalisantes.

Il est temps que s'ouvre un véritable débat sur le travail du sexe : sur sa nature exacte, sur ce que vivent personnels et clients, et enfin sur les rapports de force et de violence qui règnent dans ce milieu.

Personne n'a intérêt à se contenter des flous qui caractérisent le travail du sexe aujourd'hui.

L'oppression et la violence se sont toujours nourries d'opacité sur les pouvoirs et de refus d'altérité.

Bibliographie

- ACSF, 1993, *Analyse des Comportements Sexuels en France*, sous la direction de Spira Alfred et al., coll. Rapports officiels, Paris, La Documentation Française.
- Alberoni Francesco, 1981, *Le Choc amoureux*, Paris, Ramsay.
- Balandier Georges, 1988, *Le désordre, Eloge du mouvement*, Paris, Fayard.
- Baudry Patrick, 1997, *La pornographie et ses images*, Armand Colin.
- Bindman Jo, 1997, « Anti-Slavery International, Redefining Prostitution as Sex Work on the International Agenda », *NetWork of Sex Projects*, <http://www.walnet.org/csis/groups/nswp/>
- Boltanski Luc, 1990, *L'Amour et la Justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Métailié,
- Boltanski Luc, 1993, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié.
- Bourdieu Pierre, 1990, *La Domination masculine*, in *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°84, pp. 4-31.
- Bourdieu Pierre, 1992, « Le champ littéraire, *Actes de la recherche en sciences sociales* », n° 89.
- Bourdieu Pierre, 1998, *La Domination masculine*, Paris, Seuil. coll. Liber.
- Bozon Michel, 1998, « Amour, désir et durée. Cycle de la sexualité conjugale et rapports entre hommes et femmes », in Bajos Nathalie, Bozon Michel, Ferrand Alexis, Giami Alain, Spira Alfred et le groupe ACSF, *La Sexualité aux temps du sida*, Paris, PUF, pp. 175-252.
- Bozon Michel, 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°128, pp. 4-23.
- Bozon Michel, 2001, « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, n° 41-42, pp. 11-40.
- Brohm Jean-Marie, 1996, « Sexualité et reproduction sociale », in *Quel corps*, n° 47-48-49, pp. 5-47.
- Cabiria, *Rapport d'activité 2000*, Lyon, Le Dragon Lune, 2001.
- Callon Michel (ss. dir.), 1989, *La Science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*, Paris, La Découverte / Conseil de l'Europe « Textes à l'appui ».
- Chabaud-Rychter D., Gardey D., 2000; *Techniques et genre*, in *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF.
- Chabaud-Rychter Danièle et Gardey Delphine, 2000, "Techniques et genre", in *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, pp. 215-220.
- Chaker Saloua, 1999, *Les Animatrices du téléphone rose, le travail sexuel à l'ère du proxénétisme industriel*, mémoire de maîtrise de sociologie, Université Toulouse le Mirail, (sous la dir. de Daniel Welzer-Lang)

Chenut Helen Harden, 1987, « Changements techniques et métiers à maille: la division sexuelle des techniques dans la bonneterie troyenne », 1860-1930, in D. Chabaud-Rychter, G. Doniol-Shaw, HH Harden Chenut, *Division sexuelle des techniques et qualification*, Rapport de recherche CNRS-PIRTTEM-GEDISST, pp. 55-74.

Clot Y., Rochex J.Y., Schwartz Y., *Les Caprices des flux: les mutations technologiques du point de vue de ceux qui les vivent*, Paris, Matrice, 1990.

Collectif, 1984, *Le Sexe du travail. Structures familiales et système productif*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

Collin Françoise, 1992, « Les bords », in *Les Cahiers du Grif*, Ed. Complexe.

Connel, 2000, Ç masculinités et mondialisation È, in Welzer-Lang (dir) *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, pp195-219.

Dagenais Huguette, 1987, « Méthodologie féministe et anthropologie : une alliance possible », in *Anthropologie et sociétés*, vol. 11, n°1, pp. 19-43.

Dank Barry M., 1999 ; « Sex work, Sex workers, and beyond », in Dank Barry M., Refinetti Roberto (ss.dir.), *Sex work and Sex workers*, Sexuality & Culture, vol.2.

Daune-Richard Anne-Marie, Devreux Anne-Marie, 1990, « Catégorisation sociale et rapport social : réflexions à partir de l'exemple des rapports sociaux de sexe » in Freyssenet Michel, Magri Susanna, *Les Rapports sociaux et leurs enjeux*, Séminaire du centre de sociologie urbaine 1986-1988, volume 2, CSU, Paris, pp. 111-129.

De Terssac Gilbert., *Autonomie dans le travail*, Paris, P.U.F., 1990.

Dejours Christophe, 1993, « Intelligence pratique et sagesse pratique : deux dimensions méconnues du travail réel », in *Education permanente*, n°16/1993-3, pp. 47-69.

Dejours Christophe, 1995, *Travail: usure mentale, Essai de psychopathologie du travail*, Paris, Bayard Editions.

Dejours Christophe, 1996, « Introduction Psychodynamique du travail », in *Revue Internationale de Psychosociologie*, vol.III, n° 5, 1996.

Dejours Christophe, 1997, « Virilité et stratégies collectives de défense dans les nouvelles formes d'organisation du travail », in HIRATA H. (ss.resp.), *Travail, organisation et technologies*, Actes des rencontres européennes du GDR Marché du Travail et Genre, Novembre.

Dejours Christophe, 1998, *La Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil.

Deleuze Gilles, 1967, *Présentation de Sacher-Masoch*, Ed. de Minuit.

Delmas-Marty M., 1992, *Les Grands systèmes de politique criminelle*, P.U.F., Thémis.

Delphy Christine, 1970, « L'Ennemi principal » in *Partisans*, n° spécial, « Libération des femmes, année zéro », Juillet-Août 1970, n° 54-55, pp. 57-172. réédité en 1998 : in *L'ennemi principal, t.1 : Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, pp. 31-56.

Derick Dinah, 2000, « Les politiques publiques et la prostitution », *Délégation aux droits des femmes et à l'égalité entre les hommes et les femmes*, Rapport d'activité 2000-2001 n°209, Sénat,

Paris.

Devereux Georges, 1980, *De L'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion,.

Dodier Nicolas, 1997, « L'Activité technique, les formes d'organisation du travail et la question de la société », in *Les Cahiers du Gedisst, Travail, Espaces et Professions*, n°19.

Dorais Michel, 2000, *Mort ou vif*, Contextes et mobiles de tentatives de suicide chez les adolescents et jeunes homosexuels ou identifiés comme tels, Québec, CRSC (Centre de Recherche sur les Services Communautaires), Gai Ecoute.

Douglas M., 1971, Edition originale 1967, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabous*, Paris, Maspéro.

Euler Catherine, Welzer-Lang Daniel, 2000, *Developing Best Professional Practice for Reducing Violence and Trafficking in Militarised Areas of Peacetime Europe*, Resarch Center on Violence, Abuse and Gender Relations, Leeds (UK), Simone, Université Toulouse Le Mirail (avec Catherine Euler), 160p. (ronéoté).

Foucault Michel, 1975, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard.

Foucault Michel, 1976, *Histoire de la sexualité, I. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.

Gagnon John, 1999, « Les Usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans la recherche sur la sexualité », in *Acte de la recherche en sciences sociales*, n° 128, pp. 72-79.

Garfinkel, Harold, 1987, « *Studies in Ethnomethodology* », New Jersey, Prentice Hall, 1967.

Giami Alain et Bozon Michel, 1999, « Les scripts sexuels ou la mise en forme du désir », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 68-72.1

Glucksman Miriam, 1997, « L'Organisation sociale globale du travail : une nouvelle approche pour une analyse sexuée du travail », in HIRATA H. (ss. resp.), *Travail, organisation et technologies*, Actes des rencontres européennes du GDR Marché du Travail et Genre.

Godelier Maurice, 1976, « Le sexe comme fondement ultime de l'ordre social et cosmique chez les Baruya de Nouvelle-Guinée. Mythe et réalité », in VERDIGLIONE Armando (éd.), *Sexualité et pouvoir*, pp. 268-306, Paris, Payot.

Godelier Maurice, 1982, *La Production des Grands Hommes*, Paris, Fayard, réédition en 1996.

Godelier Maurice, 1995, « Qu'est-ce qu'un acte sexuel ? » in *Revue Internationale de psychopathologie*, n°19, pp. 351-382.

Goffman Erving, 1971, *La Mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi. Les relations en public*, Paris, Ed. De Minuit.

Goffman Erving, 1974, *Les Rites d'interaction*, Paris, Ed. Minuit.

Guillaumin Colette, 1978, « Pratique de pouvoir et idée de Nature. (I) L'appropriation des femmes », in *Questions féministes*, n°2, février, pp. 5-30.

Guillaumin Colette, 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-femmes Recherches.

- Haddad Daniel, 1992, 36 15, *L'Industrie du sexe*, Editions Hermé.
- Haicault Monique, 1984, « La Gestion ordinaire de la vie en deux », in *Sociologie du travail*, n°3, pp. 268-27.
- Haicault Monique, 1993, « La doxa de sexe, une approche du symbolique dans les rapports sociaux de sexe », in *Recherches féministes*, vol. 6, n° 2, pp. 7-20.
- Halperin David, 2000, *Saint Foucault*, Paris, EPEL.
- Héritier Françoise, 1996, *Féminin/Masculin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- Héritier Françoise, 2001, *Privilège de la féminité et domination masculine*, in *Revue Esprit*, n°3-4, avril-mai, pp.77-95.
- Hirata Héléna, 1997, « Division sexuelle du travail : état des connaissances », in *Stratégies de résistance et travail des femmes*, Paris, Harmattan, pp. 25-48.
- Hirata Héléna, 1998, « Division sexuelle du travail. Etat des connaissances », in SOARES Angelo (dir.), *Stratégies de résistance et travail des femmes*, pp.25-47 Paris, L'Harmattan.
- Hirata Hirata, 2000, Zarifian Philippe, « Le concept de travail », in *Dictionnaire critique du féminisme*, pp. 230-235, Paris, PUF.
- Hurtig Marie-Claude, Kail Michèle, Rouch Hélène, 1991, *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Paris, éd. CNRS.
- Jean-Jean, 2000, « La cave des tantes », in D. Welzer-Lang (sous la dir) *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 187-192.
- Joseph Isaac, 1998, *Erving Goffman et la microsociologie*, PUF.
- Kergoat Danièle, 1982, *Les Ouvrières*, Paris, Le Sycomore.
- Kergoat Danièle, 1984, « Plaidoyer pour une sociologie des rapports sociaux : De l'analyse critique des catégories dominantes à la mise en place d'une nouvelle conceptualisation », pp. 207-220, in *Le Sexe du travail : Structure familiale et système productif*, Presse Universitaire de Grenoble.
- Kergoat Danièle, 1992, « A propos des rapports sociaux de sexe », *Revue « M »*, pp. 16-19, avril-mai.
- Kergoat Danièle, 1992, « A propos des rapports sociaux de sexe », in *Revue « M »*, avril-mai, pp. 16-19.
- Kergoat Danièle, 2000, « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe », in *Dictionnaire critique du féminisme*, pp. 35-44, PUF, Paris.
- Kergoat Danièle, 2001, « De l'asymétrie des qualifications masculines et féminines », *Communication au IIIe Congrès Marx International*, Paris.
- Kergoat Danièle, 2001, « Le rapports social de sexe. De la reproduction des rapports sociaux à leur subversion », in *Actuel Marx*, Les rapports sociaux de sexe, n°30, pp. 85-100.
- Kulick Don, Willson Margaret, 1995, *Taboo, Sex, Identity and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*, Londres, Routledge.

Lagrange Hugues, Lhomond Brigitte, (dir.), 1997, *L'Entrée dans la sexualité, Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte.

Lazerges C., 1987, *La politique criminelle*, PUF, Que sais-je?, n°2356.

Legardinier Claudine, 2000, « Prostitution 1 » in Hirata H., Le Doaré H, Sénotier (dir), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, pp 161-166.

Legardinier Claudine, 2001, « Prostitution », in *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, pp. 161-166.

Lerum Kari, 1999, « Twelve Steps feminism Makes Sex Workers Sick: How the State and the Recovery Movement Turn Radical Women into 'Useless Citizens' », in DANK Barry M., Refinetti Roberto, *Sex Work & Sex Workers*, Sexuality & Culture, vol. 2, Londres, pp.7-36.

Les Echos, 28 Juillet 2000, « L'entreprise MédiaServices se diversifie dans l'Internet et la télévision ».

Lesselier Claudie, 2001, « Féminisme et prostitution : les controverses », *Communication au IIIe Congrès Marx International*, Paris, septembre.

Levi-Strauss Claude, 1967, *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, La Haye, Mouton & Co.

Levi-Strauss Claude, 1998, « Retours en arrière », in *Les Temps modernes*, n° 598, mars - avril, pp. 66-77.

Lipietz Alain, 2000, Liste de débats sur les Etats Généraux mise en place par les Verts, en date du 17/9/2000.

Louis Marie-Victoire, 1992, « La conférence Européenne sur le trafic des femmes : vers une reconnaissance légale du proxénétisme », paru in *Projet féministes*, n°1, Mars 92, pp 33-57.

Louis Marie-Victoire, mars 1997, « Le corps humain mis sur le marché », *Le Monde diplomatique*.

Louis Marie Victoire, 2000, « Pour construire l'abolitionnisme du XXI siècle », [en ligne], accessible à l'adresse : <http://www.penelopes.org>.

Louis Marie-Victoire, 2001, « Pour une critique de la politique pro-prostitution de Cabiria. Analyse critique du rapport d'Activité 2000 », Septembre, [en ligne], accessible à l'adresse: <http://www.penelopes.org>.

Marcovich Malka, 2002, *Le Système de la prostitution : une violence à l'encontre des femmes*, Rapport à la commission nationale contre les violences envers les femmes, sous commission prostitution et traite des êtres humains à des fins sexuelles, Secrétariat d'Etat aux Droits des Femmes, Paris.

Mathieu Nicole-Claude, 1973, « Homme-culture et femme-nature ? », in *L'Homme XIII*, 3, juin-septembre , pp.101-113.

Mathieu Nicole-Claude, 1985, « Quand céder n'est pas consentir, des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », in *L'Arraisonnement des Femmes, essais en anthropologie des sexes*, Paris, E.H.E.S.S, pp. 169-245.

Mathieu Nicole-Claude, 1991, « Quand céder n'est pas consentir. des déterminations matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes et de quelques unes de leurs interprétations en ethnologie », in MATHIEU N-C, *L'Anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté Femmes, pp. 131-225.

Mathieu Nicole-Claude, 1991, « Identité sexuelle/sexuée/de sexe. Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre », in MATHIEU N-C., *L'Anatomie politique, catégorisations et idéologie du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, pp. 227-267.

Mathieu Nicole-Claude, 1994, *Dérive du genre / stabilité des sexes*, in *Madonna. Erotisme et pouvoir* (sous la direction de M. Dion), Ed. Kimé, pp. 54-70.

Mathieu Nicole-Claude, 1999, *Bourdieu ou le pouvoir auto hypnotique de la domination masculine*, in *Les Temps Modernes*, n°604, pp. 286-324.

Mathieu Lilian, 1998, « Le fantasme de la prostituée dans le désir masculin », in *Panoramique, Le cœur, le sexe et toi et moi...*, pp. 72-79.

Mathieu Lilian, 2000, *Prostitution et sida, Sociologie d'une épidémie et sa prévention*, Paris, L'Harmattan.

Mathieu Lilian, 2001, *Mobilisations de prostituées*, Paris, Belin.

Mathieu Lilian, 2002, « La prostitution, zone de vulnérabilité sociale », in *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 21, numéro 2, pp. 55-75.

Meillassoux Claude, 1975, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspero.

Mendès-Leite Rommel, de Busscher Pierre-Olivier, 1997, *Back-rooms, micro géographie, sexologique de deux back-rooms parisiennes*, Lille, GKC.

Molinier Pascale, 1996, « Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail », in *Revue Internationale de Psychosociologie*, vol.III, n° 5, pp. 53-63.

Molinier Pascale, 1996, « Autonomie morale subjective et construction de l'identité sexuelle : l'apport de la psychodynamique du travail » in *Revue Internationale de Psychosociologie*, vol.III, n°5, pp. 53-63.

Molinier Pascale, 1997, « Féminité et savoir-faire discret », Actes du Colloque International de Psychodynamique et Psychopathologie du Travail, Paris, janvier ,

Molinier Pascale, Welzer-Lang Daniel, 2000, « Féminité, masculinité, virilité », in Hirata Héléna, Laborie Françoise, Le Douaré Hélène, Senotier Danièle (dir), *Dictionnaire critique du féminisme*, Presses Universitaires de France, pp. 71-76.

Morice Alain, 1999, *Quelques réflexions sur l'adhésion au système*, in *Travailler*, 3, pp. 31-54.

Nash J. , 1981, « Sex, Money, and the Status of Women in Aborigine South Bougainville », in *American Ethnologist*, 8 (1) : 106-126.

Nizan Paul, 1967, *Les chiens de garde*, Maspero.

Norton Jody, 1999, « Invisible Man: A Queer Critique of Feminist Anti-Pornography Theory », in *Sex Work & Sex Workers, Sexuality & Culture*. Vol. 2, Londres, pp. 113-124.

- Ouvrard Lucile, 2000, *La Prostitution, Analyse juridique et choix de politique criminelle*, L'Harmattan, Sciences Criminelles.
- Ovidie, 2002, *Porno Manifesto*, Paris, Flammarion
- Pearson R, 1995, « Gender perspectives on health and safety in information processing. Learning from international experience », in Mitter S., Rowbotham S. (eds), *Women Encounter Technology. Changing Patterns of Employment in the Third World*, London, New York. The United Nations University INTEC.
- Pearson R., 1998, « La mondialisation et les emplois informatisés. Avantages et risques pour les femmes », in Cahier du GEDISST-21, pp. 59-80, pp. 60.
- Perilleux Thomas, 1996, « Entre le spectacle de la souffrance et l'engagement dans l'action. sociologie de la souffrance et psychodynamique du travail », in *Revue internationale de psychosociologie*, vol.III, n°5, pp. 127-141.
- Pharo Patrick, *L'Injustice et le mal*, Paris, L'Harmattan, Logiques Sociales, 1996.
- Pherterson Gail, 1992, La catégorie « prostituée » dans la recherche scientifique, in *Ecole des sciences criminologiques Léon Cornil, La prostitution, quarante ans après la convention de New York*, pp. 373-386, ed. Bruyllant, Bruxelles.
- Pheterson Gail., 1996, « Group Identity and Social Relations : Divergent Theoretical Conceptions in the United States, the Netherlands and France », *The European Journal of Women's Studies*, vol. 1, n° 2, Autumn 1994 : 757-264. Trad. française : « Identité de groupe et rapports sociaux aux Etats-Unis, aux Pays- Bas et en France », *Mots/ Les langages du politique*, 49, déc. : 6-17.
- Pheterson Gail, 2000 ; « Prostitution II » in Hirata H., Le Doaré H, Sénotier (dir), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, pp. 166-172.
- Pheterson Gail, 2001, *Le Prisme de la prostitution*, L'Harmattan, bibliothèque du féminisme.
- Pollack Michaël, 1988, *Les Homosexuels et le SIDA, Sociologie d'une épidémie*, Paris, Métaillé.
- Poutrain Véronique, 2001, *Analyse interactionnelle des rapports sociaux de sexe et des rapports de pouvoir dans les relations sado-masochistes*, Thèse de doctorat, EHESS Marseille.
- Poutrain Véronique, *Modifications corporelles et sado-masochisme*, in *Quasimodo*, n°7, juin 2002.
- Pryen Stéphanie, 1999, *Stigmate et métier, une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, PRU.
- RUBIN G., 1975, « Thinking sex : Notes for a Radical Theory of Politics of Sexuality », in C. Vance ed., *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*. Boston, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- Segnini Liliana Rolfsen Petrilli, « Le télémarketing : un vrai travail moderne », in *Les cahiers du GEDISST*, n°28, 117-131. 2000.
- Shapiro-Perl, 1984, « Resistance strategies: The routine struggle for bread and roses », in K.B. Sacks & D. Remy (Eds), *My troubles are going to have troubles with me : Everyday trials and triumphs of women workers*, pp. 193-208.
- Sigaut François, « Folie, réel et technologie », in *Techniques et culture*, n°15, pp. 167-179.

Soares Angelo, 1997, « La solidarité comme stratégie de résistance : les caissières des supermarchés au Brésil et au Québec », in *Stratégies de résistance et travail des femmes*, pp. 184-215, Paris, L'Harmattan.

Soares Angelo (sous la dir.), 1998, *Stratégies de résistance et travail des femmes*, Paris, L'Harmattan.

Sörensen Patsy, 2000, *Pour de nouvelles actions dans le domaine de la lutte contre la traite des femmes*, Rapport sur la communication de la Commission au Conseil et au parlement européen — Commission des droits de la femme et de l'égalité des chances, Bruxelles, Parlement européen.

Spira Alfred, Bajos Nathalie, Bejin André, Beltzer Nathalie, Bozon Michel, Docot Béatrice, Durandeu André, Ferrand Alexis, Giami Alain, Giraud Michel, Gilloire Augustin, Leridon Henri, Ludwig Dominique, Messiah Antoine, Moatti Jean-Paul, Mounier Lise, Olumucki Hélène, De Poplavsky Jeanine, Riandey Benoît, Spencer Brenda, Sztalryd Jean-Marie, Touzard Hubert, 1993, *Les Comportements sexuels en France*, Paris, La Documentation française.

Tabet Paola, 1979, « Les mains, les outils, les armes », in *L'Homme* XIX, n°3-4, juillet - décembre, pp. 5-61.

Tabet Paola, 1987, « Du don au tarif. Les relations sexuelles impliquant une compensation », in *Les Temps Modernes*, n°490, pp. 1-53.

Tabet Paola, 1991, « Les dents de la prostituée. Échange, négociation, choix dans les rapports économique-sexuels », in HURTIG Marie-Claude, KAIL Michèle, ROUCH Hélène (dir.), *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*, Editions du CNRS, pp. 227-243.

Tabet Paola, 1998, *La Construction sociale de l'inégalité des sexes*, Paris, L'Harmattan Bibliothèque du féminisme.

Tabet Paola, 1998, « Les mains, les outils, les armes », in *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan Bibliothèque du féminisme.

Tabet Paola, 2001, « La grande arnaque. L'expropriation de la sexualité des femmes », in *Actuel Marx*, Les rapports sociaux de sexe, n°30, pp. 131-152.

Vakaloulis Michel, 2001, *Le Capitalisme post-moderne*, Collection actuel Marx, Paris, PUF.

Weber Max, *Economie et Société*, Paris, Plon, 1992.

Welzer-Lang Daniel, 1988 : *Le Viol au Masculin*, Paris, l'Harmattan.

Welzer-Lang Daniel, 1991 : *Les Hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier, Réédition en 1996 par les éditions Côté femmes, Paris.

Welzer-Lang Daniel, 1992, *Arrête, tu me fais mal...*, Montréal, Paris, éd. Le Jour, V.L.B.

Welzer-Lang Daniel, 1994, L'homophobie, la face cachée du masculin, in Welzer-Lang D., Dutey P-J., Dorais M. : *La Peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Paris, Montréal, V.L.B, pp 13-92.

Welzer-Lang Daniel, 1997, *La Gestion polygame du désir : l'échangisme, entre commerce du sexe et utopies*, Rapport à l'Agence Nationale de Recherche sur le Sida et à la Commission Européenne (DGV), Equipe Simone, Université Toulouse Le Mirail, 813 p.

Welzer-Lang Daniel, 1998 (dir.), *Entre commerce du sexe et utopies : l'échangisme, Actes du premier séminaire européen sur l'échangisme*, Toulouse, Mars 1998, Université Toulouse Le Mirail, Département de Sociologie (Université de Barcelone), Département d'Anthropologie Sociale et Philisophie, Universitat Rovira i Virgili (Tarragone).

Welzer-Lang Daniel, 1998, « La « planète échangiste » à travers ses petites annonces » in *Panoramique, Le cœur, le sexe et toi et moi...* , pp. 111-123.

Welzer-Lang Daniel, 1999, « Travailler ensemble entre hommes et femmes : émergence de la question et questions de méthodes », in Dagenais Huguette, Devreux Anne-Marie (dir) *Ils changent disent-ils*, numéro commun, *Nouvelles Questions Féministes* (France) et *Recherche féministe* (Québec), vol. 19, numéro 2-3-4, vol. 11, numéro 2, pp 71-100.

Welzer-Lang Daniel, 1999, *La Raison d'Etat aux dépends des femmes, premier bilan de la recherche sur les violences faites aux femmes, et le « trafic » des femmes autour des légionnaires à Castelnauary (France)*, Rapport à la Commission Européenne (Programme Daphnée), Research Center on Violence, Abuse and Gender Relations (Leeds, Angleterre), Université Toulouse Le Mirail, Sagesse/Simone, Les traboules (Toulouse).

Welzer-Lang, Daniel, 1999, *Et les hommes ? Etudier les hommes pour comprendre les changements des rapports sociaux de sexe*, Habilitation à Diriger les Recherches, Université de Toulouse Le Mirail.

Welzer-Lang Daniel, 2000, « Les hommes en débats » in Welzer-Lang D. (dir), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. féminin & masculin, pp. 11-36.

Welzer-Lang Daniel, 2000, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, (sous la direction de.), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Welzer-Lang, Daniel, 2000, « Pour une approche proféministe non homophobe des hommes et du masculin » in D. Welzer-Lang (sous la dir) *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, PUM, pp. 109-138.

Welzer-Lang Daniel, 2000, « Pour une approche proféministe non homophobe des hommes et du masculin » in D. Welzer-Lang (sous la dir.) *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, pp. 109-138.

Welzer-Lang Daniel, 2001, « L'échangisme : une multiseexualité commerciale à forte domination masculine » in Bozon Michel (Dir), *Sociétés contemporaines*, n°41/42, pp. 111-131.

Welzer-Lang Daniel, 2002, « Pour une charte éthique des rapports entre chercheur-e-s et mouvements sociaux » in Rodeville Mireille (dir), *Aspasie, 20 ans*, Plaquette aniversaire de l'association ASPASIE, Genève, pp. 17-18

Welzer-Lang D., Chaker S., 1999, « Violence et travail sexuel », Communication au II ème Colloque International de Psychodynamique du travail et Psychopathologie du travail, Paris, CNAM, mars 1999.

Welzer-Lang Daniel, Durand Sandrine, 1994, *Minitel Rose : le cybersexe à la française ? Approche anthropologique de la « sexualité machine » à l'ère du sida* (avec Sandrine), CREA, Université Lyon 2, Agence Nationale de Recherches sur le Sida, juillet 1994, 165 p. (ronéoté).

Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean Paul, 1993, *Les Hommes à la conquête de l'espace domestique*,

Montréal, Paris, Le Jour, V.L.B.

Welzer-Lang Daniel, Mathieu Lilian, Barbosa Odette, 1992, « *Les Nouveaux territoires de la prostitution lyonnaise* » Lyon, CREA, Agence Française de Lutte contre le Sida, Université Lumière Lyon 2, 125 p. (ronéoté).

Welzer-Lang Daniel, Mathieu Lilian, Barbosa Odette, 1994, *Prostitution, les uns, les unes et les autres*, Paris.

Welzer-Lang Daniel, Mathieu Lilian, Faure Michaël, 1996 : *Sexualités et Violences en prison, ces abus qu'on dit sexuels en milieu carcéral*, Observatoire International des Prisons, Lyon, éditions Aléas (avec).

Welzer-Lang Daniel, Pichevin Marie-France 1992, « Préambule », in Welzer-Lang Daniel, Filiod Jean-Paul (dir.), *Des Hommes et du masculin*, CEFUP-CREA, Presses Universitaires de Lyon, pp. 7-11.

Welzer-Lang Daniel, Schutz Sanson Martine, 1999, *Prostitution et santé communautaire, essai critique sur la parité*, Lyon, ed. Le Dragon Lune.

Welzer-Lang Daniel, 1996, « Conditions de vie de personnes prostituées : conséquences sur la prévention de l'infection à VIH », in *Revue épidémiologique et Santé Publique*, Paris, Masson, n°44, pp. 407-416 (avec A. Serre, M. Schutz- Sanson, C. Cabral, F. Martin, R. Hardy, O. De Aquino, P. Vinsonneau, M. Arnaudies, F. Fierro, L. Mathieu, S. Pryn, I. De Vicenzi).

Wittgenstein Ludwig, 1992, « Notes sur une leçon extraite d'un cours sur la description », in *Leçons et conversations*, Paris, Gallimard.